1792

BIBLIOTECA DELLA R. CASA
IN NAPOLI

N.° d'inventario 3156
Sala Grande
Scansia H 8 Palchetto
N.° d'ord. 14

Digitized by Google

Parlot. XXXVIII-52
(2

EXERCICES DE PIÉTÉ.

FÊTES MOBILES.

TOME SECOND.

EXERCICES
DE PIÉTÉ,
POUR
TOUS LES DIMANCHES
ET LES FÊTES MOBILES
DE L'ANNÉE.

CONTENANT ce qu'il y a de plus instructif et de plus intéressant dans ces jours-là ; avec des Réflexions sur l'Epître, une Méditation sur l'Evangile de la Messe, et quelques Pratiques de Piété, propres à toutes sortes de personnes.

Par le Pere JEAN CROISET.

Depuis le second Dimanche de Carême jusqu'au Dimanche de la Passion.

DERNIERE ÉDITION.

TOME SECOND.

BIBLIOTECA NAZIONALE VITTORIO EMANUELE III NAPOLI

A LYON,

Chez ROBERT et GAUTHIER, Libraires.

1804.

TABLE

Des Titres contenus dans ce second Volume.

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME. page 1

L'Histoire du second Dimanche de Carême. ibid.
L'Epître de la Messe. 9
Réflexions sur l'Epître. 10
L'Evangile de la Messe. 11
Méditation. Sur le Mystere de la Transfiguration. 12
Pratiques de Piété. 15

Le Lundi de la seconde Semaine de Carême. 16

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 21
Réflexions sur l'Epître. 22
L'Evangile de la Messe. 23
Méditation. De l'impénitence finale. 24
Pratiques de Piété. 28

Le Mardi de la seconde Semaine de Carême. 30

L'Histoire de l'Office de ce jour. 30
L'Epître de la Messe. 35
Réflexions sur l'Epître. 36
L'Evangile de la Messe. 38
Méditation. Du faux zele. 39
Pratiques de piété. 43

Le Mercredi de la seconde Semaine de Carême. 45

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 53
Réflexions sur l'Epître. 54
l'Evangile de la Messe. 56
Méditation. De l'estime que nous devons faire des adversités. 57
Pratiques de piété. 61

Le Jeudi de la seconde Semaine de Carême. 63

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 69
Réflexions sur l'Epître. 70
L'Evangile de la Messe. 73
Méditation. De l'Enfer. 74
Pratiques de piété. 77

Le Vendredi de la seconde Semaine de Carême. 78

L'Histoire de l'Office de ce jour. 78
L'Epître de la Messe. 87
Réflexions sur l'Epître. 89
L'Evangile de la Messe. 91
Méditation. Du prix du salut. 92
Pratiques de piété. 96

Le Samedi de la seconde Semaine de Carême. 98

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Histoire de la Messe. 108
Réflexions sur l'Epître. 112
L'Evangile de la Messe. 114
Méditation. Sur la Parabole de l'Enfant Prodigue. 116
Pratiques de piété. 120

LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME. 121

L'Histoire du troisieme Dimanche de Carême. ibid.
L'Epître de la Messe. 132
Réflexions sur l'Epître. 133
L'Evangile de la Messe. 135
Méditation. Des grandeurs et des prérogatives de la très-sainte Vierge. 137
Pratiques de piété. 141

Le Lundi de la troisieme Semaine de Carême. 142

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 153
Réflexions sur l'Epître. 155
L'Evangile de la Messe. 157
Méditation. Des contradictions à quoi doivent s'attendre les gens de bien. 158
Pratiques de piété. 161

Le Mardi de la troisieme Semaine de Carême. 163

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 170
Réflexions sur l'Epître. 171
L'Evangile de la Messe. 173
Méditation. De la charité chrétienne. 174
Pratiques de piété. 177

Le Mercredi de la troisieme Semaine de Carême. 179

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 189
Réflexions sur l'Epître. 190
L'Evangile de la Messe. 192
Méditation. Du bon usage du temps. 194
Pratiques de piété. 197

Le Jeudi de la troisieme Semaine de Carême, qu'on appelle la Mi-Carême. 199

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epitre de la Messe. 207
Réflexions sur l'Epître. 208
L'Evangile de la Messe. 209
Méditation. Quel malheur c'est de sortir de ce monde sans être prêt. 210
Pratiques de piété. 213

Le Vendredi de la troisieme Semaine de Carême, qu'on appelle aussi de la Samaritaine. 215

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 226
Réflexions sur l'Epître. 227
L'Evangile de la Messe. 230
Méditation. De la Grace. 233
Pratiques de piété. 237

Le Samedi de la troisieme Semaine de Carême. 238

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epitre de la Messe. 248
Réflexions sur l'Epître. 254
L'Evangile de la Messe. 255

Méditation. De la douceur de Jesus-Christ. 256
Pratiques de piété. 260

LE QUATRIEME DIMANCHE DE CARÊME. 261

L'Histoire du quatrieme Dimanche de Carême. ibid.
L'Epître de la Messe. 272
Réflexions sur l'Epître. 273
L'Evangile de la Messe. 275
Méditation. Des moyens que nous avons tous de faire notre salut. 276
Pratiques de piété. 280

Le Lundi de la quatrieme Semaine de Carême. 282

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 289
Reflexions sur l'Epître. 291
L'Evangile de la Messe. 292
Méditation. Des irrévérences dans les Eglises. 294
Pratiques de Piété. 297

Le Mardi de la quatrieme Semaine de Carême. 298

L'Histoire de l'Office de ce jour. 298
L'Epître de la Messe. 307
Réflexions sur l'Epître. 309
L'Evangile de la Messe. 311
Méditation. Du péché mortel. 313
Pratiques de Piété. 316

Le Mercredi de la quatrieme Semaine de Carême. 317

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
La premiere Epître de la Messe. 327
La seconde Epître de la Messe. 328
Réflexions sur l'Epître. 329
L'Evangile de la Messe. 330
Méditation. De l'aveuglement spirituel. 334
Pratiques de Piété. 337

Le Jeudi de la quatrieme Semaine de Carême. 338

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 343
Réflexions sur l'Epître. 345
L'Evangile de la Messe. 347
Méditation. De la nécessité de se préparer à la mort. 348
Pratiques de piété. 351

Le Vendredi de la quatrieme Semaine de Carême. 353

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 363
Réflexions sur l'Epître. 364
L'Evangile de la Messe. 366
Méditation. Des regrets d'un pécheur mourant. 370
Pratiques de piété. 373

Le Samedi de la quatrieme Semaine de Carême. 374

L'Histoire de l'Office de ce jour. ibid.
L'Epître de la Messe. 382
Réflexions sur l'Epître. 383
L'Evangile de la Messe. 385
Méditation. Combien Jesus-Christ est peu connu, et combien il est peu aimé de ceux même qui le connoissent. 386
Pratiques de piété. 390

Fin de la Table du Tome Second.

EXERCICES

EXERCICES
DE PIÉTÉ
)UR TOUS LES DIMANCHES,
POUR TOUTES LES FÊTES MOBILES
DE L'ANNÉE,
r POUR TOUS LES JOURS
DE CARÊME.

E SECOND DIMANCHE
DE CARÊME.

)URANT plusieurs siecles, ce second Dimanche de Carême a été vacant dans l'Eglise, c'est-à-, sans un Office particulier, parce que celui du edi précédent qui étoit extraordinairement long, ıse de l'Ordination, occupoit les fideles toute la ; en sorte que ce n'étoit souvent qu'après le lever oleil qu'on achevoit la messe. C'est ce qui a lire à plusieurs, que les prieres et les cérémode l'Ordination, laquelle ne commençoit qu'ale service des Quatre-Temps, c'est-à-dire, le

Samedi au soir, et auxquelles tous les fideles assistoient, étoient le véritable Office du second Dimanche de Carême. Le jeûne du Samedi duroit jusqu'au Dimanche matin; et l'on passoit depuis le repas du jeûne du Vendredi, jusqu'au Dimanche matin sans rien prendre. La fatigue de ce double jeûne, jointe à celle de la veille de toute la nuit, et à celle de l'Ordination, étant devenue nuisible dans la suite à la santé de bien des gens; l'Eglise, cette bonne mere, toujours attentive aux besoins même corporels de ses enfans, restreignit les Ordinations aux Samedis des Quatre-Temps, laissant par là tout l'Office du Dimanche libre. Cette nouvelle disposition laissa au second Dimanche de Carême un vuide, pour ainsi dire, qu'il fallut remplir d'un Office particulier. On se contenta d'abord de répéter l'Office et la messe du Samedi précédent, en retranchant les Leçons de l'ancien Testament; et l'on fut même quelque temps avant que d'établir une uniformité dans l'Office. En quelques Eglises on garda encore quelque temps l'usage où l'on étoit en France de lire la parabole de l'Enfant prodigue pour l'Evangile de la messe du jour; en d'autres endroits on emprunta de l'Office du Jeudi précédent, l'Evangile de la Cananée; et c'est ce que signifie l'usage où l'on est encore dans quelques anciennes Eglises, de prêcher aujourd'hui l'Evangile de la Cananée, préférablement à l'Evangile du jour. Chacun se réunit enfin dans le choix de l'Evangile du Samedi précédent, laquelle contient l'histoire de la Transfiguration. L'Eglise de Milan garde encore son ancien usage de lire, à la messe de ce jour, l'Evangile de la Samaritaine. On appella communément ce second Dimanche, *Reminiscere*, du nom du premier mot de l'Introït de la messe.

Cet Introït est pris du Pseaume 24, que nous avons dit avoir été composé par le saint Roi Prophete, lorsque la révolte de son fils Absalon l'obligea de sortir de Jérusalem, et de se sauver à pied,

ndonné presque de tout le monde. Le saint Esprit servit de cette affliction, et de cette humiliation, our lui inspirer les sentimens de pénitence les plus vots, les plus touchans, et une confiance en la iséricorde de Dieu la plus vive; aussi trouve-t-on ans ce Pseaume la priere la plus chrétienne qu'un écheur puisse faire, sur-tout quand il se trouve le lus combattu des ennemis du salut.

Reminiscere miserationum tuarum, Domine, et misericordiæ tuæ, quæ à sæculo sunt : Ressouvenez-vous, Seigneur, de vos anciennes miséricordes, de ces miséricordes que vous exercez depuis tant de siecles. *Ne unquam dominemur nobis inimici nostri :* ne permettez pas que nous tombions jamais sous la puissance des ennemis de notre salut. *Libera nos Deus Israël, ex omnibus angustiis nostris :* Délivrez-nous, ô mon Dieu! de tous les dangers qui nous menacent. Saint Augustin traduit ces dernieres paroles en celles-ci : délivrez-moi, ô Dieu d'Israël! de tous mes sujets d'affliction. Dans tout ce Pseaume, David releve et exalte la miséricorde du Seigneur, comme le motif principal de sa confiance en lui, malgré le nombre et la griéveté de ses péchés; il prend même la griéveté de son péché pour un motif particulier de sa grande confiance : *Propitiaberis peccato meo : multum est enim.* Comme s'il disoit : votre miséricorde, Seigneur, est infinie, et j'ose dire qu'il n'est rien qui vous fasse plus d'honneur et qui donne une plus haute idée de votre grandeur infinie et de votre puissance sans bornes, que votre excessive bonté : *Miserationes ejus super omnia opera ejus.* Rien aussi n'est plus propre à faire éclater cette bonté que le pardon que vous m'accorderez de tous mes péchés, quelque grand qu'en soit le nombre. Il est tout visible que ce qui a obligé tous les Prophetes, et singuliérement David dans les Pseaumes, d'admirer et d'exalter sans cesse avec des expressions enthousiasmées, la miséricorde de Dieu, et plus que tous ses autres attributs, c'est

d'avoir bien voulu se faire Homme pour racheter les hommes par sa mort sur la croix. En effet, l'Incarnation et la Rédemption sont des mysteres incompréhensibles, et bien propres à exciter notre confiance et notre repentir.

A l'égard de l'Epître dont on a composé le nouvel Office de ce Dimanche, on n'a pas jugé à propos de répéter celle de l'Office du Samedi précédent : mais on a pris un sujet semblable parmi les instructions que saint Paul donne aux Thessaloniciens dans la même Lettre, pour apprendre aux Fideles à vivre saintement dans le monde, et s'avancer dans les voies de le perfection. *Rogamus vos et obsecramus in Domino Jesu*, dit l'Apôtre, *ut quemadmodùm accepistis à nobis quomodò vos oporteat ambulare et placere Deo : fic et ambuletis.* Nous vous supplions, et vous conjurons par l'amour de Jesus-Christ, de marcher sans cesse, et sans vous relâcher le moins du monde, dans les voies de Dieu, et dans l'exacte observation de ses commandemens, pour lui plaire sans cesse, comme nous vous l'avons appris. Ce n'est pas assez d'avoir si bien commencé, il faut persévérer, et s'avancer tous les jours davantage. *Scitis enim quæ præcepta dederim vobis* : Vous savez les préceptes que nous vous avons donnés de la part de Dieu, et ce qu'il attend de votre fidélité dans son service. *Hæc est enim voluntas Dei, sanctificatio vestra :* Quelle vérité plus consolante, et plus propre à animer votre zele pour votre perfection ? Dieu n'a rien tant à cœur que votre salut ; nul de vous que Dieu n'appelle à la sainteté. Tel a été son dessein lorsqu'il nous appellés à son service ; et c'est pour cela que ce divin Sauveur exhorte en tant d'endroits tous les chrétiens à vivre d'une maniere si pure, si sainte, si irréprochable ; d'une maniere digne de leur vocation. *Ut abstineatis vos à fornicatione* : Abstenez vous de toute impureté ; la moindre faute contre cette délicate vertu souille l'ame, et la rend hideuse aux yeux de Dieu. Souvenez-vous,

ıtinue-t-il, que vos corps sont les Temples du nt-Esprit, ne les profanez pas par la moindre ıillure. Un chrétien doit avoir une espece de res-:t et de vénération pour son corps qui est le :mbre de Jesus-Christ. Ne savez-vous pas, dit même Apôtre aux Corinthiens (*a*), que vos corps ıt les membres de Jesus-Christ (*b*); ignorez-ıs que vous êtes le Temple de Dieu, et que sprit de Dieu habite en vous? quel crime de l'en ısser par une profanation sacrilege! ne suivez pas xemple des Païens qui n'ont point d'autre regle e leurs passions dont ils sont les esclaves. *Ne quis ɔergrediatur, neque circumveniat in negotio fra-m suum:* Que personne n'use de violence, ni de ɔercherie, à l'égard de son frere en quelque affaire e ce soit, et la raison qu'il en apporte: parce e, dit-il, le Seigneur tire vengeance de toutes ś choses. La droiture et la bonne foi doivent faire partie le caractere des Chrétiens. Que gagne-t-on r la dissimulation, par ces artifices? les hommes i ne voient pas les cœurs, peuvent être surpris r les apparences; mais Dieu pénetre le fond du ur (c): *Scrutans corda et renes Deus.* Il découe tous nos artifices (d): *Dominus autem intuetur .* Dieu ne nous a pas appellés pour être des im-diques, mais pour devenir des saints: *Non enim :avit nos Deus in immunditiam, sed in sanctifica-nem.* Que cette fin nous est glorieuse!

Comme l'Evangile de la Messe de ce jour, est même que celui du jour précédent, on ne répete int ici l'histoire de la Transfiguration du Sauveur monde; on se contente d'ajouter ici quelques lexions sur ce mystere.

On entend par la Transfiguration du Sauveur, ce ıngement miraculeux que fit Jesus-Christ sur son rps, en présence de saint Pierre, de saint Jacques, de saint Jean, sur la montagne de Thabor, où

a) I. *Cor.* 6. (b) 6. *Cor.* 3. (c) *Psal.* 7. (d) 1. *Reg.* 17.

il parut dans l'éclat le plus brillant de sa gloire, au milieu de Moïse et d'Élie, avec qui il s'entretint quelque temps de l'ignominie de sa mort. La gloire dont l'ame de Jesus-Christ jouissoit dès le premier instant de son Incarnation, devoit naturellement passer de son ame sur son corps; et ce n'étoit que par un miracle continuel que cette gloire étoit suspendue et retenue dans son ame, pour qu'il n'en parût rien sur son corps durant tout le cours de sa vie mortelle. La fin qu'il s'étoit proposée dans son Incarnation, et le choix qu'il avoit fait de toute éternité, de racheter les hommes par les humiliations de sa Passion, et par l'ignominie de la Croix, exigeoient ce miracle. Si cette gloire eût réjailli durant sa vie sur son corps, se fût-on jamais avisé de le maltraiter? eût-on jamais osé crucifier le Seigneur de la gloire? *Si enim cognovissent, nunquam Dominum gloriæ crucifixissent.* Au jour de sa Transfiguration, Jesus-Christ étant sur cette montagne, cessa durant quelques momens de faire ce miracle. Il laissa réjaillir sur son corps quelques rayons de cette gloire dont son ame jouissoit. Son visage, et tout son corps devinrent alors plus brillans que le Soleil, et ses vêtemens plus éclatans, plus blancs que la neige. L'éclat qui sortoit de tout son corps étoit si frappant, que les Apôtres en étant éblouis, et leurs yeux ne pouvant pas les supporter, ils se jetterent le visage contre terre. Le Soleil sembloit être tombé sur le sommet de cette montagne; et si c'eût été la nuit la plus obscure, la splendeur du Corps de Jesus-Christ en eût fait le jour le plus brillant. La Transfiguration du Sauveur fut comme un prélude de la gloire dont il devoit être glorifié peu de temps après; et le témoignage que donne en ce jour le Pere Eternel de la divinité de son Fils, en qui de toute éternité il trouve ses plus chers délices: *In quo mihi bene complacui*, rend ce Mystere un des plus intéressans, et des plus instructifs de la Religion chrétienne.

aint Thomas prouve qu'il étoit convenable que
as-Christ se transfigurât pour rendre la foi et
pérance des Apôtres plus inébranlable. L'une et
tre devoient être dans d'étranges épreuves à la
des opprobres, des souffrances, et de la mort
ominieuse du Sauveur. Les Apôtres avant la des-
te du Saint-Esprit, n'avoient qu'une idée gros-
e de la Religion. Leur foi étoit bien imparfaite,
leur espérance bien foible. Les miracles que
oit le Fils de Dieu étoient un puissant mo-
de crédibilité; mais enfin un Moïse, un Elie et
t d'autres Prophetes sans être Dieu, avoient fait
pareils miracles; il falloit quelque chose de plus
atant, qui fût une preuve visible de sa Divinité,
qui leur donnât une plus juste idée du bonheur
rnel qui devoit être leur récompense; et c'est
qui se trouve sensiblement dans la Transfigura-
n du Sauveur.

Jesus-Christ prit saint Pierre avec lui, dit saint
an de Damas, parce qu'il devoit être le Pasteur
l'Eglise universelle, et qu'il avoit déjà confessé
divinité du Sauveur, suivant les lumieres qu'il
avoit reçues du Pere Eternel. Il prit saint Jac-
es, parce qu'il devoit, le premier des Apôtres,
gner de son sang la divinité de son divin Maître;
fin il prit saint Jean comme celui de ses Evangé-
tes qui devoit publier d'une maniere plus claire,
plus précise sa Divinité: *In principio erat Ver-*
m, et Verbum erat apud Deum, et Deus erat
erbum: Le Verbe étoit dès le commencement;
Verbe étoit dans Dieu, et le Verbe étoit Dieu.
ais si Jesus-Christ les rend les témoins de sa gloire
r le Thabor, il veut qu'ils le soient aussi de son
gonie sur la montagne des Olives. Le Sauveur ne
it part de ses douceurs, qu'à ceux qui prennent
rt aux amertumes de sa Passion.

C'est à l'écart, et sur une montagne fort élevée
ue Jesus-Christ fait les Disciples témoins de sa
ransfiguration. Ainsi se découvre-t-il encore tous

les jours aux ames fidelles, qu'il attire dans la retraite, et qui par le moyen de l'Oraison s'élevent au-dessus des objets créés. Ces ames lâches qui rampent toute leur vie sur la terre sont indignes de ces faveurs célestes, que Dieu ne fait qu'à ceux qui aspirent à la haute vertu. Ce corps défiguré aujourd'hui, abattu, usé par les travaux de la pénitence, brillera comme un Soleil pendant toute l'éternité. C'est cette pensée qui soutient tant de fervens Chrétiens, tant de saints Religieux, dans les rigueurs d'une vie austere. Les douceurs spirituelles même de cette vie, sont les fruits de la Croix. Au milieu de cette gloire qui réjaillit de tous côtés, au milieu de ce jour éclatant, qu'on peut appeller un jour de triomphe de la sacrée humanité de Jesus-Christ, ce divin Sauveur ne s'entretient que des humiliations de sa mort et de ses souffrances : toute la gloire d'un chrétien sur la terre doit être dans la mortification et dans les croix. *Absit mihi gloriari nisi in cruce Domini nostri Jesu Christi*, disoit l'Apôtre. Jesus-Christ défend aux témoins de sa glorieuse Transfiguration d'en parler qu'après sa Résurrection, tant il craignoit d'empêcher sa Passion par la publication de cette merveille. Chose admirable ! Jesus-Christ, pour faire éclater sa gloire, choisit une montagne écartée ; il ne prend avec lui que peu de témoins, et il leur recommande même le silence sur ce qu'ils ont vu. Mais quand il s'agit de souffrir une mort honteuse, il choisit une montagne exposée aux yeux de tout Jérusalem. Ainsi, confondez-vous, ô mon Sauveur ! notre orgueil par votre exemple.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEus, qui conspicis omni nos virtute destitui : interiùs, exteriùsque custodi ; ut ab omnibus adversitatibus muniamur

O Dieu, qui voyez que nous n'avons aucune force de nous mêmes ; gardez nous intérieurement et extérieurement, afin que nous

corpore, et à pravis gitationibus mundemur mente. Per Dominum, :.

soyons préservés de toutes les adversités qui peuvent affliger le corps, et de toutes les mauvaises peusées qui ivent souiller l'ame. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

çon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Thessaloniciens. chap. 4.

RATRES : Rogamus os et obsecramus in mino Jesu ; ut que- dmodùm accepistis à is, quomodò oporteat s ambulare, et placere o, sic et ambuletis, abundetis magis. Scitis m quæ præcepta de- rim vobis per Domi- n Jesum. Hæc est enim luntas Dei, sanctifi- io vestra : ut absti- tis vos à fornicatione, sciat unusquisque ves- m vas suum possidere sanctificatione, et ore ; non in passione ideriì, sicut et gentes, e ignorant Deum : et quis super grediatur, ue circonveniat in ne- tio fratrem suum : quo- m vindex est Dominus his omnibus, sicut præ- imus vobis et testificati nus. Non enim vocavit Deus in immunditiam, in sanctificationem : Christo Jesu Domino tro.

MES FRERES ; nous vous prions, et nous vous conjurons par le Seigneur Jesus de vous conduire d'une maniere à vous rendre agréables à Dieu, comme vous avez appris de nous qu'il le falloit faire : en sorte que vous profitiez de plus en plus : puisque vous savez bien quels préceptes je vous ai donnés au nom du Seigneur Jesus ; car voici quelle est la volonté de Dieu : que vous deveniez saints ; que vous évitiez la fornication ; que chacun de vous sache user de son corps saintement et avec respect ; non pas suivant les déréglemens de la convoitise, ainsi que font les gentils qui ne connoissent point Dieu ; et que personne n'use de violence ni de supercherie à l'égard de son frere, en quelque affaire que ce soit, parce que le Seigneur tire vengeance de toutes ces choses, comme nous l'avons déjà dit, et que nous en avons rendu témoignage. Aussi Dieu ne nous a pas appelés pour être des impudiques, mais pour devenir des ints. En Jesus-Christ Notre-Seigneur.

Saint Paul continue dans ce quatrieme chapitre de Lettre aux Thessaloniciens, à leur donner des préptes de morale, et à les exhorter à vivre dans la

piété comme ils avoient commencé ; sur-tout à vivre dans la chasteté, et à éviter toutes sortes de souillures et d'impuretés.

RÉFLEXIONS.

Voici quelle est la volonté de Dieu : c'est que vous deveniez saints. Dieu veut que nous devenions saints ; à qui tient-il que nous ne le soyons ? il faut que deux volontés concourent nécessairement à notre sainteté : celle de Dieu, sans la grace et le secours duquel nous ne saurions être sauvés ; et la nôtre sans laquelle nous ne saurions faire notre salut. Tous furent invités par le Pere de famille au banquet qu'il leur avoit préparé ; nul ne s'y trouva de tous ceux qui s'en excuserent. Dieu ne force personne ; il ne donne son Paradis qu'à ceux qui le veulent ; il ne veut à son service que des gens qui le servent par amour. Dès-là que Dieu a créé des créatures raisonnables, il les a laissées libres, sur-tout en fait de salut. Les ayant douées de connoissances et de discernement, et d'une forte et inaliénable inclination à être heureuses, il a voulu qu'elles le fussent ; il s'est contenté, dit le sage, de leur présenter l'eau et le feu, la vie et la mort, un bonheur éternel, et une éternité malheureuse, et leur en laisser le choix. Y avoit-il à craindre qu'ils trouvassent de la difficulté dans ce choix ; qu'ils s'avisassent de délibérer sur ce choix ; et que nous aimant naturellement autant que nous nous aimons, nous puissions nous y méprendre ? Dieu pouvoit-il assurer davantage le salut éternel des personnes libres, que de le faire dépendre de leur choix ? il eût été risqueux, je l'avoue, de faire dépendre notre salut du meilleur de nos amis, et du plus affectionné de nos parens ; d'un pere, d'une mere la plus tendre : la crainte eût été bien fondée ; il y a des intervalles de froideur, il y a des hauts et des bas dans l'amitié la mieux cimen-

; nous ne pouvons compter sur rien, nul point quand il dépend de la volonté, et de l'humeur, caprice d'autrui. Mais Dieu pouvoit-il nous ren- notre salut moins incertain qu'en en faisant même tous les frais, et ne le faisant dépendre de notre volonté propre ; c'est cependant par le ut, par la bizarrerie, par la malice de cette nté propre qu'échoue l'affaire importante de e salut. Dieu veut véritablement, Dieu veut érement que nous soyions saints, et il ne nous pas de l'être ; Dieu veut que nous évitions les de l'enfer qu'il n'avoit allumés que pour les es rebelles ; et il nous plaît d'être damnés. veut que nous ne manquions d'aucun moyen essaire pour arriver à notre céleste Patrie, et s choisissons gratuitement d'en être éternelle- t exilés. Dieu ne cesse de nous offrir son ami- même après notre révolte contre lui et notre béissance ; et nous ne cessons d'encourir sa dis- e par de nouveaux péchés. Quand on fait une euse réflexion à cette vérité, notre esprit se lte ; elle paroît outrée ; nous connoîtrons ce- lant durant toute l'éternité que rien n'est plus

L'EVANGILE.

suite du saint Evangile selon saint Matthieu. chap. 17.

illo tempore : Assump- Jesus Petrum, et Ja- um, et Joannem fratrem , et duxit illos in mon- excelsum seorsum : ansfiguratus est ante Et resplenduit facies sicut sol : vestimenta m ejus facta sunt alba nix. Et ecce appa- unt illis Moyses et s cum eo loquentes, ondens autem Petrus, t ad Jesum : Domine,

EN ce temps-là Jesus prenant avec lui Pierre, Jacques et Jean son frere, les mena à l'écart sur une haute montagne, et il se transfigura en leur présence. Son visage parut resplendissant comme le soleil, et ses habits devinrent blancs comme la neige. Tout-à-coup Moïse et Elie leur apparurent s'entretenant avec lui ; et Pierre prenant la parole, dit à Jesus : Seigneur, il est

bonum est nos hîc esse : si vis, faciamus hîc tria tabernacula, tibi unum, Moysi unum, et Eliæ unum. Adhuc eo loquente, ecce nubes lucida obumbravit eos. Et ecce vox de nube, dicens : hîc est Filius meus dilectus in quo mihi benè complacui : ipsum audite. Et audite. Et audientes discipuli, ceciderunt in faciem suam, et timuerunt valdè. Et accessit Jesus, et tetigit eos, dixitque eis : surgite, et nolite timere. Levantes autem oculos suos, neminem viderunt nisi solum Jesum. Et descendentibus illis de monte, præcepit eis Jesus dicens : Nemini dixeritis visionem, donec Filius hominis à mortuis resurgat.

bon pour nous d'être ici. Si vous voulez, dressons-y trois tentes, une pour vous, une pour Moïse, et une pour Elie. Comme il parloit encore, une nuée lumineuse les enveloppa, et tout-à-coup il sortit de la nuée une voix qui dit : c'est-là mon Fils bien-aimé, en qui je trouve toutes mes délices, écoutez-le. A ces paroles les disciples saisis de frayeur, tombèrent le visage contre terre ; mais Jesus s'approchant, les toucha, et leur dit : levez-vous, et n'ayez point de peur. Alors levant les yeux, ils ne virent plus que Jesus tout seul. Et comme ils descendoient de la montagne, Jesus leur fit une défense en ces termes : ne dites à personne ce que vous venez de voir, jusqu'à ce que le Fils de l'Homme ressuscite.

MÉDITATION.

Sur le mystere de la Transfiguration.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ que le premier dessein du Sauveur en se montrant à ses Apôtres revêtu de gloire, et tout brillant de lumiere, fut de leur faire voir un rayon de cette gloire qu'il tenoit cachée sous le voile de son corps mortel, et de celle qu'il préparoit dans son Royaume pour ceux qui se dévoueroient à son service. Il vouloit aussi les animer à porter la croix, et leur apprendre que Dieu fait goûter quelquefois aux saints dès ce monde, quoiqu'en passant, les douceurs et les joies de l'autre. Aussi la vie de ceux qui suivent Jesus-Christ, est

à la vérité une croix, mais une croix que les consolations célestes, et les délices de l'esprit rendent agréables, suivant ce qu'il dit lui-même que son joug est doux, et que son fardeau est léger. Après cela ferions-nous difficulté de nous engager au service d'un Maître si libéral ! nous qui savons que nous jouirons un jour de lui dans sa gloire, et que peut-être il nous donnera dès-à-présent quelqu'avant-goût du bonheur qu'il nous prépare dans le Ciel.

Considérons la maniere dont le Sauveur se transfigura. Ce fut en permettant que la gloire de son ame qu'il avoit toujours tenu cachée, éclatât et se répandît sur son corps. Elle n'y eut pas plutôt paru, qu'il devint brillant comme un soleil. L'Evangéliste auroit dit plus brillant que le soleil, s'il y eût eu quelque chose au monde de plus lumineux, à quoi il eût pu la comparer. Mais rendons mille actions de graces à ce divin Sauveur, de ce que pour l'amour de nous, il a privé jusqu'ici son corps de la gloire qui lui étoit due : aujourd'hui il lui fait justice, en le laissant jouir de son droit, quoique pour un temps seulement, afin de pouvoir continuer l'ouvrage de notre salut. Jesus-Christ pouvoit-il nous témoigner plus d'amour qu'en privant son sacré corps d'une gloire si juste, si grande, si légitime ! et cela dans la seule vue de le sacrifier pour nous sur la croix. O mon divin Sauveur ! que ne puis-je renoncer à toutes les joies du monde pour l'amour de vous ! que j'en serois un jour avantageusement récompensé dans le séjour des Bienheureux !

Moïse et Elie paroissent à côté du Sauveur, comme pour rendre témoignage que c'étoit en lui que la loi et les prophéties s'étoient accomplies. La Passion, et la mort de ce divin Rédempteur, font tout le sujet de leur entretien, comme étant le grand ouvrage, et la fin de toutes les merveilles que Dieu avoit opérées en faveur de son peuple. Bon Dieu ! que de merveilles dans une ! et que de mysteres dans un seul !

SECOND POINT.

Considérez quelle doit être la gloire, et le bonheur des saints dans le ciel, puisque quelques rayons de celle de Jesus-Christ rendue sensible seulement pour quelques momens, comblent ceux qui en sont témoins d'une joie si pure, si rassasiante, si ineffable! les trois Apôtres en sont extasiés. *Bonum est nos hic esse*, s'écrie saint Pierre au nom de tous. Que pouvez-vous nous donner de meilleur? où pouvons-nous être mieux? quel plaisir plus doux et plus exquis! quel rassasiement de bonheur par-tout ailleurs, comparable à celui que l'éclat éblouissant de votre gloire nous cause! quelque subit que soit son transport d'admiration, d'amour et de joie, il n'en est pas moins raisonnable, ni moins juste. Peut-on être avec Jesus-Christ, peut-on être disciple de Jesus-Christ sans en être aimé? et peut-on être aimé de Jesus-Christ, sans être dans un contentement, dans une joie sensible! *Faciamus hic tria tabernacula.* Mais saint Pierre pense-t-il bien à ce qu'il dit? prévoit-il les inconvéniens, et les incommodités de ce qu'il propose! qui les mettra à couvert de la rigueur des saisons sur ce rocher? qui les nourrira dans cette affreuse solitude? mais qu'a-t-on à craindre quand on est avec Jesus-Christ! et quel bien peut-il nous manquer quand on en possede la source! avec lui on est parfaitement heureux, sur la montagne, dans la plaine, dans le désert; sans lui on est souverainement malheureux, fût-on dans le palais des Grands, sur le trône. Mais on ne parle que de croix en sa compagnie, on n'ambitionne que les humiliations, on se repaît d'adversités, on se mortifie, on fuit le monde, et on a horreur de ses maximes; et cela même prouve qu'on est solidement heureux. Car qui peut causer une joie si inaltérable, des douceurs si pures, un contentement si parfait dans un état si isolé, au milieu de tout ce qui est si con-

traire aux sens, de tout ce qui gêne si fort la nature ? Il faut que la joie soit bien solide, il faut bien que le bonheur soit bien réel, quand il est si sensible, et si permanent dans la retraite. Trouve-t-on dans le grand nombre une pareille tranquillité ? la félicité est un fruit étranger, disons même, inconnu aux gens du monde. Il n'y a qu'au service de Dieu, et à la suite de Jesus-Christ, qu'on le voit naître et qu'on le goûte à loisir.

Faites, Seigneur, par votre grace, que j'en fasse incessamment la douce expérience ; je veux être inséparablement avec vous tout le temps de ma vie : je comprends par le mystere de votre glorieuse Transfiguration qu'il faut être loin du tumulte, qu'il faut aimer la mortification, qu'il faut vivre dans le recueillement et dans la retraite pour avoir part à votre gloire : c'est aussi le parti que je prends.

Aspirations dévotes durant le jour.

Mihi autem adhærere Deo bonum est. Psal. 72.

Oui, mon Dieu, je fais consister tout mon bonheur à m'attacher à vous.

Ecce qui elongant se à te, peribunt. Psal. 72.

Il n'y a de véritable malheur que de s'éloigner de Dieu.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° L'Eloignement du grand monde, la mortification et la retraite, sont absolument nécessaires pour goûter les douceurs des communications avec Dieu, et pour tirer beaucoup de fruit de l'abstinence et du jeûne. Si vous voulez rendre le vôtre utile, prenez ces moyens. La solitude est amere, elle est même insupportable aux mondains ; parce qu'il faut du tumulte et de la dissipation pour charmer les chagrins et les remords intérieurs dont ils sont les victimes. Vivez dans l'innocence, et vous aimerez la retraite ; mortifiez vos sens, et

Dieu vous fera part des douceurs qui sont l'apanage de ses serviteurs. Fuyez les grandes assemblées et le grand monde, sur-tout durant le temps du Carême; vivez dans le recueillement si vous voulez goûter le fruit de la pénitence.

2°. Une des principales ruses de l'ennemi du salut durant ce saint temps, c'est de rendre le fruit du jeûne moins sensible, et moins doux par les tracas des affaires temporelles : ne les négligez point, mais réglez-les si bien qu'elles ne nuisent point à l'affaire du salut, et qu'elles n'empêchent point le recueillement intérieur. Ayez un jour chaque Semaine où vous soyiez, pour ainsi dire, en retraite. Jesus-Christ vous fera goûter la douceur qu'on trouve à son service, si votre cœur n'est point partagé entre lui et le monde, son grand ennemi. Passez aujourd'hui pour le moins une demi-heure le soir devant le Saint Sacrement, considérant le bonheur des trois Apôtres qui furent les témoins de sa Transfiguration glorieuse. Gardez cette pratique tous les Dimanches du Carême, faisant une demi-heure, ou une heure d'Oraison tous les soirs.

LE LUNDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CARÊME.

LA messe de ce jour commence par ces paroles du Pseaume 25. *Redime me Domine, et miserere meî, pes enim meus stetit in viâ rectâ; in Ecclesiis benedicam Dominum :* Ayez pitié de moi, Seigneur, et délivrez-moi de mes ennemis; car j'ai toujours suivi le droit chemin de vos commandemens; et j'espere de ne cesser jamais de louer vos miséricordes dans les assemblées des justes. David persécuté par Saül, s'étoit réfugié chez les Philistins ou chez les

Moabites. Ses ennemis profiterent de cette retraite pour publier bien des calomnies contre lui. Ils disoient hautement qu'il étoit rebelle à son Prince, et infidele à son Dieu; que s'étant retiré chez les infideles il participoit à leurs superstitions, à leurs impiétés, et même à leur idolâtrie, et qu'il devoit être proscrit pour toujours. David vivement touché d'une si noire calomnie, n'a recours qu'à Dieu, il le prend à témoin de son innocence, lui demande justice de ses ennemis. Les gens de bien peuvent s'appliquer ce Pseaume lorsqu'ils sont persécutés par les méchans, et s'en servir comme d'une sainte priere, toute propre à leur obtenir la patience et un nouveau courage dans les adversités.

L'Epître de la messe du jour renferme une partie de la fervente priere que le Prophete Daniel fit à Dieu, avant que l'Archange Gabriel lui découvrît le temps précis de la venue du Messie, et la ruine entiere de Jérusalem, dans le terme de septante Semaines d'années. Ce Prophete touché des malheurs de sa nation, se sert de tous les motifs qu'il croit propres pour appaiser la colere de Dieu, et pour faire finir la longue captivité dans laquelle gémit depuis soixante et dix ans son pauvre peuple. On verra par la seule lecture de cette Epître un modele parfait de la priere la plus vive, et la plus énergique, la plus touchante et la plus pathétique qu'on puisse faire à Dieu dans une calamité publique et dans les plus grands fléaux : *Exaudi, Domine, placare Domine : attende, et fac : ne moretis propter temetipsum, Deus meus : quia nomen tuum invocatum est super civitatem, et super populum tuum* : Exaucez-nous, Seigneur; Seigneur, appaisez votre colere; jetez les yeux sur nous, et agissez. Ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même, parce que cette Ville, et ce peuple, sont à vous, et ont la gloire et l'avantage de vous appartenir d'une maniere plus spéciale que le reste des nations de la terre; que ce ne soit pas en vain

qu'ils portent le nom de peuple de Dieu. *Avertatur, obsecro, ira tua, et furor tuus à civitate tua Jerusalem, et monte sancto tuo :* Que votre colere, Dieu de miséricorde, et votre indignation, se détournent de votre Cité de Jérusalem, et de votre montagne sainte. *Propter peccata enim nostra, et iniquitates patrum nostrorum, Jerusalem, et populus tuus, in opprobrium sunt omnibus per circuitum nostrum :* Car il est vrai, et je le confesse que Jérusalem et votre peuple sont aujourd'hui en opprobre à toutes les nations qui nous environnent, à cause de nos péchés, et des iniquités de nos peres. J'ose dire qu'il y va de votre honneur et de votre gloire, que les ennemis de votre saint Nom aient la maligne satisfaction, et se glorifient d'avoir ruiné pour toujours votre saint Temple : *Propter temetipsum inclina, Deus meus, aurem tuam, et audi :* Daignez, Seigneur, nous entendre et vous laisser fléchir à nos larmes, à nos gémissemens, et à nos vœux, etc.

L'Evangile demande bien une pareille priere. Elle rapporte les reproches terribles que Jesus-Christ faisoit aux Juifs de leur impénitence, et la menace effrayante qu'il leur faisoit de les abandonner, et de les laisser mourir dans leur péché, parce qu'ils s'obstinoient à ne vouloir pas le reconnoître après toutes les marques qu'il leur donnoit de sa mission et de sa Divinité.

Le Sauveur venoit de représenter aux Juifs le tort qu'ils se faisoient par leur opiniâtre obstination, et leur endurcissement dans le péché, et le terrible châtimentq u'ils alloient s'attirer par leur impénitence ; il y a près de trois ans que je n'oublie rien pour vous convaincre de la vérité par mes miracles ; pour vous toucher par mes paroles ; pour vous convertir par mes inspirations, et par les pieuses sollicitations de la grace ; et rien ne peut amollir vos cœurs, et vous rendre dociles à ma voix. *Ego vado :* je suis sur le point de vous quitter ; l'abus

opiniâtre que vous faites de ma grace, m'oblige à vous abandonner à votre triste sort, et à me taire. Vous ne me verrez plus parmi vous; je ne vous solliciterai plus par ces pressantes inspirations, par ces amoureuses invitations, par ces douces impressions de la grace. *Ego vado* : Votre résistance à toutes mes instructions si salutaires, et à toutes mes sollicitations intérieures, ont enfin lassé ma patience. Je suis la lumiere qui suis venue vous éclairer, et vous vous opiniâtrez à fermer les yeux; je suis la voie qui conduit la vie, et vous refusez opiniâtrement d'y entrer; je suis moi-même la vérité, et vous ne voulez point m'écouter, ni me croire. *Ego vado* : cette lumiere va vous être ôtée; vous ne trouverez plus cette voie; et cette vérité qui ne cessoit de vous parler, et de vous instruire, va se taire. Vous connoîtrez un jour, mais trop tard, le trésor que vous possédiez, et dont vous n'avez pas voulu vous servir. Vous serez dans peu au désespoir, de n'avoir pas voulu m'obéir et me suivre. *Quæretisme* : vous me chercherez alors, et vous mourrez dans votre péché dans lequel vous avez vécu. Les Juifs n'ont que trop expérimenté la vérité de cet Oracle; mais combien de Chrétiens l'expérimentent encore tous les jours! Dieu parle intérieurement au pécheur; il ne cesse de lui reprocher ses déréglemens, son impiété, son peu de foi, son libertinage. Dieu parle par les remords de la conscience, par la crainte du Jugement dernier, par les frayeurs de la mort, par des accidens funestes et frappans, par des révolutions qui accablent. Dieu parle par les Orateurs sacrés, et par les Livres de piété, et par ces pieux mouvemens, ces desirs de conversion passagers; par ces inspirations secretes qui sont le langage de la grace. Enfin Dieu parle par les afflictions, et les maladies, aussi-bien que par la prospérité. Et nous sommes durs, insensibles à tous ces traits. *Ego vado* : Dieu se retire, il se tait, toutes ces voix sont muettes après une

certaine continuité de résistance, après un certain abus multiplié d'inspirations et de graces ; et s'il parle, ce Dieu, après cette derniere menace, c'est pour prédire à ces pécheurs obstinés qu'ils mourront dans l'impénitence finale, dans leur péché. Et il n'y a personne sur la terre, ajouta le Sauveur, parlant aux Juifs, qui soit capable de vous tirer de ce malheureux état, et de vous mener où je vais. Ce mot les surprit, dit saint Jean. De sorte qu'ils se demandoient les uns aux autres : que veut-il dire, quand il dit que nous ne saurions aller où il va ? Le Fils de Dieu pénétrant leur pensée, leur fit entendre qu'il parloit du séjour des bienheureux dans le Ciel, de ce Royaume des Cieux, de cette céleste Jérusalem où est proprement son Royaume, et qui auroit été le leur s'ils ne s'en fussent volontairement bannis, en refusant de le reconnoître pour le Messie. Mais qui êtes-vous, lui dirent les Juifs ? je suis, leur répond Jesus, celui qui est avant toutes choses, et par qui toutes choses ont été faites. J'ai bien des choses à dire de vous, ajouta-t-il, et sur quoi vous condamner : mais quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous connoîtrez alors qui est celui qui vous parle à présent, et que vous ne voulez pas connoître. Vous connoîtrez après ma mort sur la Croix que je suis Dieu : que dans tout ce que je fais, j'agis de concert avec mon Pere, et conformément à sa volonté.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRæsta, quæsumus, omnipotens Deus, ut familia tua quæ se affligendo carnem ab alimentis abstinet : sectando justitiam à culpa jejunet. Per Dominum, etc.

FAites, ô mon Dieu tout puissant ! que vos Fideles qui s'abstiennent des viandes en mortifiant leurs corps, s'abstiennent aussi de pécher en faisant de bonnes œuvres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Prophete Daniel. Ch. 9.

IN diebus illis, oravit Daniel Dominum, dicens : Domine Deus noster, qui eduxisti populum tuum de terra Egypti in manu forti, et fecisti tibi nomen secundum diem hanc : peccavimus, iniquitatem fecimus, Domine, in omnem justitiam tuam : avertatur, obsecro, ira tua, et furor tuus, à civitate tua Jerusalem, et à monte sancto tuo. Propter peccata enim nostra, et iniquitates patrum nostrorum, Jerusalem et populus tuus in opprobrium sunt omnibus circuitum nostrum. Nunc ergo exaudi, Deus noster, orationem servi tui, et preces ejus ; et ostende faciem tuam super sanctuarium tuum, quod desertum est propter temetipsum. Inclina, Deus meus, aurem tuam, et audi : apri oculos tuos, et vide desolationem nostram, et civitatem, super quam invocatum est nomen tuum : neque enim in justificationibus nostris prosterninus preces ante faciem tuam, sed in miserationibus tuis multis. Exaudi, Domine, placare, Domine ; attende et fac : ne moreris propter temetipsum, Deus meus : quia nomen tuum invocatum est super civitatem, et super populum tuum, Domine Deus noster.

EN ces jours-là, Daniel fit cette priere au Seigneur : Seigneur notre Dieu qui avez tiré votre peuple de l'Egypte avec une main puissante, et qui vous êtes acquis alors un nom qui dure encore aujourd'hui : j'avoue que nous avons péché, que nous avons commis l'iniquité contre toutes vos ordonnances ; mais je vous conjure, selon toute votre justice, Seigneur, que votre colere et votre courroux se détournent de votre cité de Jerusalem, et de votre montagne sainte ; car Jérusalem et votre peuple sont aujourd'hui en opprobre à toutes les nations qui nous environnent, à cause de nos péchés, et des iniquités de nos peres. Ecoutez donc maintenant, Seigneur notre Dieu, les vœux et les prieres de votre serviteur : faites reluire votre face sur votre sanctuaire qui est tout désert, et faites-le pour vous-même. Daignez, ô mon Dieu ! abaisser votre oreille jusqu'à nous, et nous écouter. Ouvrez les yeux, et considérez notre désolation, et la ruine de cette ville, qui a eu la gloire de porter votre nom ; car ce n'est point par la confiance en notre propre justice que nous vous offrons nos prieres, en nous prosternant devant vous ; mais c'est dans la vue de la multitude

de vos miséricordes. Exaucez-nous, Seigneur; appaisez votre colere, jetez les yeux sur nous, et agissez. Ne différez plus, mon Dieu, pour l'amour de vous-même, parce que cette ville et ce peuple sont à vous, et ont la gloire de porter votre nom, Seigneur notre Dieu!

Daniel avoit dans sa captivité les saintes Ecritures, et en particulier les Prophéties de Jérémie. Il y lut une prédiction qui portoit que tout le pays de Juda seroit désolé, et que ses peuples seroient assujettis pendant 70 ans au Roi de Babylone. Il craignoit que les péchés du peuple n'obligeassent Dieu à prolonger encore au delà de ce terme cette dure captivité, et c'est ce qui fait le motif de ses prieres.

RÉFLEXIONS.

A cause de nos péchés, et des iniquités de nos peres. Le Prophete reconnoît, et avoue de bonne foi que tous les maux qui affligent son peuple, sont l'effet de leurs péchés : c'est aujourd'hui la même cause qui attire tous ces fléaux qui nous font gémir : pourquoi n'avons-nous pas les mêmes sentimens ? pourquoi ne faisons-nous pas le même aveu ? pourquoi n'avons-nous pas la même persuasion, la même repentance ? on attribue une disgrace, une maladie, un revers de fortune, la perte d'un procès, un malheur affligeant, une calamité publique, à la malice d'un ennemi, à la jalousie d'un concurrent, à une indiscrétion, à l'inhabileté, à l'imprudence d'un facteur, au dérangement des saisons, à l'intempérie de l'air, à des causes purement naturelles! que ne convient-on d'abord, et l'on penseroit vrai, que ce sont nos péchés qui causent toutes nos afflictions! que c'est cette habitude criminelle, ces sacrileges communions, ces débauches scandaleuses, ces péchés énormes et secrets qui sont la source de tous les malheurs! que ne convient-on que c'est cette irréligion, ces profanations si communes des saints jours de Dimanches et de Fêtes; que c'est ce manque de respect dans le lieu saint; ces simonies,

es usures, qui allument la colere de Dieu, et qui ttirent tous les fléaux qui font gémir les peuples ? ue ne convient-on que ce sont ces enfans si mal levés, si impies, si débauchés, qui sont la cause le ce naufrage, de la perte de ce procès, du mauvais uccès de cette affaire, du dérangement de ce commerce, de ce tas d'adversités, de ces souterrains ui ont ruiné cette famille ? enfin que n'avoue-t-on ue c'est ce jeu, ce luxe, cette indévotion, ce peu le foi et de religion qui sont la triste cause de cette nort précipitée et imprévue qui a tout dérangé, la ource funeste de tous ces accidens fâcheux qui nous ont verser tant de larmes ? n'accusons plus les assions des hommes, les révolutions fréquentes ans la nature, l'humeur, le caprice, la malignité le ceux avec qui nous vivons, tous ces ressorts qui lérangent toute la machine, et qui ne sont tout au lus que les instrumens dont Dieu se sert pour nous unir. Reconnoissons, ce qui est vrai, que nos passions sont nos tyrans; que nos infidélités sont la ource fatale de toutes nos disgraces; et que nous n'avons point de plus grands ennemis de notre félicité, de notre repos, de notre fortune même, que nos propres péchés. Il dépend de nous de faire tarir ne si mauvaise source; concevons-en un véritable epentir, et ne différons point notre conversion. Quel courtisan disgracié qui ne fît cesser promptement la cause de sa disgrace, s'il dépendoit de lui, omme il dépend de nous, de n'être plus dans la disgrace du Seigneur?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 8.

IN illo tempore, dixit Jesus turbis Judæorum : ego vado, et quæretis me et in peccato vestro moriemini. Quò ego vado, vos non potestis venire. Dicebant ergò Judæi : Num-

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs : je m'en vais, et vous chercherez, et vous mourrez dans votre péché. Où je m'en vais, vous ne sauriez y venir. Les Juifs disoient donc, ne se tuera-t-il

quid interficiet semetipsum; quiâ dicit; quò ego vado, vos non potestis venire! et dicebat eis: Vos de deorsum estis, ego de supernis sum. Vos de mundo hoc estis, ego non sum de hoc mundo. Dixi ergo vobis, quia moriemini in peccatis vestris: si enim non credideritis quia ego sum, moriemini in peccato vestro. Dicebant ergo ei: Tu quis es! dixit eis Jesus: Principium, qui et loquor vobis. Multa habeo de vobis loqui, et judicare, sed qui me misit, verax est: et ego quæ audivi ab eo, hæc loquor in mundo. Et non cognoverunt quia Patrem ejus dicebat Deum. Dixit ergo eis Jesus: cùm exaltaveritis Filium hominis tunc cognoscetis quia ego sum, et à me ipso facio nihil: sed sicut docuit me Pater, hæc loquor: et qui me misit, mecum est, et non reliquit me solum: quia ego, quæ placita sunt ei, facio semper.

point lui-même, quand il a dit, où je m'en vais, vous ne sauriez y venir. Et il leur disoit: vous êtes d'ici-bas vous autres, et moi je suis d'en-haut. Vous êtes de ce monde, moi je ne suis point de ce monde. Je vous ai dit pour cela que vous mourrez dans vos péchés; car si vous ne croyez que c'est moi, vous mourrez dans votre péché. Qui êtes-vous! lui dirent-ils. Jesus leur répondit: Je suis avant toutes choses, celui qui vous parle. J'ai bien des choses à dire de vous, et sur quoi vous condamner; mais celui qui m'a envoyé, dit toujours la vérité, et ce que je publie dans le monde. Et ils ne conçurent point que ce fût Dieu qui appelloit son pere. Jesus leur dit donc: quand vous aurez élevé le Fils de l'Homme, vous connoîtrez alors que c'est moi, et que de moi-même je ne fais rien, mais que je dis les choses, comme le Pere me les a enseignées. Celui qui m'a envoyé est avec moi, et il ne m'a point laissé seul, parce que je fais toujours ce qui lui plaît.

MEDITATION.

De l'impénitence finale.

PREMIER POINT.

Considérez que de vivre dans le péché, c'est la plus funeste disgrace; mais que c'est le comble de tous les malheurs, de mourir dans le péché.

Le péché sans la mort est un grand mal, et à proprement

proprement parler le seul mal qu'il y ait a craindre ; mais ce mal n'exclut pas l'espérance de tout bien ; il peut même servir de matiere aux plus excellentes vertus ; il peut être, comme il l'a été dans plusieurs grands Saints, le sujet de la plus éclatante pénitence : mais le souverain mal c'est le péché avec la mort. Le péché qui imprime à la mort le caractere de sa malice ; la mort qui met le dernier sceau à l'impénitence du pécheur. Le péché rend la mort pour toujours funeste. Quelle étrange suite ! La mort rend le péché pour jamais irrémissible. Quel sort plus triste et plus affreux !

La mort dans le péché éteint tout rayon d'espérance : plus de grace à demander ; plus de ciel à espérer ; plus de Sauveur à implorer ; plus de miséricorde à attendre. Tendresse de mere dans Marie envers les pécheurs ; compassion de l'Eglise pour ses enfans ; prix infini du sang de Jesus - Christ : tout s'éteint, tout cesse, tout est perdu pour le pécheur par la mort dans le péché ; l'impénitence finale le bannit pour toujours de l'assemblée du peuple de Dieu ; et efface son nom du livre de vie. Par la mort dans le péché, la justice divine imprime un caractere ineffaçable de réprobation sur ce malheureux ; les démons deviennent son peuple, l'enfer sa demeure éternelle ; les feux et tous les tourmens son héritage ; la rage et le désespoir sa passion dominante ; la damnation sa destinée et son sort. Impénitence finale, affreuse mort dans le péché, que tu es épouvantable ! Et voilà le sort de presque tous ceux qui vivent dans les délices ; de ces libertins étourdis, de ces Grands du monde si peu chrétiens ; de ces femmes sans religion ; de ces pécheurs, qui renvoient à la mort leur conversion et leur pénitence. Mourir dans la disgrace du Prince, dans la poussiere, dans l'abandon ; mourir dans la tristesse, dans l'infamie même, dans les douleurs. Le mal est grand, mais il n'est pas sans ressource, ni sans consolation, si le péché et la mort ne se

trouvent pas unis ensemble : mais la mort dans le péché, la mort avec le péché, la mort même, comme il arrive souvent, par le péché ! Trouvez, imaginez une désolation, un malheur plus effroyable ! Et craint-on aujourd'hui, ô mon doux Jesus ! craint-on beaucoup cet épouvantable malheur ?

SECOND POINT.

Considérez qu'au moment qu'on meurt dans le péché, tout le mal qu'on a fait devient éternel dans ses châtimens et dans sa malice ; et tout le bien qu'on avoit fait est perdu, et éternellement oublié.

Actions de probité, services rendus, libéralités répandues, actes de religion, car enfin on n'est pas athée ; jeûnes, prieres, bonnes œuvres, rang de qualité, nom de distinction, talens, gloire, mérite, tout meurt, tout est anéanti dans le pécheur qui meurt impénitent. Le trésor des miséricordes est fermé pour lui, la source en est tarie. Jesus-Christ oublie, pour ainsi dire, la qualité, le nom de Pere, de Sauveur, de Roi, pour prendre éternellement la sévérité de Juge, de Dieu irrité, de Dieu en colere ; et qui peut tenir, Seigneur, contre la juste crainte de votre courroux allumé, et de votre vengeance infinie ? Qui le peut ? Un nombre prodigieux de pécheurs, qui vivent dans le crime, et mourront dans l'impénitence : moi qui fais ici toutes ces effrayantes réflexions, si je suis assez malheureux pour mourir dans le péché

Et comment ne pas mourir dans le péché, quand on renvoie à la mort sa pénitence ? Quand on vit dans le péché, il est rare que la mort ne ressemble pas à la vie. Le pécheur expire, mais non pas le péché.

Mon Dieu ! que de gens travaillent à leur réprobation ! La mort dans le péché acheve ce funeste ouvrage. Le monde est plein de ces malheureux ouvriers ; nulle condition, nul état qui n'en ait plusieurs ; les Grands du monde n'en savent que

trop l'art ; les heureux du siecle n'ont guere d'autre sort ; ceux qui menent une vie molle et oisive, ne la menent guere innocente ; les personnes même consacrées à Dieu, qui déshonorent la sainteté de leur état par leurs relâchemens, ne vivent-elles point dans le péché ? toutes ces personnes si apprivoisées avec le péché, qui vieillissent la plupart dans le péché, mourront-elles en état de grace ! Les remords de conscience s'émoussent, l'ame se durcit, Dieu se venge. Affreux, mais juste châtiment de Dieu !

Peu de gens qui meurent subitement ; mais peu de morts qui ne soient imprévues et subites. Et quand on ne fait pas pénitence durant la vie, la fait-on, est-on même en état de la faire à la mort ? L'homme n'est jamais plus ardent pour les objets qui entretiennent sa cupidité, que quand ces objets lui échappent, ou qu'une force supérieure nous les arrache, ou qu'elle nous arrache à eux. A l'heure de la mort, pénitence forcée, pénitence naturelle et toute humaine. Comptez après cela sur la pénitence qui se fait à la mort !

Et l'on vit tranquillement dans le péché, Seigneur ! et l'on passe ses jours dans la joie, en vivant dans l'impénitence. Quoi, mon Dieu ! un autre objet me touche, une autre disgrace m'effraie ; je ne vous demande pas à toutes les heures la grace de ne pas mourir dans le péché. Hé, mon Dieu ! qui doit plus craindre que moi cette impénitence finale ! Je commence dès ce moment ma pénitence, mon doux Jesus, et j'espere que vous me ferez la grace de l'avoir faite avant que de mourir.

Aspirations dévotes durant le jour.

Juxtà est dies perditionis, et adesse fescinant tempora. Deut. 32.

Hélas ! ce temps de vengeance vient à la hâte ; et ce jour funeste où le pécheur meurt impénitent, n'est pas fort éloigné. Qui nous rassure !

Vivens, vivens ipse confitebitur tibi, sicut et ego hodie. Isa. 38.

Ce ne sont pas ceux qui meurent dans le péché qui chanteront vos louanges, Seigneur ! ce sont ceux qui vivent encore, et qui, comme moi, commencent aujourd'hui même de vous glorifier

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOulez-vous éviter le malheur de l'impénitence finale ? Faites pénitence durant la vie, et ne la renvoyez jamais à la mort. Est-ce le temps de se convertir, ou de se réformer quand on va cesser de vivre ? Est-ce le temps d'entreprendre de devenir homme de bien, quand on commence presque de n'être plus homme ? Est-ce le temps enfin de faire pénitence, quand on va mourir ? Dieu est-il l'objet alors, et le motif de ces frayeurs, de ces regrets, et de ces larmes, que la pure crainte des supplices et l'effrayante vue du danger tirent des cœurs les plus endurcis et les moins pénitens ? quel malheur pour vous, et quelle marque plus visible de réprobation, si après avoir lu tout ceci, vous renvoyez à la mort votre conversion et votre pénitence ! Judas reconnoissoit son crime à l'heure de la mort ; Antiochus pleuroit, promettoit, se désoloit à cette derniere heure, et tous deux meurent impénitens. Ou vous avez besoin de vous convertir, ou vous avez besoin de vous réformer. Ne vous contentez pas de conclure à la conversion, ou à la réforme. Ce ne seroit pas la premiere fois que vous l'avez fait. Conclusions inefficaces et illusoires en fait de conversion et de réforme : la pratique doit être la conclusion. Commencez par vous prosterner aux pieds de votre Crucifix ; et là, au souvenir de vos désordres ou de votre relâchement, ayez un repentir vif et piquant de vos infidélités passées, et dites à Dieu dans l'amertume de votre cœur :

Seigneur, qui ne voulez pas la mort du pécheur, mais qu'il se convertisse, et qu'il vive (*a*) : Faites que ce jour soit celui de ma parfaite conversion, de la réformation de mes mœurs et de ma pénitence : je commence par votre miséricorde l'une et l'autre ; plein de confiance aux mérites de Jesus-Christ, et en la protection de la sainte Vierge, j'espere que vous me préserverez du malheur de mourir impénitent.

2.° Ce n'est pas assez de prier, il faut le bien faire. Avez-vous une confession extraordinaire à préparer ? allez ce jour même déclarer votre besoin et votre résolution au Confesseur que vous aurez choisi. Commencez sur l'heure votre réforme, par quitter certaine superfluité de parures, certain raffinement de délicatesse ; commencez par brûler certains livres, par ôter certaines peintures, par reprendre certains airs de modestie, certaines pieuses pratiques, certaine régularité dont vous vous êtiez dispensé. Faites aujourd'hui quelque pénitence, ou mortification corporelle ; faites quelques œuvres de miséricorde, ou quelque aumône. Les pauvres prisonniers sont bien abandonnés, et ils sont hors d'état de venir vous représenter leurs besoins et leurs miseres. On en peut dire autant de certaines familles honteuses, dont les miseres sont d'autant plus cuisantes, qu'elles sont plus muettes. Ces débuts de conversion et de réforme sont comme les arrhes d'une persévérance chrétienne, et éloignent de vous la mort dans le péché. Lorsque vous apprendrez quelque accident funeste, ou la mort de quelque personne de votre connoissance, ayez soin de vous dire à vous-même : nul malheur dans la vie sans ressource et sans remede ; nul malheur irrémédiable que la mort dans le péché.

(a) *Ezech.* 3.

LE MARDI
DE LA SECONDE SEMAINE
DE CAREME.

L'EGLISE commence la Messe de ce jour par ce Verset du Pseaume 26. *Tibi dixit cor meum, quæsivi vultum tuum, vultum tuum, Domine, requiram : ne avertas faciem tuam à me.* Mon cœur au défaut de ma voïx vous a souvent exposé ses peines ; et quelque muet qu'il soit, vous ne laissez pas, Seigneur, de l'entendre, et de connoître quels sont ses vœux et son desir. Pour moi, mon Dieu, je soupire après un seul de vos regards ; daignez, Seigneur, me regarder d'un œil favorable ; le plus grand de tous mes malheurs seroit si vous détourniez les yeux de dessus moi. Le Texte Hébreu dit : ne cachez point votre face de moi. Ce Pseaume vingt-sixieme est la priere que fait à Dieu David poursuivi par Saül, mais intrépide au milieu des dangers par sa confiance en la bonté du Seigneur, qui le soutient et le protege. Errant pour éviter la fureur de ce Prince forcené, il soupire après la vue du Tabernacle. C'est ainsi qu'une ame juste combattue sans relâche par l'ennemi de son salut, soupire après la céleste Patrie. Comme le temps de la persécution que souffrit David fut fort long, on ne convient pas à quelle circonstance en particulier on doit rapporter cette priere. Théodoret, Nicephore, veulent que David ait composé ce Pseaume lorsqu'il alla à Nobé trouver le grand Prêtre Abimelech, et qu'il reçut de lui les Pains de Proposition qu'on avoit ôtés de devant le Seigneur ; ils prétendent que le Prophete fait illusion à cette aventure, lorsqu'il dit dans les Versets 5, 6 et 9,

que quand il verroit tous ses ennemis assemblés et prêts à fondre sur lui, il ne sauroit rien craindre ; puisque le Seigneur l'a caché dans son Tabernacle, et l'a pris sous sa protection.

L'Epître de ce jour contient l'histoire de la retraite que le Prophete Elie fit par ordre de Dieu chez une veuve de la ville de Sarepta en Phénicie, au territoire des Sidoniens, durant la sécheresse qui causoit la famine dans tout le pays des Israélites, du temps du Roi Achab, dont l'impiété attiroit ces fléaux sur tout le peuple. Elie étoit natif de Thebes dans la terre de Galaad. Il vivoit sous le regne, d'Achab, Roi d'Israël ; et de Josaphat, Roi de Juda, vers l'an du monde 3090, neuf cents et quatorze ans avant Jesus-Christ. Ce saint homme ne put souffrir les impiétés d'Achab et de sa femme Jésabel. Embrasé de ce zele ardent dont il étoit animé, il prédit au Roi une sécheresse qui devoit durer trois ans et demi, et qui causa une famine qui désola tout ce pays. Ce Prophete, selon l'ordre qu'il avoit reçu de Dieu, tint le Ciel fermé, pour ainsi dire, durant tout ce temps, et cela d'une maniere si absolue, et avec un pouvoir si entier, qu'il déclara au Roi qu'il ne tomberoit pas une goutte ni de pluie, ni de rosée sans son ordre : *Verbo Domini continuit cælum.* L'événement vérifia la prédiction. Cependant le Seigneur ordonna au Prophete de se retirer dans un Désert proche du Torrent de Carith, du côté du Jourdain, où Dieu le nourrit durant quelque temps, en lui envoyant des corbeaux qui lui apportoient tous les jours à manger. La sécheresse ayant fait tarir le Torrent dont il prenoit de l'eau pour boire, il vint par l'ordre de Dieu à Sarepta qui est une ville entre Tyr et Sidon, où regnoit le pere de la Reine Jésabel. Etant arrivé près de la porte de Sarepta, il vit une femme qui ramassoit du bois, et s'approchant d'elle, il lui demanda de l'eau pour se désaltérer. Elle se mit aussi-tôt en devoir de lui en aller querir. Une

charité si prompte envers un Etranger, fit juger à Elie que cette femme pourroit bien être cette veuve qui devoit le nourrir, selon que le Seigneur le lui avoit marqué. Il la pria donc de lui apporter, en même-temps, un petit morceau de pain. Elle lui protesta qu'elle avoit seulement dans un pot une poignée de farine, et quelques gouttes d'huile dans un petit vase; que c'étoit là tout ce qu'elle avoit de provision. Qu'elle étoit venue ramasser en ce lieu deux morceaux de bois, pour s'apprêter à manger à elle et à son enfant, s'attendant à mourir de faim après avoir consumé ce reste de farine et d'huile. Ne laissez pas de me faire un petit gâteau cuit sous la cendre, lui dit le Prophete, sans vous mettre en peine de ce qui arrivera. C'étoit mettre la foi et la charité de cette femme à une étrange épreuve; elle obéit. Mais Dieu récompensa bien abondamment cette grande charité par le miracle que fit le Prophete en multipliant si fort cette farine et ce peu d'huile, qu'elle en eut suffisamment pour se nourrir, elle et son fils, jusqu'à la fin de la famine.

Dans l'Evangile de ce jour, Jesus-Christ nous recommande de croire ce que nous disent les Ministres du Seigneur, et de pratiquer ce qu'ils nous enseignent en matiere de salut, sans nous arrêter aux mauvais exemples qu'ils peuvent nous donner. Le Sauveur venoit de confondre la jalousie et la malice des Scribes et des Pharisiens, et de leur démontrer qu'il n'étoit pas seulement Fils de David, mais Fils de Dieu, et il le leur avoit montré d'une maniere si convaincante qu'ils n'avoient su que lui répondre; aussi n'oserent-ils plus lui faire une seule question depuis ce temps-là. Comme ce qu'il venoit de dire pouvoit inspirer au peuple, et à ses Disciples de l'indignation contre ces Docteurs de la loi, il voulut apprendre à tout le monde une vérité bien importante : c'étoit qu'il falloit toujours pratiquer ce que les Ministres du Seigneur nous prêchent, sans nous arrêter à ce qu'ils font; ne confondant

jamais leurs mœurs avec leur doctrine. Les Scribes et les Pharisiens, leur disoit-il, sont chargés d'enseigner et d'expliquer la loi de Dieu au peuple. Ne faites attention qu'à ce qu'ils vous enseignent. Puisqu'ils sont en place, et que c'est d'eux que vous devez recevoir l'instruction, mettez en pratique les préceptes qu'ils vous expliquent, quoiqu'eux-mêmes ne les observent pas. Leur conduite dément leur morale; ils ne font rien moins que ce qu'ils ordonnent aux autres; mais la loi de Dieu n'oblige pas moins, pour être expliquée par des gens qui ne la gardent point. Que le Héraut qui publie la loi du Prince la viole, la loi ne perd rien de son autorité. Bon Dieu! le monde seroit bientôt converti, si les Ministres du Seigneur prêchoient autant par leurs exemples que par leurs paroles. Un pere de famille conseille inutilement la vertu à ses enfans, et à son domestique, si ses mœurs répondent mal à sa morale. Rien n'est plus éloquent, ni plus persuasif que l'exemple. Les paroles sans l'exemple frappent les oreilles; mais l'exemple même sans les paroles parle au cœur et le touche. La parole de Dieu n'est pas moins parole de Dieu dans la bouche d'un Apôtre infidele, que dans celle d'un Disciple fervent; mais que ne peut pas cette même parole de Dieu dans la bouche d'un Ministre puissant en paroles et en œuvres! si le Pasteur veut se perdre, profitons toujours de ses instructions pour nous sauver. La corruption de ses mœurs ne diminue en rien de la sainteté de la loi qu'il prêche; comme la sainteté de la loi qu'il prêche n'autorise en rien la corruption de ses mœurs. Ils lient des fardeaux pesans, et qui ne se peuvent porter, ajoute le Sauveur; ils en chargent les autres, et ils ne veulent pas même les pousser du doigt. Les plus relâchés dans leur conduite, sont d'ordinaire les plus séveres dans leur morale. Il est aisé de grossir la charge qu'on ne veut point porter. Jesus-Christ rapporte ensuite plusieurs faits qui montrent

l'orgueil démesuré des Pharisiens et des Scribes ils affectent un dehors religieux, des airs dévots, un extérieur austere, et cachant sous ce sépulcre blanchi un cœur corrompu, et l'ame la plus noire; ils ne cherchent qu'à imposer au public par des singularités étudiées. Ils aiment à avoir les premieres places, et à être traités de Maîtres, et leur orgueil prime par-tout. Pour vous, ajoute le Sauveur, prenez par-tout la derniere place, et mettez toute votre gloire à passer pour les derniers de mes serviteurs. Fuyez tous ces titres d'honneur qui ne donnent jamais le mérite; n'ambitionnez que la qualité d'enfans de Dieu, et soutenez-la par la pureté de vos mœurs. Vous n'avez qu'un Pere qui est dans le Ciel : *Unus est enim Pater vester qui est in cælis.* Le Grand apprend ici à ne se point enfler de son état, et à regarder le pauvre comme son frere : le pauvre y doit apprendre à ne point envier le sort du Grand, puisqu'il a Dieu pour Pere aussi-bien que lui, et qu'il est destiné au même héritage dans le Ciel : héritage bien plus assuré aux pauvres qu'aux riches, où les premieres places ne sont données qu'aux plus humbles, et où l'on n'entre qu'après être devenus petits comme des enfans. Enfin le Sauveur finit son instruction par cet Oracle, qui renferme une vérité de pratique qui sert de base à toutes les vertus chrétiennes : que quiconque s'élevera sera humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé. La poussiere ne s'éleve que pour tomber, et c'est en la foulant aux pieds qu'elle s'éleve. L'orgueil est le plus grand ennemi de notre repos, et le tyran du cœur humain; il ne nous sollicite à monter bien haut que pour nous faire faire de plus grandes chûtes. Il n'y a de vrai mérite, ni par conséquent de véritable gloire que dans l'humilité.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PERFICE, quæsumus, Domine, benignus, in nobis observantiæ sanctæ subsidium: ut quæ te auctore facienda cognovimus, te operante impleamus. Per Dominum, etc.

CONTINUEZ, Seigneur, de nous donner par votre bonté l'assistance dont nous avons besoin, pour observer parfaitement ce saint jeûne; afin que nous fassions par le secours de votre grace, ce qu'elle nous aura fait connoître que nous devons faire. par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du troisieme Livre des Rois. Chap. 17.

IN diebus illis, factus est sermo Domini ad Eliam Thesbitem, dicens: surge, et vade in Sarephta Sidoniorum, et manebis ibi: præcepi enim ibi mulieri viduæ ut pascat te. Surrexit, et abiit in Sarephta. Cùmque venisset ad portam civitatis, apparuit ei mulier vidua colligens ligna, et vocavit eam, dixitque ei: da mihi paululùm aquæ in vase, ut bibam. Cùmque illa pergeret ut afferret, clamavit post tergum ejus, dicens: affer mihi, obsecro, et buccellam panis in manu tuâ. Que respondit; vivit Dominus Deus tuus, quia non habeo panem, nisi quantùm pugillus capere potest farinæ in hydria, et paululùm olei in lecytho: en colligo duo ligna, ut grediar, faciam illum mihi, eo filio meo, ut comedamus, et moriamur. Ad quam Elias aït: Noli

EN ces jour-là, le Seigneur adressa sa parole à Elie de Thebes, et lui dit: levez vous, et allez à Sarepta qui est une ville des Sidoniens, et demeurez-y, car j'ai commandé à une femme veuve de vous y nourrir. Elie aussi-tôt s'en alla à Sarepta. Lorsqu'il fut venu à la porte de la Ville, il apperçut une femme veuve qui ramassoit du bois; il l'appella, et lui dit: donnez-moi un peu d'eau dans un vase, afin que je boive. Lorsqu'elle s'en alloit lui en querir, il lui cria derriere elle: apportez-moi aussi, je vous prie, dans votre main, une bouchée de pain. Elle lui répondit: vive le Seigneur votre Dieu, je n'ai point de pain; j'ai seulement dans un pot autant de farine qu'il en peut tenir dans la main, et un peu d'huile dans un petit vase. Je viens ramasser ici deux morceaux de bois, pour aller apprêter

timere, sed vade, et fac sicut dixisti : veruntamen mihi primùm fac de ipsa farinula subcinericium panem parvulum, et affer ad me : tibi autem et filio tuo facies posteà. Hæc autem dicit Dominus Deus Israël : hidria farinæ non deficiet, nec lecythus olei minuetur, usque ad diem in qua Dominus daturus est pluviam super faciem terræ. Quæ abiit, et fecit juxta verbum Eliæ : et comedit ipse, et illa, et domus ejus : et ex illa die hydria farinæ non defecit, et lecythus olei non est imminutus, juxta verbum Domini, quod locutus fuerat in manu Eliæ.

à manger à moi et à mon fils, afin que nous mangions, et que nous mourions ensuite. Elie lui dit ne craignez point, faites comme vous avez dit ; mais faites pour moi auparavant, de ce petit reste de farine, un petit pain cuit sous la cendre, et apportez-le-moi ; et vous en ferez après cela pour vous et pour votre fils. Car voici ce que dit le Seigneur, le Dieu d'Israël : la farine qui est dans ce pot ne manquera point ; et l'huile qui est dans ce petit vase ne diminuera point, jusqu'au jour auquel le Seigneur doit faire tomber la pluie sur la terre. Cette femme s'en alla donc, et fit ce qu'Elie lui avoit dit. Elie mangea, et elle aussi, avec sa maison : et depuis ce jour-là la farine du pot ne manqua point, et l'huile du petit vase ne diminua point, selon que le Seigneur l'avoit prédit par Elie.

Thebes étoit une ville de-là le Jourdain, dans la Tribu de Gad et du pays de Galaad. Elie étoit sorti de cette ville, et il vint dans le Royaume d'Israël, où sa mission étoit bornée, car on ne voit pas qu'il ait beaucoup paru dans le Royaume de Juda. Il étoit un de ceux qui conservoient le culte du Seigneur dans sa pureté, au milieu de la corruption et du schisme des dix Tribus. Il garda une virginité perpétuelle. C'étoit une ame forte et généreuse, embrasée d'un zele vif et ardent pour la gloire du Seigneur. Ce Prophete n'est pas mort, un tourbillon de feu en forme de char l'enleva, l'an du monde 3103, *avant Jesus-Christ* 895 *ans.*

RÉFLEXIONS.

Cette femme s'en alla donc, et fit ce qu'Elie lui avoit dit. Que cette foi, que cette soumission

aveugle dans une femme païenne à la parole d'un étranger et d'un inconnu, confond le peu de foi, et le peu de docilité des Chrétiens, après avoir confondu et condamné l'incrédulité et l'indocilité d'un peuple, parmi lequel Elie étoit né, et qui étoit de la même religion que ce Prophete. La foi et la charité de cette veuve envers un étranger, pouvoit-elle être mise à une plus grande épreuve ? elle n'a de farine qu'autant qu'il lui en faut pour s'empêcher de mourir elle et son fils pendant un, ou deux jours ; et Elie, que cette veuve n'avoit jamais vu, de qui elle n'avoit jamais entendu parler, exige d'elle qu'elle lui donne par charité tout ce qu'elle a de bien pour vivre ; et cela sur une simple promesse qu'il fait que le vrai Dieu, qu'elle ne reconnoissoit point, saura bien l'en dédommager. Que cela prouve bien la puissance de la grace sur un cœur qui n'y met point d'obstacle ! on peut dire que tout l'ancien Testament est une figure du nouveau : *Quæcumque enim scripta sunt, ad nostram doctrinam scripta sunt* (a) : car toutes les choses qui ont été écrites, l'ont été pour notre instruction. Peu de faits dans l'Ecriture qui ne soit une leçon pour nous, peu qui ne renferme quelque mystere. La foi que Dieu donne à cette femme encore païenne, est la premiere et la plus précieuse récompense qu'elle reçut de son hospitalité ; et ce premier don, de combien fut-il suivi d'autres miracles ! la farine et l'huile se multiplient sous sa main ; son fils meurt, et Elie le ressuscite. Bon Dieu ! qu'une foi vive, qu'une confiance à toute épreuve, ont de pouvoir auprès de vous ! mais qu'un manque de confiance fait tarir des sources de graces ! le Fils de Dieu a beau nous déclarer de la maniere la plus claire, la plus précise, la mieux marquée, qu'il récompensera au centuple la plus petite charité : les riches sont les plus incrédules sur cet article. Les

(a) *Rom.* 25.

moins aisés sont les plus charitables. De pauvres gens partagent volontiers avec Jesus-Christ le peu qu'ils ont pour subsister ; tandis que des gens qui regorgent de biens, on peut même dire de superflus, lui refusent la moindre aumône. Chose étrange ! on voit des gens magnifiques en équipages, splendides en repas, brillans de faste et de luxe, qui aiment mieux nourrir des chevaux, que de donner à des pauvres ce qui suffiroit pour les empêcher de mourir de faim. On trouve des gens sans famille, ou dont les héritiers sont opulens ; des gens dont les revenus vont au-delà de leur dépense, qui cependant ont toujours les mains et la bourse serrées envers des malheureux qui seroient enrichis d'une partie de leur superflu. On voit des riches bénéficiers, des gens riches du patrimoine des pauvres, et qui, selon l'esprit de l'Eglise et des Fideles, ne sont, à proprement parler, que les économes de leurs gros revenus, refuser à ces pauvres la plus petite portion de leur héritage ; et consumer en folles dépenses, non seulement leur propre bien et celui des pauvres, mais encore très-souvent celui de bien de créanciers. Et l'on s'étonne après cela si l'on voit tant de fléaux, si peu de réligion, tant de déréglemens dans ce siecle !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 23.

IN illo tempore : Locutus est Jesus ad turbas, et ad Discipulos suos, dicens : super cathedram Moysis sederunt Scribæ et Pharisæi. Omina ergo quæcumque dixerint vobis, servate et facite : secundùm opera verò eorum nolite facere : dicunt enim,

EN ce temps-là, Jesus parlant aux troupes de gens qui étoient là, et à ses Disciples, et leur dit : les Scribes et les Pharisiens sont assis sur la chaire de Moïse, observez donc et faites tout ce qu'ils vous diront ; mais ne faites pas comme eux, car ils disent et ne font pas.

et non faciunt. Alligant enim onera gravia, et importabilia, et imponunt in humeros hominum : digito autem suo nolunt ea movere. Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus : dilatant enim philacteria sua, et magnificant fimbrias : Amant autem primos recubitus in cœnis, et primas cathedras in synagogis, et salutationes in foro, et hominibus Rabbi. Vos autem nolite vocari Rabbi. Unus est enim Magister vester, omnes autem vos fratres estis. Et patrem nolite vocare vobis super terram : unus est enim Pater vester qui in cœlis est. Nec vocemini magistri : quia Magister vester unus est Christus. Qui major est vestrûm, erit minister vester. Qui autem se exaltaverit, humiliabitur : et qui se humiliaverit, exaltabitur.

Ils lient des fardeaux pesans et qui ne se peuvent porter, et ils les mettent sur les épaules des hommes : cependant ils ne veulent pas même les pousser du doigt. Au reste, ils font toutes leurs actions pour être regardés des hommes, car ils portent leurs bandeaux fort larges, et leurs franges fort longues. Ils aiment à avoir les premieres places dans les repas, et à être aux premiers rangs dans les Sinagogues, à être salués dans les places publiques, et à être traités de maîtres par les hommes. Mais vous, ne souffrez pas que l'on vous traite de maîtres : car vous n'avez qu'un maître, et vous êtes tous freres. N'appellez point non plus qui que ce soit sur la terre votre pere ; car vous n'avez qu'un pere, qui est dans le Ciel. Ne souffrez point que l'on vous traite de maîtres, car vous n'avez qu'un maître, qui est le Christ. Celui qui est le plus grand parmi vous, se fera votre serviteur ; mais quiconque s'élevera sera humilié, et quiconque s'humiliera sera élevé.

MÉDITATION.

Du faux zele.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le faux zele a toute la malignité, tout le fiel et tout le venin des passions les plus violentes, et tout cela sous le masque d'une charité très-ardente et d'un amour de Dieu passionné. Que doit-ont attendre d'une telle source ?

Le faux zele n'est proprement qu'une violente passion que l'amour-propre déguise pour empêcher qu'on ne s'en apperçoive, et pour la mettre en état de faire d'autant plus de dégâts qu'on s'en défie moins. L'orgueil en est comme le premier principe : nul faux zele sans un grand fond de vanité ; de là vient le mépris qu'on a pour l'objet de ce prétendu zele. Une haine maligne, une jalousie amere, un esprit même de vengeance, aigre et piquant, sont comme les ressorts qui allument la bile des faux zélés ; et qui les mettent de si mauvaise humeur contre les défauts imaginaires ou réels de leurs freres. De là, nul hérétique qui ne crie au relâchement, et qui n'accompagne ses cris d'injures; mais l'erreur seroit trop grossiere,si le prétexte de la gloire de Dieu et du salut de ames ne venoit justifier jusqu'aux plus furieux emportemens. Sous ce motif spécieux, sous ce beau nom, calomnies noires, médisances atroces, injustices criantes, duretés, persécutions, tout est applaudi, tout est autorisé : *Arbitretur obsequium se præstare Deo :* On n'agit que par ressentiment, par passion, par vengeance, et l'on s'imagine encore de rendre service à Dieu : que cette imagination nourrit de passions et d'injustices ! mais Dieu ne nous jugera-t-il que selon nos frivoles imaginations ! N'ai-je rien à me reprocher sur cet article ? Le véritable zele ne fut jamais partial, ni amer. A-t-on de l'amertume, de l'aigreur, du mépris, de la dureté, c'est un faux zele ! Des dévots zélés qui voudroient d'abord faire descendre le feu du Ciel pour exterminer les pécheurs, ne sont pas animés de l'esprit de Jesus-Christ. De quel principe viennent mes emportemens', ma colere ? Un vrai zele produit-il mes aversions et mes vivacités !

Qu'on fouille dans ce cœur, qu'on remonte jusqu'à la source de ce zele impétueux, qui ne se répand qu'en carreaux, on trouvera que cette nuée pleine de gréles et de foudres, ne s'est formée que

des exhalaisons malignes ; un mérite un peu trop éclatant, et trop réel, qui nous fait ombre ; une raison de famille, d'intérêt ou de parti ; un déplaisir reçu, un affront, un dépit, une secrete envie, sont le véritable et le premier mobile de tant de mouvemens qu'on masque du nom spécieux de zele et de charité : mais Dieu qui découvre le fond des cœurs, qui en développe tous les replis, qui a si peu d'égard à nos subtilités et à nos systêmes, quel jugement en fait-il ? Bon Dieu ! que de peines perdues ! que de péchés griefs déguisés ! que de talens mal employés ! et qu'une personne animée d'un faux zele est malheureuse ! qu'elle est à plaindre ! et qu'il est rare qu'elle revienne d'un si pitoyable égarement !

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a encore un faux zele plus mitigé et plus subtil. On a beau faire, on se trouve par-tout où l'on est ; et il est rare que le zele soit assez épuré pour n'être accompagné d'aucun retour sur nous-mêmes ; il est rare que le penchant, l'humeur, le naturel, l'amour-propre, ne soient pas comme l'ame de ce qu'on appelle zele ou ferveur.

On se persuade à soi-même, et on veut persuader encore aux autres, que ce n'est que la gloire de Dieu qu'on cherche, et qui fait agir : mais si l'on ne cherche qu'à plaire à Dieu dans les exercices de zele, pourquoi ces prédilections pour les emplois, ces directions de distintion et de choix d'ordinaire si lucratives ? Pourquoi n'avoir du zele et de la ferveur que pour des bonnes œuvres d'éclat, que pour le salut de l'ame de certaines gens ? Pourquoi ne vouloir point quitter cet emploi, et ce poste, lorsque la volonté des supérieurs fait assez voir qu'il ne plaît pas à Dieu que nous y soyions ? Pourquoi chercher la faveur et l'appui pour s'y maintenir ? Craignons-nous que la gloire de Dieu ne souffre si nous cé-

dons notre place à un autre ? Hé, mon Dieu ! que la mort développera à nos yeux des mysteres d'iniquité ! mais sera-t-il temps alors de découvrir ces mysteres ?

C'est avoir beaucoup de zele que de vouloir beaucoup travailler ; mais si dans cette multiplicité de travaux on ne travaille que pour Dieu, il est surprenant qu'on soit si attentif à faire sans cesse remarquer au public combien on travaille ; et à mendier, par une vaine ostentation de ses sueurs, une indigne et inutile compassion. On veut souvent tout faire, mais tout seul : n'est-ce point parce qu'on craint un concurrent, et qu'on appréhende que les applaudissemens ne fussent partagés, si un autre partageoit avec nous les fatigues ? Mon Dieu ! que l'amour-propre est subtil, et à moins d'un cœur bien épuré, d'un esprit bien droit, nous en sommes toujours le dupe. C'est une preuve sûre d'un faux zele que de regarder le succès des autres avec chagrin. Mon zele est-il plus épuré ?

Le véritable zele est le premier fruit de la charité ; il ne sauroit venir d'une autre source. Il est doux, compatissant, bienfaisant, il est humble. Le premier objet de notre zele doit être nos propres défauts. La piété édifiante d'un homme zélé doit être le premier artifice dont il se serve pour toucher les cœurs. *Æs sonans, aut cymbalum tinniens.* Mon Dieu ! quel regret, quel désespoir à l'heure de la mort, quand on n'a été toute sa vie que comme de l'airain qui résonne, ou comme une cymbale qui n'a fait que du bruit ! *Nonne in nomine tuo prophetavimus* (a) ? N'avons-nous pas prophétisé en votre nom ? N'avons-nous pas chassé les démons en votre nom ? N'avons-nous pas fait plusieurs miracles en votre nom ? Et alors je leur dirai ouvertement, dit le Seigneur : *Quia nunquàm novi vos : discedite à me.* Je ne vous ai jamais connus : retirez vous de moi.

(a) *Matth.* 7.

Quel arrêt ! quel coup de foudre pour un Prédicateur applaudi, pour un Directeur d'une grande réputation, pour un Supérieur rigide, pour un Maître vigilant, pour un grand Prélat, qui ayant fait faire son devoir aux personnes qui leur étoient soumises, auront négligé leur salut.

Ne permettez pas, mon doux Jesus, que je sois jamais de ce nombre. Que je sois moi-même le premier objet de mon zele; et que celui que j'aurai pour les autres soit toujours selon votre esprit. Que mon zele n'ait de l'aigreur et de l'amertume que pour moi-même; que la charité en soit le premier mobile, et votre pure gloire la fin.

Aspirations dévotes durant le jour.

Cor mundum crea in me Deus, et spiritum rectum innova in visceribus meis. Psal. 50.

Donnez-moi, Seigneur, cette pureté de cœur, et cette droiture d'esprit, sans quoi on ne sauroit vous plaire.

Tabescere me fecit zelus meus, quia obliti sunt verba tua inimici mei. Psal. 118.

Mon zele me fait sécher de douleur, quand je vois le mépris qu'on fait de votre loi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° AYEZ du zele, car c'est une marque d'une foi morte, et d'une charité éteinte d'en manquer; mais que votre zele ne soit jamais aigre ni indiscret. Le véritable zele est toujours sage, humble, compatissant et modéré. Si c'est contre le vice que nous sommes si indignés, nos propres défauts sont un objet digne de notre colere. On doit gémir en voyant la licence des mœurs; mais quand on n'est pas préposé pour corriger les défauts d'autrui, pour

quoi reprendre avec tant d'aigreur et avec amertume ? Commençons par nous réformer nous mêmes, et nous aurons alors la consolation d'avoir travaillé efficacement à la réforme des mœurs. La maniere de vie réglée et édifiante, est la seule qui convienne à ceux qui ne sont chargés de la conduite de personne, et la seule aussi qui ne soit jamais sans fruit. Considérez aujourd'hui sur qui doit s'étendre votre zele, et quelles sont ses qualités. Veillez-vous sur toute votre famille, sur tous vos domestiques, et sur les personnes qui dépendent de vous ? Etes-vous aussi attentifs, aussi vifs à exiger qu'ils s'acquittent avec ponctualité de leurs devoirs de religion, que de ceux qu'ils vous doivent ? Vous ne souffririez pas qu'on vous parlât mal à propos, qu'on vous manquât de respect : avez-vous à l'égard de Dieu le même zele ? Vous répondrez du salut de ceux qui vous sont soumis : ne vous en fiez-vous point trop à leur bonne foi ? Ne dites-vous point qu'ils ont assez d'âge pour ne pas ignorer leurs devoirs ? Raisonnez-vous de même quand il s'agit de votre service ? Ayez du zele et vous ne serez plus si indolent ; et dès ce jour, observez les regles suivantes : 1.° Que la premiere leçon de votre zele soit le bon exemple ; il n'y a ni naturel, ni habitude, ni humeur, ni penchant qui ne se rende à cette sorte d'instruction : 2.° Descendez dans le détail de la conduite de vos enfans et de vos domestiques ; informez-vous de temps en temps si leurs entretiens ne sont point quelquefois licencieux, si toute leur conduite est chrétienne. Sachez s'ils fréquentent les Sacremens tous les mois ; s'ils prient Dieu réguliérement soir et matin ; s'ils ne lisent point des livres contraires aux bonnes mœurs ; s'ils sont à l'Eglise avec respect ; s'ils ne fréquentent point des lieux suspects ; s'ils se trouvent dans de mauvaises compagnies. Ne pardonnez point ces sortes de fautes. Ne vous en fiez point sur la vigilance d'un précepteur, ni d'une gouvernante.

2.° Soyez rigide sans être amer et austere ; ne reprenez jamais avec des termes injurieux ni aigres : un peu de vivacité, et beaucoup de fermeté ne sied pas mal au zele ; faites qu'on soit persuadé que votre zele est chrétien, et par conséquent inséparable de la charité.

3.° Êtes-vous à la tête d'un Corps, d'une Communauté, ayez du zele pour la régularité, ne souffrez point le moindre relâchement, mais avertissez avec douceur ; corrigez avec modération et avec honnêteté, imposez par vos paroles, et singuliérement par votre exemple : que de supérieurs horriblement punis en l'autre vie, pour n'avoir pas été assez rigides, ou pour n'avoir pas été assez exemplaires ! N'avez-vous rien à vous reprocher sur ce point ? Etes-vous particulier, ne prêchez la réforme de toute la Communauté que par la vôtre ? Ne vous pardonnez rien, soyez exact, ne vous dispensez pas de la moindre regle, et alors vous aurez déjà commencé la réforme de votre Communauté. Tout zele inquiet, aigre ou mordant, est un faux zele ; que le vôtre soit doux, bienfaisant, charitable. C'est se tromper si l'on se flatte d'avoir du zele pour le salut d'autrui, si l'on en manque pour sa propre perfection ; nous n'aimons pas plus le prochain que nous-mêmes. Ce qu'on appelle alors zele, n'est proprement qu'une vivacité de naturel et un pur effet de l'orgueil.

LE MERCREDI

DE LA

SECONDE SEMAINE

DE CAREME.

L'INTROÏT de la Messe de ce jour est pris des deux derniers Versets du Pseaume 37 ; c'est une courte

priere que chacun peut faire à Dieu plusieurs fois chaque jour. On doit remarquer que les Versets de l'Introït de toutes les Messes du Carême, peuvent servir d'Oraisons jaculatoires, très-dévotes, pendant le jour. La Messe du jour commence par ces paroles : *Ne derelinquas me Domine Deus meus, ne discedas à me : intende in adjutorium meum, Domine, virtus salutis meæ :* Vous, ô mon Dieu! vous Seigneur, de qui seul je dois attendre mon salut, ne vous éloignez pas de moi, ne me laissez pas sans secours à la merci de mes ennemis. Ce Pseaume, qui commence par ces paroles : *Domine, ne in furore tuo arguas me*, peut être regardé comme un modele de prieres dans la pénitence, dans le temps de la maladie, et dans toutes sortes d'afflictions ; aussi est-il un de ceux qu'on appelle Pseaume Pénitentiaux ; c'étoit un de ceux qu'on chantoit tous les jours du Sabbat dans la Synagogue. On croit que David le composa pendant la révolte d'Absalon, reconnoissant que ses péchés lui avoient attiré ce malheur. Ce religieux Prince persécuté par son propre fils, tâche d'appaiser la justice de Dieu, en lui exposant les peines qu'il a souffertes jusqu'ici pour ses péchés, et la soumission avec laquelle il les a reçues. Il demande, et il espere le secours du Ciel contre ses ennemis : toujours prêt cependant à accepter de nouveaux châtimens. Comme tous les péchés sont une révolte contre Dieu, et que le pécheur est un fils révolté contre son pere, il semble que c'est la vue qu'a l'Eglise, en ne prenant pour la Messe de ces jours de pénitence, que les paroles des Pseaumes que David a composés dans la persécution qu'il souffroit de son fils Absalon.

L'Epître de ce jour est composée de la priere que fit à Dieu le Juif Mardochée, oncle d'Esther, Reine des Perses, pour la délivrance de sa Nation, qui étoit condamnée à périr par un ordre du Roi Assuérus, qu'Aman son favori et son premier Mi-

nistre avoit obtenu, pour faire mourir tous les Juifs répandus dans tous ses Etats. Cette priere fut exaucée. Rien ne convient mieux pour un temps de pénitence, comme celui de Carême, où l'Eglise ne cesse de demander à Dieu miséricorde pour tous les hommes condamnés à la mort éternelle par le péché.

Mardochée, fils de Jaïr, de la Tribu de Benjamin, de la race de Saül, étant encore enfant fut enlevé de son pays, et transporté à Babylone, par le Roi Nabuchodonosor, avec le jeune Roi Jéchonias, et toute la Nation Juive. Dans la distribution qu'on fit de tous les captifs, Mardochée fut envoyé à Suse, ville capitale de la Perse. Ce fut là qu'il eut son établissement avec sa famille. Il avoit un frere nommé Abigaïl, qui avoit une fille qu'on appella Esther: elle perdit son pere et sa mere dès sa plus tendre enfance; c'est ce qui porta Mardochée, son oncle, à la prendre chez lui, et à l'adopter pour sa fille. Chargé de son éducation, il l'éleva dans la crainte du Seigneur, dans l'amour de la religion, dans l'observation exacte des Commandemens de Dieu, et dans une grande délicatesse de conscience pour les pratiques de la loi de Moïse. Assuérus, qui régnoit alors sur les Perses et les Medes, ayant répudié la Reine sa femme, nommée Vasthi, se résolut, de l'avis de ses Courtisans, d'en épouser une autre, qui ne lui cédât point en beauté, ni en toutes les autres belles qualités. Il y eut ordre de chercher dans toutes les Provinces de l'Empire, les filles les plus accomplies qu'on pût trouver. Esther fut amenée avec plusieurs autres. Elle plut au Roi, qui lui fit donner aussitôt tous les ornemens nécessaires pour la parer, et sept filles pour la servir. Mardochée moins touché de la fortune de sa niece, que des dangers où elle se trouvoit à la Cour, redoubloit sa sollicitude; entre plusieurs salutaires avis qu'il lui avoit donnés, il lui avoit fort recommandé de ne point dire qu'elle fût Juive, sans se démentir jamais des devoirs de

sa religion. Il passoit presque tous les jours devant le vestibule du Palais où étoit sa niece, pour être instruit de ce qui lui arrivoit. Esther ayant paru devant le Roi, quoiqu'elle eût négligé de se parer, lui plus si fort, que ce Prince lui mit le Diadême sur la tête, et la fit proclamer Reine à la place de Vasthi. Cette cérémonie se fit dans tout l'Empire avec beaucoup de solemnité. Le Roi diminua les impôts, et fit de grandes libéralités au peuple, et aux grands de la Cour le jour des noces : on n'entendoit publier par-tout que les rares qualités, et le mérite extraordinaire de la Reine Esther.

Son élévation ne changea point ses sentimens pour sa Religion, ni envers son oncle Mardochée, qui fut encore plus assidu à se tenir au vestibule du Palais de la Reine, pour être plus à portée de l'assister de ses conseils. En ce temps-là Mardochée ayant découvert la conspiration de deux Capitaines des Gardes qui avoient résolu d'assassiner le Roi, il en avertit la Reine. On se saisit des deux Officiers, qui ayant tout avoué, furent pendus le jour même. Dans ce même temps commença la faveur d'Aman, que le Roi avoit fait son premier Ministre, et qu'il éleva au-dessus des Princes et des Satrapes de l'Empire, ordonnant qu'on rendît à ce favori les premiers honneurs de la Cour après lui. En effet, Aman ne paroissoit jamais en public, qu'on ne fléchît le genou devant lui. Mardochée seul s'en dispensoit, ne croyant pas que la loi de Dieu, de laquelle il étoit exact observateur, lui permît de le faire. Aman s'en apperçut. Il apprit que Mardochée ne lui refusoit cet honneur que parce qu'il étoit Juif; et il en fut tellement irrité, qu'outre la résolution qu'il prit de faire périr Mardochée, il résolut de se venger encore de ce mépris sur toute la Nation Juive, qui étoit répandue dans toutes les Provinces de l'empire; et il forma le dessein de faire par-tout égorger tous les Juifs le même jour. Il ne lui fut pas fort difficile d'extorquer

d'extorquer du Prince un ordre si cruel. Il lui représenta qu'il y avoit un certain peuple haï de tous les autres, dispersé par tout le Royaume, et peu soumis; qu'il étoit de l'intérêt de l'Etat d'exterminer une Nation ennemie des lois et de la Religion du pays, et qu'il le supplioit d'ordonner, par un Edit, que l'on fît mourir, le même jour, tous les Juifs qui se trouveroient dans l'Empire. Le Roi tirant de son doigt l'anneau dont il se servoit pour sceller ses Edits, le donna à Aman, le laissant le maître absolu de toute cette affaire. Le cruel Ministre profita de tout son crédit. Il fit dresser un Edit au nom du Roi, pour exterminer toute la Nation Juive, répandue par tout l'Empire. Il y étoit ordonné à tous les Satrapes, ou Gouverneurs de Provinces, à tous les Juges et Magistrats, de faire massacrer généralement tous les Juifs qui se trouveroient dans leur District, le treizieme jour du mois Adar, sans distinction d'âge et de sexe.

Mardochée ayant appris ce que portoit ce cruel Edit, déchira ses habits, se couvrit d'un sac, et mit de la cendre sur sa tête, ne cessant jour et nuit, de pleurer, et de demander au Seigneur, qu'il eût pitié de son peuple. La Reine étant informée de la désolation où étoit son oncle, voulut en savoir le sujet. Mardochée le lui écrivit, il lui envoya une copie de l'Edit, et lui dit qu'il n'y avoit point de temps à perdre, qu'il falloit qu'elle parlât au Roi, et qu'elle mît tout en œuvre pour sauver son peuple. Esther lui représenta qu'il étoit défendu sous peine de la mort à toutes personnes, d'entrer chez le Roi sans y être appellé par un ordre exprès. Que cependant, mettant toute sa confiance en Dieu, elle étoit résolue d'exposer sa dignité et sa vie pour sauver son peuple, et qu'elle le prioit de faire assembler tous les Juifs qui étoient dans Suse, et de leur ordonner un jeûne de trois jours, et de prières à Dieu pour elle. Mardochée exécuta cet ordre de la Reine; et ce fut durant ces jours de

pénitence et de dévotion, qu'il fit à Dieu la priere que l'Eglise a choisie aujourd'hui pour l'Epître de la Messe : *Domine Deus, Rex omnipotens, in ditione tua cuncta sunt posita, et non est qui possit tuæ resistere voluntati, si decreveris salvare Israël :* Seigneur, Roi tout-puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté ; si vous avez résolu de sauver Israël, malgré le pouvoir de nos ennemis, et toutes les mesures qu'on a pu prendre pour nous perdre, nous n'avons rien à craindre. La Reine Esther, de son côté, se renferma, prit des habits de deuil, se couvrit de cendre, passa les trois jours dans un jeûne continuel, et macera son corps par le cilice. Après quoi s'étant parée avec soin, elle alla se présenter devant le Roi, qui étoit sur son trône. Affoiblie par le jeûne, éblouie par l'éclat d'un Prince, qui étoit alors tout brillant d'or et de pierreries ; effrayée par la pensée de la liberté qu'elle avoit prise de se présenter devant le Roi sans avoir été appellée, elle ne l'eut pas plutôt apperçu, que frappée par la majesté fiere d'un Prince, dont l'air seul inspiroit de la frayeur, elle tomba évanouie. Le Roi touché de cet accident descendit de son trône, la soutint jusqu'à ce qu'elle eût repris ses esprits, la rassura, et lui faisant toucher le bout de son Sceptre, lui dit : que craignez-vous, ma chere Esther, je suis votre frere ; la loi qui défend à toutes personnes de paroître devant moi, sans être appellées, n'a pas été faite pour vous : *Quid habes Esther ? non enim pro te, sed pro omnibus hæc lex constituta est.* On sait assez le reste de l'histoire. Aman fut pendu à la même potence qu'il avoit fait dresser dans la cour de sa maison pour Mardochée. L'Edit qui proscrivoit tous les Juifs fut cassé par un nouvel Edit, qui leur donnoit même, par tout l'Empire, de grands privileges ; Mardochée fut fait Grand-Maître du Palais, et il fut depuis établi la seconde personne dans l'Empire.

Evangile de la Messe du jour contient la pré-
on que le Sauveur fit à ses Apôtres de sa pas-
et de sa mort, et de toutes les circonstances
plus humiliantes dont elle devoit être accom-
iée.

esus-Christ s'étant mis en chemin pour venir à
usalem faire sa derniere Pâque, huit ou dix jours
nt la Fête, comme il étoit accompagné d'une
le de peuple, il prit ses Apôtres à part, et les
retint en particulier de tout ce qu'il devoit souf-
: dans peu de jours de plus ignominieux dans cette
pitale. Vous voyez, leur disoit-il, que nous
ons à Jérusalem : c'est là que le fils de l'Homme
ra trahi, et livré entre les mains des Princes des
êtres, des Docteurs et des Magistrats, qui con-
e toute justice, le traiteront avec la derniere in-
mie, et le condamneront comme coupable du
ernier supplice; et parce que le droit de vie et de
ort leur a été ôté par les Romains, ils le leur
vreront pour être traité par eux avec dérision,
our être flagellé et crucifié, et tout cela à la vue
le tout le peuple. Mais ne craignez rien; ce Fils
le l'Homme, si maltraité, ressuscitera le troisieme
our dans tout l'éclat de sa gloire. C'étoit pour la
roisieme fois qu'il leur prédisoit sa mort; mais il
ne l'avoit jamais fait d'une maniere si circonstan-
ciée. Cette prédiction, quelque affligeante qu'elle
fût, étoit nécessaire pour les prémunir contre le
scandale de sa Passion; mais les Apôtres étoient si
remplis des idées de gloire, de puissance et de
félicité, sous lesquelles les Juifs se représentoient
le Messie, que tout ce que leur dit le Sauveur de
sa Passion et de sa mort leur fut une énigme; ils
n'y comprenoient rien. C'est ce que firent voir
Jacques et Jean, fils de Zebedée, dans la demande
qu'ils firent faire aussi-tôt à Jesus-Christ, par
leur mere Salomé, des deux premieres places pour
eux. Cette femme instruite par ses enfans, qu'elle
avoit à ses côtés, se présenta devant lui, l'adora

avec respect, et le supplia de trouver bon qu'elle lui demandât une grace: Jesus-Christ le lui ayant permis : maître, lui dit-elle avec beaucoup de confiance, vous voilà prêt bientôt, à ce qu'il paroît, à entrer dans votre gloire; quand vous y serez, donnez, je vous prie, à mes deux fils les deux premieres places de votre Royaume, et faites qu'ils soient placés à vos deux côtés, leur donnant la préférence sur tous vos Disciples. Le Sauveur excusa la tendresse maternelle, et la petite ambition qui en étoit l'effet, et s'adressant aux deux freres, leur fit entendre que les places dans le Ciel ne se donnent point à la simple faveur, mais au mérite: il est vrai qu'il n'y a nul mérite sans la grace; vous aurez l'un et l'autre, ajouta le Sauveur, vous combattrez, vous remporterez la victoire, et vous recevrez la couronne que mon Pere et moi vous avons préparée de toute éternité. La demande que venoit de faire la mere des deux Disciples causa une petite jalousie, et même quelque indignation dans les dix autres qui étoient présens; ce qui obligea le Sauveur à leur faire cette belle leçon d'humilité si opposée à l'esprit du monde, où il leur déclare, que le moyen d'avoir la premiere place dans son Royaume, c'est de prendre la derniere par-tout ailleurs; et que si l'on veut être plus grand que les autres, il faut se faire leur serviteur, et devenir plus petit qu'eux. Ce doit être là toute votre passion : prenez exemple sur moi, ajouta-t-il, je dois être votre modele; je ne suis pas venu ici-bas pour être servi, mais pour servir les autres, et pour donner la vie à ceux-mêmes qui me donneront la mort.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

POPULUM tuum, quæsumus Domine, propitius respice; et quos ab esseis

SEIGNEUR, regardez votre peuple d'un œil favorable, et faites que ceux

ıalibus præcipis abstı-
:, à noxiis quoque viis
'are concede. Per Do-
um, nostrum, etc.

auxquels vous ordonnez l'abstinence des viandes, s'abstiennent aussi des vices qui nuisent à leurs ames. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre d'Esther. Chap. 13.

N diebus illis oravit Mardochæus ad Dominum, dicens : Domine, Domine Rex omnipotens, ı ditione enim tua cuncta unt posita, et non est qui ossit tuæ resistere voluntı si decreveris salvare sraël. Tu fecisti cælum t terram, et quidquid cæli ambitu continetur. Dominus omnium es, nec est qui resistat majestatı tuæ. Et nunc Domine Rex Deus Abraham, miserere populi tui, quia volunt nos inimici nostri perdere, et hæreditatem tuam delere. Ne despicias partem tuam, quam redemisti tibi de Ægypto. Exaudi deprecationem meam, et propitius esto sorti et funiculo tuo, et converte luctum nostrum in gaudium, ut viventes, laudemus nomen tuum Domine, et ne claudas ora te canentium, Domine Deus noster.

EN ces jour-là, Mardochée fit sa priere au Seigneur, et lui dit : Seigneur qui êtes le Dieu et le Roi tout puissant, toutes choses sont soumises à votre pouvoir, et nul ne peut résister à votre volonté si vous avez résolu de sauver Israël. Vous avez fait le Ciel et la terre, et toutes les créatures qui sont sous le Ciel, Vous êtes le Seigneur de toutes choses, et nul ne peut résister à votre Majesté. Maintenant donc, ô Seigneur Roi ! ô Dieu d'Abraham ! ayez pitié de votre peuple ; parce que nos ennemis ont résolu de nous perdre, et d'exterminer votre héritage. Ne méprisez pas ce peuple que vous vous êtes rendu propre, que vous avez racheté de l'Egypte pour être à vous. Exaucez ma priere, soyez favorable à une nation dont vous avez fait votre partage. Changez, Seigneur, nos larmes en joie, afin que nous employions la vie que vous nous conservez, à louer votre saint nom, et ne fermez pas la bouche de ceux qui vous louent, Seigneur notre Dieu.

Le Livre d'Esther est reçu par les Juifs comme un des plus canoniques. On assure que c'est Mardochée lui-même qui écrivit toute l'histoire de sa

niece Esther. Les Juifs en firent une Fête solemnelle, qu'on appelle la Fête des Sorts. Elle se célébroit le douzieme mois de l'année sainte, qui est le sixieme de l'année civile, qu'on nommoit Adar, et la veille étoit jour de jeûne. Le Roi Assuérus commanda lui-même cette Fête par tout l'Empire comme un jour de réjouissance pour la perte d'Aman, pour la conservation de la Reine Esther et de toute la Nation Juive.

RÊFLEXIONS.

Afin que nous employions la vie que vous nous conserverez à louer votre saint Nom. La vie ne nous est accordée que pour l'employer à aimer, à servir, à louer Dieu; nulle autre fin de notre création, et notre conservation n'en a pas d'autre. Dieu pouvoit bien ne nous pas créer, mais il ne pouvoit pas nous créer pour une autre fin. Dieu peut à chaque instant nous faire mourir, mais il ne peut nous conserver la vie que pour être employée à son service; en faire un autre usage, c'est nous éloigner de notre fin. Il n'y a point ici de prescription à craindre. Le déréglement des mœurs peut bien nous faire oublier notre devoir; mais il ne sauroit changer notre fin derniere. Quelque déréglés que nous puissions être, il sera toujours vrai que nous ne sommes pas dans le monde pour y amasser de grands biens, pour y acquérir de l'honneur, pour y jouir de beaucoup de plaisirs, et pour y faire une grande fortune; nous n'y sommes, Dieu ne nous y laisse que pour le servir. Les Rois et les peuples, les savans et les ignorans, les riches et les pauvres ne sont en vie que pour cette fin. C'est ici une vérité fondamentale de notre Religion, et Dieu ne sauroit nous dispenser de cette obligation une seule heure. Bon Dieu! à combien de gens cette vérité éternelle fait-elle le procès? Dieu ne nous prolonge nos jours, Dieu ne

us délivre de cet accident, Dieu ne nous con-
ve la vie que pour sa gloire ; avons-nous le
ême motif ? ne vivons-nous que pour la gloire de
ieu ? usons-nous notre vie, passons-nous du moins
plus grande partie de nos jours à son service ?
y eût-il qu'un seul jour, n'y eût-il qu'une seule
ure dans ce jour de mal employée, nous en se-
ns recherchés : on nous demandera compte de ce
mps perdu ; et de combien de jours perdus, de
mbien de mois, de combien d'années perdues
ront comptables à la justice divine, ces gens de
aisirs, ces oisifs de profession, ces gens d'affai-
s ? combien de gens à la fin d'une longue vie se
ouveront à la mort, sans avoir donné au service
e Dieu deux jours entiers ? quelle frayeur, quel
egret n'a pas dans cette maladie dangereuse cette
ersonne dont les premieres années se sont consu-
ées dans les débauches et dans les plaisirs, dont
âge plus avancé n'a pas été plus chrétien, dont la
nité a été usée par une multiplicité épuisante d'af-
ires ! quelle tristesse, disons quelle crainte, quel
rouble, quel désespoir dans cette femme du grand
nonde, dans ce jeune libertin, brûlés par l'ardeur
'une fievre, sur le point de finir une vie que Dieu
ie leur avoit donnée que pour lui, et qu'ils n'ont
mployée, usée que pour eux ! au bout d'une car-
iere qui n'a été qu'un continuel égarement ; à la
eille d'aller paroître devant un Dieu qu'on a of-
ensé, qu'on a méprisé toute sa vie ; à la porte
l'une éternité, ou bienheureuse, ou malheureuse,
elon le bon ou le mauvais usage qu'on a fait du
emps ; qui peut alors rassurer une conscience jus-
ement alarmée ? quel regret n'a-t-on pas, et quel
ropos ne fait-on point ? l'arrêt est sur le point
l'être prononcé ; une ame va être précipitée aux
lammes éternelles. Dieu se laisse fléchir aux larmes
le ce moribond, aux prieres des gens de bien ; Dieu
ui conserve encore la vie. On revient en santé,
n devient-on meilleur ? cette santé recouvrée pres-

que par miracle, est-elle toujours suivie d'une véritable conversion ? est-on plus Chrétien, quand on a été plus long-temps malade ? de combien de gens peut-on dire après leur convalescence ? *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus ;* et la derniere condition de cet homme est pire que la premiere. Mon Dieu, que la corruption du cœur humain est à craindre ! et que la maladie convertit peu de gens !

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 20.

IN illo tempore, Ascendens Jesus Jerosolymam, assumpsit duodecim Discipulos secretò, et ait illis : Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur. Principibus sacerdotum, et Scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum Gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum, et tertia die resurget. Tunc accessit ad eum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, adorans et petens aliquid ab eo. Qui dixit ei : Quid vis : ait illi : dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo. Respondens autem Jesus, dixit : Nescitis quid petatis. Potestis bibere calicem, quem ego bibiturus sum ? Dicunt ei : possumus. Ait illis : Calicem quidem meum bibetis, sedere autem ad dexte-

EN ce temps-là, Jesus allant à Jérusalem, prit en particulier ses douze Disciples, et leur dit : voilà que nous allons à Jérusalem, et que le Fils de l'Homme va être livré aux Princes des Prêtres, et aux Scribes qui le condamneront à la mort, et le livreront aux Gentils pour être traité en dérision, pour être flagellé et crucifié, et le troisieme jour il ressuscitera. Alors la mere des enfans de Zebedée, s'approcha de lui avec eux, et l'adora, lui faisant une demande. Que souhaitez-vous, lui dit-il ? elle répondit : ordonnez que dans votre Royaume mes deux fils que voila soient assis, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche ; mais pour réponse, Jesus leur dit : vous ne savez pas ce que vous demandez. Pouvez-vous boire le calice que je boirai ? Ils lui dirent : nous le pouvons. A la vérité, leur ré-

ram meam vel sinistram: non est meum dare vobis, sed quibus paratum est à Patre meo. Et audientes decem, indignati sunt de duobus fratribus. Jesus autem vocavit eos ad se, et ait : Scitis quia principes gentium dominatur eorum : et qui majores sunt, potestatem exercent in eos. Non ita erit inter vos : sed quicumque voluerit inter vos major fieri, sit vester minister : et qui voluerit inter vos primus esse, erit vester servus. Sicut filius hominis non venit ministrari, sed ministrare, et dare animam tuam, redemptionem pro multis.

pliqua-t-il, vous boirez le calice que je dois boire; mais d'être assis à ma droite, ou à ma gauche, ce n'est pas à moi de vous l'accorder ! c'est pour ceux à qui mon Pere l'a destiné. Ce qu'entendant les dix autres, ils en furent indignés contre les deux freres? mais Jesus les fit venir, et leur dit : vous savez que ceux qui tiennent les premiers rangs parmi les nations, leur commandent en Maîtres, et que les plus puissans exercent sur elles leur empire. Vous n'en userez pas de même entre vous ; mais quiconque voudra devenir le plus grand parmi vous, qu'il se fasse votre serviteur ; et celui qui voudra être le premier parmi vous, qu'il se fasse votre esclave. De même que le Fils de l'Homme n'est pas venu pour être servi, mais afin de servir, et de donner sa vie pour la rédemption de plusieurs.

MÉDITATION.

De l'estime que nous devons faire des adversités.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que les Chrétiens ne devroient trouver du plaisir que dans les afflictions. Nul autre fruit ne devroit être de leur goût que celui de la Croix; le sang de Jesus-Christ en a ôté toute l'amertume. La Croix est devenue l'arbre de vie; le dégoût pour un si excellent fruit est une marque d'une mauvaise disposition.

Si l'on n'écoute que les sens, si l'on ne consulte que les yeux, la raison humaine et l'amour

propre, les adversités sont un objet d'horreur : mais ici l'homme animal est-il bon juge ? que nous apprend la foi, que nous dit l'Evangile ? il a fallu que Jesus-Christ souffrît pour entrer dans sa propre gloire (*a*). *Væ vobis divitibus, quia habetis consolationem vestram* : malheur à vous riches, qui avez votre consolation ; malheur à vous heureux du siecle, qui vivez dans la joie et dans l'abondance, à vous Grands du monde, à qui tout rit. Voulez-vous au contraire avoir une juste idée de félicité ; voulez-vous trouver un homme heureux ? dit le Sauveur du monde : cherchez-le dans les adversités : *Beati qui lugent.* Certainement toute la Religion, pour ainsi dire, se révolte dès qu'on appelle les croix des malheurs ; et cependant sous quelle autre face aujourd'hui les regarde-t-on dans le monde ?

Qu'un païen regarde une perte de bien, un procès perdu, un revers de fortune comme un mal, on n'en est pas surpris ; il raisonne selon ses principes : mais un Chrétien éclairé des lumieres de la foi, élevé dans l'Ecole de Jesus-Christ, instruit de sa doctrine, ignore-t-il que les adversités de cette vie, sont comme les arrhes de l'éternité bienheureuse ? que les croix sont le contre-poison des passions, le remede efficace contre les enflures du cœur et les maladies de l'esprit ; qu'elles sont toutes de prix ; et que les afflictions présentes, comme parle saint Paul, qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire, dans un haut degré d'excellence au delà de toute mesure. Voilà ce que le Sauveur du monde nous propose comme un objet digne de notre estime et de notre amour : voilà ce que tout ce qu'il y a eu de gens sages et vertueux parmi les Fideles ont recherché avec empressement ; voilà ce que toute l'Eglise, ce que Dieu même estime, honore et ré-

(*a*) *Luc.* 6.

compense si libéralement dans les Fideles. Les croix, pour être désagréables aux sens, sont-elles moins précieuses ? hélas ! on aime un remede, quelque amer qu'il puisse être, et on l'achete bien cher, dès qu'on est persuadé qu'il doit nous prolonger de quelques jours cette vie ; l'espérance du gain, le désir d'avoir un emploi, font accepter, font aimer, jusqu'aux dangers des voyages sur mer, jusqu'aux pénibles travaux de la guerre. Le Ciel est toujours le prix sûr des afflictions endurées avec un cœur chrétien ; Dieu lui-même en veut être la récompense. Nulle autre voie pour aller dans le Ciel ; elles sont l'apanage des Elus de Dieu : c'est proprement dans les maladies, et dans les adversités, qu'un bienheureux Amedée et tous les Saints ont travaillé à leurs couronnes. Et ces croix n'auront-elles jamais de l'attrait pour moi ? Ne les regarderai-je jamais qu'avec dégoût ? Et sur quel titre attendrai-je une récompense éternelle ?

SECOND POINT.

Considérez qu'il en est des croix comme des arbres dont les fruits sont d'un goût exquis, quoique l'écorce de l'arbre soit âpre et raboteuse. Il n'est pas vrai qu'il n'y ait que de l'amertume dans les pleurs ; toutes les larmes ne sont pas ameres. Si les heureux du siecle ont des croix invisibles, pourquoi n'y aura-t-il pas des joies intérieures, bien plus douces que celles qui font tant de bruit. Les douceurs spirituelles ne sont pas les moins exquises. Le cœur seul est le siege de la joie. Il faut que la sérénité et le calme regnent dans l'ame pour la rendre heureuse ; les reproches, ou les alarmes de la conscience troublent toutes les Fêtes des heureux du siecle ; leur félicité, à proprement parler, ne consiste qu'à s'étourdir ; et de là vient qu'il n'y a que de la fausse joie dans les prospérités de cette vie. Les ames véritablement chrétiennes goûtent

une joie pleine et tranquille, une douceur pure et délicieuse dans leurs croix. Qu'il est doux d'être sûrs qu'on marche dans la voie du Ciel; qu'il est doux de trouver dans son sort, et dans son état ce qui fait le caractere des prédestinés; ce qui a été, et est encore l'objet des empressemens des plus grands Saints. Qu'il est doux de ne se glorifier que dans la croix de Jesus-Christ; douceur qui se fait sentir au fond du cœur durant toute la vie, qui augmente toujours à la mort, qui se répand même jusques dans toute l'éternité. Imaginez un sujet de consolation plus réel, plus solide.

Les afflictions sont ameres, il est vrai, et les eaux de Mara l'étoient aussi avant que Moïse (*b*) y eût jeté le bois que Dieu lui montra; mais par la vertu de ce bois mystérieux, ces eaux ameres devinrent délicieuses à boire. Dieu sait bien le secret d'adoucir les croix. Avant la mort de Jesus-Christ, on disoit: *Maledictus omnis qui pendet in ligno:* maudit tout homme qui est attaché à une croix; mais depuis que Jesus-Christ y a voulu être attaché, il nous a affranchi de la malédiction, et a donné à ce tronc une vertu merveilleuse.

C'est de ce principe que sont venus tous ces ardens désirs de souffrir qu'on admire dans tous les Saints. C'est de cette source que viennent ces torrens de délices intérieures, qui sont au-dessus de tous les sens, et qui inondent les ames purifiées par les souffrances. Hé, mon Dieu! que ce secret est peu estimé, et que ce trésor est caché aux sages du siecle! mais on connoîtra à la mort, on saura durant toute l'éternité combien ce trésor étoit précieux, combien ce secret étoit estimable. Donnez-moi une ame éclairée des lumieres de la foi; donnez-moi un cœur qui aime Dieu, disoit saint Augustin, et il entend ce que je dis, et il sent cette vérité, et il goûte merveilleusement cette doctrine.

Hé, Seigneur! quand serai-je de ce nombre! ne

(*b*) *Exod.* 15.

me contenterai-je que de convenir de ces vérités, que d'applaudir à ces réflexions, que de n'estimer les adversités que chez les autres ? Est-ce que je ne veux pas être du nombre de vos Disciples ? Et comment être votre Disciple si l'on ne porte la croix, si l'on n'aime la croix, si l'on n'est attaché toute sa vie à la croix ? Donnez-le-moi, Seigneur, cet amour de la croix, et rendez-moi fade, insipide tout autre goût que celui de la croix ; donnez-moi votre amour, et j'aimerai la croix.

Aspirations dévotes durant le jour.

Placeo mihi in infirmitatibus meis, in contumeliis, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. 2. Cor. 12.

Oui, mon Sauveur Jesus-Christ, je me plais dans mes infirmités, dans les adversités, dans les persécutions, dans les déplaisirs extrêmes que j'endure pour vous.

Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Job. 17.

Que je sois sans cesse sous vos yeux, et auprès de vous, mon doux Jesus ! et après cela que la main de qui que ce soit s'arme contre moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° IL n'y a personne qui n'ait sa croix. Les épines naissent par-tout ; elles sont de toutes les saisons ; elles croissent dans tous les fonds, et naissent même jusques sur le trône. Nulle condition, nul état qui n'ait ses croix ; les Grands ont les leurs, et elles ne sont pas toujours les moins pesantes, quoiqu'elles soient moins visibles : c'est folie de chercher un abri contre tous les vents et les orages ; quel âge qui n'ait ses chagrins, quelle fortune qui n'ait ses revers, quelle condition qui n'ait ses dégoûts, quel emploi qui n'ait ses charges ? Il y a des croix domes-

tiques, il y en a d'étrangeres, et au défaut des unes et des autres, notre humeur, notre naturel, notre esprit, notre cœur sont des fonds inépuisables de bien de croix. Voyez aujourd'hui celle qui vous inquiete le plus, et prenez la résolution de vous en faire un sujet de mérite. Voulez-vous la rendre légere, aimez-la. Plus vous ferez d'efforts pour la secouer, plus elle deviendra pesante. Eussiez-vous le secret de vous en décharger, une plus inquiétante prendra sa place. Voulez-vous la rendre douce, gardez les avis suivans : 1.° Acceptez de bon cœur les croix qu'il plaît à Dieu de vous donner, et ne manquez jamais de lui dire tous les jours à la priere du matin : mon divin Sauveur, puisque pour être votre Disciple il faut porter sa croix, j'accepte de tout mon cœur celle que vous voulez que je porte ; je vous demande la grace d'en faire un bon usage pour votre gloire et pour mon salut. 2.° Lorsque votre amour-propre se révolte, et que l'amertume se répand dans le cœur, dites avec le Sauveur : *Calicem quem dedit mihi Pater, non bibam illum (c)* ? Eh quoi ! ne boirai-je point le calice que mon Pere m'a donné ? 3.° Lorsqu'il vous arrive quelque affliction, quelque perte, quelque sujet de chagrin ; lorque vous apprenez quelque mauvaise nouvelle, dites ces belles paroles de Job : *Si bona suscepimus de manu Dei, mala quarè non suscipiamus (d)* ? Si nous avons reçu les biens de la main du Seigneur, pourquoi n'en receyrons-nous pas aussi les maux ?

2.° C'est une pratique de piété très-utile et très-sainte, non-seulement d'accepter toutes nos afflictions en satisfaction de la peine due à nos péchés, mais encore de prier le Confesseur de nous donner nos propres croix pour pénitence ; devenues alors partie du Sacrement, elles sont d'un plus haut prix, et reçoivent un nouveau mérite. Rien n'est plus propre à nous acquitter de nos dettes auprès de Dieu que cette sorte de satisfaction ; elle est

(c) *Joan.* 18. (d) *Job.* 2.

toujours de son goût, puisqu'elle est de son choix. On est sûr que c'est la monnoie, pour ainsi dire, dont il veut être payé en cette vie. Qu'un peu de patience, de soumission, de joie même dans les inévitables adversités de cette vie, nous rendroient d'importans services; on n'en souffriroit pas davantage, on souffriroit même moins, puisqu'on souffriroit avec moins de chagrin, et le profit nous dédommageroit bien de la peine. Chose étrange! on sent tout le poids de la croix, on en sent toute l'amertume; et faute d'un peu de bonne volonté et d'industrie, on en perd tout le fruit.

LE JEUDI

DE LA SECONDE SEMAINE

DE CARÉME.

L'ÉGLISE a choisi le commencement du Pseaume 69, pour l'Introït de la Messe de ce jour. C'est cette si intéressante priere que l'Eglise met à la tête de tous ses Offices, et par laquelle elle demande à Dieu son assistance et son secours particulier dans toutes les prieres qu'elle fait; pour nous faire comprendre le besoin extrême que nous avons de la grace, sans laquelle nulle action, quelque louable qu'elle puisse être, ne sauroit être méritoire pour le Ciel: *Deus in adjutorium meum intende, Domine, ad adjuvandum me festina*: appliquez-vous, mon Dieu! à me secourir; hâtez-vous, Seigneur, de m'assister. *Confundantur et revereantur qui quærunt animam meam*: couvrez de confusion et de honte, ceux qui cherchent à m'ôter la vie de l'ame, les ennemis de mon salut. C'étoit toujours pendant la persécution de son fils Absalon, que David adressoit à Dieu cette priere. Nous avons dit que l'Eglise

en tout conduite par l'Esprit saint, a eu soin de choisir pour la Messe de presque tous les jours du Carême quelques Versets des Pseaumes que David avoit composés durant la révolte de ce fils rebelle, qui causa à ce tendre pere une affliction des plus sensibles et des plus ameres qu'il ait jamais eu. C'est sans doute pour nous inspirer de nouveaux regrets, et un plus grand repentir, en nous souvenant que nous n'avons jamais péché, que nous ne nous soyions révoltés contre Dieu notre Créateur, notre Rédempteur, notre bon et aimable Pere.

L'Epître que l'on a choisie pour la Messe de ce jour, est prise de la Prophétie de Jérémie au Chapitre 17, où il menace les Juifs de la perte de leurs biens et de la ruine de leur pays, parce qu'ils oublioient, et abandonnoient Dieu, pour recourir aux hommes. Il y prononce malédiction contre l'homme qui met sa confiance en l'homme. Quoique le Prophete ait pu avoir eu en vue la confiance que les Juifs avoient au secours des Egyptiens, dont ils avoient en vain recherché la protection dans les malheurs dont ils étoient menacés de la part des Princes de Babylone; le sens spirituel et moral, regarde la confiance que nous avons aux secours humains, dans les divers accidens de cette vie, au préjudice de celle que nous devons avoir en Dieu.

Jérémie venoit de reprocher aux Juifs leur impiété et leur irréligion, jusqu'à faire parade de leurs plus grands crimes. Le péché de Juda est écrit, leur disoit-il, avec un burin de fer, et une pointe de diamant; il est gravé sur la table de leur cœur, et sur les cornes de leurs Autels : *Exaratum super latitudinem cordis eorum, et in cornibus aratum eorum.* C'est-à-dire, que pour faire comme trophée de leurs désordres, bien-loin d'en rougir, ils les gravoient sur les cornes de leurs Autels profanes, à l'exemple des Païens, afin qu'on ne les pût ignorer. Leur idolâtrie même n'étoit

point dissimulée par la crainte, ou couverte par la honte; ils en faisoient gloire; elle étoit publique, et déclarée; ils cherchoient en quelque sorte à en faire passer le souvenir à la postérité par des inscriptions : leurs enfans, dit le Prophete, ont imprimé dans leur souvenir leurs Autels, leurs grands bois consacrés à des Divinités païennes : *Cùm recordati fuerint filii eorum ararum suarum, et lucorum suorum.* C'est ce qui irrita si fort la colere de Dieu contre eux. *Hæc dicit Dominus*, s'écrie-t-il : *Maledictus homo qui confidit in homine* : maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme. Ces mesures si bien prises, ces ressorts si bien montés, ces appuis ménagés avec tant d'artifices, sont des fondemens sur le sable. En vain prenez-vous des précautions, dit le Prophete, que la prudence de la chair vous suggere, c'est à Dieu qu'il faut recourir; c'est dans son secours qu'il faut mettre votre confiance. Changez de conduite, appaisez sa colere, et ne craignez point après cela vos ennemis. Tout homme, ajoute-t-il, qui se fait un bras de chair, et dont le cœur se retire du Seigneur, il sera semblable au Tamaris qui est dans le Désert ! *Erit quasi myricæ in Deserto*; et il demeurera au Désert dans la sécheresse, dans un terrain rempli de sel, où l'on ne sauroit habiter : *In terra salsuginis, et inhabitabili.* Le Tamaris sauvage dont parle ici Jérémie, a toujours un verd pâle, et quelque pluie qu'il fasse, il est toujours sec. Bois inutile, fruit qui n'est bon à rien : telle est la prudence de la chair; tels sont les fruits de la seule industrie humaine. Beaucoup de sel dans ces ouvrages de l'esprit, dans ces mesures prises avec tant d'art, dans ces précautions, dans ces protections, si bien ménagées : Tamaris sauvage, arbrisseau nud, bois inutile; terre pleine de nitre, d'une éternelle stérilité. Au lieu que celui qui met toute sa confiance en Dieu est heureux, *Benedictus vir qui confidit in Domino.* Il ressemble à un arbre fructueux, planté

dans un excellent terroir, arrosé continuellement par des eaux vives : *Quasi lignum quod transplantatur super aquas ;* qui ne craint ni sécheresse, ni frimat, dont les feuilles ne perdent jamais le verd du Printems, et dont les fruits sont d'une douceur exquise. *Pravum est cor omnium :* peu de cœurs qui ne soient corrompus, quoique la dissimulation les masque ; mais c'est moi, dit le Seigneur, qui sonde les cœurs, qui en développe tous les replis, qui en démasque tous les mysteres. Je ne me laisse point éblouir par ces dehors trompeurs et imposans ; je connois tous les détours, et tous les artifices d'une politique raffinée ; aussi ne récompenserai-je que la véritable vertu et le vrai mérite, et dans les œuvres les plus plausibles, je ne fais attention qu'au motif : *Ego Dominus scrutans cor, qui do unicuique juxta fructum adinventionum suarum.*

Dès le huitieme siecle, l'histoire du mauvais Riche et du pauvre Lazare, a été l'Evangile de ce Jeudi. Il y avoit un homme riche, disoit le Sauveur à ses Disciples, qui s'habilloit d'écarlate, et de toile fine ; qui ne refussoit rien à ses sens ; qui faisoit tous les jours de magnifiques repas, n'épargnant rien pour ses plaisirs, et passant ses jours dans les délices. Dans le même temps un pauvre, nommé Lazare, tout couvert d'ulceres étoit couché à la porte du riche, demandant les miettes qui tomboient de la table : heureux s'il eût pu avoir ce foible secours pour appaiser sa faim, et pour retarder plutôt sa mort que pour soutenir sa vie ; mais il ne se trouvoit personne qui voulût lui rendre ce petit service, tandis que les chiens étoient grassement nourris dans une maison où regnoit la somptuosité et l'abondance. Le seul soulagement que recevoit ce pauvre dans son extrême misere, c'étoit de ces vils animaux qui venoient quelquefois lui lécher ses plaies. Le contraste de ces deux conditions opposées est frappant ; quelle différence de ces deux vies ! mais enfin la mort vient bientôt terminer les

délices de l'un, et les miseres de l'autre; mais quelle différence de sort! Lazare meurt dans sa pauvreté, mais sa mort est précieuse aux yeux de Dieu; et les Anges portent son ame dans ce lieu de paix et de joie, où les ames saintes, libres des liens du corps, et exemptes de toute misere, reposent avec Abraham, comme des enfans entre les bras et dans le sein de leur pere. Lazare entre les mains des Anges, sûr de son bonheur éternel, ne se crut-il pas bien payé de tout ce qu'il avoit souffert! eût-il voulu alors avoit été heureux sur la terre, et être damné! Le Riche ne lui survéquit pas long-temps. La mort vint, au milieu de ses plus beaux jours, finir cette si délicieuse vie. Ce Riche meurt. Ce corps si accoutumé à la bonne chere, nourri dans le luxe et dans la mollesse, est donné en proie à la pourriture et aux vers; tandis que l'ame, jusques-là esclave des sens et du corps, est précipitée dans l'Enfer pour être éternellement la proie des flammes. Quelle surprise! mais quelle rage et quel désespoir de passer dans un moment, de la plus brillante prospérité, de l'état le plus florissant, de la région de délices, dans la région des ténebres et des pleurs, dans le centre de la désolation, dans des feux éternels, dans le séjour de tous les supplices! Du fond des enfers, ce malheureux vit en esprit le Patriarche Abraham, et Lazare brillant comme le Soleil à côté de ce Patriarche. Ce spectacle redoubla ses peines et son désespoir. Dans le fort donc de ses tourmens, il s'adressa à Abraham, et avec des cris lamentables que produisoit la plus vive douleur, et la plus cruelle désolation, il lui fait cette priere: Pere Abraham, qui me voyez dans ce pitoyable état, ayez compassion de moi, et envoyez-moi Lazare, afin que trempant le bout de son doigt dans l'eau, il m'en mette une goutte sur la langue qui est toute en feu. Ne refusez pas ce petit soulagement à un malheureux, qui dans ces flammes cruelles, souffre des douleurs inimaginables. On

méprise les pauvres dans ce monde, on ne daigne pas seulement les regarder; un riche croiroit se déshonorer, s'il s'entretenoit avec un pauvre: dans l'autre vie, les plus heureux du siecle mendient leurs suffrages, demandent leurs prieres, envient leur bonheur, et voudroient être à la place de ceux qu'ils ont si fort méprisés. Mon fils! lui répond le saint Patriarche, souvenez-vous que pendant toute votre vie vous avez été dans le plaisir, et qu'au contraire Lazare a toujours été dans la souffrance. Maintenant tout est changé; une joie que rien ne peut altérer, une félicité pleine, pure et rassasiante, est le partage de ce pauvre que vous avez méprisé avec tant de dureté, et le vôtre est l'assemblage de tous les tourmens imaginables, et n'espérez pas qu'il vous donne jamais le moindre soulagement. Nul commerce de charité entre les élus et les réprouvés: toute communication est interdite. Vous brûlez, et vous brûlerez à jamais, sans recevoir jamais le moindre rafraîchissement. Au moins envoyez-le, répliqua ce Riche infortuné, je vous en supplie, dans la maison de mon pere, pour avertir mes cinq freres du déplorable état où je suis, et empêcher qu'ils ne viennent brûler avec moi dans ce lieu de tourmens, où leurs supplices augmenteroient les miens, puisque leur triste sort seroit le fruit de mes mauvais exemples. C'est assez, dit Abraham, qu'ils aient les livres de Moïse et des Prophetes; ils n'ont qu'à faire ce que ces Maîtres leur enseignent; qu'ils les écoutent, et ils seront sauvés. Non, reprit ce malheureux, avec ce seul secours ils n'en deviendront pas plus sages; mais si quelque mort les va trouver, et leur représente ce qu'on souffre dans ce lieu de supplices, ils en seront effayés, et se convertiront. Vous vous trompez, répond Abraham; s'ils ne veulent point écouter la voix de Dieu, croiront-ils davantage à la voix d'un fantôme? et si les hommes en sont venus jusqu'à mépriser l'autorité des divines Ecritures,

auront-ils plus de déférence pour le témoignage des morts ?

Si ce récit contient une histoire véritable, comme le croient saint Irenée, saint Ambroise, Tertullien, saint Grégoire le Grand, on ne peut nier au moins que le discours du mauvais Riche avec Abraham ne soit une parabole, par laquelle le Sauveur a voulu nous faire une peinture sensible des cruels, mais inutiles regrets qu'ont les damnés dans l'autre vie; et en même-temps nous apprendre que l'on ne doit pas attendre à s'instruire de ses devoirs par des voies extraordinaires, mais par la révélation des vérités qu'il nous a fait connoître dans ses Ecritures. En effet, que pourroient-ils nous dire ces morts revenus de l'autre monde, que nous ne trouvions dans l'Evangile ? Ne cherchons donc que dans nous-mêmes la source de notre impénitence. Nous savons assez ce que nous devons faire, et ce que nous devons craindre : ce n'est donc pas l'esprit qu'il faut instruire, c'est un cœur rebelle qu'il faut dompter.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA nobis, quæsumus, Domine, auxilium gratiæ tuæ, ut jejuniis et orationibus convenienter intenti, liberemur ab hostibus mentis et corporis. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, accordez-nous le secours de votre grace, afin que nous appliquant comme il faut aux jeûnes et aux prières, nous soyions délivrés des ennemis de l'ame et du corps. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Jérémie. Chap. 17.

HÆC dicit Dominus Deus : Maledictus homo, qui confidit in homine, et ponit carnem brachium suum, et à Do-

VOICI ce que dit le Seigneur notre Dieu : Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme, qui se fait un bras de

mino recedit cor ejus. Erit enim quasi myricæ in deserto, et non videbit cùm venerit bonum : sed habitabit in deserto, in terra salsuginis, et inhabitabili. Benedictus vir, qui confidit in Domino, et erit Dominus fiducia ejus. Et erit quasi lignum quod transplatatur super aquas, quod ad humorem mittit radices suas : et non timebit cùm venerit æstus. Et erit folium ejus viride, et in tempore siccitatis non erit sollicitum, nec aliquando desinet facere fructum. Pravum est cor omnium, et inscrutabile : quis cognoscet illud! Ego Dominus, scrutans cor, et probans renes : qui do unicuique juxta viam suam, et juxta fructum adinventionum suarum : dicit Dominus omnipotens.

chair, et dont le cœur se retire du Seigneur. Il sera semblable au tamaris qui est dans le désert, il sera toujours malheureux, et il demeurera au désert dans la sécheresse, dans un terrain rempli de sel, et inhabitable. Heureux est l'homme qui met sa confiance au Seigneur, et dont le Seigneur est l'espérance. Il sera semblable à un arbre transplanté sur le bord des eaux, qui étend ses racines vers l'eau qui l'humecte, et qui ne craint point la chaleur lorsqu'elle est venue ; sa feuille sera toujours verte. Il ne sera point en peine au temps de la sécheresse, et ne cessera jamais de porter du fruit. Le cœur de tous les hommes est corrompu, il est impénétrable : qui pourra le connoître ! c'est moi qui suis le Seigneur, qui sonde les cœurs, et qui éprouve les reins : qui rend à chacun selon sa voie, et selon le fruit de ses pensées, et de ses œuvres, dit le Seigneur tout-puissant.

Le Prophete Jérémie étoit fils du Prêtre Helcias, du bourg d'Anathoth dans la Tribu de Benjamin. Il commença de prophétiser sur la treizieme année du regne de Josias, c'est-à-dire, l'an du monde 3375, *et avant Jesus-Christ* 629.

RÉFLEXIONS.

Maudit est l'homme qui met sa confiance en l'homme. Il n'est donc pas surprenant qu'il y ait dans le monde tant de malheureux ; il n'est pas surprenant de voir encore tous les jours ces révolutions si subites de familles, d'état, de fortune que voyoit déjà de son temps le Prophete : *Vidi impium super-*

exaltatum, et elevatum sicut cedros Libani : J'ai vu, disoit-il, un homme assez déréglé dans ses mœurs, très-irrégulier dans sa conduite ; un homme qui ayant peu de religion, se faisant un bras de chair, et retirant son cœur du Seigneur, ne s'appuyoit que sur la protection des Grands, sur le nombre de ses amis, sur son habileté, sur ses talens, sur son industrie, et se mettant peu en peine des secours du Ciel, mettoit toute sa confiance en l'homme : *Vidi superexaltatum ;* je l'ai vu cet homme tout brillant de prospérités, élevé comme les cedres du Liban, placé sur le plus haut degré de la fortune. Tout lui rioit, tout lui prospéroit, tout lui promettoit une continuité de prospérités sans mesure. *Et transivi, et non erat ;* hélas ! je n'ai fait que passer, et il n'étoit plus. Ce grand et superbe colosse étoit tombé dans un instant, et cette précieuse masse, cette idole de la félicité humaine, travaillée avec tant d'art, élevée avec tant de ressorts et tant de travail, soutenue par tant d'appuis, affermie, ce semble, contre la violence de toutes les tempêtes, s'est éboulée, s'est brisée, a été réduite en poudre en un clin d'œil ; *et non est inventus locus ejus*, et cet heureux du siecle a disparu avec tant de précipitation, que je n'ai pu même en trouver la place : *Et non est inventus locus ejus.* Tel est le sort de ces heureux mondains, de ces artisans de leur fortune : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum ;* voilà l'homme qui a cru n'avoir pas besoin du secours du ciel : *Sed speravit in multitudine divitiarum suarum ;* il s'est confié en la faveur des Grands, en la multiplicité de ses ressources, en la grandeur de ses richesses : foibles appuis, bras de chair, fonds caduques. Qui n'eût cru cette famille à l'abri de tous les orages, supérieure à toutes les révolutions des temps. Les héritages fondoient sur la tête d'un si grand nombre d'héritiers ; les substitutions alloient, pour ainsi

dire, jusqu'au delà des siecles ; les trésors s'accumuloient tous les jours ; tous les jours les nouvelles terres qu'on acquéroit assuroient une fortune qui ne devoit jamais vieillir, et augmentoient les titres : *Transivi, et ecce non erat.* Des pieds d'argile d'une statue composée de tant de métaux (belle figure de la confiance qu'on met en l'homme) ont plié ; il n'a fallu qu'une petite pierre pour renverser, pour réduire en poussiere ce superbe colosse. Cette haute fortune si prompte n'a pas attendu la seconde génération ; on a vu tomber ces cedres au premier coup de vent, on a vu les enfans pauvres d'un pere si riche : *Ecce homo qui non posuit Deum adjutorem suum.* Tout bras de chair s'affoiblit, tout édifice sur le sable se dément tôt ou tard et s'éboule. En vain prend-on les mesures les plus justes, en vain cimente-t-on l'édifice par toutes sortes de moyens, en vain multiplie-t-on les liens qui serrent, qui unissent ? Il n'y a que Dieu seul qui soit supérieur à toutes les révolutions. Il n'y a que la confiance en Dieu qui éternise la prospérité et qui rassure. *Beatus vir cujus est nomen Domini spes ejus* (a) : heureux celui qui a mis toute sa confiance en Dieu. *Qui confidunt in Domino, sicut mons Sion* (b) : ceux qui mettent leur confiance dans le Seigneur, sont inébranlables comme la montagne de Sion. *Scitote*, dit le Sage, *quia nullus speravit in Domino, et confusus est* (c) : sachez que jamais personne qui a espéré au Seigneur, n'a été confondu dans son espérance. Quiconque met sa confiance en l'homme, dit Isaïe, la met dans le néant ; il a beau s'applaudir et se promettre une continuité de prospérités, erreur, vanité, mensonge : *Confidunt in nihilo, et loquuntur vanitates.* Malheur à qui s'appuie sur un bras de chair.

(a) *Ps.* 39. (b) *Psal.* 124. (c) *Eccl.* 2.

L'ÉVANGILE.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 16.

IN illo tempore, dixit Jesus Phariſæis: Homo quidam erat dives, qui induebatur purpurâ et byſſo: et epulabatur quotie ſplendidè, et erat quidam mendicus, nomine Lazarus, qui jacebat ad januam ejus, ulceribus plenus, cupiens ſaturari de micis, quæ cadebant de menſa divitis, et nemo illi dabat: ſed et canes veniebant, et lingebant ulcera ejus. Factum eſt autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in ſinum Abrahæ. Mortuus eſt autem et dives, ſepultus eſt in inferno. Elevans autem oculos ſuos, cum eſſet in tormentis, vidit Abraham à longè, et Lazarum in ſinu ejus: et ipſe clamans, dixit: Pater Abraham, miſerere meî: et mitte Lazarum, ut intingat extremum digiti ſui in aquam, ut refrigeret linguam meam, quia crucior in hac flamma. Et dixit illi Abraham: Fili, recordare quia recepiſti bona in vita tua, et Lazarus ſimiliter mala: nunc autem hic conſolatur, tu verò cruciaris. Et in his omnibus, inter nos et vos chaos magnum firmatum eſt: ut, qui volunt hinc tranſire ad vos non poſſint, neque indè huc tranſmeare. Et aït: Rogo ergò te, pater! ut

EN ce temps-là, Jesus dit à ses disciples : il y avoit un homme riche qui s'habilloit d'écarlate et de toile fine, et qui faisoit tous les jours de magnifiques repas. Il y avoit aussi un pauvre, nommé Lazare, étendu à sa porte, tout couvert d'ulceres, lequel désiroit de se rassasier des miettes qui tomboient de la table du Riche; mais personne ne lui en donnoit, et même les chiens venoient lécher ses ulceres. Ce pauvre vint à mourir, et les Anges le porterent dans le sein d'Abraham. Le Riche mourut aussi, et l'enfer fut son tombeau. Au milieu des tourmens, élevant les yeux, il vit de loin Abraham avec le Lazare dans son sein. Et il s'écria : Pere Abraham, ayez pitié de moi, et envoyez Lazare afin qu'il trempe dans l'eau le bout du doigt pour me rafraîchir la langue, car je souffre cruellement dans ce feu. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous que vous avez été comblé de biens pendant votre vie, et que Lazare au contraire n'a eu que du mal : maintenant il est plein de joie, et vous, vous souffrez. Outre tout cela il y a un gouffre très-vaste entre vous et nous ; en sorte que ceux qui voudroient aller d'ici à vous, ou venir de là ici, ne le peuvent.

mittas eum in domum patris mei, habeo enim quinque fratres, ut testetur illis, ne et ipsi veniant in hunc locum tormentorum. Et ait illi Abraham: Habunt Moysen, et Prophetas: audiant illos. At ille dixit: non, Pater Abraham! sed si quis ex mortuis ierit ad eos, pœnitentiam agent. Ait autem illi: Si Moysen et Prophetas non audiunt; neque, si quis ex mortuis resurexerit, credent.

Pere, répondit le Riche, je vous prie donc de l'envoyer dans la maison de mon pere, afin qu'il avertisse mes freres (car j'en ai cinq) de peur qu'ils ne viennent aussi eux-mêmes dans ce lieu de tourmens. Ils ont Moyse et les Prophetes, lui dit Abraham, qu'ils les écoutent. Mon Pere Abraham! répondit-il, mais si quelqu'un des morts retourne à eux ils feront pénitence. Mais Abraham lui repartit : s'ils n'écoutent point Moïse et les Prophetes, ils ne croiront pas non plus, quand même quelqu'un des morts ressusciteroit.

MÉDITATION.

De l'Enfer.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'à force d'entendre parler de l'enfer, on s'accoutume insensiblement à ce mot et à ce qu'il signifie, et de là vient qu'on en est si peu touché, qu'on n'en est pas même effrayé. Il y a un enfer; et quelques-uns de mes parens, quelques-uns de mes amis, plusieurs de ma connoissance sont plongés à présent dans ces étangs de feux, dans ce centre de tous les supplices, ils sont damnés, et ils savent qu'ils le sont pour toute l'éternité. Il faudroit pouvoir comprendre ce que c'est que Dieu, pour concevoir quel tourment c'est de le perdre sans espérance de le recouvrer. Cette perte nous touche peu à présent; mais on en juge bien autrement lorsqu'effectivement on l'a faite. Penser éternellement qu'il y a un Rédempteur, et que je n'ai pas voulu profiter du prix de la Rédemption. Penser jusqu'à quel point Jesus-

Christ m'a aimé, et penser que je ne puis plus aimer Jesus-Christ, et que je n'en serai jamais plus aimé : ô cruel souvenir ! ô sort, ô malheur incompréhensible !

Je suis damné, dit un réprouvé, moi qui avois tant de raisons et tant de moyens d'être du nombre des élus. Je suis damné, moi qui ai été si fort distingué sur la terre par ma naissance, par mes emplois, par mes richesses, par mes talens : et me voilà confondu avec tous les scélérats et la plus vile, la plus infame canaille de l'univers ! moi qui ai été nourri dans les délices, et qui n'aimois que le plaisir : me voilà condamné pour toujours à un feu éternel ; tous les tourmens sont mon héritage, et l'enfer ma demeure durant toute l'éternité. O Dieu ! et nous nous étourdissons sur l'avenir ; et nous nous laissons enchanter par ce qui est présent ; et nous ne pensons point quel sera notre sort dans l'autre vie.

Penser éternellement au bien infini qu'on a perdu, aux maux innombrables où l'on s'est précipité, aux moyens aisés et fréquens qu'on avoit de les éviter. Avoir sans cesse devant les yeux la vanité et le peu de durée de tout ce qui nous a détourné de Dieu ; les douceurs ineffables que nous aurions trouvées dans son service ; les peines réelles qu'on a eues même pour se damner ; la différence infinie de celles qui nous auront rebutés de la vertu, et les peines qu'on souffre au milieu des flammes ; la différence entre la durée imperceptible de quelques fades plaisirs criminels, et la durée éternelle des peines qui les suivent ; avoir éternellement dans l'esprit la pensée de cet épouvantable éternité, sans pouvoir jamais détourner un seul moment notre esprit de cette pensée : quel supplice, bon Dieu ! quelle rage ! quel désespoir ! le comprends-je bien ? et si je le comprends, comment puis-je trouver du goût dans les plaisirs ? comment puis-je vivre dans le péché, et différer à faire pénitence ?

SECOND POINT.

Considérez qu'un damné aura souffert dans ces prisons de feu une étendue incompréhensible de temps, et ce ne sera pas là un instant, pour ainsi dire, de l'éternité. Le temps aura ruiné les maisons que vous aurez bâties; il aura détruit les villes qui vous auront vu naître, renversé les Etats où vous aurez vécu, la fin des siecles aura enseveli tout l'univers dans ces propres cendres; il se sera même écoulé depuis la fin du monde autant de millions de siecles que le monde a duré de momens, et il ne se sera encore rien écoulé de cette éternité épouvantable. Après toutes ces révolutions de siecles et de millions de siecles, après cette durée immense, imaginable de temps dans laquelle l'esprit se perd, si vous êtes damné, vous aurez autant à souffrir que vous en aviez au premier moment que vous avez été plongé dans ces flammes. Eternité, éternité, incompréhensible éternité! qui peut te croire, et vivre un seul moment dans le péché, et différer d'un demi-jour, d'un seul moment sa pénitence? et l'on regarde après cela comme un acte fort héroïque lorsqu'un Prince descend du trône pour s'aller ensevelir dans un désert, ou qu'il quitte son Palais pour passer ses jours dans le cloître. C'est un acte fort généreux, c'est une grande action, c'est un acte de vertu d'un grand mérite; mais si nous concevions ce que c'est que cette malheureuse éternité, ce que c'est qu'un enfer, nous ne trouverions d'admirable dans ce fait que la rareté de ces vertus dans le christianisme. Malheureuses victimes de la colere du Tout-puissant! vous ne ferez pas seulement ces tristes, ces accablantes réflexions, vous les expérimenterez tous les momens, et à chaque moment durant cette éternité incommensurable. Gouffres de feux inextinguibles que la toute-puissance de Dieu allume pour punir le pécheur; enfer, chaos infini de tourmens éternels,

se peut-il que tu sois un objet de notre foi, et que nous vivions dans l'impénitence ? voilà ce que croient ces personnes qui vivent tranquillement dans la mollesse et dans le péché. Cette femme mondaine à qui le monde est une idole, croit les épouvantables supplices de l'enfer. Ces libertins dont la vie est un enchaînement de péchés, qui plaisantent des plus saintes pratiques de piété, qui raillent de l'enfer même et de ceux qui le craignent, ces libertins croient l'enfer. Ces gens de plaisirs qui passent leur vie dans un oubli de Dieu, qui n'ont qu'une légere surface de religion ; tous ces gens-là croient-ils l'enfer, et l'éternité de ses peines ?

Ah ! Seigneur, imprimez-moi une si vive idée de cette terrible vérité ; que je ne perde jamais l'enfer de vue durant la vie, pour ne le pas connoître après ma mort, moyennant votre sainte grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Confige timore tuo carnes meas, à judiciis enim tuis timui. Psal. 118.

Pénétrez ma chair de votre crainte, ô mon Dieu ! afin que je sois plus en état d'éviter vos terribles jugemens.

Quis poterit habitare de vobis cum ardoribus sempiternis ? Isa. 33.

Qui de vous pourra demeurer dans le feu dévorant ? qui d'entre vous pourra subsister dans les flammes éternelles ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il y a un enfer, c'est-à-dire, un lieu destiné par la toute-puissance de Dieu à tourmenter éternellement par le feu, et par tous les supplices possibles, les Anges rebelles et tous ceux qui meurent dans la disgrace de Dieu, qui meurent en péché mortel. Ces supplices ne doivent jamais

avoir de fin, ni ces damnés jamais aucun soulagement. Bien des gens de ma connoissance, avec qui j'ai vécu, sont à présent dans l'enfer. Plusieurs de ceux avec qui je vis à présent auront le malheur d'être damnés, et moi je serai de ce nombre si je meurs dans le péché. Voilà ce que plusieurs grands saints se disoient presqu'à toutes les heures du jour : ayez la même pratique.

2.° Il y a un enfer; ne faites rien, ne dites rien, n'entreprenez rien que vous ne l'ajustiez, pour ainsi dire, à cette pensée. Dites-vous en ces occasions à vous-même : n'y a-t-il rien dans ce projet, dans ce dessein, dans cette affaire, dans cette partie de plaisir, dans ce commerce qui me doive procurer l'enfer? et que me serviroit d'avoir réussi dans toutes mes entreprises, si je suis damné? dès que vous apprenez la mort de quelqu'un, pensez d'abord que le monde a fini pour lui, qu'il est entré dans l'éternité : je veux croire que Dieu lui a fait miséricorde et qu'il est sauvé; mais s'il étoit damné, etc. Faites souvent ces réflexions, elles sont très-utiles.

LE VENDREDI DE LA SECONDE SEMAINE *DE CARÊME.*

L'INTROÎT de la messe de ce jour est pris de ce dernier verset du Pseaume seizieme : *Ego autem cum justitia apparebo in conspectu tuo : satiabor cùm manifestabitur gloria tua :* pour moi, je paroîtrai toujours pur à vos yeux, et ne serai pleinement content, que quand je vous verrai parfaitement glorifié, ou selon une autre version, que quand vous me mettrez dans votre gloire. C'est David qui finit ainsi ce Pseaume, qu'il composa durant la

cruelle persécution de Saül, et auquel on a donné pour titre : priere de David, parce que ce Prophete y prie Dieu avec une confiance, et une ferveur particuliere : c'est un modele d'une parfaite oraison. David s'y plaint vivement de l'injustice de ses persécuteurs, et des calomnies dont on le charge. Sûr de son innocence, il en appelle au souverain Juge, et le prend à témoin de la droiture de son cœur, et de ses intentions. Cette priere convient parfaitement à Jesus-Christ, calomnié, persécuté cruellement par les Juifs, malgré la multitude de ses bienfaits, et l'évidence de son innocence. Elle convient sur-tout à l'Office de ce jour, qui nous représente si bien sous deux figures le Fils de Dieu maltraité, et rejeté des hommes à qui il avoit été envoyé par le Pere Eternel. L'une de ces figures est prise dans la Genese, de la personne de Joseph le fils bien-aimé du Patriarche Jacob, envoyé à ses freres, et par eux vendu aux Egyptiens ; l'autre dans l'Evangile, où est rapportée la parabole du fils d'un pere de famille, qui ayant envoyé son propre fils l'héritier du Royaume, à des sujets rebelles, le vit encore plus maltraité que tous ses favoris qu'il leur avoit envoyés auparavant pour les ranger à leur devoir. L'histoire de Joseph, figure de Jesus-Christ, fait le sujet de l'Epître.

Joseph, fils de Jacob et de Rachel, le plus jeune de ses enfans, fut celui de tous ses freres que son pere aima le plus ; non-seulement parce qu'il l'avoit eu dans sa vieillesse, et que c'étoit de tous ses enfans le mieux fait, mais sur-tout à cause de sa modestie, de sa douceur, et de sa sagesse qui étoit au-dessus de son âge. Cette prédilection excita contre lui la jalousie et la haine de ses freres, qui s'augmenta par quelques songes que Joseph leur raconta, en présence de son pere ; et par une robe que ce saint Vieillard lui avoit faite de fin lin et de plusieurs couleurs, ce qu'il n'avoit jamais fait pour

aucun de ses freres. Joseph avoit songé que, liant avec eux des gerbes dans le temps de la moisson, sa gerbe étoit debout, et que les leurs s'inclinoient devant elle pour l'adorer; une autrefois, il crut voir en songe le soleil, la lune et onze étoiles descendre du ciel en terre, et se prosterner devant lui, comme pour lui rendre hommage. On voit dans tout le récit qu'il fit de ces visions, la candeur et l'innocente simplicité de Joseph, qui, sans se défier de la mauvaise volonté de ses freres, leur raconte naïvement des songes, dont ils ne comprirent que trop le sens, et qui ne pouvoient que les aigrir contre lui tous les jours davantage. Quoique Jacob reconnût en ces songes quelque chose de mystérieux et de surnaturel, prévoyant cependant le mauvais effet que ce récit pouvoit produire dans des cœurs jaloux et déjà ulcérés, de qui il ne sortoit en toute occasion que des paroles dures, le reprit, relevant sa petite présomption si elle lui faisoit croire que sa mere, ses freres et lui, dussent un jour l'honorer comme leur Seigneur et leur Maître. Comme la mere de Joseph mourut avant son élévation, saint Augustin fait voir que ces songes pris dans la rigueur de la lettre, ne furent pas parfaitement accomplis à l'égard de Joseph, mais seulement en la personne de Jesus-Christ dont Joseph étoit la figure. Ses freres pousserent leur haine plus loin; ils résolurent de se défaire de lui, pour se délivrer d'un fâcheux censeur, qui sembloit plus d'une fois les avoir décriés, en rapportant leurs mauvaises mœurs à leur pere. Ils en eurent bientôt l'occasion. Un jour que Jacob l'avoit envoyé pour savoir de leurs nouvelles, ils ne le virent pas plutôt paroître, que leur jalousie et leur haine se réveillant, ils proposerent de le tuer; on croit que ce fut Siméon qui fut le premier de cet avis: aussi en fut-il bien puni depuis et dans sa postérité et dans sa personne. Ils eussent exécuté leur pernicieux dessein, si Ruben ne les en eût détourné par ses prieres et par ses remon-

trances. Ne pouvant pas le tirer d'entre leurs mains, il leur conseilla de le jeter dans une vieille citerne ; c'étoit une espece de puits creusé au milieu de la campagne qui étoit alors à sec, et où les eaux des pluies et de la fonte des neiges se ramassant, servoient pendant les grandes chaleurs à abreuver le bétail, et à désaltérer les bergers ; son dessein étoit de laisser passer le premier feu de la colere de ses freres, en accordant quelque chose à leurs emportemens, et ensuite de tirer Joseph de la citerne et le renvoyer à son pere. Son avis fut suivi. Le jeune Joseph fut descendu dans le puits, sans qu'on fût attendri par ses gémissemens et ses larmes. Ils l'en retirerent bientôt, pour le vendre à des marchands Ismaélites ou Arabes selon le texte hébreu, qui venoient de Galaad avec leurs chameaux chargés de résine et de myrrhe, de baume et de toutes sortes d'aromates qu'ils portoient en Egypte ; et ils en eurent vingt sicles, c'est-à-dire, environ trente livre de notre monnoie ; ou, selon quelques exemplaires anciens, trente pieces d'argent : *Triginta argenteis*, qui est le prix auquel devoit être vendu Jesus-Christ, dont Joseph étoit la figure. Ces marchands le vendirent en Egypte à Putiphar, Maître de milice, ou Capitaine des gardes de Pharaon ; qui voyant que son esclave n'avoit rien de servile dans ses mœurs et découvrant un air de noblesse, et un fonds de sagesse et de probité dans ses paroles, dans ses manieres et dans toute sa conduite, se reposa sur lui du soin da sa maison, dont il lui donna l'intendance. Personne n'ignore les aventures de Joseph, la calomnie dont il fut noirci, sa prison d'où il ne sortit que pour devenir le maître de toute l'Egypte. Quelle figure plus ressemblante des mauvais traitemens que le Sauveur a reçus des Juifs, que ceux que reçut Joseph de ses freres ! et quelle figure aussi mieux marquée du triomphe de Jesus-Christ, que celui de Joseph ! la malignité du cœur humain, et la jalousie d'un esprit de parti, semblent trioni-

pher durant quelque temps, par des succès éblouissans, et semblent déranger toute l'économie de la Providence, et cette même divine Providence se sert de leurs prétendus triomphes pour arriver à ses fins. L'inhumanité, la barbarie des freres de Joseph sont les voies dont Dieu se sert pour le faire monter sur le trône, comme l'horrible déicide des Juifs a été la voie dont Jesus-Christ s'est servi pour manifester à toute la terre sa divinité.

L'Evangile de la messe de ce jour a un parfait rapport à cette Epître. Le Fils de Dieu venoit de reprocher aux Juifs les mauvais traitemens qu'ils avoient faits à tous ceux que Dieu leur avoit envoyés pour les convertir et pour les instruire ; lorsqu'il leur raconta une parabole qui étoit la véritable image des traitemens indignes qu'ils devoient lui faire à lui-même, lesquels alloient mettre le comble à leur réprobation.

Un pere de famille, leur dit-il, ayant planté une vigne, l'enferma d'une haie, y fit un pressoir, y bâtit une tour ; puis il loua sa vigne à des vignerons et s'en alla faire un voyage dans un pays fort éloigné, où il fit un assez long séjour. Cette vigne que le pere de famille avoit mise en état d'être cultivée et de rapporter beaucoup de fruit, c'est la Synagogue ou la nation Juive, que Dieu avoit choisie, pour son peuple favori à qui il avoit donné sa loi, et pourvue de toutes les choses nécessaires pour porter des fruits de justice en abondance. Les Juifs étoient les vignerons par qui elle devoit être cultivée, ou plutôt qui devoient se cultiver eux-mêmes par l'observation de la loi, et la pratique des vertus que cette loi leur prescrivoit. Le pere de famille s'étoit éloigné, après avoir loué sa vigne, c'est-à-dire, que Dieu avoit donné à son peuple tout le temps nécessaire pour faire valoir ce fonds, et amasser les fruits qu'on devoit exiger de sa culture. Cette haie qui devoit la défendre des animaux et des passans, étoit ses commandemens, qui étant bien

observés, la défendoit de la contagion et du mauvais exemple des nations étrangeres. Il y avoit bâti un pressoir et une tour, c'est-à-dire, son Temple et son Autel, qui devoient la mettre à l'abri de toute insulte. Cette vigne n'avoit plus rien à desirer pour devenir fertile. *Quid est quod debui ultrà facere vineæ meæ, et non feci!* Qu'ai-je dû faire à ma vigne, dit le Seigneur, que je n'aie pas fait? et cela depuis plusieurs siecles. Le temps de cueillir les fruits étant venu, le pere de famille envoie ses serviteurs aux vignerons pour prendre les fruits de la vigne. Mais les vignerons au lieu de les recevoir avec honneur comme des envoyés de leur Maître, s'en saisissent, les traitent avec la derniere indignité; battent l'un, tuent l'autre, en assomment plusieurs. Le pere de famille envoie encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et ils n'en sont pas mieux traités. Ces serviteurs du Propriétaire qui sont venus exiger ces fruits, sont les Prophetes que Dieu a envoyés en différens temps aux Juifs et qu'ils ont maltraités et mis à mort, comme Isaïe, Jérémie, Zacharie et les autres en plus grand nombre, qu'on appelle les petits Prophetes, qui ont succédé aux grands. Enfin le pere de famille, continue le Sauveur, apprenant avec quel mépris, et quelle cruauté ces vignerons avoient traité ses serviteurs, il résolut de leur envoyer la personne qui lui étoit la plus chere, c'est-à-dire, son Fils unique, espérant qu'ils auroient du moins du respect pour l'héritier, qui par là même étoit leur Maître; mais son espérance fut trompée. Ces malheureux voyant venir le Fils unique de leur Maître et le reconnoissant bien pour tel, résolurent de le tuer, espérant de se rendre maître de ses biens, et de se maintenir en possession de sa vigne. En effet, s'étant saisis de lui, ils le traînerent hors de la vigne et le massacrerent: quand donc le Maître viendra pour châtier ces rebelles et ces meurtriers, leur dit le Sauveur? de quelle peine

pensez-vous qu'il les punira ? Ils s'écrierent tous, qu'il n'y avoit point d'assez grands supplices pour châtier de si horribles attentats, et qu'il ne manqueroit pas d'en faire une punition exemplaire ; qu'il étoit tout visible qu'il loueroit sa vigne à d'autres vignerons qui auroient une conduite bien différente, et qui en donneroient les fruits dans leur saison. On croit que ce furent les Prêtres qui firent cette réponse, et Jesus-Christ en la confirmant, leur fit assez comprendre que c'étoit contr'eux-mêmes qu'ils avoient prononcé cette sentence. Il étoit difficile de ne se pas reconnoître dans ce portrait. Car qui ne voit que les Juifs étoient visiblement désignés par ces vignorons, et Jesus-Christ par la personne de ce Fils unique ? Le sens de cette parabole fut bientôt éclairci et prouvé : lorsque malgré les preuves que les Prêtres et les Pharisiens avoient de la divinité du Fils de Dieu et de sa qualité de Messie, ils le condamnerent à mort, afin de demeurer les Maîtres parmi le peuple, et de conserver leur crédit dans la Synagogue. Jesus-Christ fut chassé de sa vigne, lorsqu'il fut conduit hors de Jérusalem pour être crucifié ; l'analogie y est toute entiere. Enfin la sentence portée par les Juifs mêmes contre ces vignerons, a été exécutée par la réprobation des Juifs et par la vocation des Gentils. Que Dieu est équitable dans ses jugemens, puisqu'il force ses ennemis à se faire justice, et à prononcer eux-mêmes leur arrêt de condamnation ! ils sentoient assez dans leur conscience que toute cette parabole les regardoit ; aussi ajouterent-ils, dit saint Luc, cette priere : *Absit* ; à Dieu ne plaise que cela nous arrive : Dieu nous garde d'un tel malheur ! Cependant le Sauveur qui en leur reprochant leur crime, avoit toujours à cœur leur salut, les fit ressouvenir d'un passage de l'Ecriture, qui venoit admirablement à son sujet. C'est celui, où le Prophete nous représentant l'Eglise sous la figure d'un grand palais que Dieu a construit de ses propres mains, dit que la

pierre qu'ont rebutée ceux qui bâtissoient, est celle dont on a fait la pointe de l'angle qui réunit tout l'édifice. Comme si le Sauveur disoit : vous m'avez rejeté comme inutile ; vous avez méprisé et ma personne et ma doctrine : mais le Seigneur se moquera de votre mauvais choix, il saura me placer à l'angle du bâtiment ; je deviendrai la pierre de liaison qui réunira ensemble les deux murs, c'est-à-dire, le Juif et le Gentil dans une même loi, comme dit saint Paul, la Synagogue et l'Eglise. Cette pierre de l'angle c'est Jesus-Christ, le fondement inébranlable de l'Eglise. Les Architectes qui l'ont rejetée, sont les Scribes et les Pharisiens qui ont empêché les Juifs d'établir leur foi et leur confiance sur le Messie.

L'application de tout ce discours étoit aisée ; mais ces Docteurs de la loi étoient trop orgueilleux pour se condamner eux-mêmes. Jesus fut donc obligé de leur dire nettement : C'est à vous que tout ce discours s'adresse ; et je vous dis qu'en punition du mépris que vous faites des graces du ciel, le Royaume de Dieu qui a jusqu'ici été parmi vous, n'y sera plus ; on vous l'ôtera, tant à cause que votre loi et votre sacerdoce seront abolis, que parce que vous n'aurez point de part aux biens de la loi de grace, (c'etoit principalement aux Pharisiens et aux Prêtres que Jesus parloit) : vous serez privés de la lumiere de l'Evangile ; elle sera portée aux Gentils, et la Synagogue sera entiérement détruite. Ces biens spirituels que j'avois dessein de répandre sur vous, seront transportés à d'autres plus reconnoissans et plus fideles. Enfin, le Sauveur finissant cet important discours : sachez, leur dit-il d'un ton de Maître, sachez que celui qui tombera sur cette pierre, sera brisé, c'est-à-dire, ceux qui continueront de me mépriser, et qui refuseront de me reconnoître ; ces esprits incrédules, orgueilleux, à qui ma croix sera un scandale, ma doctrine une folie ; ces hommes qui n'auront que l'esprit du monde, et qui heurteront

contre moi dans leur aveuglement, seront brisés, perdus, réprouvés; et cette même pierre écrasera ceux sur qui elle tombera, c'est-à-dire, au jugement dernier, où mon bras tout-puissant s'appesantira sur tout les pécheurs, et leur fera sentir tout le poids de mon indignation et de ma colere! *Super quem verò ceciderit, conteret eum.* Ce n'est pas seulement les Juifs que cette parabole regarde; nul de nous qui n'y puisse trouver un fonds d'instructions salutaires, et un sujet de confusion. Nous avons tous une vigne, pour ainsi dire, à cultiver; c'est notre ame. Dieu l'a mise en état par le Baptême, de rapporter dans la suite beaucoup de fruit. Que de secours dans les Sacremens, dans les exercices de piété, dans la priere! les instructions ne nous ont pas manqué. Dieu n'a pas oublié de nous envoyer ses serviteurs: que de zélés Prédicateurs! que de sages et saints Directeurs! que de fortes inspirations! que de salutaires leçons dans les livres de piété et dans les bons exemples! tout cela a été méprisé et rendu inutile par notre pure malice. Jesus-Christ est venu lui-même réellement en nous dans l'Eucharistie; mais y a-t-il été mieux reçu? Par combien de communions sacrileges n'a-t-il pas vu renouveller, dans cet adorable Sacrement, les opprobres de sa Passion et de sa mort ignominieuse? Craignons que Dieu lassé par nos infidélités, et justement irrité ne nous réprouve, et donne à d'autres plus reconnoissans et plus fideles, la récompense et les biens spirituels qu'il nous avoit destinés.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DA quæsumus omnipotens Deus: ut sacro nos purificante jejunio, cinceris mentibus ad sancta venturæ facias pervenire. Per Dominum, etc.

FAITES, ô mon Dieu tout-puissant! qu'étant purifiés par ce sacré jeûne, nous puissions célébrer les fêtes prochaines avec la fidélité d'un cœur sincere. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPITRE.

Leçon tirée du Livre de la Genese. Chap. 37.

IN diebus illis, dixit Joseph fratribus suis : Audite somnium meum, quod vidi : Putabam nos ligare manipulos in agro : et quasi consurgere manipulum meum, et stare, vestrosque manipulos circumstantes adorare manipulum meum. Respondérunt fratres ejus : Numquid rex noster eris ! aut subjiciemur ditioni tuæ ! Hæc ergò causa somniorum atque sermonum, invidiæ, et odii fomitem ministravit. Aliud quoque vidit somnium, quod narrans fratribus, ait : Vidi per somnium, quasi solem, et lunam et stellas undecim, adorare me. Quod cùm patri suo et fratribus retulisset, increpavit eum Pater suus, et dixit : Quid sibi vult hoc somnium, quod vidisti, num ego, et mater tua, et fratres tui, adorabimus te super terram ! Invidebant ei igitur fratres sui : Pater verò rem tacitus considerebat. Cumque fratres illius in pascendis gregibus patris morarentur in Sichem, dixit ad eum Israël : Fratres tui pascunt oves in Sichimis : veni, mittam te ad eos. Quo respondente : præstò sum, ait ei : Vade, et aride si cuncta prospera sint erga fratres tuos, et pecora ! et renuntia mihi quid agatur.

EN ces jours-là Joseph dit à ses freres : écoutez le songe que j'ai eu : il me sembloit que nous étions ensemble à lier des gerbes dans un champ ; et que ma gerbe s'élevoit et demeuroit debout, pendant que les vôtres venoient se ranger autour d'elle, et se prosternoient en sa présence. Ses freres lui répondirent : serez-vous donc notre Roi ! et serons-nous soumis à votre empire ! ces songes et ces discours allumerent donc encore davantage la haine et l'envie qu'ils lui portoient déjà. Il eut encore un autre songe, qu'il raconta à ses freres. J'ai vu en songe, leur dit-il, le soleil et la lune et onze étoiles qui se prosternoient devant moi ; et ayant rapporté ce songe à ses freres et à son pere, celui-ci le reprit, et lui dit : que voudroit dire ce songe que vous avez eu ! est-ce que votre mere, vos freres et moi, nous nous prosternerons devant vous ! ainsi ses freres avoient conçu une violente envie contre lui ; mais son pere considéroit tout cela dans le silence. Un jour que les freres de Joseph étoient à Sichem où ils gardoient les troupeaux de leur pere, Israël dit à Joseph : vos freres sont à Sichem avec nos brebis, venez, et je vous enverrai vers eux. Je suis tout prêt, dit Joseph.

Missus de valle Hebron, venit in Sichem, invenitque eum vir errantem in agro, et interrogavit quid quæreret. At ille respondit: Fratres meos quæro: indica mihi ubi pascant greges. Dixitque ei vir: Recesserunt de loco isto, audivi autem eos dicentes: Eamus in Dothaïn. Perrexit ergò Joseph post fratres suos, et invenit eos in Dothaïn. Qui cùm vidissent eum procul, antequam accederet ad eos, cogitaverunt illum occidere! et mutuò loquebantur: Ecce somniator venit: venite, occidamus eum et mittamus in cisternam veterem: dicemusque. Fera pessima devoravit eum: et tunc apparebit quid illi prosint somnia sua. Audiens autem hoc Ruben; nitebatur liberare eum de manibus eorum, et dicebat: Non interficiatis animam ejus, nec effundatis sanguinem: sed projicite eum in cisternam hanc, quæ est in solitudine, manusque vestras servate innoxias: hoc autem dicebat volens eripere eum de manibus eorum, et reddere patri suo.

Israël ajouta: allez, et voyez si vos freres se portent bien, et si les troupeaux sont en bon état, et vous viendrez dire ce qui en est. Joseph partit donc de la vallée d'Hébron à Sichem; et un homme l'ayant trouvé qui s'étoit égaré dans la campagne, lui demande ce qu'il cherchoit; je cherche mes freres, répondit-il: dites-moi, je vous prie, où ils paissent leurs troupeaux? cet homme lui dit: ils se sont éloignés de cet endroit-ci, et je les ai ouïs qui s'entredisoient: allons à Dothaïn; et ceux-ci l'ayant apperçu de loin qui venoit à eux, ils conçurent le dessein de le tuer; et ils se disoient les uns autres: voici notre songeur qui vient, venez, tuons-le, jetons-le dans une vieille citerne, et nous dirons qu'une bête farouche l'a dévoré; et alors nous verrons à quoi ses songes lui auront servi. Ruben ayant entendu cela, cherchoit le moyen de le tirer d'entre leurs mains, et il leur disoit: ne le faites pas mourir, et ne souillez pas vos mains de son sang; mais jetez-le dans cette citerne qui est dans le désert, et conservez vos mains pures: il disoit ceci dans le dessein de le tirer de leurs mains, et de le rendre à son pere.

La Genese est le premier livre de la Bible, ainsi appellé, parce qu'il commence par l'histoire de la création du monde. Moïse en est l'auteur. Il contient en cinquante chapitres, l'histoire de la création du monde, la généalogie des Patriarches, la narration du déluge, le catalogue des descen-

dans de Noé jusqu'à Abraham, la vie d'Abraham, d'Isaac, de Jacob et de Joseph, et l'histoire des descendans de Jacob jusqu'à la mort de Jacob, et comprend ainsi l'histoire d'environ 2369 ans depuis la création du monde.

RÉFLEXIONS.

Ces discours allumerent encore davantage la haine et l'envie qu'ils lui portoient déjà. Ces deux malignes et basses passions ne se trouvent guere l'une sans l'autre ; elles ont toutes deux le même principe ; la haine suit l'envie ; et avec le même principe : elles ont le même motif, le même objet et la même fin. L'envie est la passion des ames basses, des petits génies et des mauvais cœurs ; il faut être tout cela pour s'affliger du bonheur des autres : c'est offenser un envieux que d'avoir de la prospérité. Fut-il jamais une passion plus déraisonnable ? Les bonnes qualités d'autrui les irritent, sa malignité ne s'attache d'ordinaire qu'à la vertu. C'est une haine sombre et chagrine du mérite des autres ; il n'y auroit point d'envieux, si l'envieux ne trouvoit personne qui eût plus de mérite et de vertu que lui. Semblable à ces animaux de nuit, qui ne peuvent souffrir la lumiere, parce qu'elle découvre combien ils sont hideux, et voilà ce qui irrite leur fiel et leur bile ; le chant le plus mélodieux des autres oiseaux, la variété et l'éclat charmant de leur plumage les aigrissent. L'envieux seroit content s'il ne voyoit personne qui ne fût plus mauvais, ni plus méprisable que lui. Quelle passion, mon Dieu, plus odieuse ! on se trompe si l'on prétend l'appaiser ou l'adoucir à force de bien faire : rien qui l'aigrisse davantage. La modération même dans la prospérité la rend plus piquante et plus fiere. Ce qui gagne le cœur des gens, la révolte ; la bonne fortune lui déplaît, la modestie même la blesse, la réputation d'autrui fait son supplice : il suffit de n'être pas malheureux, ou

d'avoir du mérite, pour être criminel à son tribunal. Soupçons injurieux, interprétations malignes, plaisanteries piquantes, médisances, noires calomnies, supercheries, affronts, tout ce qui peut ternir, tout ce qui peut nuire est à son usage; l'injustice la plus criante est un des artifices qu'elle met en œuvre quand ses autres ressorts ne lui réussissent point. L'envie est aussi ancienne que le monde. Abel en a été la premiere victime, Joseph en a ressenti toute la malignité. On a beau faire; tant qu'il y aura de la vertu, il y aura de l'envie, elle ne se réconciliera jamais avec des gens de bien; mais les gens de bien doivent-ils beaucoup craindre une passion si méprisable, si injuste, sur-tout depuis qu'elle n'a pas même respecté ni épargné le Sauveur du monde? *Sciebat quod per invidiam tradidissent eum* (a). La vertu est son ennemie irréconciliable, et la vertu aussi est toujours son écueil. C'est toujours de l'enflure d'un cœur ulcéré que se forme le venin dont elle tâche d'empoisonner les meilleures actions. Jamais envie sans orgueil, mais un orgueil vil, malin et ennemi, qui ne tend pas tant à s'élever, qu'à noircir et à décrier, à abaisser le mérite. Ce n'est point un amour de la gloire qui l'anime, c'est un malin dépit d'en trouver chez autrui. Louer quelqu'un en présence d'un envieux, c'est allumer sa bile; que de tours malins pour ne faire voir la vertu des autres que dans un faux jour! que d'artifices pour rabaisser le mérite! son indignation, son venin passe jusque sur ceux qui pensent plus juste, ou du moins plus charitablement que lui. Il ne regarde jamais d'un bon œil tout ce qui brille. Trop de lumiere blesse des yeux malades. On a beau agir par les motifs les plus épurés, un envieux va fouiller dans le cœur, et veut toujours y trouver des intentions défectueuses; il ne peut se persuader que les autres soient meilleurs que lui.

(a) *Matth.* 27.

Et ne croyez pas que l'amitié la plus naturelle et la mieux cimentée, soit un rempart contre ses traits. Quels dégâts ne fait-elle pas dans les plus religieuses sociétés et dans les familles ? son venin se répand par-tout. Quelle horreur ne doit-on point avoir d'une passion si opposée à l'esprit de la religion, et à la tranquillité de la vie civile ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. chap. 21.

IN illo tempore, dixit Jesus turbis Judæorum et principibus sacerdotum, parabolam hanc : Homo erat paterfamilias, qui plantavit vineam, et sepem circumdedit ei, et fodit in ea torcular: et ædificavit turrim, et locavit eam agricolis, et peregrè profectus est. Cùm autem tempus fructuum appropinquasset, misit servos suos ad agricolas, ut acciperent fructus ejus. Et agricolæ, apprehensis servis ejus, alium cecideruntalium verò lapidaverunt. Iterùm misit alios servos plures prioribus, et fecerunt illis similiter. Novissimè, autem misit ad eos filium suum, dicens : Verebuntur filium meum. Agricolæ autem videntes filium, dixerunt intra se: Hic est hæres; venite, occidamus eum, et habebimus hæreditatem ejus. Et apprehensum eum ejecerunt extra vineam, et occiderunt. Cùm ergo venerit dominus vineæ, quid

EN ce temps-là, Jesus dit aux Juifs cette parabole : Il y avoit un pere de famille qui planta une vigne ; après l'avoir environnée d'une haie, il y creusa un pressoir, et y bâtit une tour : puis il la loua à des vignerons, et s'en alla en un pays étranger. Le temps de cueillir les fruits étant venu, il envoya ses serviteurs aux vignerons pour prendre des fruits de la vigne ; mais les vignerons s'étant saisis de ses serviteurs, battirent l'un, tuerent l'autre, et assommerent un autre à coups de pierres. Il envoya encore d'autres serviteurs en plus grand nombre que les premiers, et on les traita de la même sorte. Enfin il leur envoya son fils, disant : ils auront du respect pour mon fils; mais les vignerons voyant le fils, dirent entr'eux : celui-ci est l'héritier, venez ; tuons-le, et nous aurons son héritage. Alors s'étant saisis de lui, ils le jetterent hors de la vigne, et le tuerent. Quand donc le

faciet agricolis illis ! Aiunt illi : Malos malè perdet, et vineam suam locabit aliis agricolis, qui reddant ei fructum temporibus suis. Dicit illis Jesus : Numquam legistis in scripturis : Lapidem, quem reprobaverunt ædificantes, hic factus est in caput anguli. A Domino factum est istud et est mirabile in oculis nostris. Ideò dico vobis : quia auferetur à vobis regnum Dei, et dabitur genti facienti fructus ejus. Et qui ceciderit super lapidem istum confringetur : super quem verò ceciderit, conteret eum. Et cùm audissent Principes sacerdotum et Pharisæi parabolas ejus, cognoverunt quòd de ipsis diceret. Et quærentes eum tenere, timuerunt turbas : quoniam sicut Prophetam eum habebant.

maître de la vigne viendra ! que fera-t-il à ces vignerons ? ces misérables, lui dirent-ils, il les fera périr misérablement, et il louera sa vigne à d'autres vignerons qui lui en donneront les fruits dans leur saison. Jesus leur dit : n'avez-vous jamais lu dans les Ecritures, la pierre qu'ont rebutée ceux qui bâtissoient, est celle dont on a fait la pointe de l'angle. C'est l'ouvrage du Seigneur ; et nous le voyons de nos yeux avec étonnement. C'est pourquoi je vous dis que le Royaume de Dieu vous sera ôté, et qu'il sera donné à un peuple qui en produise les fruits. Celui qui tombera sur cette pierre, sera brisé ; et elle écrasera celui sur qui elle viendra à tomber. Alors les Princes et les Pharisiens ayant entendu ces paraboles, reconnurent que c'étoit d'eux qu'il parloit, et cherchant à le faire arrêter, ils craignirent le peuple, parce qu'il tenoit Jesus pour un Prophete.

MÉDITATION.

Du prix du salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ de quel prix est le Sang adorable de Jesus-Christ ! c'est justement ce que vaut mon salut : tel est le prix du salut de mon ame ; mais est-ce l'idée que nous avons de notre salut ?

C'est un trésor, puisqu'il renferme tous les biens, et la source même de tous les biens, dans la possession de Dieu même. Mais qu'on doit bien l'ap-

peler le trésor caché, puisque si peu de gens en connoissent le prix ; caché, puisqu'on ne veut rien donner, qu'on ne veut presque rien faire pour l'acheter ; caché, puisqu'on le perd sans peine, et cependant tout le monde convient qu'on est malheureux dès qu'on l'a perdu. Que notre conduite est pitoyable ! A-t-on fait son salut, on n'a plus rien à regretter, on est souverainement heureux, on n'a plus rien à craindre. Est-on damné, eût-on réussi durant sa vie en tout ce qu'on a entrepris ; eût-on été le plus heureux, le seul heureux de tous les mortels : on a tout perdu, on n'a même rien fait : le souverain malheur, l'assemblage de tous les maux, et de tous les maux éternels est notre partage. Que vous en semble ? Le salut est-il de quelque prix ? Le salut mérite-t-il nos soins ? Pour faire son salut faut-il sacrifier quelque chose ?

Mon Dieu ! en quoi consiste notre sagesse ? qu'est devenue notre raison ? où est le bon sens ? et à quoi se réduit notre croyance ? On fait des frais immenses, on s'épuise, on dépense au delà même de ce qu'on a, pour acheter une charge, pour avoir une terre, pour acquérir souvent un nouveau fonds d'inquiétudes, de peines et de chagrins ; et pour le ciel, et pour acquérir ce fonds inaliénable de félicité, cette intarissable source de biens éternels, on refuse souvent de donner même le superflu ; on ne voudroit pas donner aux pauvres ce qu'on perd au jeu ; une abstinence, un jeûne de Carême, paroissent des préceptes trop onéreux. A combien de gens le salut éternel paroît un trop haut prix ? et cependant quelle proportion, bon Dieu ! entre la béatitude, le bonheur éternel, et tout ce que nous pouvons faire et souffrir durant cette vie ?

Mon Dieu ! que nos erreurs nous coûtent cher, et que notre conduite dément pitoyablement notre croyance ! Savoir ce que c'est que le salut éternel ; croire ce que mon salut a coûté, et dire qu'il en

coûte trop pour être sauvé : quelle plus impie, plus indignante extravagance !

SECOND POINT.

Considérez ce que les saints ont fait, et ce qu'ils ont souffert pour être sauvés. Les uns désespérant de faire leur salut dans le monde, sont allés chercher dans les plus affreux déserts un asyle à leur innocence ; les autres contraints par leur état d'y demeurer, ont envié la destinée des Solitaires, ont vécu dans une vigilance continuelle, se sont regardés comme des gens battus de l'orage et toujours dans le danger de se perdre. Voilà des personnes sages qui ont eu une idée juste du prix et de l'importance du salut : Sommes-nous plus éclairés ou plus vertueux que ces grandes ames ? Une sainte Perpétue, une sainte Félicité, tant de millions de Martyrs ont été persuadés que le ciel leur étoit donné pour rien, quoiqu'il leur eût coûté tout leur sang : nous refusons une légere mortification, à peine voulons-nous donner une larme. Depuis quand est-ce que le Ciel est à un si vil prix ?

Dieu ne nous a pas fait un précepte de donner tout pour avoir le Ciel ; mais n'en est-ce pas un, de préférer son salut à tout, et Dieu lui-même pourroit-il nous dispenser de ce précepte ? Que sert à un homme de gagner tout l'univers s'il vient à se perdre, ou que donnera-t-il en échange pour soi-même s'il se perd ?

Ces grandes vérités ont fait ces excellens modeles de sainteté, ces grands exemples de mortification, de détachement, de pénitence. Quelle impression font-elles aujourd'hui sur mon cœur et sur mon esprit ? Elles font encore aujourd'hui des conversions ; pourquoi ne serai-je point du nombre de ceux qui se convertissent ? Crois-je en avoir assez fait pour être sauvé ? Et si je suis contraint d'avouer que je n'ai encore presque rien fait, pour

quoi ne commencérai-je pas à présent ? Crois-je que mon salut soit un jour à un moindre prix, ou que ce que je fais soit d'un plus grand mérite ?

Mais Dieu est bon ; Jesus-Christ a mérité le Ciel pour nous ; sa mort pour tous les hommes leur donne à tous un droit à sa gloire. Que ce principe est beau et qu'il nous seroit salutaire, si nous savions en tirer de plus justes conséquences. Dieu est bon, et pourquoi sommes-nous si méchans ? Dieu est bon, et pourquoi l'offensez-vous donc ? Jesus-Christ est mort pour vous sauver, pourquoi refusez-vous de travailler à votre salut ? La belle réponse à faire au Fils de Dieu : Seigneur, n'avez-vous pas eu assez de peine ? étoit-il juste que j'en eusse ? Vous étiez mort pour moi : falloit-il que je vécusse pour vous ? Ose-t-on se prévaloir de sa passion, tant qu'on est ennemi de la croix ? Appliquons-nous-en le mérite comme l'Apôtre. Quand dirons-nous comme lui : j'accomplis dans ma chair le reste des souffrances de Jesus-Christ.

Ce sera dès ce moment, mon doux Jesus ; car il ne sera plus dit que je differe. Ce que vous avez fait pour me sauver me donne une juste idée du prix de mon salut, et m'apprend parfaitement ce que je dois faire. Accordez-moi votre grace, Seigneur, pour ne pas rendre toutes ces résolutions inutiles. Dès ce moment tout va céder à mon salut.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dic animæ meæ : salus tua ego sum. Psal 34.

Faites-moi entendre, Seigneur, au-dedans de moi-même, que vous êtes vous-même mon salut.

Momentaneum et leve tribulationis nostræ, æternum gloriæ pondus operatur in nobis. 2. Cor. 4.

Quelle joie, mon Dieu, quand je pense que

nos afflictions présentes qui ne durent qu'un moment, et qui sont si légeres, nous produisent un poids éternel de gloire.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQU'IL n'y a point de véritable gloire, ni de bien réel sans le salut, et que ce salut est la possession de Dieu même, peut-il être à un trop haut prix ? Quelle idée n'en devons-nous pas avoir ? Quel cas n'en devons-nous pas faire ? Est-ce trop de vendre tous ses biens pour acheter ce trésor ? Est-ce trop de tout sacrifier pour avoir cette perle (b) ? Quel bien n'aurons-nous pas quand nous posséderons Dieu ? Que manquera-t-il à notre bonheur si nous sommes sauvés ? Quel objet plus digne de notre ambition ? Quelle gloire plus éclatante ? On ne sait si c'est manque de foi ou de bon sens de ne pas comprendre cette vérité : c'est certainement l'un et l'autre. Cessez à ce moment d'être si peu chrétien et si peu sage. Formez-vous une plus juste idée de votre salut, et agissez désormais selon cette idée. N'entreprenez rien sans avoir consulté ce plan. Pesez tout au poids du salut, mesurez tout selon cette regle. Affaires, entreprises, négoce, voyages, établissement, condition, fortune, charges, emploi : que tout soit référé à Dieu, que tout soit par rapport au salut ; ne faites rien, selon le conseil de l'Apôtre, qui ne vous serve pour l'autre vie. Dites à votre cupidité, ou plutôt au tentateur : ce plaisir illicite, cet emploi acquis par de si mauvaises voies, ce bien mal acquis, tout cela vaut-il mon salut ? Et la possession de tout cela, tout au plus jusqu'à la mort, me dédommagera-t-elle de la perte de mon ame ? Qu'on feroit peu de fautes ; et qu'on se procureroit peu de repentir, si l'on raisonnoit toujours ainsi. On vous avoit

(b) *Matth.* 13.

déjà

déjà donné une regle semblable ; l'avez-vous suivie ? Profiterez-vous davantage de celle-ci ?

2.° Voyez quelle estime les Saints ont eue de leur salut, et de tout ce qui pouvoit contribuer à leur mériter une éternité bienheureuse. Après quelle autre fortune ont-ils soupiré ? et pour mériter cette véritable félicité, que de sacrifices, que de combats, que de victoires ! Parcourez tous les âges et tous les états ; par-tout que de grands exemples de vertu, de modestie, de mortification ! dans toutes les conditions, que d'excellens modeles ! Tous ces grands Saints à qui nous ressemblons si peu, ont-ils été sages de n'avoir pas été si lâches, si imparfaits que nous ? Sommes-nous sages de n'être pas si dévots, si humbles, si mortifiés qu'eux ? oserions-nous dire qu'ils en ont trop fait pour être Saints ? oserions-nous penser que nous en faisons trop pour obtenir la même récompense ? il est visible que nous tenons une route bien différente de la leur : arriverons-nous au même terme ? et si notre destinée est aussi différente de la leur, que notre vie est dissemblable à celle de ces grands modeles : que deviendrons-nous ? Passez du moins un quart d'heure aujourd'hui ou demain à méditer sur ces vérités toutes pratiques, remâchez à loisir toutes ces importantes réflexions. Ne vous contentez pas d'avouer froidement, comme font tant de gens, que nous ne faisons rien pour notre salut, que les affaires temporelles absorbent tout notre temps et tous nos soins, et que nous ne sommes occupés que des amusemens de cette vie. Tout cela est vrai, cet aveu est fondé en raison, mais que servira-t-il s'il n'est pas suivi d'un changement de conduite ? réformez vos mœurs, domptez vos passions, mettez en pratique ces instructions, et commencez dès ce jour à mener une vie plus chrétienne.

LE SAMEDI
DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÈME.

LA Parabole de l'Evangile de ce jour a trop de rapport à l'histoire qui est racontée dans l'Epître, pour ne pas voir que l'intention de l'Eglise, dans ce choix, est de nous faire célébrer en ce jour non-seulement la vocation des Gentils à la foi, mais encore leur préférence sur les Juifs, depuis que ce peuple comblé de biens s'est rendu indigne, pour ainsi dire, de son droit d'aînesse; c'est le sens allégorique, et de la Parabole de l'enfant prodigue, et de l'histoire de Jacob et d'Esaü. On voit dans l'une et dans l'autre la miséricorde de Dieu bien marquée dans la prédilection du cadet préférablement à l'aîné. Et comme c'est par l'observation de la loi divine qu'on doit faire son salut, c'est de cette divine loi que l'Eglise fait dans l'Introït de la Messe de ce jour, le caractere et l'éloge.

Lex Domini irreprehensibilis, convertens animas: testimonium Domini fidele, sapientiam præstans parvulis: La loi du Seigneur est pure, brillante, irrépréhensible; elle convertit l'ame en réformant les mœurs, et ravit tous ceux qui la contemplent. Elle est fidelle en ses promesses, elle change les cœurs, et donne la sagesse aux plus simples. Ce Pseaume 18, d'où cet Introït est tiré, est une excellente piece de morale. David avoue d'abord que les Cieux, et tous les Corps célestes publient hautement la grandeur et la toute-puissance de Dieu qui les a créés; et l'idée qu'il donne ensuite de la sainteté de sa loi, est toute propre à rendre les serviteurs de Dieu Saints et irréprochables. Les Apôtres et les Peres ont appli-

qué ce Pseaume, partie à Jesus-Christ, partie aux Prédicateurs de l'Evangile. Théodoret reconnoît dans ce Pseaume trois sortes de loix ou de déclarations de la volonté de Dieu aux hommes. Ce sont, dit-il, trois voix qui nous apprennent chacune dans sa langue particuliere, à connoître, à aimer et à servir Dieu. La premiere est celle de la nature qui nous parle dans les Ouvrages du Créateur; la seconde est celle de la loi écrite, qui nous explique plus en détail ses volontés et nos devoirs; la troisieme est la loi de grace donnée par Jesus-Christ, et gravée dans nos cœurs par l'Esprit-saint, beaucoup plus parfaite et plus efficace que toutes les autres.

L'Epître que nous lisons à la Messe de ce Samedi, nous représente l'histoire de Jacob, dont le nom est interprêté : *Celui qui supplante.* Il étoit fils d'Isaac et de Rebecca, il vint au monde avec son frere Esaü l'an 2168, et avant Jesus-Christ, 1836 ou 40. Quoiqu'ils fussent jumeaux, Esaü étant né le premier avoit le droit d'aînesse, mais il vendit ou céda cette prérogative à Jacob pour une écuellée de lentilles bientôt aprés; et ce droit si précieux dans l'ancien Testament, disent les saints Peres, étoit la Prêtrise qui étoit attachée à la personne des aînés, une double part à la succession des biens paternels, et une supériorité sur tous ses freres. Esaü ayant épousé une fille Chananéenne nommée Judith, contre la volonté de ses parens, perdit beaucoup des bonnes graces du pere et de la mere. Cependant Isaac devenu fort vieux et aveugle le fit venir pour lui donner sa bénédiction, le regardant toujours comme l'aîné : c'étoit par cette cérémonie que les aînés entroient en possession de leurs prérogatives. Mais comme Esaü étoit grand Chasseur, le saint vieillard lui dit qu'il ne lui donneroit cette solemnelle bénédiction qu'après qu'il lui auroit apporté quelque chose de sa chasse, et qu'il l'auroit apprêté à son

goût. Rebecca l'ayant entendu, laissa partir Esaü, et ayant appelé Jacob, lui déclara le dessein qu'elle avoit de lui procurer cette solemnelle bénédiction de son pere. Pour réussir, il falloit prévenir le retour du chasseur et prendre sa place. Rebecca dit à Jacob d'aller prendre promptement deux des meilleurs chevreaux du troupeau, afin qu'elle en préparât à manger à son pere, de la maniere qu'elle savoit qu'Isaac l'aimoit. Ce dessein étoit trop avantageux au cadet pour ne lui pas plaire; mais Jacob craignoit que l'artifice étant découvert ne lui nuisît: vous savez, dit-il à sa mere, que mon frere a le corps velu, et que je n'ai point de poil. Si mon pere vient à me toucher et qu'il s'en apperçoive, il ne manquera pas de croire que je l'ai voulu tromper, et j'ai peur d'attirer par-là sa malédiction sur moi au lieu de sa bénédiction, et je risque d'encourir sa disgrace. Ne craignez rien, mon fils, repartit sa mere, je me charge moi-même de cette malédiction: faites seulement ce que je vous dis, vous en ignorez le mystere. Il est visible qu'elle ne l'ignoroit point, et que ce qui la faisoit agir et parler de la sorte, c'étoit la confiance qu'elle avoit de voir s'accomplir ce que le Seigneur lui avoit dit au temps de sa grossesse, que l'aîné seroit assujetti au cadet.

Jacob obéit, et ayant apporté les deux chevreaux, les donna à sa mere qui en prépara à manger à son pere selon ce qu'elle savoit être de son goût. Elle fit prendre ensuite à Jacob les plus beaux habits d'Esaü qu'elle gardoit. Elle lui mit autour du cou, et couvrit ses mains de la peau des chevreaux. Ainsi déguisé il entre dans la chambre, portant ce que sa mere avoit préparé pour manger. Isaac demanda qui c'étoit: je suis Esaü votre fils aîné, répond Jacob; j'ai fait ce que vous m'avez ordonné; mangez de ma chasse, comme vous l'avez souhaité, afin que vous me donniez ensuite votre bénédiction. Il pouvoit sans mensonge se dire l'aîné,

depuis qu'Esaü lui avoit vendu son droit d'aînesse. Le reste, disent les Interpretes, par rapport aux promesses de Dieu, ne consistoit qu'en circonstances figurées qui étoient nécessaires, pour accompagner et soutenir cette principale vérité. On convient du mystère; mais il est difficile de justifier de mensonge Jacob, lorsqu'il assure qu'il est Esaü. Tout ce qu'on peut dire avec saint Jérôme et saint Augustin, et plusieurs autres savans Interpretes, c'est que Dieu promet quelquefois des fautes dans les Saints, dont il ne laisse pas de tirer sa gloire, et de s'en servir même pour l'exécution des desseins de sa Providence, singuliérement dans l'ancien Testament où la vertu étoit moins épurée. C'étoit un état de servitude, un état imparfait; il ne faut pas être surpris, si ce qui n'étoit que la simple figure de la loi pure, immaculée, irrépréhensible de Jesus-Christ, s'y trouvoit quelquefois accompagné de circonstances défectueuses; il n'y a que la loi de grace qui exclut tout péché dans ses mysteres sacrés. Reprenons l'histoire de notre Epître.

Isaac supris d'entendre son fils, lui demanda comment il avoit pu trouver sitôt le gibier qu'il étoit aller chercher: Dieu a voulu, répond Jacob, que ce que je désirois se présentât à moi tout d'abord. Il étoit ordinaire dans l'ancien Testament, de rapporter à Dieu tout ce qui arrivoit d'avantageux durant la vie. Approchez-vous, mon fils, reprit son pere, afin que je vous touche, et que je reconnoisse si vous êtes mon fils Esaü. Jacob approcha, et Isaac l'ayant tâté, dit: pour la voix, c'est la voix de Jacob, mais les mains sont les mains d'Esaü. Il est très-vraisemblable qu'Isaac reconnut alors le mystere; et que, quoiqu'il se fût apperçu de l'erreur en faveur du cadet, il voulut bien le bénir, et par sa bénédiction l'établir supérieur sur son frere, et transférer en sa personne tous les avantages qui appartenoient à l'aîné, comme l'Eglise de Jesus-Christ quoique cadette, pour ainsi

dire, à la Synagogue, devoit avoir tout l'héritage et toutes les bénédictions du Ciel, qui sembloient appartenir à cette fille aînée; et les Gentils quoique les derniers venus, prendre la place des Juifs dans le Royaume de Dieu. C'est ici la réalité dont l'histoire de Jacob étoit la figure.

Jacob étoit à peine sorti de la chambre de son pere, lorsqu'Esaü entra. Il lui présenta ce qu'il venoit de lui préparer de sa chasse et lui demanda sa bénédiction. Isaac lui répondit qu'il avoit été prévenu par son cadet, et que sa bénédiction, avec tous les avantages et les prérogatives qui y étoient attachés, étoit donné. Esaü désolé, jeta des hauts cris, pleura, se plaignit, s'emporta. Isaac, qui, éclairé par la lumiere de l'Esprit-saint, découvroit dans tout ceci la conduite de la divine Providence, n'en fut pas ému et encore moins indigné. Il tâcha seulement de le consoler; et ne pouvant point révoquer ce qu'il avoit fait, se contenta de lui souhaiter quelque prospérité temporelle. *In pinguedine terræ, et in rore Cæli desuper erit benedictio tua.* Votre bénédiction, lui dit-il, sera dans la graisse de la terre, et dans la rosée du Ciel. Telles sont d'ordinaire les prospérités et les bénédictions des impies; Dieu leur accorde des prospérités temporelles dans cette vie, qui sont suivies dans l'autre du malheur Eternel. Ainsi on met à l'engrais, dit saint Grégoire, les bœufs qu'on doit mener dans peu de jours à la boucherie.

La Parabole de l'Enfant prodigue qui fait le sujet de l'Evangile de ce jour, a grand rapport avec l'histoire contenue dans l'Epître. Le Sauveur qui étoit venu singuliérement pour les pécheurs, venoit de les encourager, et de les inviter à se convertir, en déclarant à tous ceux qui l'écoutoient, la joie que cause dans le Ciel la conversion d'une ame pécheresse. Et pour les toucher davantage, il ajouta la Parabole qui suit:

Un homme, leur dit-il, avoit deux fils. La plu-

part des anciens Peres croient que ces deux fils représentent les Juifs et les Gentils : cela n'empêche point que cette Parabole ne puisse encore s'appliquer aux justes et aux pécheurs ; en effet, on voit dans toute la conduite de ce fils débauché toutes les démarches du pécheur bien marquées. Le plus jeune de ces deux fils dit à son pere de lui donner son partage, ou sa légitime, c'est-à-dire, disent les Peres, la liberté de vivre au gré de ses passions. La liberté après laquelle soupirent les enfans, n'est proprement que le libertinage. Quelque douleur que ressent le pere en voyant le mauvais parti que prend son fils, il a la condescendance de lui accorder ce qu'il demande. Dieu ne manque jamais de faire sentir au pécheur, par ses secretes inspirations, le malheur où il va se précipiter en s'éloignant de la maison de son pere ; mais Dieu ne veut point forcer notre liberté. Ce jeune libertin quitte son pere sans en avoir reçu aucun déplaisir ; et à peine est-il sorti du logis, qu'il s'en va bien loin dans une terre étrangere : quand on a vécu quelque temps dans l'innocence et qu'on quitte Dieu, on ne s'en éloigne jamais à demi : *In regionem longinquam.* On s'éloigne le plus qu'on peut des yeux de ce bon pere ; et un jeune libertin évite avec soin tout ce qui pourroit lui en rappeller le souvenir. Plus d'usage des Sacremens, plus d'exercices de piété ; le commerce avec des personnes vertueuses lui devient odieux, et à charge. *Et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriose.* Il ne s'est pas plutôt faufilé avec des libertins comme lui, que, lâchant librement la bride à ses passions, il ne tarde guere à dissiper tout ce qui lui reste de biens ; il perd tous les fruits de la plus belle éducation, toutes les plus louables inclinations du meilleur naturel ; il perd jusqu'au souvenir des devoirs les plus ordinaires de Religion, et se livre aux plus grands excès, et aux plus affreuses débauches. Le libertinage ne nourrit pas long-temps. Après que l'Enfant prodigue eut mangé,

il survint une grande famine en ces pays-là : *facta est fames valida*, et il se trouva dans une horrible indigence. Le Prodigue n'auroit jamais connu l'indigence, s'il étoit demeuré dans la maison de son pere. Le pécheur quitte Dieu pour être heureux, et il n'est point d'état, point de condition plus malheureuse ; il a plus de chagrins à dévorer, plus de déboires à souffrir, dans un jour, qu'il n'y en a à souffrir au service de Dieu durant plusieurs années. Le Prodigue trompé par le monde, abandonné de tous ses compagnons de débauche, qui ne sont amis que de la bourse des jeunes fous, ne sachant plus que devenir, se mit au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya dans sa métairie garder les pourceaux. Il avoit paru trop dur au Prodigue de vivre sous les lois du meilleur des peres ; et pour l'avoir abandonné, le voilà réduit à la plus honteuse servitude : tel est le rigoureux esclavage où le pécheur gémit, pour avoir secoué le joug de la divine Loi: il a autant de maîtres qu'il a de passions qui le dominent. Mais hélas ! quels maîtres ? des maîtres durs, impitoyables, qui exigent de lui des actions les plus basses, qui ne lui laissent aucun repos, qui le réduisent à désirer la plus sale nourriture. Un enfant de maison réduit à se nourrir des restes de la nourriture des pourceaux ! pécheurs, impies, libertins, dissimulez tant qu'il vous plaira votre pitoyable état, votre condition n'est pas meilleure. *Cupiebat implere ventrem suum de siliquis : et nemo illi dabat.* Il eût bientôt voulu se rassasier de ce que les pourceaux mangeoient, mais personne ne lui en donnoit. *De siliquis.* Quelques-uns expliquent cette nourriture de pourceaux, par des écosses de feves, ou de caroubes rouges que ces seuls vils animaux peuvent manger. L'extrême misere où il se voit réduit, le fait rentrer en lui-même : *In se reversus ;* ou, disons mieux, la miséricorde de Dieu qui le suit dans tous ses égaremens, a soin de répandre tant d'amertumes sur tous ses plaisirs,

qu'elle l'oblige enfin de rentrer en lui-même : heureux encore de ne pas étouffer cette lumiere de la grace, et de ne pas durcir contre ces pieux mouvemens. Alors comparant ce qu'il a perdu, avec ce qu'il a rencontré, comparant la paix, la doucour, et tous les avantages qu'il goûtoit dans la maison de son pere, dans cette vie chrétienne, vie unie, vie dévote, avec l'état affreux de son humiliante servitude ; il trouve le sort du moindre des serviteurs de son pere infiniment préférable au sien, et plein de cette confiance, que la grace inspire, il se determine enfin à s'aller jeter entre ses bras : *ibo ad patrem.* C'est la premiere démarche du pécheur qui pense à se convertir. Un rayon d'espérance qui vient luire au travers des tenebres de ses égaremens, acheve, pour ainsi dire, l'ouvrage de sa conversion. Retraçant dans son esprit les traits de bonté qu'il a vus en son pere, il prend un sentiment de confiance ; et quoique son pere soit le seul qu'il ait offensé, c'est le seul en qui il espere : *Ibo ad patrem.* Il ne pense point à chercher un asyle chez les amis qu'il avoit pu se faire pendant le cours de ses débauches : faux amis, amis infideles, qui après avoir profité de ses désordres, auroient été les premiers à blâmer son retour. Oui, je veux aller à mon pere, je connois son cœur, dès qu'il me verra rentrer dans mon devoir il oubliera tout. Si je n'avois de ressource que dans les hommes, je me désespérerois ; trop fiers de leur vertu, ils insulteroient à ma misere, mais je trouverai dans le cœur de mon Pere Celeste un fonds de bonté que mes offenses n'ont point affoibli et encore moins épuisé. Il me menace des feux éternels, mais il craint plus que je n'y tombe que moi-même. Voilà quels sont les véritables sentimens d'une ame pénitente ; et si les égaremens de l'Enfant prodigue sont le véritable portrait des égaremens du pécheur, son retour et toutes ses démarches sont la vraie image d'une ame véritablement pénitente.

Le retour de l'Enfant prodigue suit de près sa résolution. *Surgam*, je vais partir, et il part; j'irai trouver mon pere : *Ibo ad patrem*, et il est déjà aux pieds de son pere. Tout délai, en matiere de conversion, est pernicieux; on ne se convertit point quand on differe de se convertir. *Cùm adhuc longè esset.* D'aussi loin que son pere l'apperçoit touché de compassion, il court à lui, l'embrasse et le baise. Dieu fait ici son portrait après avoir fait celui de l'Enfant prodigue. Quelque joie qu'eût ce pere du retour de son fils, ne devoit-il pas la dissimuler, ne devoit-il pas du moins reprocher à ce jeune libertin, et son éloignement, et ses désordres ? c'est ainsi que les hommes les plus doux, les plus compatissans pensent et agissent; mais Dieu agit bien autrement. A peine donne-t-il le temps à ce pécheur converti de lui dire : mon pere, je suis coupable envers le Ciel et à vos yeux; je ne mérite plus qu'on m'appelle votre fils; traitez-moi comme l'un de vos valets. *Citò proferte stolam primam :* Qu'incessamment on lui apporte sa premiere robe : *Citò.* Qu'on lui mette un anneau au doigt, et qu'on lui donne des souliers les plus propres. Bon Dieu ! que ce détail est mystérieux ! qu'il est consolant ! qu'il dit de choses ! le Démon peut-il se servir du nombre et de l'énormité de nos péchés, de la sévérité même de la justice de Dieu, pour nous jeter dans le désespoir, et pour nous éteindre notre confiance ? Hélas ! la liberté succede à la tendresse : on le rétablit dans ses droits à l'heure même qu'il entre dans son devoir; on l'habille aussi somptueusement que s'il n'avoit pas dissipé sa légitime. Si le fils revient vîte de sa rebellion et de ses désordres, le pere est encore plus prompt à lui rendre son amitié. Il veut même que sa joie éclate par une fête. Amenez le veau gras, mangeons et faisons grand'chere : car mon fils que voici, étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé. Que ces figures, Seigneur, me sont avantageuses !

vous avez pris plaisir à vous y peindre vous-même, à vous y faire connoître par ces traits de bonté qui vous sont si propres, et qui font votre caractere. Vos caresses, vos libéralités en faveur d'un pécheur converti, vont si loin, qu'elles donnent de la jalousie, pour ainsi dire, aux justes.

On étoit à table, et la musique accompagnoit la bonne chere, quand le fils aîné revenant de la campagne, entendit le son des instrumens, et apprit le sujet de cette fête. Il en est jaloux, il en témoigne son étonnement, et en fait même quelques plaintes à son père. Mais le pere également pere de l'un et de l'autre, après avoir marqué au premier la considération qu'il a pour lui, prend en main la cause du second : *Epulari*, dit-il, *gaudere oportebat ;* pouvois-je me dispenser de régaler votre frere dans la conjoncture présente ? Ne falloit-il pas lui marquer la joie que j'ai de son retour ? Mais quelle nécessité, dites-vous, de faire une fête pour un sujet si indigne ; vous parlez en étranger ; vous ne pensez pas que je suis son pere, et qu'il est mon fils. *Mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est.* Il étoit perdu pour moi, je ne le comptois plus au nombre des miens, et je le revois ce fils que j'avois tant pleuré ; dont je croyois la perte assurée ; je le vois revivre, contre toute espérance. Le Sauveur pouvoit-il encourager, solliciter, engager d'une maniere plus amoureuse et plus efficace le pécheur à se convertir ? Pouvoit-il nous découvrir les sentimens de son cœur envers les pécheurs, d'une maniere plus engageante ? O que cela prouve bien ce que cet aimable Sauveur nous avoit dit ailleurs : qu'il y a plus de joie dans le Ciel pour un seul pécheur qui fait pénitence, que pour quatre-vingt-dix-neuf justes qui n'en ont pas besoin : *Qui non indigent pœnitentiâ.* Mais en voyant comment l'Enfant prodigue est reçu de son pere, et avec quelle promptitude il est revêtu de sa premiere robe à l'instant de son retour, se trouvera-t-il des Ministres de

Jesus-Christ qui rebutent durement le pécheur ; qui lui refusent pendant des temps infinis sa réconciliation avec Dieu, et qui fassent échouer sa conversion par des duretés et des difficultés que Dieu condamne ? On ne doit pas blâmer néanmoins les sages délais que les Ministres de l'Eglise apportent aussi quelquefois à la réconciliation du pécheur. Ils ne voient pas, comme le Seigneur, le fond du cœur, et il est des circonstances où ils doivent s'en assurer par les œuvres.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DA, quæsumus Domine, nostris affectum jejuniis salutarem : ut castigatio carnis assumpta, ad nostrarum vegetationem transeat animarum. Per Dominum, etc.

DONNEZ, Seigneur, un effet salutaire à nos jeûnes, afin que la mortification de notre corps, serve à entretenir la santé et la vigueur de nos ames. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Livre de la Genese. Chap. 27.

IN diebus illis : Dixit Rebecca filio suo Jacob : Audivi patrem tuum loquentem cum Esaü fratre tuo, et dicentem ei : Affer mihi de venatione tua, et fac cibos ut comedam et benedicam tibi coram Domino antequam moriar. Nunc ergo fili mi, acquiesce consiliis meis : et pergens ad gregem, affer mihi duos hœdos optimos, ut faciam ex eis escas patri tuo, quibus libenter nescitur : quas cum intuleris, et comederit, benedicat tibi prinsquàm moiatur. Cui ille respondit : Nosti quòd Esaü frater meus homo pilosus sit, et ego lenis : si attrectave-

EN ces jours-là, Rebecca dit à son fils Jacob : j'ai entendu Isaac votre pere qui parloit à votre frere Esaü, et qui lui disoit : apportez-moi de ce que vous aurez pris à la chasse, et faites-m'en cuire quelque chose ; afin que j'en mange, et que je vous bénisse en présence du Seigneur, avant ma mort. Suivez donc maintenant, mon fils, le conseil que je vais vous donner : allez-vous-en au troupeau, et apportez-moi des meilleurs chevreaux, afin que j'en prépare à votre pere une sorte de mets que je sais qu'il aime ; qu'après que vous lui en aurez présenté, et qu'il en aura mangé, il

rit me pater meus, et-sen-serit, timeo ne putet me sibi voluisse illudere, et inducam super maledictionem pro benedictione. Ad quem mater: In me sit, aït, ista maledictio, fili mi: tantùm audi vocem meam, et pergens, affer quæ dixi. Abiit, et attulit, deditque matri. Paravit illa cibos, sicut velle noverat patrem illius. Et vestibus Esaü valdè bonis, quas apud se habebat domi, induit eum: pelliculasque hœdorum circumdedit manibus, et colli nuda protexit. Deditque pulmentum, et panes, quos coxerat, tradidit. Quibus illatis, dixit: Pater mi! At ille respondit: Audio. Quis es tu, fili, mi! Dixitque Jacob: Ego sum primogenitus tuus Esaü: feci sicut præcepisti mihi: surge, sede, et comede de venatione me ut benedicat mihi anima tua. Rursumque Isaac ad filium suum: Quomodò, inquit, tam citò invenire potuisti, fili mi! Qui respondit: voluntas Dei fuit ut citò occurreret mihi quod volebam. Dixitque Isaac: Accede huc, ut tangam te fili mi, et probem utrùm tu sis filius meus Esaü, an non. Accessit ille ad patrem, et palpato eo, dixit Isaac: Vox quidem, vox Jacob est: sed manus, manus sunt Esaü. Et non cognovit eum, quia pilosæ manus similitudinem majoris ex-

vous donne sa bénédiction avant qu'il meure. Jacob répondit : vous savez que mon frere Esaü a le corps tout velu, je n'ai point de poil. Si mon pere vient à me toucher avec la main, et à me tater, je crains qu'il ne s'imagine que j'ai voulu le tromper, et que je n'attire sur moi sa malédiction, au lieu de sa bénédiction. Rebecca lui répartit : que cette malédiction retombe sur moi, mon fils ; écoutez-moi seulement, et allez quérir ce que je vous ai dit. Il y alla, il l'apporta, et le donna à sa mere, qui en prépara un mets, comme elle savoit qu'il l'aimoit. Elle revêtit ensuite Jacob des plus beaux habits d'Esaü, qu'elle gardoit chez elle, et elle lui couvrit les mains et le cou avec les peaux de ces chevreaux ; puis elle lui donna ce qu'elle avoit préparé à manger, et les pains qu'elle avoit cuits, Jacob les servit devant son pere, et lui dit : mon pere : qu'y a-t-il, répondit Isaac, qui êtes-vous, mon fils! Jacob répondit : je suis votre fils Esaü, votre fils aîné ; j'ai fait ce que vous m'avez ordonné, levez-vous, asseyez-vous, et mangez de ma chasse, afin que vous me bénissiez. Isaac ajouta : mais comment avez-vous pu, mon fils, rencontrer sitôt quelque chose ! il répondit : Dieu a voulu que ce que je cherchois se présentat aussitôt à moi. Isaac lui dit encore : approchez-vous de

presserant. Benedicens ergo illi, ait: Tu es filius meus Esaü! Respondit, ego sum. At ille: Affer mihi, inquit, cibos de venatione tua, fili mi, ut benedicat tibi anima mea. Quos cum oblatos comedisset, obtulit ei etiam vinum. Quod hosto, dixit ad eum: Accede ad me, et da mihi osculum, fili mi. Accessit, et osculatus est eum. Statimque ut sensit vestimentorum illius fragrantiam, benedicens illi, ait: Ecce odor filii mei, sicut odor agri pleni, cui benedixit Dominus. Det tibi Deus de rore Cæli, et de pinguedine terræ, abundantiam frumenti et vini. Et serviant tibi populi, et adorent te tribus: esto Dominus fratrum tuorum, et incurventur ante te filii matris tuæ. Qui maledictus: et qui benedixerit tibi, sit ille maledictus: et qui benedixerit tibi, benedictionibus replcatur. Vix Isaac sermonem impleverat: et egresso Jacob foras, venit Esaü, coctosque de venatione cibos intulit patri, dicens: Surge pater mi, et comede de venatione filii tui, ut benedicat mihi anima tua. Dixitque illi Isaac: Quis enim es tu! Qui respondit: Ego sum filius tuus primogenitus Esaü. Expavit Isaac stupore vehementi et ultrà quàm credi potest, admirans, ait: Quis igitur

moi, mon fils, afin que je vous touche, et que je m'assure si vous êtes mon fils Esaü ou non. Jacob s'approcha de son pere; et Isaac l'ayant taté de la main, il dit: pour la voix, c'est la voix de Jacob, mais les mains, sont les mains d'Esaü, et il ne le reconnut point, parce que ses mains étant couvertes de poil, parurent toutes semblables à celles de son aîné. Isaac lui donna donc sa bénédiction, et lui dit: êtes-vous mon fils Esaü? je le suis, répondit Jacob. Isaac ajouta: mon fils, apportez-moi à manger de votre chasse, afin que je vous bénisse. Jacob lui présenta à manger; et après qu'il eût mangé, Jacob lui présenta aussi du vin, qu'il but. Il lui dit ensuite: approchez-vous de moi, mon fils, et venez me baiser. Jacob s'approcha, et le baisa; et aussi-tôt Isaac ayant senti la bonne odeur de ses habits, il le bénit, et lui dit: voilà l'odeur de mon fils, qui est semblable à l'odeur d'un champ bien rempli et comblé de la bénédiction du Seigneur. Que le Seigneur verse la rosée du Ciel sur vos champs, et qu'il engraisse vos terres, pour produire une abondance de bled et de vin. Que les peuples vous soient assujettis, et que les Tribus se prosternent devant vous; soyez le Seigneur de vos freres, et que les fils de votre mere s'inclinent pro-

ille est, qui dudum captam venationem attulit mihi, et comedi ex omnibus priusquàm tu venires! benedixique ei, et erit benedictus. Audítis Esaü sermonibus patris irrugiit clamore magno: et consternatus, ait: Benedic et tam et mihi, pater mi. Qui ait: Venit germanus tuus fraudulenter, et accepit benedictionem tuam. At ille subjunxit: Justè vocatum est nomen ejus Jacob: supplantavit enim me in altera vice: primogenita mea ante tulit, et nunc secundò surripuit benedictionem meam. Rursùmque ad patrem: Numquid non reservasti, ait, et mihi benedictionem! respondit Isaac: Dominum tuum illum constitui; et omnes fratres ejus serviuti illius subjugavi: frumento et vino stabilivi eum; et tibi post hæc, fili mi, ultrà quid faciam! Cui Esaü: Num, unam, inquit, tantùm benedictionem habes, pater! Mihi quoque, obsecro ut benedicas. Cumque ejulátu magno fleret, motus Isaac, dixit ad eum: In pinguedine terræ, et in rore cœli desuper erit benedictio tua.

fondément en votre présence; que celui qui vous maudira soit maudit lui-même; et que celui qui vous bénira, soit comble de bénédictions. A peine Isaac avoit-il achevé ces paroles, et Jacob ne faisoit que de sortir d'auprès de lui, lorsqu'Esaü arriva, et vint apporter à son pere ce qu'il lui avoit fait cuire de sa chasse, en lui disant: levez-vous, mon pere, et mangez de la chasse de votre fils, afin que vous me donniez votre bénédiction. Isaac lui répondit: et qui êtes-vous? Esaü lui répondit: je suis Esaü votre fils aîné. Isaac frappé d'un étonnement, et admirant au-delà de tout ce qu'on en peut croire, ce qui étoit arrivé, il lui dit: qui est donc celui qui m'a déjà apporté ce qu'il avoit pris à la chasse! j'ai mangé de tout ce qu'il m'a servi avant votre arrivée, et je lui ai donné ma bénédiction, et il sera béni. Esaü, à ce discours de son pere, jetta de grands cris comme un lion qui rugit, étant dans une extrême consternation, il dit à son pere: donnez-moi aussi votre bénédiction, mon pere. Isaac répondit: votre frere est venu me surprendre, et il a reçu la bénédiction qui vous etoit due. Esaü ajouta: c'est avec justice qu'on lui a donné le nom de Jacob; car voici déjà la seconde fois qu'il m'a supplanté. Il m'a enlevé mon droit d'aînesse; et voici qu'il vient encore de dérober la bénédiction qui m'étoit due; et s'adressant à son pere: ne m'avez-vous pas, lui dit-il, reservé aussi une bénédiction! Isaac répondit: je l'ai établi votre maître; je lui ai assu-

jetti tout ses freres ; je lui ai donné pour nourriture le vin et le froment, et après cela, mon fils, que puis-je faire pour vous ? Esaü répartit : n'avez-vous donc, mon pere, qu'une seule bénédiction ! je vous conjure de me bénir aussi ; et comme il pleuroit en jetant de grands cris, Isaac touché de compassion, lui dit : votre bénédiction sera dans la graisse de la terre, et dans la rosée du Ciel, qui vient d'en haut.

Le Livre de la Genese est le premier du Pentateuque, qui signifie cinq Volumes : c'est le nom que les Grecs ont donné aux cinq Livres écrits par Moïse. Ces cinq Livres sont : la Genese, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. La Genese contient l'histoire de 2369 ans, depuis la création du monde, ou environ.

RÉFLEXIONS.

Rebecca dit à son fils Jacob. Tout est mystere, tout est figure du nouveau Testament dans l'ancien. Esaü et Jacob, freres jumeaux, portés en même-temps dans le même sein, nés à la même heure : quel sort différent n'ont-ils point ? l'aîné se voit privé du droit d'aînesse et de toutes les prérogatives et bénédictions qu'il avoit droit d'attendre, et dont son pere vouloit le combler, et le puîné entre dans tous les droits de l'aîné et prend sa place. Qui ne voit dans cette figure le peuple Juif et les Gentils vivement représentés ? Dieu a été de toute éternité le pere commun de tous les hommes ; mais la prédilection avoit toujours été pour le peuple Juif. C'étoit le fils aîné dans la maison du pere de famille. Toutes les faveurs, tous les privileges étoient pour lui. Seul éclairé de la connoissance du vrai Dieu, seul dépositaire de ses secrets et de ses mysteres, seul consacré à son vrai culte, que de merveilles du Ciel en sa faveur ! quelle bonté de Dieu envers cette privilégiée nation ! malgré la grossiéreté de son humeur, la perversité de son naturel, l'indocilité de son esprit, l'ingratitude de son cœur, la bizarrerie de toute sa conduite. Mais enfin, ayant mis le comble à son iniquité, par

le déicide commis dans la personne adorable du Messie, elle s'est vue supplantée, pour ainsi dire, par les Gentils, à qui on peut dire qu'elle avoit comme vendu son droit d'aînesse, par son idolâtrie, en rendant tant de fois un culte sacrilege à leurs faux Dieux. Les Gentils convertis à la foi, ont pu dire à Dieu comme Jacob : nous sommes votre fils aîné, c'est-à-dire, nous sommes entrés en possession de toutes les faveurs que vous aviez eu dessein de lui faire s'il eût gardé vos commandemens, s'il eût voulu reconnoître le Messie. S'étant rendu indigne de vos bienfaits, nous avons pris sa place. A la vérité, nous sommes venus à la derniere heure : mais prompts à vous obéir, nous avons soumis notre esprit à la foi dès que nous avons vu paroître sa lumiere, et nous sommes allés au travail dès que vous nous avez appelés. Revêtus des plus beaux habits d'Esaü, mais qu'il ne portoit plus, c'est-à-dire, saisis de ces Livres saints dont les Juifs ne faisoient plus qu'un mauvais usage, nous y avons reconnu le caractere de l'Esprit-Saint dont ils n'étoient plus animés. Profitant donc de ce que les Juifs avoient de plus précieux, et dont ils ne se servoient plus, nous n'avons pu manquer, Seigneur, de vous plaire ; et devenus les bien-aimés de votre Eglise, figurée, pour ainsi dire, par Rebecca, nous vous avons présenté les mets qu'elle nous avoit préparés elle-même selon votre goût : ils vous ont plu, aussi-bien que notre promptitude à vous obéir, notre empressement à vous plaire, et vous nous avez bénis. *Vox quidem, vox Jacob est : sed manus, manus sunt Esaü.* Ce ne sont point les belles paroles qui attirent les bénédictions, c'est aux mains qu'on fait attention : on connoît le fils bien-aimé aux œuvres. Ce ne sont pas les discours des belles choses qui seront justifiés, mais ceux qui les pratiquent. En fait de salut, les mains sont plus éloquentes et plus persuasives que la langue. La

voix trompe : c'est aux fruits qu'on reconnoît l'arbre. Il n'y a que celui qui met les vérités en pratique qui soit sincere ; c'est celui-là, dit saint Jacques, que sa conduite rendra heureux : *Hic salvus erit.*

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 15.

IN illo tempore, dixit Jesus Pharisæis et Scribis Parabolam istam : homo quidam habuit duos filios : et dixit adolescentior ex illis patri : pater, da mihi portionem substantiæ, quæ me contingit. Et divisit illis substantiam. Et non post multos dies, congregatis omnibus, adolescentior filius peregrè profectus est in regionem longinquam : et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè. Et postquam omnia consummasset, facta est fames valida in regione illa, et ipse cœpit egere. Et abiit, et adhæsit uni civium regionis illius. Et misit illum in villam suam, ut pasceret porcos. Et cupiebat implere ventrem suam de siliquis, quas porci manducabant : et nemo illi dabat. In se autem reversus, dixit : quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hic fame pereo ! surgam et ibo ad Patrem meum, et dicam ei : Pater ! peccavi in Cœlum et coram te : jam non sum dignus vocari filius

EN ce temps-là, Jesus dit aux Scribes et aux Pharisiens cette parabole : un homme avoit deux fils. Le plus jeune dit à son pere : mon pere, donnez-moi mon partage ; et le pere leur partagea son bien. Quelque temps après, le cadet ayant tout ramassé, alla voyager dans un pays éloigné, et il y dissipa en débauches tout ce qu'il avoit. Après qu'il eut tout mangé, il survint une grande famine en ce pays-là, et il se trouva dans l'indigence. Alors il se mit au service d'un des habitans du pays, qui l'envoya dans la métairie garder les pourceaux ; et il eût bien voulu se rassasier de ce que les pourceaux mangeoient : mais personne ne lui en donnoit. Enfin, étant rentré en lui-même, il dit : combien y a-t-il de valets dans la maison de mon pere, qui ont du pain en abondance ; et moi je meurs ici de faim, je vais partir ! j'irai à mon pere, et je lui dirai : mon pere, je suis coupable envers le Ciel et à vos yeux, je ne mérite plus qu'on m'appelle votre fils ; traitez-moi comme l'un de vos va-

tuus : fac me sicut unum de mercenariis tuis. Et surgens : venit ad patrem suum. Cùm autem adhuc longè esset, vidit illum pater ipsius, et misericordiâ motus est, et accurrens cecidit super collum ejus, et osculatus est eum. Dixitque ei filius : pater ! peccavi in cœlum, et coram te : jam non sum dignus vocari filius tuus. Dixit autem pater ad servos suos ; citò proferte stolam primam, et induite illum, et date annulum in manum ejus, et calceamenta in pedes ejus : et adducite vitulum saginatum, et occidite, et manducemus, et epulemur : quia hic filius meus mortuus erat, et revixit ; perierat, et inventus est. Et cœperunt epulari. Erat autem filius ejus senior in agro : et cùm veniret, appropinquaret domui, audivit simphoniam, et chorum : et vocavit unum de servis, et interrogavit quid hæc essent. Isque dixit illi : Frater tuus venit, et occidit pater tuus vitulum saginatum, quia salvum illum recepit. Indignatus est autem, et nolebat introire. Pater ergo illius egressus, cœpit rogare illum. At ille respondens, dixit patri suo : ecce tot annis servio tibi, et nunquam mandatum tuum præterivi, et nunquam dedisti mihi hædum, ut cum amicis meis

lets. Il partit donc, et s'en alla à son pere. Comme il étoit encore éloigné, son pere l'apperçut, et touché de compassion, il courut à lui, l'embrassa, et le baisa. Mon pere, lui dit son fils, je suis coupable envers le Ciel, et à vos yeux ; je ne mérite plus qu'on m'appelle votre fils. Alors le pere dit à ses serviteurs : apportez promptement son premier habit, et habillez-le ; mettez-lui un anneau au doigt, et donnez-lui des souliers. Amenez le veau gras, tuez-le, mangeons et faisons grand'chere ; car mon fils que voici étoit mort, et il est ressuscité : il étoit perdu et il est retrouvé, et ils se mirent à faire grand'chere. Cependant le fils aîné, qui étoit dans les champs, revenant, et approchant de la maison, entendit qu'on chantoit et qu'on dansoit. Il appella aussi-tôt un des serviteurs, et s'informa de ce que c'étoit. C'est, lui dit le serviteur, que votre frere est de retour, et votre pere a fait tuer le veau gras ; parce qu'il l'a recouvert sain et sauve. L'aîné en eut du chagrin, et ne vouloit point entrer ; si bien que son pere sortit, et se mit à le prier. Mais il répondit à son pere : il y a tant d'années que je vous sers, sans avoir jamais contrevenu à vos ordres ; néanmoins vous ne m'avez jamais donné un chevreau pour régaler mes amis. Mais votre fils que voilà, qui a

emularer : sed postquam filius tuus hic, devoravit substantiam suam cum meretricibus, venit, occidisti illi vitulum saginatum. At ipse dixit illi Fili, tu semper mecum es, et omnia mea tua sunt: epulari autem et gaudere oportebat, quia frater tuus hic mortuus erat et revixit perierat, et invintus est.

mangé son bien avec des femmes débauchées, à peine a-t-il été de rétour, que vous avez fait tuer le veau gras pour lui. Mon fils, lui dit son pere, vous êtes toujours avec moi, et tout ce qui est à moi, est à vous : mais il falloit bien faire un festin et se réjouir ; parce que votre frere que voici, étoit mort, et il est ressuscité ; il étoit perdu, et il est retrouvé.

MÉDITATION.

Sur la parabole de l'Enfant prodigue.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ dans quels égaremens, et dans quels malheurs on se précipite, dès que, dégoûté du service de Dieu, on secoue le joug doux et léger du meilleur de tous les peres, pour ne suivre plus que son propre caprice, son penchant et l'inclination vicieuse de sa propre liberté, qui dégénere bientôt en libertinage. Jesus-Christ a pris soin de nous décrire toutes les démarches du pécheur, dans la parabole de l'Enfant prodigue. *Le plus jeune dit à son pere : mon pere, donnez-moi mon partage*, et le pere y consent. La jeunesse fut toujours l'âge le plus funeste à l'innocence. Le défaut de maturité, le manque d'expérience, la vivacité et la fougue des passions, la légéreté, le mauvais exemple : tout concourt dans une jeune personne à lui faire secouer le joug de la dépendance, et à l'égarer. Quel sujet avoit ce jeune homme de quitter son pere ? Nourri délicieusement, servi par un grand nombre de domestiques ; chéri, respecté, il vivoit dans l'abondance et sans souci. On prévenoit ses plus petits besoins : tout

concouroit à le rendre heureux et tranquille, et l'espérance d'un riche héritage mettoit le comble à sa félicité, lorsque par un caprice insensé, il renonce à tous ces avantages; et ennuyé d'une dépendance qui faisoit tout son bonheur, il quitte la maison de son pere, et veut être seul, pour ainsi dire, l'artisan de sa fortune et de son sort. Ainsi agit tous les jours le pécheur, las d'être trop heureux au service de Dieu, il s'ennuie de mener une vie réglée. Une trop longue tranquillité le dégoûte; il croit de trouver dans l'égarement, un plaisir d'un nouveau goût. On quitte cette source d'eau vive pour aller creuser des citernes pleines de boue. Quelle plus douce tranquillité, quel sort plus heureux que celui d'un homme de bien? *Peregrè profectus est.* L'Enfant prodigue n'eut pas plutôt perdu de vue son pere, qu'il oublia ses bienfaits. Il fit bien de chemin en peu de temps, et il se trouva bientôt dans une terre étrangere, où n'étant plus retenu par aucun reste de religion, de bienséance et d'honneur, il se livra à ses passions, et en devint la triste victime. On ne s'éloigne jamais de Dieu, qu'on ne s'égare bien loin. Le premier pas est toujours une funeste chûte. On est bientôt entraîné par le torrent, dès qu'on ne se tient plus à cette pierre immobile. La descente est rapide, le penchant est violent, dès qu'on a fait le premier pas, on ne marche plus, on court, on se précipite dans l'abyme. Les personnes qui ont été les plus pieuses, si elles viennent à se pervertir, donnent dans les plus grands excés. On oublie Dieu, on s'oublie soi-même. La foi s'éteint, la raison s'affoiblit, la seule passion regne, et quels désordres ne cause-t-elle pas dans une ame quand elle devient esclave de la passion? Une personne religieuse se dégoûte-t-elle de son état, se dément-elle de sa profession, s'éloigne-t-elle de Dieu par une vie peu réguliere: quels égaremens, Seigneur, en peu de jours! l'aveuglement, l'in-

sensibilité, l'abandon de Dieu suivent de près les premiers désordres : *In regionem longinquam.* On est bientôt réduit à la derniere misere : *Cœpit egere.* Le besoin et la disette si peu connus dans la maison de son pere, obligerent le prodigue à se faire valet pour ne pas mourir de faim. Tel est le sort de ceux qui quittent Dieu. On craint d'être trop gêné à son service : eh ! Seigneur ! quel vil esclave plus gêné, plus tourmenté qu'un libertin ! heureux du moins si la vue de sa misere, lui inspiroit un sincere retour !

SECOND POINT.

Considérez avec quelle bonté, avec quelle sagesse, Dieu ménage toutes choses pour la conversion d'un pécheur : *In se reversus ;* l'Enfant prodigue commence à rentrer en lui-même : c'est la premiere démarche du pécheur, qui, touché de la grace, pense sérieusement à se convertir. Les mondains, les libertins, ne craignent rien tant que de rentrer en eux-mêmes, ils y voient tant de déréglemens qui les effraient, ils y entendent tant de remords qui les alarment, et c'est pour cela qu'on vit dans un tumulte continuel dans le monde, parties de plaisir, assemblées, promenades, spectacles profanes, jeu. De quel œil une femme mondaine regarde-t-elle quelques jours de retraite ? O mon Dieu ! que votre miséricorde est aimable ! dans le temps que le pécheur vous oublie le plus, et s'éloigne davantage de vous, vous vous rapprochez le plus de lui ! *In se autem reversus.* Les réflexions salutaires que fait le Prodigue sur le pitoyable état où il se voit réduit ; la comparaison touchante de ce qu'il est, loin de chez lui, et de ce qu'il étoit dans la maison de son pere, lui font sentir sa folie et son pitoyable égarement. Heureux le moment où le pécheur, à la faveur de cette lumiere surnaturelle, découvre ses erreurs, et considere à loisir l'indignité de son esclavage !

Représentez-vous un malade qui a été quelque temps dans le délire, lorsque son sang s'étant rassis et les esprits calmés, il découvre ou il apprend toutes ses extravagances. C'étoit un point de sa folie de s'imaginer qu'il étoit Roi ; il affectoit des airs de Souverain, il parloit, il commandoit en Prince, tandis qu'il étoit enchaîné comme un esclave ; et tous les gens de bons sens, et ses véritables et sages amis gémissoient d'entendre ses extravagances, et déploroient son malheur. Quand la raison n'est pas captivée par la passion, pour peu qu'on ait de bon sens, on condamne les désordres d'une vie déréglée ; un bon esprit peut-il trouver du goût dans ce qui doit lui faire horreur, et le faire gémir durant toute l'éternité ? Eh ! Seigneur ! qu'un peu de réflexions sur les malheurs inévitables qui accompagnent l'état du pécheur, même dès cette vie, rameneroit d'ames de leurs égaremens ! et pourquoi ne pas faire ces réflexions, dans le temps que je puis en profiter ? Attends-je de les faire à l'heure de la mort, ou durant toute l'éternité, lorsqu'elles me seront inutiles, lorsqu'elles ne serviront qu'à augmenter mes tourmens, ma rage et mon désespoir ? Mais que celles que fait le Prodigue sont efficaces ! *Surgam et ibo ad patrem.* C'en est fait, plus de délai, plus de demain. Il se détermine à partir pour s'en retourner à son pere, et il part. Projets de réforme, conversions déterminées pour l'avenir ; fleurs sans fruits, leurre qui endort le pécheur et qui le perd. *Ibo ad patrem ;* une véritable contrition inspire toujours de la confiance. Je suis pécheur, il est vrai, mon Dieu ! mais vous êtes mon pere : je mérite d'être puni, et vous auriez raison de me perdre ; mais en manquez-vous de me sauver ? Pourriez-vous oublier ce que je vous coûte ? songez que c'est un fils qui réclame votre miséricorde, et si malgré tous mes désordres, vous n'avez pas laissé d'être mon pere, quelque criminel que je sois, vous

vous souviendrez encore que je suis votre fils. Le Sauveur, après nous avoir fait le portrait du pécheur dans la personne de l'Enfant prodigue, nous fait le sien dans celui du pere de ce fils converti. D'aussi loin que le pere de l'Enfant prodigue apperçoit ce fils qui revient, il court l'embrasser; loin de lui reprocher son ingratitude et ses égaremens, il a tant de joie de son retour, qu'il ne peut point contenir sa joie. Fête, festin, réjouissance, voilà à quoi se réduit toute la colere, pour ainsi dire, d'un pere si justement irrité. La libéralité accompagne la tendresse : *Citò proferte stolam primam.* On le rétablit dans tous ses droits, au moment qu'il rentre dans son devoir. O mon Dieu! et après cela il y a des pécheurs qui refusent de retourner à vous, manque de confiance!

Ce ne sera pas moi, Seigneur; car sans délai et sans crainte, je viens à vous, pour ne m'en séparer jamais, avec le secours de la grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Surgam et ibo ad patrem. Luc. 15.

Je ne veux plus rester dans mon égarement, ô le meilleur de tous les peres! et je viens à vous pour toujours.

Beati qui habitam in domo tua Domine. Psal. 83.

Heureux, ô mon Dieu! ceux qui ne s'éloignent jamais de vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ

1.° RECONNOISSEZ dans cette Parabole de l'Enfant prodigue, et la folie et les égaremens du pécheur, et la bonté infinie du Pere des miséricordes. Mais en détestant les uns et admirant l'autre, comprenez le sens de tous les deux. Ne renvoyez point votre conversion, et revenez incessamment avec confiance à Dieu, de qui on est toujours bien reçu quand on retourne à lui de bonne

bonne foi. Refaites souvent cette Méditation, relisez-la de temps en temps; rien n'est plus propre pour ranimer notre confiance, et nous exciter à une véritable contrition. Dites-vous souvent à vous-même : j'ai besoin de me convertir ; certainement je ne voudrois point mourir dans mon égarement et dans la disgrace de mon Dieu, de mon pere ; je veux retourner à lui : je veux y retourner quelque jour, pourquoi non pas aujourd'hui ? Crains-je que ce ne fût trop tôt, si c'étoit ce jour même ? Crains-je d'être trop tôt dans ses bonnes graces, si j'y rentre moins tard ? Crains-je qu'il me pardonne trop tôt mes égaremens, s'il me les pardonnoit sur l'heure ? Ces réflexions sont concluantes, elles sont solides ; faites-les souvent.

2.° Ne restez jamais un moment dans le péché. Si vous avez le malheur d'y être tombé, demandez-en pardon de tout votre cœur, sur l'heure même, et ne passez pas le jour, s'il se peut, sans vous en confesser : *Non tardes converti ad Dominum.* Quelle erreur, mais quel danger de renvoyer sa conversion à un Dimanche ou à un jour de Fête ! Que de gens damnés pour n'avoir différé leur conversion que d'un jour ! Gardez-vous bien de compter trop sur la bonté de Dieu, en espérant de le trouver toujours prêt à nous recevoir à pénitence. Ce n'est point là une confiance, c'est une criminelle présomption, qui d'ordinaire est suivie de l'impénitence finale. Ayez une conduite plus chrétienne. Comptez sur la miséricorde du Seigneur, mais n'en abusez pas.

LE TROISIEME DIMANCHE DE CARÊME.

CE troisieme Dimanche est appellé communément le Dimanche du *Démon muet*, dont l'Evan-

gile de la Messe du jour contient l'histoire. On l'appelle aussi le Dimanche *, *Oculi*, du premier mot de l'Introït ; comme on a donné le nom de *Reminiscere*, pour la même raison, au Dimanche précédent, et celui de *Lætare* au quatrieme Dimanche. On l'appelloit anciennement le Dimanche *des Scrutins*, c'est-à-dire, de l'examen des Catéchumenes, que l'on disposoit pour recevoir le baptême à la fin du Carême ; parce que le premier de ces Scrutins se faisoit dès ce jour. Les Grecs l'ont appellé le Dimanche *du Bois précieux et vivifiant*, c'est-à-dire, *de la Croix*, qu'ils nomment d'un seul mot, *Stavreproscinese*. Comme c'est ici la semaine de la mi-Carême, les Fideles ont toujours redoublé leur dévotion et leur ferveur, à mesure qu'on approchoit de ces jours sacrés, où l'Eglise célebre les grands Mysteres de notre rédemption, en célébrant les Mysteres de la passion, de la mort et de la résurrection du Sauveur du monde.

L'Introït de la Messe est pris du seizieme Verset du Pseaume vingt-quatrieme : ce Pseaume, comme on a déjà dit, est une affectueuse priere d'un homme extrêmement affligé, qui persécuté par ceux-mêmes qu'il a le plus comblés de biens, ne trouve de consolation dans l'amertume de son cœur, qu'en Dieu seul en qui il met toute sa confiance. David, persécuté vivement par son fils Absalon, implore le secours de Dieu dans son affliction ; et considérant ses maux comme les justes peines de ses péchés, il entre dans de grands sentimens de pénitence. Nulle personne affligée, et sur-tout durant les plus violentes tentations, à qui ce Pseaume ne convienne. *Oculi mei semper ad Dominum, quia ipse evellet de laqueo pedes meos* : que le feu de la persécution s'allume tous les jours davantage ; que les ennemis mettent tout en usage pour me perdre, j'aurai toujours les yeux attachés sur le Seigneur, persuadé qu'il me délivrera des

pieges de mes ennemis, et que pourvu que je ne perde jamais de vue ce point fixe du Ciel, cet Astre bienfaisant qui regle tout l'Univers, je n'ai à craindre aucun naufrage. *Respice in me et miserere mei, quoniam unicus et pauper sum ego.* Mais inutilement aurois-je les yeux et le cœur tournés vers vous, ô mon Dieu! si vous ne jetez sur moi un regard favorable? Que mes péchés ne vous rebutent point, ô Dieu de miséricorde! daignez tourner aussi vos yeux sur moi; destitué de tout secours, que je devienne l'objet de votre compassion. Je ne trouve qu'infidélité dans mes meilleurs amis, qu'ingratitude dans ceux que j'ai le plus comblé de bienfaits, que dissimulation, que mauvaise foi parmi les hommes. Tant que la fortune m'a ri, tant que j'ai été dans la prospérité, je me suis vu entouré de flatteurs et de courtisans; mais je me suis vu isolé, abandonné, dès qu'on m'a vu dans la disgrace: *Unicus et pauper sum ego.* Vous seul, ô mon Dieu! êtes toute ma consolation, mon appui et ma force. *Ad te, Domine, levavi animam meam.* Rien ne me soutient que votre bonté et la vue de votre miséricorde. Je ne cesse aussi d'élever mon cœur vers vous, Seigneur; je mets en vous seul ma confiance, ô mon Dieu! *In te confido, non erubescam:* que je n'aie pas, ô mon Dieu! la honte de me voir abandonné de vous.

L'Epître de ce jour est une exhortation que saint Paul fait aux Ephésiens, de se rendre les imitateurs de Dieu et de Jesus-Christ, en aimant notre prochain comme Dieu nous a aimés; il les exhorte à régler leurs paroles, à être toujours reconnoissans des graces de Dieu, et à vivre en enfans de lumiere.

Estote imitatores Dei, leur dit-il, *sicut filii carissimi.* Soyez les imitateurs de Dieu comme étant ses enfans bien-aimés. Le modele est bien parfait, il est grand; mais le conseil, pour ne pas dire le

commandement, est sans réplique. Jesus-Christ ne vous en propose pas un moins relevé, un moins noble. *Estote perfecti sicut Pater vester cælesti perfectus est* (a). Soyez parfait comme votre Pere céleste est parfait lui-même. Quelle doit être l'innocence, la sainteté, la perfection d'un chrétien ayant un tel modele ! Vous avez reçu la grace de l'adoption, leur dit saint Paul, Dieu veut bien que vous l'appelliez votre pere ; ayez donc la tendresse, la confiance, la reconnoissance, que doivent avoir des enfans bien nés, pour un si bon Pere ; imitez sa douceur et sa clémence et comme il vous a pardonné, ajoute saint Jerôme, pardonnez à vos freres, traitez-les de la même maniere que Dieu vous a traités. Saint Paul n'exhorte pas les Ephésiens à imiter les perfections de Dieu qui sont inimitables, comme sa sagesse infinie, sa toute-puissance, etc. mais sa douceur, sa bonté, sa patience à supporter ceux qui l'offensent, sa miséricorde sans bornes, et son inclination à pardonner, et à faire du bien à ceux qui l'ont le plus offensé : peut-on ne pas se rendre à ce motif ? peut-on refuser de suivre un tel exemple ? *Ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem, et hostiam Deo in odorem suavitatis :* marchez dans un esprit d'amour, de même que Jesus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même pour nous en qualité d'offrande et de victime d'une odeur agréable à Dieu. Que vos mœurs, que vos actions, que toute votre conduite prouve que vous aimez Jesus-Christ ; de même que toute la vie et la mort de Jesus-Christ prouve combien il nous aime ; Dieu veut être servi par amour. Nous ne sommes point les enfans de l'esclave, pour servir par contrainte ; nous sommes les enfans de celle qui est libre, et par conséquent nous devons aimer Dieu, comme les enfans aiment leur pere, craignant plus de lui déplaire, que les châtimens pour lui avoir déplu. *Fornicatio autem,*

(a) *Matth.* 5.

et omnis immunditia nec nominetur in vobis. Qu'on n'entende pas même parmi vous le nom de fornication ou de quelque autre impureté que ce soit, ou d'avarice, ainsi qu'il convient à des Saints. L'Apôtre veut que les fideles aient un si grand éloignement de ces vices, qu'ils en ignorent même le nom. Saint Jérôme prétend que le mot d'avarice, en cet endroit, signifie toutes sortes de passions honteuses. Que le cœur de l'homme soit corrompu, que la corruption soit générale; la pureté sera toujours le vertu favorite des Saints, et le trait le plus éclatant et le mieux marqué des vrais fideles. A ce trait reconnoît-on aujourd'hui beaucoup de chrétiens? qu'on entende rien parmi vous qui blesse la pudeur ou de ce qui va à des discours impertinens et bouffons: *Aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas.* Qu'auroit dit le saint Apôtre, s'il se fût trouvé dans les assemblées mondaines de notre siecle? l'inutilité n'est pas ce qu'il y a de plus répréhensible aujourd'hui dans les entretiens des gens du monde; quelle licence scandaleuse dans ce qui fait le sujet de la conversation! quelles sales images dans ces allusions! quelle déshonnêteté dans les termes! on ne rougit plus de ce qui faisoit rougir autrefois les Païens. Sans ce sel, la conversation languit; intrigues d'amour, historiettes, ouvrages d'un esprit gâté par la corruption du cœur, poésies galantes: voilà ce qui divertit aujourd'hui, ce qui occupe. Mais que ces paroles obscenes, ces discours trop libres, ces équivoques empoisonnées, ces plaisanteries, ces folâtreries lascives; ces livres si poliment écrits, où l'on ne trouve que trop de sel et d'esprit, mais d'où l'esprit du christianisme est entiérement banni, perdent d'ames! Car soyez bien persuadés, continue l'Apôtre, que tout fornicateur, tout impudique et tout avare, dont le vice est une idolâtrie, n'a aucune part à l'héritage dans le Royaume de Jesus-Christ et de Dieu. Hé, Seigneur, que de gens renoncent aujourd'hui à cet héritage!

l'impureté est appelée avarice, parce que par ce vice l'homme refuse son cœur à Dieu, pour ne le donner qu'à son plaisir. Dans l'Exode, dans le Lévitique, dans le Deutéronome, et en plusieurs endroits de l'Ecriture, la fornication est appellée idolâtrie, parce que dans l'une et dans l'autre, l'homme fait son Dieu de la créature, et lui sacrifie tout. *Nolite ergò effici participes eorum :* n'ayez donc point de communication avec eux. Nulle dévotion qui ne se corrompe par la conversation avec des libertins. Rien n'est plus contagieux que ce commerce. Saint Paul appelle les impudiques des enfans de ténebres. En effet, rien n'épaissit tant l'esprit, rien n'obscurcit tant la raison, rien n'éteint davantage la foi que ce malheureux vice ; esprit, naturel, éducation, sens commun même, tout s'abâtardit, tout s'obscurcit, toute lumiere s'éteint dans un homme impur. Marchez comme des enfans de lumiere : *ut filii lucis ambulate.* La foi est une lumiere, nos mœurs, nos sentimens, nos actions, toute notre conduite est la preuve la plus sensible, et la moins équivoque de notre foi. Bon Dieu ! que de chrétiens seront un jour traités comme des infideles ! l'impureté éteint la foi.

L'évangile de la messe de ce jour renferme de grandes leçons et de grands mysteres. Jesus-Christ venoit de convertir, dans la maison de Simon le Pharisien, la célebre pécheresse publique. La conversion miraculeuse de cette ame si engagée dans le vice, fit que plusieurs s'attacherent à lui et résolurent de le suivre, lorsqu'on lui amena un pauvre homme qui avoit trois grandes maladies que tous les remedes naturels ne pouvoient guérir : car il étoit possédé du démon, il étoit muet, et il étoit aveugle. Le démon dans une ame cause toujours l'aveuglement et la surdité. L'homme possédé n'étoit pas muet, ni aveugle de naturel ; c'étoit le démon qui lui ôtoit l'usage de la parole et des yeux. Le démon sait trop l'avantage et le soulage-

ment qu'on trouve à découvrir ses peines et ses foiblesses à un Directeur éclairé ; il s'applique à fomenter une fausse honte qui ferme la bouche ; mais c'est cela même qui doit nous inspirer du courage pour ouvrir tout notre cœur à ceux que Dieu nous a donnés pour guides dans les voies du salut. On peut dire que tout pécheur est aveugle. Quel aveuglement plus pitoyable que de préférer un plaisir court et amer à la possession de Dieu même, source intarissable de tous les biens ; et pour un plaisir d'un moment, précipiter dans une éternité de supplices. Jesus chassa le démon, et à l'instant le muet parla et il recouvra la vue sur l'heure même. C'est le miracle que nous voyons encore arriver tous les jours dans la conversion du pécheur. Le péché n'est pas plutôt pardonné, qu'on voit, qu'on pense, qu'on parle bien autrement qu'on ne faisoit quand on étoit dans le désordre. Tout ce qui y avoit là de monde en fut dans l'admiration ; mais la jalousie tourne en mal jusqu'aux plus grands miracles. L'esprit se ressent toujours de la corruption du cœur. Il se trouva parmi cette foule de gens qui avoient été témoins du miracle que le Sauveur venoit de faire, qui dirent que c'étoit par le moyen de Béelzebub, Prince des démons, que ce démon avoit été chassé. Les Pharisiens, les Docteurs aveuglés par la jalousie, ne croient voir que les œuvres du démon, là où le simple peuple reconnoît clairement les traits de la divine puissance. Voilà au reste de quoi consoler les serviteurs de Dieu, quand faute de pouvoir condamner leurs actions extérieures, on attribue le bien qu'ils font à un autre principe qu'à l'Esprit de Dieu qui les anime. D'autres lui demandoient quelque prodige céleste, dit saint Luc. L'incrédule cherche de nouvelles preuves de la religion auxquelles il ne se rendoit pas ; ainsi que le pécheur voudroit pour se convertir de nouvelles graces auxquelles il ne résistoit pas moins, qu'à celles qu'il a et qu'il méprise. Jesus voyant ce

qu'ils pensoient, souffrit sans se plaindre une si noire et si grossiere calomnie. Il se contenta seulement de leur dire avec sa douceur ordinaire : je travaille à détruire le regne de satan, en le chassant des corps, et en lui enlevant les ames par la sainteté de la morale que je prêche et que je pratique : comment donc peut-il faire servir sa puissance à mes desseins et se trouver ainsi opposé à lui-même ? Le Royaume des démons, c'est l'empire qu'ils exercent sur les hommes. Si donc les uns contribuent à faire chasser les autres des corps humains, ils se détruisent eux-mêmes, et leur empire ne sauroit subsister. Vous avez parmi vous des exorcistes, qui chassent quelquefois les démons en invoquant le Dieu d'Abraham, plusieurs mêmes de vos enfans les chassent en mon nom ; et vous êtes témoins que mes disciples ont reçu de moi la même vertu : dites-vous que c'est au nom de Béelzebub qu'ils les chassent ? mais si je chasse les démons par la vertu du Tout-Puissant, reconnoissez par ce seul trait votre Messie. Ce raisonnement étoit sans réplique. Mais quand l'aveuglement est volontaire, toutes les lumieres ensemble font peu de jour. Le Sauveur confond encore l'obstination et la malignité des Juifs par une comparaison bien concluante. Quand un homme vaillant et bien armé garde l'entrée de sa maison, il n'y a qu'un plus puissant que lui qui puisse l'en chasser et s'en rendre maître. Reconnoissez en cela même mon souverain pouvoir sur toutes les puissances des ténebres, et avouez qu'il n'y a que Dieu seul qui puisse chasser le Démon. Les ennemis du Sauveur n'ayant rien à répondre ; je suis si éloigné d'avoir la moindre alliance avec le démon, ajouta-t-il, que je regarde comme mon ennemi quiconque n'est pas le sien : *Qui non est mecum, contra me est.* Point de neutralité entre Jesus-Christ et le Prince des ténebres, ou tout à l'un, ou tout à l'autre. Tout ménagement en fait de religion ou de morale est une illusion. Refuse-

t-on de croire un point de foi, on est infidele. Gardât-on la loi toute entiere, si l'on vient a manquer en un seul point, dit saint Jacques, on se rend coupable sur tout le reste. Vous êtes chaste; mais vous avez de l'orgueil : vous êtes modéré, austere, dévot ; mais vous médisez de vos freres ; vous faites des aumônes, mais vous refusez de pardonner ; vous n'êtes point du tout à Jesus-Christ, il vous laisse tout entier au démon. Avec Dieu nul ménagemant, point de partage. Vous êtes au monde ; ne vous flattez point d'être à Jesus-Christ. Etes-vous à Jesus-Christ ; vous êtes donc entiérement opposé à l'esprit du monde. Bon Dieu ! que de gens étonnés à la mort, qui se flattant d'être à Jesus-Christ, parce qu'ils en portoient la livrée, entendront dire à ce souverain Juge : *Nescio vos.* Je ne vous connois point. Enfin le Fls de Dieu indigné, lassé même de l'obstination et l'indocilité de cette nation ingrate, lui prédit d'une maniere bien marquée, leur fatale réprobation, en leur faisant la parabole suivante : *Lorsque l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides, et ne trouvant point où s'arrêter : je retournerai, dit-il, dans ma maison, d'où je suis sorti, et l'ayant trouvée balayée, il part aussitôt, et prend avec soi sept autres esprits plus méchans que lui ; ils y entrent, ils s'y fortifient, ils y demeurent, et la derniere condition de cet homme est pire que la premiere. Il en sera de même de cette méchante nation.* Jesus-Christ veut leur faire entendre qu'il y a bien des siecles que le démon fait tous ses efforts pour se rendre maître d'un peuple, qui est le seul qui soit dans la bonne religion ; le seul qui ne soit pas soumis à ses lois ; le seul qui ne soit point enseveli dans les ténebres de l'Idolâtrie. Qu'il l'a trouvée jusqu'ici assez ornée ; mais qu'en punition du mépris qu'ils font de leur Sauveur, ils vont être abandonnés aux puissances de l'enfer, qui s'en étant rendus les maîtres avec de

nouvelles forces, vont rendre ce peuple d'autant plus malheureux, qu'il avoit été jusqu'alors plus chéri, et plus favorisé de Dieu. Mais qui ne voit aussi dans la même parabole, le véritable portrait de ces Royaumes infortunés, de ces peuples que le schisme et l'hérésie ont séparés de l'Eglise ? Ensevelis autrefois dans les ténebres du Paganisme, la foi chrétienne les avoit éclairés, et la grace ayant brisé leurs liens, ils étoient entrés dans le sein de l'Eglise. En vain le démon avoit fait les plus grands efforts pour y rentrer; il n'y avoit apperçu qu'innocence, que pureté de mœurs, que dévotion, que ferveur, que pénitence. Que de grands Saints en Angleterre ! quelle innocence et quelle dévotion dans tous les peuples du Nord ! quel zele, quelle piété, quel attachement à l'Eglise de Jesus-Christ dans toute l'Allemagne ! *Scopis mundatam et ornatam.* L'esprit des ténebres est allé prendre sept autres esprits plus méchans que lui, l'esprit d'erreur, l'esprit de libertinage, l'esprit d'indépendance, l'esprit d'orgueil, l'esprit d'indocilité, l'esprit particulier, l'esprit de division et de schisme; et étant entrés dans ces contrées jusqu'alors si fertiles en vertus et en sainteté, ont tout ravagé, tout désolé et s'y sont établis à main armée. *Et fiunt novissima pejora prioribus :* et l'hérésie a rendu la derniere condition de ces peuples infortunés, pire que la premiere.

Les Pharisiens et les Docteurs de la loi écoutoient Jesus-Christ sans dire mot, parce qu'ils ne savoient que répondre; mais ils ne rabattoient rien de leur orgueil, ni de leur opiniâtreté; lorsqu'une simple femme plus éclairée qu'eux éleva sa voix au milieu de l'assemblée, et ravie de la doctrine du Sauveur, s'écria : heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. *Mais plutôt*, reprit Jesus, *heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu, et qui la mettent en pratique.* Le Sauveur fit cette réponse pour l'instruction

de tous ceux qui l'écoutoient, et qui en l'écoutant, ne devenoient ni moins méchans, ni plus dociles. Ces mots, *mais plutôt*, loin de servir ici de correctif, ils sont plutôt une confirmation de ce que cette pieuse femme vient d'avancer. Cependant le Sauveur, sans insister davantage sur le bonheur singulier de sa sainte Mere, prend occasion de faire connoître à ses auditeurs quel est le bonheur qui leur est propre et auxquels ils peuvent tous aspirer. Comme s'il leur eût dit; il est vrai que le privilége et le bonheur de ma Mere sont grands, et plus grands que les hommes et les Anges ne peuvent comprendre. Son éminente sainteté, son crédit tout-puissant auprès de mon Pere et de moi, son auguste et sublime dignité de véritable Mere de Dieu, doivent ravir en admiration tous les esprits, lui gagner tous les cœurs, lui mériter tous les hommages; mais sachez que si le choix que Dieu avoit fait d'elle pour une si haute dignité, n'avoit été accompagné de sa part d'une parfaite docilité, d'une profonde humilité, d'une foi, d'une pureté, d'une sainteté sans exemple, toute la prédilection que mon Pere et moi avions eu pour elle, ne lui auroit servi de rien. Le Sauveur vouloit faire entendre aux Juifs que la prédilection que Dieu avoit eue pour le peuple Juif en le choisissant pour son peuple, ne serviroit qu'à le rendre plus malheureux en le rendant plus criminel, s'ils ne mettoient en pratique ce qu'il leur enseignoit, s'ils ne croyoient à sa parole.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

QUÆSUMUS omnipotens Deus, vota humilium respice: atque ad defensionem nostram, dexteram tuæ majestatis extende. Per Dominum, etc.

DIEU Tout-Puissant, recevez favorablement les vœux, et les prieres de nos cœurs humiliés, et daignez étendre, pour nous protéger, le bras invincible de votre Majesté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée de la premiere Epître de l'Apôtre saint Paul aux Ephésiens. Chap. 5.

FRATRES : estote imitatores Dei, sicut filii carissimi, et ambulate in dilectione, sicut et Christus dilexit nos, et tradidit semetipsum pro nobis oblationem et hostiam Deo in odorem suavitatis. Fornicatio autem, et omnis immunditia, aut avaritia, nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos : aut turpitudo, aut stultiloquium, aut scurrilitas, quæ ad rem non pertinet : sed magis gratiarum actio. Hac enim scitote intelligentes, quòd omnis fornicatos, aut immundus, aut avarus, quod est idolorum servitus, non habet hereditatem in regno Christi et Dei. Nemo vos seducat inanibus verbis : propter hæc enim venit ira Dei in filios diffidentiæ. Nolite ergò effici participes eorum. Eratis enim aliquando tenebræ : nunc autem lux in Domino. Ut filii lucis ambulate : fructus enim lucis ambulate : fructus enim lucis est in omni bonitate, et justitia, et veritate.

MES FRERES, soyez les imitateurs de Dieu, comme des enfans bien-aimés, et marchez dans un esprit d'amour ; de même que Jesus-Christ nous a aimés, et s'est livré lui-même en qualité d'offrande et de victime d'une odeur agréable à Dieu. Qu'on n'entende pas même parmi vous le nom de fornication, ou de quelqu'autre impureté que ce soit, ou d'avarice, ainsi qu'il convient à des Saints ; non plus que de ce qui blesse la pudeur, ou de ce qui va à des discours impertinens et bouffons, qui sont hors de propos, mais plutôt qu'on y parle d'actions de graces. Car soyez bien persuadés que tout fornicateur, tout impudique, et tout avare, dont le vice est une idolâtrie, n'a aucune part à l'héritage dans le Royaume de Jesus-Christ et de Dieu. Que personne ne vous séduise par des discours frivoles ; car ce sont des choses qui attirent la colere de Dieu sur les personnes incrédules. N'ayez donc point de communication avec eux ; car autrefois vous étiez dans les ténebres mêmes, et vous êtes maintenant la lumiere en Notre-Seigneur. Marchez comme des enfans de lumiere ; puisque le fruit de la lumiere, c'est toute sorte de bonté, de justice et de vérité.

La ville d'Ephese, la Métropole de l'Asie Mineure, étoit fort adonnée à l'idolâtrie, et sur-tout au

culte de Diane ; le vice de l'impureté y régnoit ; les Ephésiens étoient encore fort adonnés à la magie, et saint Paul y fit brûler en un jour pour la somme de cinquante mille deniers de livres magiques. Le saint Apôtre y vint pour la premiere fois prêcher l'Evangile vers l'an de Jesus-Christ 54.

RÉFLEXIONS.

Qu'on n'entende pas même parmi vous le nom de fornication ou de quelqu'autre impureté que ce soit ; non plus que de ce qui blesse la pudeur, ou de ce qui va à des discours impertinens et bouffons.

Que cette leçon est importante, qu'elle est nécessaire ; mais qu'elle est mal observée aujourd'hui ! rien ne prouve mieux l'effroyable corruption de ce siecle, que cette licence effrénée qu'on a de parler de tout ce qui blesse la pudeur : nul âge, nul sexe, qui ne souille sa langue de ce qui salit l'imagination et qui souille le cœur. Cette pudeur qui jusqu'ici naissoit avec les chrétiens, semble aujourd'hui être bannie du monde. Les jeunes personnes qui sembloient l'avoir en partage, ne la connoissent plus. Pourvu que les termes ne soient pas grossiers, on ne rougit plus du mauvais sens ni des sales images qu'ils produisent. L'esprit y brille, on en rit, et l'on est assez peu chrétien, assez effronté pour applaudir à tout ce qui fait rire. Qu'est devenue cette honte sage et honnête, qui sied si bien aux jeunes gens ; cette modestie chrétienne qui servoit d'ornement à la vertu ? cette délicatesse de conscience qui faisoit l'éloge du Christianisme ? *Quomodò obscuratum est aurum, mutatus est color optimus* (a). Les paroles se ressentent de la licence des mœurs. Quand la corruption a gagné le cœur, on change bientôt de langage. *Loquela tua manifestum te facit* (b) ; votre langage fait voir qui vous êtes. La dissimu-

(a) *Jerem*, 4. (b) *Matth.* 26.

lation regne dans le monde ; mais le libertinage de cœur se contrefait peu dans les assemblées mondaines : l'ame y fait son portrait. L'Apôtre met les discours impertinens et bouffons en même rang que ce qui blesse les oreilles chastes. Aussi ne sont-ils pas moins pernicieux, sur tout quand ils blessent la religion. On plaisante sottement, on raille scandaleusement de ce qu'il y a de plus saint et de plus respectable. Un jeune libertin croit faire montre d'esprit en raillant avec impiété de la religion, et il n'a pas même assez d'esprit pour voir que par-là même il fait publiquement preuve de la plus insigne folie. En effet, en fût-il jamais une mieux marquée ? mais quelle indignation d'entendre ces gens oisifs, la plupart presque sans religion, dont la débauche a abruti l'esprit, affoibli la raison et abâtardi le sens commun, plaisanter avec mépris des plus terribles verités, et parler en païen de nos plus redoutables mysteres ! quelle indignité d'entendre de petites femmes dont le génie est si borné, et qui n'ont rien de grand qu'un inépuisable fond de présomption et d'effronterie, disputer sur la grace, décider hardiment des points de religion, rejeter insolemment les plus saintes décisions de l'Eglise ! qu'eût dit le saint Apôtre de cette extravagante imbécillité, de cette espece de fanatisme, s'il eût trouvé parmi les fidelles de son temps la même licence, la même irréligion dans les paroles, qu'on trouve dans des Chrétiens de notre siecle ? *Stultiloquium :* discours impertinens, fades et pitoyables entretiens, conversations ridicules, où tout porte un caractere d'irréligion et de folie. En effet, quoi de plus extravagant que de soumettre aux lumieres si bornées et si foibles de l'esprit humain, qui ne sauroit comprendre une simple fourmi, une feuille d'arbre, les abymes impénétrables de la Divinité, les mysteres les plus impénétrables de notre religion, les secrets adorables de la grace, de la prédes-

tination, et tout ce que les intelligences célestes se contentent d'adorer sans le comprendre. C'est cette licence effrénée des particuliers, et même des Laïques, à vouloir se rendre comme Juges des points de foi, et Docteurs souverains en matiere de religion, qui a donné naissance à toutes les hérésies et qui les nourrit. L'esprit particulier a toujours caractérisé tous les hérétiques. Il flatte trop l'orgueil des personnes du sexe et des esprits bourgeois et roturiers, pour ne les pas attacher opiniâtrément à un parti qui les rend juges en matiere de religion, et les rend supérieurs aux plus grands docteurs de l'Eglise; et voilà ce qui grossit toutes les sectes, et qui rend irréversibles les femmes et les petites gens, quand ils ont eu le malheur de se laisser prévenir par l'erreur.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 11.

IN illo tempore: erat Jesus ejiciens dæmonium, et illud erat mutum. Et cùm ejecisset dæmonium, locutus est mutus, et admiratæ sunt turbæ. Quidam autem ex eis dixerunt: in Beelzebub principe dæmoniorum ejicit dæmonia. Et alii tentantes, signum de cælo quærebant ab eo. Ipse autem ut vidit cogitationes eorum, dixit eis: omne regnum in seipsum divisum, desolabitur, et domus supra domum cadet. Si autem et satanas in seipsum divisus est, quomodo stabit regnum ejus! quia dicitis in Beelzebub me ejicere dæmonia. Si autem ego in Beelzebub ejicio dæmonia: filii vestri in quo ejiciunt! ideò ipsi judices vestri erunt. Porrò

EN ce temps-là: Jesus chassoit un démon, et ce démon étoit muet. Quand il l'eut chassé, le muet parla; et ce qu'il y avoit là de monde en fut dans l'admiration. Il y en eut néanmoins qui dirent: c'est par le moyen de Béelzebub, Prince des démons, qu'il chasse les démons. Et d'autres pour l'éprouver lui demandoient quelque prodige céleste. Mais lui voyant ce qu'ils pensoient: tout Royaume, leur dit-il, divisé et opposé à lui-même sera ruiné, et une maison tombera sur l'autre. Que si satan est aussi divisé, et opposé à lui-même; comment son Royaume subsistera-t-il? car vous dites que c'est par le moyen de Béelzebub que je chasse les démons. Or, si c'est par le

si in digito Dei ejicio dæmonia : profectò pervenit in vos regnum Dei. Cùm fortis armatus custodit atrium suum, in pace sunt ea quæ possidet. Si autem fortior eo superveniens vicerit eum, universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet. Qui non est mecum, contra me est : et qui non colligit mecum, dispergit. Cùm immundus spiritus exierit de homine, ambulat per loca inaquosa, quærens requiem : et non inveniens, dicit : revertar in domum meam undè exivi. Et cùm invenerit, invenit eam scopis mundatam, et ornatam. Tunc vadit, et assumit septem alios spiritus secum nequiores se, et ingressi habitant ibi. Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus. Factum est autem, cùm hæc diceret : extollens vocem quædam mulier de turba, dixit illi : beatus venter, qui te portavit : et ubera quæ suxisti. At ille dixit : Quin imò beati, qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud.

moyen de Béelzebub que je chasse les Démons ; vos enfans par le moyen de qui les chassent-ils ! c'est pourquoi ils seront eux-mêmes vos Juges. Mais si je chasse les démons par la vertu du doigt de Dieu, il est hors de doute que le Royaume de Dieu est venu à vous. Quand un homme vaillant, bien armé, garde l'entrée de sa maison ce qui lui appartient est en sûreté. Mais s'il en vient un plus vaillant que lui, qui le vainque, il emportera toutes les armes auxquelles l'autre se fioit, et il en partagera les dépouilles. Qui n'est point avec moi, est contre moi ; et qui n'amasse point avec moi, dissipe. Quand l'esprit immonde est sorti du corps d'un homme, il va par des lieux arides cherchant du repos ; et n'en trouvant point, il dit : je retournerai dans ma maison d'où je suis sorti ; et à son retour il l'a trouvée balayée et ornée. Alors il s'en va, et prend avec soi sept autres esprits plus méchans que lui : ils y entrent, ils y demeurent, et la dernière condition d'un tel homme est pire que la première. Lorsqu'il parloit ainsi, une femme de la troupe élevant la voix, lui dit : heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Mais plutôt, reprit Jesus, heureuses les personnes qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique.

MÉDITATION.

Des grandeurs, et des prérogatives de la très-sainte Vierge.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que Dieu peut faire une infinité de mondes plus beaux, plus amples, plus admirables que celui qu'il a créé, et dans lequel nous vivons; il peut faire des astres plus brillans, des Cieux plus éclatans, une terre plus riche en productions et en merveilles, et il en peut faire sans nombre; mais tout-puissant qu'il est, il ne peut pas faire une Mere plus noble, plus excellente, plus digne de notre vénération, de notre dévotion, de nos respects, de notre culte, que la Mere de Dieu: *Majorem mundùm Deus facere potest*, dit saint Bonaventure, *majorem Matrem quàm Matrem Dei facere non potest.* Aussi l'Evangile se contente de dire pour tout éloge que Marie est la Mere de Jesus-Christ, *de quâ natus est Jesus qui vocatur Christus.* Que puis-je dire, ô bienheureuse Vierge! de votre personne et de vos grandeurs, s'écrie saint Augustin, vu que tout ce que j'en pourrai dire est au-dessous des louanges que mérite votre dignité: *Cùm de te quid dixero, minor laus est quàm dignitas tua meretur.* Voulez-vous savoir quelle est l'excellence, le mérite, la sublime dignité de la Mere, dit saint Eucher? concevez, s'il est possible, le mérite et l'excellence du Fils: *Quæritis qualis Mater, quærite potiùs qualis Filius.* Concevez ce que c'est qu'un Fils de Dieu, dit saint Grégoire, et vous concevrez ce que c'est que sa Mere. Dire seulement que la bienheureuse Vierge est Mere de Dieu, dit saint Anselme, c'est l'élever au-dessus de toutes les grandeurs qu'on peut dire ou imaginer au-dessous de Dieu: *Hoc solum quod Dei Mater est, excedit*

omnem altitudinem quæ post Deum dici aut cogitari potest. Enfin, qu'il n'y a que l'ouvrier qui soit au-dessus de son ouvrage, dit le savant Pierre Damien, tout ce que vous pouvez imaginer de grand, de sublime, d'excellent est au-dessous de la sainte Vierge : *Videbis quidquid majus est, minus esse Virgine.* De là tous ces titres pompeux que l'Eglise lui donne de Reine des hommes et des anges, de Médiatrice auprès de son Fils, d'Avocate toute-puissante des pécheurs auprès du Pere Eternel, d'Etoile du matin, de Porte du ciel, d'Arche d'alliance. Jugeons de sa gloire par sa dignité ; jugeons de son mérite par l'excellence et la sublimité de sa gloire. Quand Dieu choisit Marie pour l'élever à la maternité divine, il ne considéra en elle ni la grandeur de sa naissance, ni les talens de son esprit, ni les perfections de sa personne. Il est vrai, Marie, même selon le monde, étoit la plus accomplie de toutes les créatures ; issue de David et de tant d'autres Rois qu'elle comptoit parmi ses ancêtres, elle avoit hérité de toute leur gloire ; douée des qualités naturelles qu'elle avoit reçues de Dieu, elle étoit, comme parle saint Bernard, le chef-d'œuvre de tous les siecles ; mais rien de tout cela n'engagea Dieu au choix qu'il fit d'elle pour être Mere du Messie, et pour donner au monde un Rédempteur. Ce qui décida donc en faveur de Marie, ce fut sa sainteté et les éminentes vertus qu'elle avoit au-dessus de toutes les autres : cette pureté sans exemple, cette beauté sans tache, cette humilité sans borne, cette charité, ce pur amour de Dieu qui surpassoit celui des Séraphins. La femme de notre Evangile n'a-t-elle pas raison de s'écrier : heureux les flancs qui vous ont porté, et heureuses les mamelles que vous avez sucées. Après Dieu, est-il un objet plus digne de notre admiration, de nos profonds respects, de notre tendresse ? et après le culte dû à Dieu, quelle véné-

ration, quel culte ne devons-nous pas à la Mere de Dieu ?

SECOND POINT.

Considérez que la réponse que fit Jesus à ces paroles : *Heureux les flancs qui vous ont porté*, nous insinue ici l'éminente sainteté de Marie, en nous donnant à entendre qu'elle est plus distinguée encore par sa fidélité à tous les devoirs de la religion, que par la prérogative de Mere de Dieu. *Quin imò, beati qui audiunt verbum Dei, et custodiunt illud :* mais plutôt, reprit Jesus, heureux ceux qui écoutent la parole de Dieu et qui la mettent en pratique ; et cela nous apprend aussi que le véritable moyen d'honorer dignement la sainte Vierge, c'est d'imiter ses vertus. Le culte que nous lui rendrons alors sera sincere, étant si religieux ; et notre confiance lui sera trop agréable pour être vaine. A la vérité, la vénération, la confiance, la dévotion envers la sainte Vierge sont nées avec l'Eglise ; nul véritable fidelle qui n'ait un amour filial pour cette aimable Mere des Elus. On peut dire que comme la dévotion envers la sainte Vierge croît avec la foi, aussi voit-on que cette foi, de laquelle le juste vit, ne s'affoiblit jamais que la dévotion envers la Mere de Dieu ne s'affoiblisse. On ne sauroit être bien venu de la Mere quand on est ennemi du Fils. Les grandeurs et les prérogatives de la sainte Vierge, son pouvoir, son crédit, doivent faire le sujet de notre consolation et de notre confiance. Qu'il est doux, qu'il est consolant d'avoir pour mere la Mere de Dieu, et d'être assuré qu'elle se fait, pour ainsi dire, un plaisir d'être notre Mere. On sait que Jesus-Christ seul a racheté le monde par son sang ; mais on ne peut ignorer que ce sang qu'il a répandu, a été formé de la substance même de Marie, et par conséquent que Marie a fourni, a souffert, a livré pour nous,

le sang qui nous a servi de rançon ; et c'est sur quoi l'Eglise est fondée pour lui attribuer la qualité de Médiatrice, et tous les autres titres qu'elle lui donne. Marie prend trop de part, elle a trop d'intérêt à notre salut pour regarder de sang-froid notre perte. Elle sait d'ailleurs, que s'il n'y eût point eu de pécheurs à sauver, il n'y eût point eu de Mere de Sauveur : tout cela nourrit sa tendresse pour nous, et doit autoriser notre confiance en elle ! Quels avantages ne tire-t-on point de cette tendre dévotion ? que de graces, que de secours durant la vie pour les serviteurs de Marie ! et quelle confiance, quelle consolation à l'heure de la mort ! qu'il est doux de vivre sous la protection d'une telle Protectrice ! mais quelle douceur en mourant quand on a mérité, par sa fidélité à son service, sa protection ! rien n'est si capable de nous rassurer contre la crainte si juste des jugemens de Dieu, et contre les frayeurs de la mort, comme la confiance en la très-sainte Vierge, fondée et sur sa bonté, et sur une persévérante dévotion envers elle. Qu'avons-nous à craindre si la Mere de Dieu s'intéresse pour nous ? que tout l'enfer s'arme contre moi : la protection de la sainte Vierge est un Fort inaccessible à tous les ennemis du salut ; c'est cette mystérieuse Tour de David munie de toutes sortes d'armes : Marie est cette Etoile de la mer qui regle la navigation ; on n'a qu'à la regarder souvent pour éviter et les écueils et le naufrage. Malheur à qui n'a que de l'indifférence pour une si aimable Mere ; qu'on est à plaindre quand on ne sent ni dévotion ni zele pour la Mere de Dieu ! peu de marques de réprobation moins équivoques.

Seigneur, qui avez si fort à cœur la gloire et le culte de votre digne Mere, augmentez en moi par votre bonté, ma tendresse et mon zele pour elle en qui j'ai mis toute ma confiance auprès de vous. Je me dévoue pour toujours à son service,

sûr que je ne saurois manquer de vous plaire, tant que j'aurai le bonheur d'être du nombre de ses enfans.

Aspirations dévotes durant le jour.

Monstra te esse Matrem.

Vierge sainte, faites voir que vous êtes ma Mere.

Maria Mater gratiæ, Mater misericordiæ, tu nos ab hoste protege, et horâ mortis suscipe.

Marie, Mere de grace, Mere de miséricorde, défendez-nous sans cesse contre nos ennemis, et recevez-nous sous votre protection à l'heure de notre mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° VOYEZ avec quel zele, avec quel sentiment de dévotion, dit saint Bernard, Dieu a voulu que nous honorassions la sainte Vierge, en qui il a mis toute la plénitude du bien, comme dans un grand réservoir, d'où découlassent sur tous ses serviteurs les plus grandes graces : *Intuemini quanto devotionis affectu eam à nobis voluerit honorari, qui totius boni plenitudinem posuit in Maria.* Aussi nul saint dans l'Eglise qui n'ait eu cette tendre dévotion pour la Mere de Dieu ; on diroit que cette dévotion caractérise les Elus, tant elle est ordinaire aux ames justes ; et l'on a remarqué que s'il s'est trouvé des pécheurs qui aient conservé cette réguliere vénération pour la sainte Vierge, au milieu même de leurs déréglemens, leur conversion a tôt ou tard fait voir que la dévotion envers la Mere de Dieu n'est jamais infructueuse. Soyez un des plus zelés et de ses plus affectueux serviteurs. Faites hautement profession d'être du nombre de ses enfans. Ne passez aucun jour sans en donner des preuves. Faites-vous une loi de dire tous les jours le Chapelet à son honneur : cette priere lui est extrêmement agréable ; mais ayez soin de le dire

chaque jour avec une nouvelle attention, avec un nouveau goût.

2.° L'Eglise commence toutes les heures de son Office par le *Pater* et l'*Ave Maria*, et les finit toutes par cette belle priere : *Beata viscera Mariæ Virginis, quæ portaverunt æterni Patris Filium, et beata ubera quæ lactaverunt Christum Dominum :* Heureux les flancs qui ont porté le Fils unique du Pere Eternel, et heureuses les mamelles qui ont allaité Jesus-Christ notre-Seigneur. Rendez-vous familiere cette courte priere. Ayez l'image de la sainte Vierge, non-seulement dans votre Oratoire, mais encore dans les principaux appartemens de votre maison, et ayez soin de célébrer avec une singuliere dévotion toutes ses Fêtes. Faites toujours ces jours-là quelque aumône ou quelque autre bonne œuvre par le même motif, et n'oubliez rien pour inspirer à tous ceux qui vous sont soumis, et à tous vos amis, la dévotion envers la sainte Vierge. Telle a toujours été la pratique de tous les gens de bien.

LE LUNDI
DE LA TROISIEME SEMAINE.
DU CARÊME.

COMME la Passion et la mort du Sauveur, sont le principal objet que l'Eglise se propose dans tous ses Offices du Carême, nul jour dans le Carême dont l'Office divin n'ait quelque part à quelque circonstance de la vie laborieuse et souffrante du Sauveur, ou à quelque trait particulier qui désigne la malignité des Juifs, leur persécution et leur noire ingratitude. L'Office de ce jour est une preuve de ce que dit saint Jean du Fils de Dieu : qu'il est venu dans son propre héritage,

et qu'il n'a point été reçu par les siens : *In propria venit, et sui eum non receperunt.* C'est ce que nous raconte l'Evangile de la Messe du jour, et l'Epître nous aprend que les étrangers profitent des secours que les enfans du Royaume rejetent.

L'Introït de la Messe est la suite de la priere que fait à Dieu David échappé des mains de ses ennemis, et persécuté même par ses proches.

David ayant appris de Jonathas son ami, que Saül étoit résolu de le faire périr et de le perdre, se retira chez Achis, Roi de Geth. Il ne fut pas long-temps à la Cour de ce Prince sans être reconnu. On résolut de s'en saisir ; mais David ayant trouvé le moyen de se sauver, se retira dans la caverne d'Odollam, où l'on dit qu'il composa ce Pseaume qui commence par ces paroles : *Miserere meî Deus, quoniam conculcavit me homo, totâ die impugnans tribulavit me :* ayez pitié de moi, ô mon Dieu, vous qui voyez avec quelle indignité les hommes me traitent, et qu'ils ne se donnent aucun relâche dans la guerre et la persécution qu'ils me font. *Conculcaverunt me inimici mei totâ die ; quoniam multi bellantes adversùm me :* mes ennemis me font ressentir sans cesse des effets de leur haine ; et le nombre de ces ennemis augmente tous les jours. *In Deo laudabo verbum, in Domino sermonem*, ajoute-t-il, et c'est par ce Verset que commence aujourd'hui la Messe : *In Deo sperabo, non timebo faciat mihi homo :* je louerai un jour, avec la grace du Seigneur, je louerai sa fidélité à accomplir la parole qu'il m'a donnée d'une entiere délivrance ; j'espere en lui, et je ne crains nullement les efforts des hommes. C'est ce que pouvoit dire avec bien plus de raison le Sauveur, lorsqu'il fut obligé de faire un miracle pour se tirer des mains de ses proches à Nazareth, comme on le verra dans l'Evangile.

L'Epître contient l'histoire de Naaman, Général de l'armée du Roi de Syrie. Cet officier passoit pour

un des plus vaillans hommes de son temps ; il avoit remporté plusieurs victoires sur les ennemis de sa nation, et avoit signalé son courage en mille rencontres ; aussi étoit-il en grande faveur auprès du Roi, et il étoit regardé comme la seconde personne du Royaume. Mais au milieu de toute cette gloire et de toutes ces prospérités, il étoit affligé d'une lepre qui le rendoit affreux, et qui l'empêchoit de goûter les fruits de sa haute réputation et de ses grandes richesses. A la vérité la lepre de Naaman ne l'empêchoit pas de paroître à la Cour, ni de servir le Roi de Syrie ; les autres peuples n'avoient pas pour les lépreux la même horreur qu'en avoient les Israélites. La lepre passoit chez eux plutôt pour une difformité que pour une maladie, et l'Ecriture même se sert plus souvent du mot de nettoyer à l'égard des lépreux, que de celui de guérir. *Mundatus est* (a).

Quelques voleurs étant sortis de Syrie, avoient emmené captive une petite fille du Pays d'Israël, qui fut mise au service de la femme de Naaman. La Syrie a toujours été féconde en voleurs, aussi-bien que l'Arabie, et tous les autres peuples de l'Orient. Rien n'étoit plus ordinaire parmi eux, que de s'attrouper et de faire des courses sur les pays ennemis, enlevant tout ce qu'ils rencontroient, et emmenant toujours plusieurs esclaves. Une jeune fille Juive fut du nombre de ces captifs, et elle fut donnée à la femme de Naaman pour servir dans le domestique. Cette fille voyant le sujet de l'affliction de son Maître et de ses soupirs : plût à Dieu, dit-elle un jour à sa Maîtresse, que Monseigneur votre époux eût été trouver le Prophete qui est à Samarie, j'ose l'assurer qu'il auroit été infailliblement guéri. Naaman fit venir cette fille, l'interrogea, et en ayant appris la vertu que Dieu avoit donnée à Elisée, et toutes les merveilles qu'il avoit opérées, il va trouver le

(a) *Luc.* 4.

Roi,

Roi, et lui raconte ce qu'il avoit appris de cette fille. Le Roi de Syrie qui aimoit tendrement son Ministre, lui ordonna de partir incessamment, et lui donna une lettre de recommandation pour le Roi d'Israël qui étoit conçue en ces termes : *Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman mon serviteur, afin que vous le guérissiez de sa lepre.* Naaman ayant pris avec lui dix talens d'argent qui font, à ce qu'on dit, environ quarante-huit mille et six cens livres de notre monnoie, six mille piecesd'or et dix paires d'habits, part avec un grand train pour Samarie. Dès qu'il y fut arrivé, il présenta la lettre du Roi de Syrie à Joram, Roi d'Israël, qui l'ayant lue, s'imagina que le Roi de Syrie ne cherchoit qu'un prétexte pour lui déclarer la guerre, et que c'étoit pour cela qu'il lui écrivoit de guérir son favori. Percé de douleur, il déchire ses habits aux yeux de toute sa Cour, en disant : *Suis-je un Dieu pour pouvoir ôter et rendre la vie ! pourquoi m'envoyer ainsi un homme afin que je le guérisse de la lepre ! vous voyez que ce Prince ne cherche qu'une occasion pour rompre avec moi.* N'est-ce point chercher querelle à plaisir, que d'exiger de moi que je fasse un miracle !

Le Prophete Elisée ayant appris la désolation où étoit le Roi, lui envoya dire : pourquoi il avoit déchiré ses habits ! qu'il n'avoit qu'à lui envoyer cet Etranger, et qu'il lui feroit bientôt voir qu'il y a encore dans Israël un Prophete. Joram rassuré par cet Envoyé, prie Naaman d'aller trouver Elisée. Cet Officier se rendit à la maison du Prophete avec tout son équipage ; mais il fut fort surpris lorsqu'Elisée lui envoya dire de s'aller laver sept fois dans le Jourdain : il en parut choqué, et commençoit à se retirer, en disant d'un ton fâché : je croyois que ce Prophete viendroit du moins me trouver, il me semble que je suis assez grand Seigneur pour qu'il prît cette peine ; j'aurois cru

qu'il auroit invoqué sur moi le nom du Seigneur son Dieu, et que me touchant de sa main, il guériroit ma lepre. N'avons-nous pas à Damas des eaux meilleures que toutes celles du Royaume d'Israël ? falloit-il me faire faire près de cent lieues pour me dire d'aller prendre les bains du Jourdain, et que je serois délivré de ma lepre ? Témoignant ainsi son indignation, il ordonne qu'on reprenne le chemin de Syrie. Alors ses serviteurs, qui raisonnoient avec plus de sang-froid que lui : Seigneur, lui dirent-ils, si le Prophete vous eût ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû néanmoins le faire, et certainement vous l'auriez fait : pourquoi refuseriez-vous de lui obéir, lorsqu'il vous ordonne seulement ce bain, pour être guéri de votre lepre ? Naaman se rendit à cette sage remontrance. Il descend dans le Jourdain, s'y lave sept fois, et sur le champ le voilà si bien guéri, qu'il ne resta sur sa chair aucune marque de lepre. L'Ecriture dit que sa guérison fut si parfaite que sa chair devint nette, blanche, vermeille comme celle d'un enfant ; aussi chacun y reconnut-il le miracle. Les sentimens de joie, d'admiration, de reconoissance, succéderent aux sentimens d'indignation. Naaman retourne à la maison de l'homme de Dieu, et d'aussi loin qu'il l'apperçut : *Je sais certainement*, s'écria-t-il, *qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la terre que celui qui est dans Israël.* L'Epître de la Messe de ce jour, finit ici par la confession et la conversion sincere de ce seigneur Païen. On sait avec quel empressement il pria le Prophete d'accepter les riches présens qu'il lui faisoit. Mais le désintéressement fut toujours la vertu commune de tous les vrais serviteurs de Dieu, et sur-tout des hommes Apostoliques. Elisée refusa opiniâtrément tout ce que Naaman le pria d'accepter. Il fallut se rendre au parfait désintéressement du Prophete. Mais avant que de se retirer : *Je vous conjure*, lui dit ce Sei-

gneur converti, *de me permettre d'emporter la charge de deux mulets de la terre de ce pays; car à l'avenir votre serviteur n'offrira plus d'holocaustes ou de victimes aux faux Dieux étrangers; mais il ne sacrifiera qu'au Seigneur.* Naaman s'imagine que le culte du vrai Dieu est tellement attaché au pays des Hébreux, qu'on ne peut lui offrir ailleurs des sacrifices agréables. Et comme il ne se sentoit pas assez de courage et de résolution pour quitter sa patrie, ses emplois et ses biens, il s'imagine qu'il pourra également servir Dieu en Syrie, pourvu qu'il y fasse porter de la terre d'Israël. Elisée animé et conduit par l'Esprit de Dieu, admire, et loue sa foi et son zele, et lui fait entendre que le culte du vrai Dieu n'est point attaché à un pays ni à une terre particuliere, et qu'on peut aimer et servir Dieu par-tout. L'Ecriture ajoute que Giezi, serviteur du Prophete, n'étant pas aussi désintéressé que son Maître, courut après Naaman pour lui demander un talent d'argent et deux habits, supposant que c'étoit par ordre du Prophete. Naaman voulut qu'il prit deux talens, et le renvoya. Le soir, Giezi s'étant présenté devant Elisée, le Prophete lui demanda d'où il venoit : votre serviteur n'a été nulle part, répondit Giezi. Mais Elisée lui dit : mon esprit ne vous étoit-il pas présent, lorsque cet homme est descendu de son chariot, pour aller au-devant de vous ? vous avez donc reçu de l'argent et des habits pour acheter des plants d'oliviers, des vignes, des bœufs, des brebis, des serviteurs et des servantes; et moi je vous déclare que la lepre de Naaman demeurera attachée à vous et à toute votre race à jamais. Giezi se retira d'avec son Maître, tout couvert de lepre.

Les saints Peres reconnoissent dans la guérison de Naaman la figure du Sacrement de Baptême, qui nettoie l'ame de la lepre du péché. Naaman Gentil, étranger, envoyé à Elisée par sa servante

captive, est encore la figure de la Gentilité appelée à l'Evangile et à Jesus-Christ, par la Synagogue qui est esclave avec ses enfans, comme parle l'Apôtre. Naaman se baigne sept fois, et reçoit une entiere guérison, comme pour marquer les sept péchés capitaux, dit Tertullien, dont le Baptême nous donne la rémission. Enfin Naaman rétabli dans la pureté d'un enfant sans aucune apparence de lepre, représente l'effet du Sacrement, par lequel tous les péchés sont pardonnés sans qu'il en reste aucune tache, dit saint Ambroise. On trouve aussi dans la résolution de Naaman, le modele d'une conversion parfaite, par un entier changement de conduite et de mœurs.

On a choisi pour ce jour l'Epître qu'on vient de rapporter, parce que l'Evangile de ce jour parle de la guérison miraculeuse de Naaman, favori du Roi de Syrie.

Le Sauveur venoit de faire plusieurs miracles dans le territoire de Carpharnaüm, lorsqu'il vint à Nazareth, où il avoit passé la plus grande partie de son enfance et de sa jeunesse. Etant venu dans la Synagogue selon sa coutume le jour du Sabbat, il se leva pour lire. Les Juifs s'assembloient tous les jours de Sabbat dans la Synagogue pour y prier et y entendre la lecture et l'explication de l'Ecriture sainte. Celui qui devoit lire se tenoit debout, il lisoit à l'ouverture du livre, quelques Versets du Texte sacré qu'il paraphrasoit ensuite. Jesus-Christ se leva donc pour lire, soit qu'il se fût présenté de lui-même, soit qu'il y eût été invité par les anciens. En ouvrant, *ut revolvit.* Le texte Grec et le Latin signifie proprement déroulant et développant, parce que les livres des Juifs, comme la plupart de ceux des Anciens, étoient composés de plusieurs feuilles écrites seulement d'un côté, cousues bout à bout. Ces feuilles étant développées faisoient comme une longue bande qu'on rouloit. Et c'est de là qu'est venu le mot de Volume : *Vo-*

lumen. Ainsi, au lieu que nous ouvrons un Livre pour le lire, les Anciens le dérouloient. L'ordre qu'on gardoit en ces sortes d'assemblées étoit que trois personnes de divers rangs lisoient devant tout le monde quelques Chapitres de l'Ecriture. Le premier étoit un Prêtre, le second un simple Lévite, et le troisieme un Laïque. Ce ne fut qu'en cette derniere qualité que Jesus-Christ s'étant levé, s'offrit à faire la lecture.

Le livre qu'on lui présente, fut selon l'usage du temps, une espece de rouleau, où étoit écrite la Prophétie d'Isaïe qu'on lisoit alors. Comme rien ne lui arrivoit fortuitement, il tomba en ouvrant le Livre, sur un passage de ce Prophete qui le regardoit personnellement, et dont voici le sens : *L'Esprit du Seigneur est sur moi ; c'est pour cela que j'ai reçu l'onction de lui, qu'il m'a envoyé pour prêcher l'Evangile aux pauvres, pour guérir ceux qui ont le cœur accablé de tristesse, pour annoncer la liberté aux captifs, et le recouvrement de la vue aux aveugles, pour délivrer ceux qui sont dans l'oppression, pour publier l'heureuse arrivée du Seigneur et le jour auquel il fera justice.* Tout le monde le regardoit, et l'entendoit avec admiration. Comme il vit qu'ils avoient tous les yeux arrêtés sur lui, il prit la parole et ayant rendu le Livre, il leur fit voir clairement que le temps étoit venu, que s'accomplissoit cette Prophétie en sa personne. Il leur parla avec tant de grace, tant de douceur et tant de force, qu'ils étoient tous comme extasiés, et confessant que jamais personne n'avoit parlé comme lui ; ils se demandoient les uns aux autres : n'est-ce pas le fils de Joseph ? Ils furent bien plus étonnés, lorsque prenant occasion de ce qu'il venoit de leur dire, il commença à descendre dans un détail qui leur déplaisoit, à les reprendre de leurs vices, et à les exhorter à la pratique de certaines vertus qui leur étoient comme inconnues. Vous allez sans doute, ajouta-t-il, me dire ce Proverbe :

Médecin guérissez-vous vous-même ; ne vous laissez pas mourir, vous qui rendez la santé aux autres. Nous avons ouï parler des grandes merveilles que vous avez faites à Capharnaüm ; que n'en faites-vous ici de semblables : est-ce que vous avez plus de considération pour les Etrangers, que pour ceux de votre pays ; et plus pour Capharnaüm, que pour Nazareth que vous devez regarder comme votre patrie ? Personne n'avoit osé faire ces reproches au Sauveur ; mais lui qui pénétroit le fond des cœurs, les prévint, leur faisant voir qu'il connoissoit parfaitement, et leurs sentimens les plus cachés et leurs plus secrettes pensées. Il eût fait à Nazareth d'aussi grands miracles qu'il avoit faits à Capharnaüm, s'il y eût trouvé dans les habitans les mêmes dispositions et la même docilité, que dans cette ville étrangere : *Non fecit ibi virtutes multas*, dit saint Matthieu, *propter incredilitatem eorum.* A cause de leur incrédulité, il fit là peu de miracles. Comme les habitans de Nazareth l'avoient vu dès son enfance parmi eux, ils ne le regardoient que comme le fils d'un pauvre Artisan, et n'avoient point de foi ni à ses paroles, ni à ses miracles. Ainsi arrive-t-il souvent que les Prêtres, les personnes Religieuses, les personnes d'Eglise, accoutumés aux plus saints et aux plus redoutables Mysteres, et aux plus terribles vérités de la Religion, sont moins touchés, ont moins de dévotion et de foi que les personnes séculieres : aussi le Seigneur fait-il moins de miracles en faveur de ceux qui manquent de dispositions.

A ce Proverbe : Médecin guérissez-vous vous-même, auquel tous ceux de l'assemblée pensoient ; Jesus répond par un autre, qui étoit commun parmi le peuple : un Prophete n'est sans estime que dans son pays et dans maison. Vos histoires, ajouta le Sauveur, vous en fournissent assez de preuves : car, dites-moi, combien y avoit-il de veuves en Israël du temps d'Elie ? et néanmoins lorsque le

Ciel étoit fermé, comme il le fut trois ans et demi, sans qu'il tombât sur la terre ni pluie ni rosée, et que la plus horrible famine désoloit tout le pays, à qui est-ce que Dieu envoya son Prophete ? ne fut-ce pas à une veuve étrangere de Sarepta dans le pays de Sidon ? combien y avoit-il de lépreux en Israël, du temps d'Elisée ; et néanmoins cet homme de Dieu ne guérit d'une maladie si incurable, que le seul Naaman Gentil, favori du Roi de Syrie.

Tout ce discours du Sauveur, qui devoit être écouté comme un avertissement salutaire, fut très-mal reçu dans une Synagogue, pleine de gens passionnés ; ils comprenoient assez que Jesus-Christ vouloit les quitter et faire part à d'autres de ses bienfaits, dont il les jugeoit indignes, et que par l'exemple de Naaman, il avoit dessein d'aller prêcher aux Gentils, au grand mépris de la Synagogue. C'est ce qui les irrita si fort contre lui, que s'étant levés brusquement, ils le saisissent avec violence, le traînent hors de leur Ville, qui étoit bâtie sur le penchant d'une montagne, et le mènent jusqu'au haut du rocher, résolus de s'en défaire, en le jetant dans le précipice, tant la colere et la haine des proches ont de fureur ! ces sortes d'exécutions populaires étoient tolérées, et sous prétexte de zele pour la loi, on faisoit mourir un homme sans forme de justice ; mais Jesus-Christ qui voulut bien se laisser conduire jusqu'au haut de la montagne, ne leur permit pas d'exécuter leur mauvais dessein : il se tira sans peine de leurs mains, et soit qu'il les rendît comme aveugles à son égard, soit qu'il leur ôtât tout d'un coup les forces et le mouvement par miracle, il passa tranquillement au milieu d'eux et se retira sans peine. Ces Disciples du Démon, dit saint Ambroise, sont plus méchans que leur Maître ; car celui-ci avoit voulu seulement porter le Sauveur à se précipiter, et ceux-là tâchent de le précipiter eux-mêmes. Ces hommes qui applaudissoient il n'y a qu'un mo-

ment aux discours du Sauveur, veulent lui donner la mort, aussitôt qu'il leur découvre la corruption de leur cœur. Jesus-Christ a parcouru bien des endroits dans la Judée, il a prêché dans bien des Villes, il n'a jamais épargné le vice, il a repris par-tout la corruption des mœurs, et nulle part on n'a osé entreprendre, durant le cours de sa prédication, de lui ôter la vie qu'à Nazareth, qui étoit comme sa patrie. Jesus-Christ n'est jamais plus maltraité que par ceux qu'il a le plus favorisés, lorsqu'ils se pervertissent. Un mauvais Prêtre, un Religieux perverti, une personne qui a été dévote et qui donne dans le libertinage, donnent toujours dans les derniers excès, soit pour la licence des mœurs, soit pour l'erreur. Les habitans de Nazareth vouloient voir le Sauveur opérer chez eux les mêmes miracles qu'il avoit opérés à Capharnaüm; mais ces miracles faits à Capharnaüm ne leur étoient-ils pas certains? Qu'avoient-ils donc besoin de les voir, pour croire en Jesus-Christ? Commençons par profiter des graces qui nous sont données, si nous voulons en obtenir de plus fortes. Nous n'en serons pas quittes au Jugement de Dieu, en disant que d'autres ont eu de plus puissans secours que nous pour faire le bien. Le peu d'estime, le mépris même qu'ont pour Jesus-Christ ses concitoyens, doit consoler les serviteurs de Dieu, de se voir quelquefois méprisés par ceux avec qui ils vivent. Les étrangers admirent souvent la vertu et le mérite d'une personne, qui est souvent peu estimée et souvent même méprisée par les siens.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

CORDIBUS nostris, quæsumus, Domine, gratiam tuam benignus infunde; ut sicut ab escis carnalibus abstinemus, ita sensus

NOUS vous supplions, Seigneur, de répandre, par votre miséricorde, votre grace dans nos cœurs; afin que, comme nous observons

quoque nostros à noxiis retrahamus excessibus. Per. Dominum, etc.

l'abstinence des viandes, nous retirions aussi nos sens des excès qui peuvent nuire à notre ame. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du quatrieme Livre des Rois. Chap. 5.

IN diebus illis: Naaman, Princeps militiæ Regis Syriæ, erat vir magnus apud Dominum suum, et honoratus: per illum enim dedit Dominus salutem Syriæ: erat autem vir fortis et dives, sed leprosus. Porrò de Syria egressi fuerant latrunculi, et captivam duxerant de terra Israël puellam parvulam, quæ erat in obsequio uxoris Naaman, quæ aït ad Dominam suam: utinam fuisset Dominus meus ad Prophetam qui est in Samaria: profectò curasset eum à lepra quam habet. Ingressus est itaque Naaman ad Dominum suum, et nuntiavit ei, dicens: sic et sic locuta est puella de terra Israël. Dixitque ei Rex Syriæ: vade, et mittam litteras ad Regem Israël. Qui cùm profectus esset, et tulisset secum decem talenta argenti, et sex millia aureos, et decem mutatoria vestimentorum: detulit litteras ad Regem Israël, in hæc verba: cùm acceperis epistolam hunc, scito quòd miserim ad te Naaman, servum meum, ut cures eum à lepra sua. Cùmque legisset rex Israël litteras, scidit vestimenta,

EN ces jours-là, Naaman, Général de l'armée du Roi de Syrie, étoit un homme puissant et en grand honneur auprès du Roi son Maître, parce que le Seigneur avoit sauvé par lui la Syrie, il étoit vaillant et riche, mais lépreux. Or, quelques voleurs étant sortis de Syrie; avoient emmené captive une petite fille d'Israël, qui fut mise au service de la femme de Naaman. Cette fille dit à sa Maîtresse : plût à Dieu que Monseigneur eût été trouver le Prophete qui est à Samarie ; il l'auroit sans doute guéri de sa lepre. Sur cela Naaman vint trouver son Maître, et lui dit : une fille d'Israël a dit telle et telle chose. Le Roi de Syrie lui répondit : allez ; j'écrirai pour vous au Roi d'Israël. Il partit donc de Syrie ; prit avec lui dix talens d'argent, six mille pieces d'or, et dix habits neufs, et porta au Roi la lettre du Roi de Syrie, qui étoit conçue en ces termes : Lorsque vous aurez reçu cette lettre, vous saurez que je vous ai envoyé Naaman mon serviteur, afin que vous le guérissiez de sa lépre. Le Roi d'Israël ayant reçu cette lettre, déchira ses habits, et dit : suis-je un Dieu

sua, et ait : Numquid Deus ego sum, ut occidere possim, et vivificare, quia iste misit ad me, ut curem hominem à lepra sua! animadvertite, et videte quòd occasiones quærat adversùm me. Quod cùm audisset Eliseus vir Dei, scidisse videlicet Regem Israël vestimenta sua, misit ad eum, dicens : quare scidisti vestimenta tua! veniat ad me, et sciat esse Prophetam in Israël. Venit ergo Naaman cum equis et curribus, et stetit ad ostium domûs Elisei : misitque ad eum Elisæus nuntium, dicens : vade et lavare septies in Jordane, et recipiet sanitatem caro tua, atque mundaberis. Iratus Naaman recedebat, dicens : putabam quòd egredereter ad me, et stans invocaret nomen Domini Dei sui, et tangeret manu suâ locum lepræ, et curaret me. Numquid non meliores sunt Abana et Pharphar, fluvii Damasci, omnibus aquis Israël, ut laver in eis, et mundèr! cùm ergo vertisset se, et abiret indignans, accesserunt ad eum servi sui, et locuti sunt ei : Pater, et si rem grandem dixisset tibi Propheta, certè facere debueras : quantò magis quia nunc dixit ubi : lavare, et mundaberis! descendit, et lavit in Jordane septies juxtà sermonem viri Dei, et restituta est caro ejus, sicut caro pueri parvuli, et mundatus est. Rur-

pour pouvoir ôter et rendre la vie! Pourquoi m'envoyer ainsi un homme, afin que je le guérisse de sa lepre! vous voyez que ce Prince ne cherche qu'une occasion pour rompre avec moi. Mais Elisée, homme de Dieu, ayant appris que le Roi d'Israël avoit déchiré ainsi ses habits, lui envoya dire : pourquoi avez-vous déchiré vos habits! Que cet homme vienne à moi, et qu'il sache qu'il y a un Prophete dans Israël. Naaman vint donc avec ses chevaux et ses chariots, et se tint à la porte de la maison d'Eliséé ; et Elisée lui envoya une personne pour lui dire : allez vous laver sept fois dans le Jourdain, et votre chair sera guérie, et deviendra nette. Naaman tout faché commençoit à se retirer, en disant : je croyois qu'il viendroit me trouver, et que se tenant debout il invoqueroit le nom du Seigneur son Dieu, qu'il toucheroit de sa main ma lepre, et qu'il me guériroit. N'avons-nous pas à Damas les fleuves d'Abana et de Pharphar, qui sont meilleurs que tous ceux d'Israël, pour m'y aller laver, et me rendre le corps net. Comme donc il avoit déjà fait tourner son équipage, et qu'il s'en alloit tout indigné, ses serviteurs s'approcherent de lui, et lui dirent : Pere, quand le Prophete vous auroit ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû néanmoins le faire ; combien donc lui devez-vous plutôt obéir, lors-

sùsque ad virum Dei cum universo comitatu suo, venit, et aït et stetit coram eo, et aït : verè scio quod non sit alius Deus in universa terra, nisi tantùm in Israël.

qu'il vous dit : allez vous laver et vous deviendrez net ! il s'en alla donc, et se lava sept fois dans le Jourdain, selon que l'homme de Dieu le lui avoit ordonné, et sa chair devint comme la chair d'un petit enfant, et il se trouva guéri. Après cela il retourna pour voir l'homme de Dieu avec toute sa suite, et il vint se présenter devant lui, et lui dit : je suis certain qu'il n'y a point d'autre Dieu dans toute la Terre que celui qui est dans Israël.

Le quatrieme Livre des Rois contient l'histoire de trois cent huit ans, depuis la mort de Josaphat, arrivée l'an du monde 3115, *jusqu'à la ruine du Royaume de Juda en* 3419. *Les Prophetes Elie et Elisée soutinrent avec force et avec tout le zele possible, la Religion ébranlée et chancelante dans les Royaumes d'Israël et de Juda par l'impiété de plusieurs Rois et par la licence des peuples.*

RÉFLEXIONS.

Quand le Prophete vous auroit ordonné quelque chose de bien difficile, vous auriez dû néanmoins le faire ; combien donc lui devez-vous plutôt obéir lorsqu'il vous dit : allez vous laver et vous deviendrez net ! A combien de gens fera-t-on ce reproche à l'heure de la mort ! à combien de gens le peut-on faire pendant la vie ! quand Dieu auroit exigé de tous les fideles qu'ils se fussent ensevelis dans le désert ; quand il auroit exigé de tous la plus austere mortification, la plus sévere pénitence pour être sauvés ; quand le salut auroit dû être le fruit d'un jeûne continuel ; quand il auroit même fallu pour éviter l'Enfer donner sa vie par le plus horrible supplice, et qu'il n'y auroit eu que les Martyrs qui eussent pu entrer dans le Ciel, ou que les plus austeres pénitens qui eussent pu éviter l'éternité malheureuse, y auroit-il eu à délibérer ! ou des feux éternels, ou une poignée de jours dans

les rigueurs de la pénitence, ou se priver durant une vie si courte de tous les plaisirs, ou être privé durant toute l'éternité des délices célestes. Quel est même l'homme tant soit peu raisonnable qui eût dû hésiter un moment sur ce choix ? *Quantò magis quia nunc dixit tibi : lavare et mundaberis* ! Combien donc devons-nous plutôt obéir à Dieu lorsqu'il n'exige de nous, pour être sauvés, que de l'aimer de tout notre cœur, de le servir et de lui plaire ? En bonne foi que demande de nous le Seigneur qui ne soit très-doux, qui ne soit très-facile ? il demande que nous l'aimions de tout notre cœur; mérite-t-il notre amour ? y a-t-il de la peine à aimer un Dieu infiniment aimable, et qui nous aime infiniment ? il demande que nous gardions ses Commandemens ; y en a-t-il un seul qui ne soit à notre avantage ? fut-il jamais un joug plus doux que le sien, ni un fardeau plus léger à porter ? c'est Jesus-Christ même qui nous l'assure. Comparons ce que Dieu demande de ses fideles serviteurs, avec ce que le monde, ce Maître chimérique, exige de ses esclaves. Comparons ce que nous sommes obligés de faire pour une famille, pour remplir les devoirs d'un emploi, pour faire une fortune bien caduque ; à l'armée, dans le commerce, au service d'un Maître fâcheux, difficile, capricieux, pour faire plaisir à un ami, pour obliger un ingrat, pour se faire une réputation, un nom dans le monde. Que de travaux à souffrir ! que de déboires à essuyer ! que de chagrins à dévorer ! que de sueurs, que de veilles ! on s'épuise en faux frais, on use sa santé, on abrége ses jours, et tout cela à pure perte. A quel haut prix ne seroit point le salut, selon l'opinion même des mondains, si pour y réussir, il falloit se faire tant de violences et de contraintes ! et l'on trouve après cela un Carême trop long, quelques jours d'abstinence et de jeûne trop durs, la moindre mortification pour Dieu impraticable ! on est couvert de lepre, on est chargé de péchés, l'iniquité

nous rend difformes ; on nous dit : *Lavare et mundaberis.* Jesus-Christ nous fait un bain salutaire de son sang ; on nous exhorte à recourir au Sacrement de pénitence, par la vertu duquel nous pouvons recouvrer l'innocence ; et l'on refuse de se servir de ces moyens ! mais quel reproche plus cruel et plus juste, à faire à bien des personnes Religieuses, qui engagées par leur état à tendre à la perfection, après avoir fait tous les frais, rampent indignement toute leur vie dans la poussiere d'une vie tiede, languissante, imparfaite, dangereuse pour le salut, et cela pour négliger les plus légeres observances. On ne demande de cette personne qui a solemnellement tout quitté pour Dieu, qu'un peu plus de recueillement intérieur, un peu plus de ponctualité, l'observation des plus petites Regles, pour goûter la douceur de son état, pour jouir de la plus douce paix, pour s'assurer la plus précieuse mort, pour retirer tout le fruit de son grand sacrifice ; et la plupart aiment mieux gémir toute la vie dans l'humiliante amertume de leur relâchement, que de se procurer tous ces avantages, en observant ce qu'ils appellent eux-mêmes des minuties : *Si rem grandem dixisset tibi, certè facere debueras : quantò magis quia nunc dixit tibi : lavare, et daberis.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 4.

IN illo tempore, dixit Jesus Pharisæis : utique dicetis mihi hanc similitudinem : Medice, cura te ipsum : quanta audivimus facta in Capharnaüm, fac et hîc in patria tua. Aït autem : amen dico vobis, quia nemo Propheta acceptus est in patria sua. In ve-

EN ce temps-là, Jesus dit aux Pharisiens : vous allez sans doute me dire ce Proverbe : Médecin guérissez-vous vous-même ; tout ce que nous avons appris que vous aviez fait à Capharnaüm, faites-le encore ici, dans votre pays. Je vous le dis en vérité, ajouta-t-il, que nul

ritate dico vobis : multæ viduæ erant in diebus Eliæ in Israel, quando clausum est Cœlum annis tribus, et mensibus sex, cùm facta esset famès magna in omni terra : et ad nullam illarum missus est Elias, nisi in Sarepta Sidoniæ, ad mulierem viduam. Et multi leprosi erant in Israël sub Eliseo Propheta : et nemo eorum mundatus est nisi Naaman Syrus. Et repleti sunt omnes in Synagoga irâ, hæc audientes. Et surrexerunt, et ejecerunt illum extrà civitatem : et duxerunt illum usque ad supercilium montis, super quem civitas illorum erat ædificata, ut præcipitarent eum. Ipse autem transiens per medium illorum, ibat.

Prophete n'est bien venu dans son pays. Oui, je vous le dis en vérité : il y avoit plusieurs veuves en Israël au temps d'Elie, lorsque le Ciel fut fermé pendant trois ans et demi, et qu'il y eut une grande famine dans tout le pays ; néanmoins Elie ne fut envoyé à aucune d'elles, mais à une veuve de Sarepta, dans le pays de Sidon. Il y avoit aussi plusieurs lépreux en Israël au temps du Prophete Elisée ; et pas un d'eux ne fut guéri, mais seulement Naaman qui étoit Syrien. Tous les gens qui étoient dans la Synagogue furent irrités de ce discours ; de sorte que s'étant levés, ils le chasserent de la ville, et à dessein de le précipiter, ils le menerent jusqu'au sommet de la montagne sur laquelle leur ville étoit batie ; mais passant au milieu d'eux, il s'en alla.

MEDITATION.

Des contradictions à quoi doivent s'attendre les gens de bien.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que, quelques amers que soient les déboires qu'on reçoit dès qu'on fait profession d'être solidement dévot, rien n'est plus avantageux aux gens de bien que cette multiplicité de contradictions ; rien n'est plus salutaire. Elles servent de contrepoison contre le venin de l'amour-propre. Rien ne sert davantage à affoiblir, à amortir les passions.

Le remede est amer, il est vrai, mais il est efficace. Il est dur de se voir en butte à la mali-

gnité du cœur humain et à la raillerie. Si de tous les partis qu'il y a à prendre, celui de la vertu étoit le plus mauvais, y trouveroit-on plus de contradictions, plus de traverses ? A un petit nombre près de gens raisonnables, qui louent votre résolution et applaudissent secretement à votre choix, combien d'injustes censeurs, de critiques malins qui interpretent sinistrement vos meilleures actions, et qui veulent que la légéreté, le dépit, un revers de fortune, la vanité, le désespoir, soient toujours le motif principal de la réforme. Ce qui est plus étrange, c'est que peu s'en faut qu'on n'attribue à la dévotion tous les maux de la vie. C'est ainsi que les amis et la femme de Job attribuoient à la piété de ce saint homme, une partie des malheurs qui lui étoient arrivés. C'est à cette vie unie, à cette exacte probité, à l'assiduité à la priere, qu'on attribue toutes les maladies, tandis que les mondains usent et ruinent leur santé par une continuité accablante de contentions, de fatigues, et par toutes sortes d'excès, et personne qui se récrie. N'en soyons pas surpris, le monde n'aime que ce qui est à lui, et il hait tous ceux qui ne sont point du monde. Ces contradictions font l'éloge des personnes vertueuses. Le serviteur n'est pas plus grand que son Maître. Si Jesus-Christ a servi de butte à la contradiction, quel serviteur de Dieu en sera exempt ? Mon Dieu ! que j'ai peu compris, et encore moins goûté ce mystere !

SECOND POINT.

Considérez que ce n'est pas seulement de la licence des libertins que la piété des gens de bien a à souffrir : Dieu permet, pour épurer la vertu de ses serviteurs, qu'elle soit exercée par ceux mêmes qui en devroient être les admirateurs, les protecteurs et les modeles. Les privileges ne sont guere pour les plus fervens ; les exemptions, les prédi-

lections sont d'ordinaire en faveur des imparfaits. Chose étrange, chacun croit être en droit d'exercer la vertu d'un homme de bien ; il n'est pas jusqu'au plus vil de ces censeurs libertins, qui n'ose prendre la liberté de mettre votre vertu à l'épreuve.

On pese toutes les paroles, on critique sur toutes les actions, on interprete les intentions, on se fait même juge des pensées ; et tandis qu'on passe tout aux imparfaits, on releve tout, on ne pardonne rien à une personne dévote. Cette dureté révolte ; mais considérez que rien ne contribue tant à la perfection d'une ame pieuse, que les soins vifs et malins que tant de gens prennent de ne lui rien passer. On a tort de regarder ces persécutions domestiques, ces contradictions, comme des obstacles fâcheux qui rendent le chemin de la vertu plus mauvais ; ce sont des épines, il est vrai, mais qui servent de haies, et qui écartent tout ce qui est ennemi et qui peut nuire.

Joseph ne fût jamais devenu la seconde personne de l'Egypte, si ses propres frères ne l'eussent persécuté. Ces vertus brillantes et applaudies sont d'ordinaire fort superficielles et peu solides ; ces climats où regne un printemps éternel ne sont féconds qu'en fleurs et en feuilles : les hivers les plus longs sont ordinairement suivis de beaucoup de fruits.

Voulons-nous comprendre le prix et le mérite de ces petites croix, ne perdons pas de vue nos modeles. Quels Saints sans persécutions ! quelle ame fervente sans traverses ! ces héros chrétiens dont le monde n'étoit pas digne, ont tous été maltraités. Réjouissez-vous, dit le Seigneur, lorsque vous aurez un pareil sort ; ces épreuves, ces croix sont des assurances de la récompense.

Mon Dieu ! que j'ai peu compris ce consolant mystere ! qu'on est à plaindre quand on est du goût des mondains ! Non, Seigneur, je ne regarderai plus ces contrariétés, ces petites persécu-

tions comme des disgraces. Faites par votre grace que j'en fasse un saint usage désormais.

Aspirations dévotes durant le jour.

Placeo mihi in contumeliis, in persecutionibus, in angustiis pro Christo. 2. Cor. 12.

Oui, Seigneur, bien loin de me plaindre jamais des contradictions qu'on trouve dans votre service, j'y trouverai désormais tout mon plaisir.

Pone me juxta te, et cujusvis manus pugnet contra me. Job. 17.

Pourvu que je sois auprès de vous, mon Sauveur, je me mets peu en peine si l'on s'arme contre moi.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° MON fils, dit l'Esprit Saint (*a*), lorsque vous entrerez dans le service de Dieu, demeurez ferme dans la justice et dans la crainte, et préparez-vous à bien des épreuves et à bien de petites contradictions. Ne vous plaignez donc plus si l'on vous traite avec mépris ou avec dureté, depuis que vous avez pris le parti de la dévotion. Toute vertu flattée s'abâtardit. Ces frimats dans les voies de Dieu, sont plus utiles qu'on ne pense. Le froid et les vents purifient l'air, et font mourir les insectes, qui dans une saison plus douce ruinent tout. Ne donnez pas sujet aux imparfaits, par vos entêtemens, par votre immortification, par votre impolitesse, de décrier la dévotion, et de la mettre à l'épreuve; mais quand on vous trouvera incommode, parce que vous êtes trop régulier; quand on vous trouvera à dire, parce que vous faites votre devoir, parce que vous êtes trop réservé, trop religieux, parce que vous réglez vos mœurs sur l'Evangile, bénissez le Seigneur, et gardez-vous bien de vous en affliger. Si j'étois

(a) *Eccl.* 2.

du goût des imparfaits, disoit saint Paul, je ne serois guere du goût de mon divin Maître. Rassurez-vous contre vos sensibilités et contre votre délicatesse, et regardez désormais comme une faveur insigne ces petites amertumes : elles sont un remede excellent contre le venin des passions. Prenez la résolution aujourd'hui d'être fidele dans cette pratique. Ayez sans cesse présentes à l'esprit ces paroles de l'Apôtre saint Pierre : *Si quid patimini propter justitiam, beati* (a). Si vous souffrez quelque chose pour la justice, vous êtes heureux.

2.° La persécution est avantageuse à la vertu, mais les persécuteurs sont à plaindre. Gardez-vous bien d'en augmenter vous-même le nombre par des plaisanteries peu chrétiennes, ou par vos duretés envers les personnes pieuses. Que votre estime, que vos prédilections soient toujours pour la vertu. Avez-vous des domestiques, avez-vous des enfans, des sujets, êtes-vous en place ? que vos inférieurs sachent que vous n'estimez, ni l'esprit, ni les talens, ni les belles qualités, si la piété n'en est comme la base. Si vous avez une grace à accorder, une dispense à donner, une gratification à faire, que ce soit toujours en faveur des plus vertueux ; la piété doit être toujours le premier titre : si l'on avoit soin de le faire valoir, sur-tout à l'égard des enfans et des domestiques, l'indévotion et la licence ne feroient pas tant de progrès. Parlez souvent avec éloge en présence de vos inférieurs, du mérite de la vertu ; prouvez l'estime que vous en faites par votre conduite. Applaudissez à l'exacte régularité, et à l'édifiante piété de ceux qui donnent de si beaux exemples. Louez en présence de vos enfans, la modestie, la piété, la régularité de ceux qui sont du même âge. Rien ne nuit tant à la perfection religieuse, que les égards que les supérieurs ont pour les plus imparfaits, tandis qu'ils ménagent si peu les plus fervens.

(a) 1. *Petr.*

LE MARDI

DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME.

C'EST encore par la priere que David, persécuté par Saül, fait à Dieu, et laquelle convient si bien à Jesus-Christ, et peut si bien convenir au juste persécuté, que commence en ce jour l'Introït de la Messe. *Ego clamavi quoniam exaudisti me Deus :* comme vous m'avez toujours exaucé, ô mon Dieu ! je vous appelle encore à mon secours. *Inclina aurem tuam, et exaudi verba mea ;* écoutez-moi et exaucez ma priere : *Custodi me, Domine, ut pupillam oculi ;* gardez-moi comme la prunelle de l'œil. *Sub umbra alarum tuarum protege me ;* couvrez-moi de vos ailes, à la vue de ces impies qui me poursuivent sans cesse. Si Dieu l'a exaucé, pourquoi crie-t-il vers lui ? c'est parce qu'il l'a exaucé, qu'il s'adresse de nouveau à Dieu avec encore plus de ferveur, et avec une nouvelle confiance. C'est, disent les Peres, comme s'il disoit : Seigneur, je vous adresse de nouveau mes vœux et mes prieres, avec d'autant plus de confiance, que jusqu'ici j'ai expérimenté en toute occasion les effets de votre miséricorde ; vos bontés précédentes me sont comme un gage et une assurance de l'avenir. A mesure que Dieu nous exauce, dit saint Augustin, il augmente en nous l'amour de la priere ; on ne demande jamais avec plus de confiance qu'après avoir été déjà exaucé. Mettez-moi à couvert de la malice et des traits perçans de mes ennemis, comme la poule met à couvert sous ses ailes ses petits, dès que quelque oiseau de proie se montre, et défendez-

moi de leur persécution, comme vous avez défendu de mille accidens la prunelle de l'œil, que vous avez couverte de tant de défenses, et entourée de paupieres et de sourcils comme autant de remparts. *Exaudi, Domine, justitiam meam, intende deprecationem meam :* laissez-vous fléchir, Seigneur, par mon innocence, et écoutez ma priere. David ne nie pas qu'il ne soit pécheur; mais il représente seulement à Dieu, qui sait toutes choses, combien il est innocent des crimes dont on l'accuse, et pour lesquels on lui fait son procès. Je viens à vous, ô mon Dieu! dans l'innocence, et dans la droiture de mon cœur, vous représenter la justice de mon procédé, et la calomnie dont on me noircit. Je n'ai fait tort à personne. Bien loin d'être rebelle à mon Prince, vous savez, Seigneur, ce que j'ai fait, et ce que je suis prêt de faire contre les ennemis de l'Etat. Cependant on me traite comme un scélérat, comme un perfide; rendez-moi justice, souverain Juge, et ne m'abandonnez pas.

L'Epître de la Messe de ce jour est tirée de l'histoire du Prophete Elisée; on y lit le miracle de la multiplication prodigieuse qu'il fit, d'un peu d'huile, à une veuve accablée de dettes, et qui fut suffisante pour payer tous ses créanciers, et pour la faire subsister ensuite avec ses enfans. Elisée étant à Samarie, une veuve, qui avoit été femme de l'un des Prophetes, vint un jour lui exposer le malheur où elle se trouvoit réduite après la mort de son mari, qui lui avoit laissé peu de biens, et beaucoup de dettes. Cette pauvre femme affligée lui dit, que n'ayant pas de quoi satisfaire les créanciers de son mari, ils devoient venir lui prendre ses deux fils et en faire leurs esclaves. C'étoit le droit du créancier chez les Hébreux, comme chez la plupart des autres peuples, de prendre les enfans d'un pere qui n'avoit pas de quoi payer, et d'en faire des esclaves, comme il paroît par Isaïe, Cha-

pitre 5o, et par saint Matthieu, Chapitre 18. Elisée touché de compassion, lui demanda ce qu'elle avoit dans sa maison ; elle lui répondit, qu'il ne lui restoit, pour tout bien, qu'un peu d'huile. Allez, lui dit le Prophete, empruntez incessamment de vos voisins le plus de vaisseaux vuides que vous pourrez, et vous renfermant chez vous avec vos enfans, versez dans ces vases de l'huile que vous avez, jusqu'à ce que ces vaisseaux soient remplis, et vous aurez par là de quoi payer vos dettes. Cette femme pleine de confiance, fit ponctuellement tout ce que le Prophete lui avoit prescrit. Elle emprunta le plus de vases qu'il lui fut possible, et s'étant renfermée sans bruit dans sa maison, avec ses deux fils, elle se fit apporter tous ces vases. Ses enfans les lui présentoient, et elle y versoit l'huile, laquelle ne cessa de se multiplier, que lorsque les vaisseaux furent tous remplis. Elle vint ensuite trouver Elisée pour lui rendre compte de ce qu'elle avoit fait, et lui raconter la merveille. Allez vendre cette huile, lui dit le Prophete, payez-en tous vos créanciers, et vous et vos enfans vivez du reste. *Non habeo nisi parum olei quo ungar :* je n'ai pour tout bien qu'un peu d'huile pour m'en oindre, c'est-à-dire, pour me nourrir. L'expression est un peu forte et figurée, mais ces sortes d'allégories sont ordinaires aux Orientaux ; l'onction chez ces peuples est appellée une espece de nourriture ; et l'on voit que Moïse et Michée menacent les Juifs, de n'avoir point d'huile pour s'oindre, comme d'un grand malheur. Comme l'Eglise a choisi la multiplication miraculeuse que fit Jesus-Christ des cinq pains, dont il nourrit cinq mille personnes, pour l'Evangile du Dimanche suivant ; elle a jugé à propos de raconter, dans cette semaine, le miracle que fit Elisée de la multiplication de l'huile.

L'Evangile de la Messe du jour, contient une

instruction très-importante touchant la correction fraternelle, et de la maniere de la faire utilement. Jesus-Christ, quelque temps après sa Transfiguration, étant retourné à Capharnaüm, il passa presque tout le temps qu'il y fut, à donner diverses instructions à ses Apôtres, pour régler leur conduite, et pour leur marquer ce qu'ils devoient à leur prochain. Il leur apprit sur-tout la maniere dont ils pouvoient reprendre ceux qui étoient en faute, dont ils devoient toujours pardonner les offenses, et avoir pour eux un fonds inépuisable de charité. Il leur avoit rapporté la parabole du bon Pasteur, et du pere de l'Enfant prodigue, lorsqu'il leur dit, que si l'exemple d'un si bon pere et d'un si bon pasteur leur inspiroit le zele des ames, il vouloit que ce zele fût sage, bienfaisant, et plein de douceur. Vous devez être comme de charitables Médecins envers les pécheurs, leur disoit-il : vous devez panser les plaies qu'ils se sont faites, et non pas leur en faire de nouvelles. Regardez donc les fautes d'autrui, non avec chagrin, mais avec compassion : je n'en excepte pas même celles qui se commettront contre vous ; au contraire, c'est pour celles-ci, plus que pour toutes les autres, que je veux vous accoutumer à bannir de votre cœur toute aigreur, tout ressentiment, toute amertume. Si donc votre frere vous a offensé, ou vous scandalise, allez lui représenter en particulier sa faute : mais comme vous ne devez avoir en vue que de le gagner, parlez-lui avec bonté et avec douceur ; prenez votre temps, qu'il paroisse que vous ne cherchez, ni à le chagriner, ni à vous venger, ni à le confondre, mais à le guérir ; et que vous êtes plus touché du mal qu'il se fait à lui-même, que de celui qu'il vous a fait. On n'inspire point de sentiment de charité, si l'on n'en est soi-même rempli. Une correction douce, charitable, faite à propos, et toujours salutaire ; au lieu que celle qui se fait avec aigreur, avec colere, ou à

contre-temps, révolte l'esprit et aigrit le cœur. On reconnoît son tort, on condamne sa faute; mais la maniere hautaine et dure avec quoi on la reprend, fait qu'on la défend et qu'on la justifie. Peu de personnes qui ne nous sussent bon gré de la correction, si elle étoit toujours faite avec douceur et avec charité. Jesus-Christ nous en a donné de grands exemples. Il veut sur-tout que la correction se fasse en secret : *Inter te et ipsum solum.* Toute correction faite en public, révolte; cette publicité fait autant de plaies dans le cœur de celui qui a failli, qu'il y a de témoins. Il semble qu'on cherche plutôt alors à lui faire confusion, qu'à lui donner un remede; ce n'est pas en découvrant la plaie qu'on la guérit. S'il reçoit bien votre remontrance, ajoute le Sauveur, vous n'avez pas peu gagné, puisque vous aurez contribué à sauver l'ame de votre frere : *Lucratus eris fratrem tuum.* Non-seulement vous vous serez réconcilié, vous l'aurez encore gagné à Dieu; vous l'aurez empêché lui-même de se perdre. *Si autem te non audierit, adhibe tecum unum vel duos :* s'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, sages, discretes, amies même, et qui aient quelque autorité sur lui. La charité est patiente, et l'inutilité de vos premiers efforts pour ramener votre frere, ne vous donne droit, ni d'éclater contre lui, ni de l'abandonner. C'est un malade que vous seul n'avez pu guérir, prenez du secours pour achever sa guérison; mais en tâchant de renfermer la plaie de son cœur, ne lui en faites point une nouvelle, en rendant son opiniâtreté publique. Le soin que vous aurez de le ménager sur ce point, le pourra toucher; au lieu qu'en faisant de l'éclat, vous le rendriez peut-être incurable. Il faut qu'il voie que cette nouvelle démarche n'est l'effet que d'un nouveau zele et d'une charité plus marquée; puisque vous n'admettez ces témoins, dit saint Chrysostôme, qu'afin que joignant leurs

prieres aux vôtres, elles aient plus d'effet sur son cœur et son esprit. Ce que le Fils de Dieu a dit jusqu'ici de la correction fraternelle, peut s'entendre, et des injures particulieres qu'on nous fait, et du scandale qu'on nous donne. Ce qui suit semble ne devoir s'entendre que des péchés griefs, des sentimens erronés, et de ce qui scandalise les Fideles; la charité que nous devons avoir pour nos freres doit nous inspirer ce zele pour leur salut.

Si tout ce que vous avez fait en particulier pour ramener votre frere, continue le Sauveur, est inutile, avertissez-en l'Eglise, déférez-le aux Prélats, et s'il ne se corrige pas, s'il persévere dans son égarement, s'il n'écoute point cette bonne Mere, regardez le comme un Publicain et un Païen. Que de démarches un Chrétien est obligé de faire, avant que d'être autorisé à rompre entiérement avec son frere, ou à l'abandonner, dit un savant interprete! il doit d'abord le rechercher en particulier, il faut ensuite qu'il le cherche en présence de quelques personnes sages, qui lui aident à le gagner, et qu'elles soient témoins qu'il n'a rien omis pour le faire. Enfin, il doit intéresser l'Eglise dans la réconciliation et le changement qu'il désire. De quel usage sont aujourd'hui ces sages et saintes maximes parmi les Chrétiens? Je vous le dis en vérité, continue le Sauveur, tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le Ciel; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le Ciel: c'est Jesus-Christ qui le dit, oseroit-on se moquer de cet Oracle? Quel état plus terrible que celui d'un Chrétien, qui par son indocilité se feroit lier par les pasteurs de l'Eglise! sur-tout s'il étoit assez aveugle pour ne pas connoître son mal, et pour se flatter que le Ciel, contre la parole expresse de Jesus-Christ, ne ratifie pas le jugement des légitimes Pasteurs. Quelle folie, et quel malheur de se moquer des censures si formidables des Evêques, et du Vicaire même de Jesus-Christ! nos passions,

nos

nos frivoles préjugés, nos opinions, et nos folles idées prévaudroient-elles sur les divins Oracles, au formidable Tribunal du Juge souverain ? Ah ! qu'on pensera bien autrement sur ce point, à l'heure de la mort, qu'on ne fait durant la vie ! qu'il est triste, qu'il est affreux, quand les prestiges disparoissent, de s'appercevoir qu'on a vécu et qu'on meurt dans l'erreur !

J'aime tant l'esprit de paix et de charité, ajoute le Fils de Dieu ; qu'en quelque endroit que je voie deux ou trois personnes ainsi unies, et assemblées en mon Nom, je ne manque point de me trouver au milieu d'elles pour les instruire, pour les soulager, et pour exaucer leurs prieres. Saint Pierre avoit entendu tout ce discours du Sauveur avec son application, et sa ferveur ordinaire ; et comme il vouloit garder exactement les préceptes de son Maître, sur-tout celui du pardon des injures, qui lui sembloit le plus difficile, il interrompit le Sauveur, pour lui demander combien de fois il seroit obligé de pardonner à son frere de qui il auroit été offensé : ne sera-ce pas assez, dit-il, si je lui pardonne sept fois, c'est-à-dire, plusieurs fois ; car c'est ce que signifie ordinairement le nombre de sept fois dans l'Ecriture. Saint Luc nous apprend ce qui donna occasion à cette demande de saint Pierre, Jesus avoit dit : *Si votre frere vous offense sept fois le jour, pardonnez-lui autant de fois.* Mais l'expression de sept fois, ne marque point un nombre déterminé. Saint Pierre demande si un homme à qui on a souvent pardonné, ne se rend pas, enfin, indigne de pardon ? et Jesus-Christ lui répond : *Je ne vous dis pas, pardonnez-lui jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.* Cela veut dire, pardonnez autant de fois, et aussi long-temps qu'on vous offensera, vous offensât-on un million de fois, et encore davantange, pardonnez autant de fois. Il paroît bien que la charité infinie de Dieu envers nous, est la regle de celle

que nous devons avoir les uns pour les autres. La charité de Dieu à notre égard, est sans borne; il veut que la nôtre soit sans mesure; Dieu nous apprend, par son exemple, à tout souffrir de nos freres, et à leur pardonner tout. Mais souvenons-nous que nous le prions tous les jours de nous traiter de la même maniere dont nous traitons nos freres, en lui disant: *Remettez-nous nos dettes, comme nous le faisons nous-mêmes à nos débiteurs* (a).

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

EXAUDI nos, omnipotens, et misericors Deus, et continentiæ salutaris, propitius nobis dona concede. Per Dominum, nostrum, etc.

EXAUCEZ nous, ô Dieu tout-puissant, et tout miséricordieux! et accordez-nous par votre bonté, les dons d'une continence salutaire. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du quatrieme Livre des Rois. Chap. 4.

IN diebus illis: mulier quædam clamabat ad Eliseum Prophetam, dicens: servus tuus vir meus mortuus est, et tu nosti quia servus tuus fuit timens Dominum: et ecce creditor venit ut tollat duos filios meos ad servium sibi. Cui dixit Eliseus: quid vis ut faciam tibi! dic mihi, quid habes in domo tua! at illa respondit: non habeo ancilla tua quid quam in domo mea, nisi parum olei, quò ungar. Cui aït: vade, pete mutuò ab omnibus vicinis tuis vasa vacua non pauca. Et ingredere, et claudium ostium tuum,

EN ces jours-là, une femme de l'un des Prophetes vint crier à Elisée, et lui dit: mon mari, qui étoit votre serviteur, est mort, et vous savez que votre serviteur craignoit le Seigneur; et maintenant son créancier vient pour prendre mes deux fils et les faire esclaves. Elisée lui dit: que voulez-vous que je fasse! dites-moi qu'avez-vous dans votre maison! elle répondit: votre servante n'a dans sa maison qu'un peu d'huile pour m'en oindre. Elisée lui dit: allez, empruntez de vos voisins un grand nombre de vaisseaux vuides; et après que vous se-

(a) *Matth.* 6.

cùm intrinsecùs fueris tu, et filii tui : et mitte indè in omnia vasa hæc : et cùm plena fuerint, tolles. Ivit itaque mulier, et clausit ostium super se, et super filios suos : illi offerebant vasa, et illa infundebat. Cumque plena fuissent vasa, dixit ad filium suum: affer mihi adhuc vas. Et ille respondit : non habeo. Stetitque oleum : venit autem illa, et indicavit homini Dei. Et ille : vade, inquit, vende oleum, et redde creditori tuo : tu autem, et filii tui vivite de reliquo.

rez rentrée dans votre maison, fermez la porte sur vous, et vous tenant au-dedans, vous et vos fils, versez de cette huile, que vous avez, dans tous ces vases; et quand ils seront pleins, vous les ôterez. Cette femme s'en alla donc, ferma la porte sur elle et sur ses enfans; ses enfans lui présentoient les vaisseaux, et elle versoit de l'huile dedans. Et lorsque tous les vaisseaux furent remplis, elle dit à son fils : apportez-moi encore un vaisseau. Il lui répondit : je n'en ai plus, et l'huile s'arrêta. Cette femme alla rendre compte de tout à l'homme de Dieu, qui lui dit : allez, vendez cette huile, rendez à votre créancier ce qui lui est dû; vous et vos fils vivez du reste.

On croit que l'Auteur du troisieme et du quatrieme Livre des Rois est Esdras, Grand-Pretre durant la captivité; il étoit fils de Saraïas, souverain Pontife, que Nabuchodonosor fit mourir. Ayant été considéré par Artaxerxès Longuemain, il fut renvoyé en Judée avec de riches présens, y rebâtit le Temple, rétablit le culte du vrai Dieu et les cérémonies de la Religion, ramassa tous les Livres Canoniques, et écrivit les deux derniers Livres des Rois par l'inspiration du Saint-Esprit, environ 466 ans avant Jesus-Christ.

RÉFLEXIONS.

La connoissance et la bienveillance des Serviteurs de Dieu est toujours utile; on ne les fréquente guere sans fruit. La sagesse, qui se trouve toujours dans leurs paroles; la douceur et la modestie qui brillent toujours dans toute leur conduite, leur droiture, leurs bons exemples et leur crédit auprès du Seigneur sont toujours d'un grand secours. On apprend

auprès d'eux, et les devoirs de religion, et les bienséances même de la vie civile. Tout est leçon, tout est instruction, tout est exemple dans les personnes véritablement saintes; il n'est pas jusqu'à leurs défauts naturels, à leurs imperfections involontaires, dont ils ne nous apprennent à profiter. Dieu laisse quelquefois dans ses plus grands serviteurs, certaines imperfections qui servent à les tenir sans cesse dans l'humiliation, et qui leur faisant exercer de grandes vertus, leur sont une occasion de beaucoup de mérites, et pour peu qu'on les regarde de près, pour peu qu'on les observe, on découvre à travers ces foibles ombres de grands actes de vertu qui ont leur éclat. La conversation des vrais gens de bien n'est pas seulement édifiante, elle est encore agréable; la vertu a ses charmes, elle est douce, honnête, polie même, et les défauts qu'on lui reproche lui sont étrangers. Elle ignore toute duplicité, elle abhorre toute dissimulation, rien ne sauroit la faire démentir de son exacte probité. L'accuser d'être opiniâtrément attachée à ses propres sentimens, d'être esclave de sa propre volonté, d'être uniquement attentive à ses intérêts, à ses petites commodités, d'avoir de l'ambition, de l'orgueil, d'aimer la distinction, et d'affecter les premieres places : c'est calomnie. Ces défauts si grossiers peuvent se trouver dans les personnes qui se flattent d'avoir de la vertu; mais la vertu en est exempte, l'impolitesse n'entra jamais dans le véritable portrait de la dévotion. Le même esprit qui porte les serviteurs de Dieu à s'acquitter avec tant de ponctualité des moindres devoirs de religion, leur apprend en même temps tous les devoirs de bienséance. Est-on plein de l'esprit de Dieu, a-t-on une vertu éminente, fût-on d'une naissance obscure, vile même, n'eût-on point d'éducation? on est humble, docile, honnête, prévenant, doux et poli, tandis que les personnes d'une qualité distinguée, d'une éducation exquise, deviennent

emportés, fâcheux, durs, impolis dès qu'ls donnent dans le déréglement. L'esprit s'abrutit avec les mœurs, et la corruption du cœur corrompt les plus belles manieres. Mais si le commerce avec les grands serviteurs de Dieu, est si avantageux, par rapport aux biens de la vie civile, il l'est bien plus encore par rapport aux secours surnaturels, dans les plus pressans besoins. Dans quelle extrémité fâcheuse ne se trouvoit pas cette pauvre veuve, se voyant sur le point de perdre ses deux fils, et de les voir dans un triste esclavage? Elle connoît Elisée, elle a recours au serviteur de Dieu; c'est toute sa ressource, le Prophete est touché de compassion. Les Saints sont toujours sensibles à nos maux, et leur charité est toujours efficace. Ils ont du crédit auprès d'un Maître, à qui les miracles ne coûtent rien; et ils ne refusent jamais de l'employer en faveur de ceux qui prient. Amis sûrs, protecteurs puissans, avocats désintéressés, guides fideles; voilà quels sont les serviteurs de Dieu: ne méritent-ils pas qu'on ambitionne leur protection et leur bienveillance?

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Matthieu.
Chap. 18.

IN illo tempore: dixit Jesus Discipulis suis: si peccaverit in te frater tuus, vade et corripe eum inter te et ipsum solum. Si te audierit, lucratus eris fratrem tuum. Si autem te non audierit, adhibe tecum adhuc unum vel duos, ut in ore duorum vel trium testium stet omne verbum. Quòd si non audierit eos: dic Ecclesiæ. Si autem Ecclesiam non audierit:

EN ce temps-là: Jesus dit à ses Disciples: si votre frere vous a offensé, allez le trouver, et reprenez-le, sans qu'il y ait que vous et lui. S'il vous écoute, vous aurez gagné votre frere. S'il ne vous écoute point, prenez encore avec vous une ou deux personnes, afin que tout soit appuyé sur la parole de deux ou de trois témoins. Que s'il ne les écoute pas, avertissez-en l'Eglise. Or, s'il n'écoute

sit tibi sicut Ethnicus et Publicanus. Amen dico vobis : quæcumque alligaveritis super terram, erunt ligata et in cœlo : et quæcumque solveritis super terram, erunt soluta et in cœlo. Iterum, dico vobis, quia si duo ex vobis consenserint super terram, de omni re quamcumque petierint, fiet illis à Patre meo, qui in cœlis est. Ubi enim sunt duo vel tres congregati in nomine meo, ibi sum in medio eorum. Tunc accedens Petrus ad eum, dixit : Domine, quoties peccabit in me frater meus, et dimittam ei ! usque septies ! dicit illi Jesus : non dico tibi usque septies, sed usque septuagies septies.

pas l'Eglise, regardez-le comme un Païen et un Publicain. Je vous le dis, en vérité : tout ce que vous aurez lié sur la terre, sera lié dans le Ciel ; et tout ce que vous aurez délié sur la terre, sera délié dans le Ciel. Je vous dis encore, que si deux de vous s'accordent ensemble sur la terre, quoi que ce soit qu'ils demandent, il leur sera accordé par mon Pere qui est dans le Ciel. Car où il y a deux ou trois personnes assemblées en mon nom, je me trouve là au milieu d'eux. Alors Pierre s'approchant de lui : Seigneur, dit-il, combien de fois pardonnerai-je à mon frere qui m'aura offensé jusqu'à sept fois ? Jesus lui répartit : je ne vous dis pas jusqu'à sept fois, mais jusqu'à septante fois sept fois.

MÉDITATION.

De la Charité Chrétienne.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ de quelle importance est le premier Commandement de la Loi, vous aimerez le Seigneur Dieu de tout votre cœur et de toute votre ame ! le second, qui ordonne d'aimer son prochain comme soi-même, est semblable à ce premier. Ce sont deux Commandemens ; mais ce n'est presque, pour ainsi dire, qu'une seule chose qui est commandée, puisqu'on peut dire que l'amour dont les Chrétiens s'entr'aiment, n'est qu'une même vertu, qu'un même amour, avec l'amour dont Dieu lui-même veut être aimé. Ce n'est qu'une même chose que nous aimons, soit que nous aimions Dieu, ou

que nous aimions nos freres par cette charité chrétienne, parce que nous n'aimons que Dieu dans nos freres, et parce que nous n'aimons nos freres que pour Dieu. Que Dieu est bon d'avoir uni si étroitement ces deux préceptes !

Voilà mon Commandement, dit le Sauveur (*a*), c'est que vous vous entr'aimiez comme je vous ai aimé. C'est le Commandement de notre bon Maitre, dit saint Jean (*b*), et si nous le faisons, tout est fait. La marque, dit le Fils de Dieu, à quoi tout le monde connoîtra que vous êtes mes Disciples, c'est si vous vous entr'aimez (*c*). O l'excellente raison pour nous porter à aimer nos freres ! faut-il nous proposer un autre motif ? c'est le Commandement singulier et favori de Jesus-Christ ; c'est la marque à quoi on connoît ses Disciples ; c'est ce que nous pouvons faire de plus agréable à Jesus-Christ.

Quelle erreur de s'imaginer qu'on aime Dieu, si l'on n'aime pas son prochain ! Quand il n'y auroit qu'une seule personne au monde que nous n'aimerions pas comme nous-mêmes, c'est en vain que nous nous flattons d'aimer Dieu. Dévotion fausse, amour de Dieu imaginaire, dès qu'il a la moindre jalousie, la moindre aigreur, la plus légere aversion dans le cœur : quel sera donc le sort de ceux qui retiennent le bien d'autrui, ou qui se plaisent à noircir la réputation de leurs freres ? A quoi doivent s'entendre ces cœurs malins, ces esprits aigres, qui, pour masquer leur vengeance, ou du moins leur envie, ou quelqu'autre passion, prétendent ne haïr que les défauts d'autrui, veulent se faire un mérite de toute la malignité de leur faux zele.

La charité chrétienne ignore ces capricieux détours. C'est le propre des insectes vénimeux de s'attacher aux plaies : la charité n'apperçoit que les vertus de ses freres ; elle excuse, elle interprete en bonne part jusqu'à leurs défauts.

(a) *Joan.* 25. (b) *Joan.* 3. (c) *Joan.* 23.

Eh, Seigneur ! que la marque qui caractérise vos enfans, fait peu mon caractere ! et que le peu de charité que j'ai eu jusqu'ici pour mon prochain, me prouve sensiblement le peu d'amour que j'ai pour vous.

SECOND POINT.

Considérez que l'amour de Dieu est trop lié avec l'amour du prochain, pour pouvoir subsister sans cette charité fraternelle. *Si quelqu'un dit qu'il aime Dieu*, dit le Disciple bien-aimé, *à moins qu'il n'aime son frere, il ment : Mendax est.* Mais quelle doit être la mesure, et pour ainsi dire, le modele de cette charité ? C'est l'amour que nous avons pour nous-mêmes. Eh, Seigneur ! qu'il y a donc peu de gens dans le monde qui aient la charité !

Considérez toutes les qualités de notre amour-propre : quelle attention à chercher ses commodités, et à écarter tout ce qui peut nuire ? Rien n'est plus ingénieux à cacher, à dissimuler nos défauts. Quelle âpreté à défendre ses intérêts ; quelle ardeur à se procurer tous les avantages ? l'amour-propre est le plus grand de tous les flatteurs ; il excuse jusqu'aux plus grossieres imperfections, il approuve tout ce qui flatte. A ces traits, reconnoissez vous l'amour que vous avez pour vos freres ? Est-ce même affection, même sensibilité, même douceur, même indulgence ? ces envies noires, ces dédaigneuses froideurs, ces malignes interprétations, ces impitoyables arrrêts, ces mordantes censures, ces duretés, prouvent-elles que nous aimons notre prochain comme nous-mêmes ? cependant, c'est ici un des point essentiels de la Religion : c'est ici comme la base de toute la Morale chrétienne. *In hoc cognoscent omnes* (a) : c'est la marque à quoi l'on connoît les Disciples de Jesus-Christ ; c'est le commandement spécial et distinctif du Sauveur. Ne le pas garder, c'est être dans sa

(a) *Joan.* 13.

disgrace : *manet in morte* (*b*) ; et cependant y en a-t-il un moins observé, plus universellement, plus tranquillement violé ?

Nous admirons la charité chrétienne d'un saint Jean de Dieu, nous convenons que cette vertu a brillé, a primé même dans tous les Saints ; elle est la vertu favorite de tous les prédestinés : sans elle on n'a nul droit à la joie du Seigneur, elle entre seule dans l'arrêt qui fait les Bienheureux ; est-elle aujourd'hui la vertu générale de tous les Fideles ? O mon Dieu ! quel fonds de réflexions, de justes craintes et de cruels regrets !

Dans quelle erreur ai-je vécu jusqu'ici, Seigneur, en me flattant d'avoir de l'amour pour vous, tandis que j'en avois si peu pour mes freres ! Ma conduite, avec le secours de votre grace, va prouver désormais combien je déteste mon égarement.

Aspirations dévotes durant le jour.

Testis mihi est Deus, quomodò cupiam omnes vos in visceribus Jesus Christi. Philip. 1.

Oui, Seigneur, permettez-moi de vous dire que vous m'êtes témoin combien tendrement j'aime tous mes freres dans les entrailles de Jesus-Christ.

Si diligamus invicem, Deus in nobis manet. 1. Jean 4.

Si nous nous entr'aimons, Dieu demeure en nous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QU'IL est à craindre que le défaut de charité ne rende inutiles et exécrables même aux yeux de Dieu, bien de jeûnes, bien de prieres, bien de mortification et de travaux essuyés, ce semble, pour Jesus-Christ, mais devenus secs, faute de charité chrétienne. Que de personnes, ce semble, fort dévotes, après mille et mille exercices de piété,

(b) *Joan.* 3.

après avoir passé leurs jours dans la solitude, ou consumé leurs biens et leur vie au service du prochain, se trouveront les mains vuides à l'heure de la mort, pour avoir négligé de se rendre parfaits dans la charité chrétienne! Que servira d'avoir usé son corps de pénitence, d'avoir exercé sur soi-même autant de cruautés que les tyrans en ont exercé sur les Martyrs, si l'on ne peut supporter les imperfections et les perfections de ses freres? Je porte toutes mes croix avec une force invincible, nulle persécution ne m'ébranle; je me réjouis au milieu même des adversités, mais je m'afflige de la prospérité d'autrui; ses succès me font de la peine: *Nil sum.* Toute ma prétendue vertu, toute ma patience est comptée pour rien. Je me fais un plaisir de rendre les derniers services aux pauvres, je m'humilie, je me méprise même sans peine; mais je sens un secret plaisir de voir les autres humiliés: *Nihil mihi prodest;* dehors trompeurs, fausse apparence de piété, hypocrisie. Ne mesurez votre dévotion que sur la charité. Prenez une forte résolution dès ce moment d'exceller avec le secours de la grace, dans la charité chrétienne; c'est-à-dire, non-seulement de visiter, d'assister, d'honorer tous les pauvres comme vos freres, mais de n'avoir désormais que des manieres douces et honnêtes à l'égard de tout le monde. Quittez ces airs hautains, ces termes injurieux, ces tons éternellement courroucés, ces manieres dures et piquantes; souvenez-vous que vos valets et tous vos domestiques sont vos freres; soyez d'une délicatesse infinie sur l'intérêt d'autrui et sur sa réputation. Excusez toujours votre prochain, soyez touché de ses malheurs, réjouissez-vous de ses prospérités; ayez pour tout le monde une charité bienfaisante, constante, universelle; que votre amour-propre, pour ainsi dire, soit la regle de votre charité.

2.° Si la charité chrétienne demande un amour, une compassion, une bienveillance sincere pour

tous les hommes, il est aisé de comprendre combien elle exclut, elle condamne jusqu'à la plus légere froideur, jusqu'à la moindre indifférence. N'écoutez jamais votre passion, ni votre amour-propre sur le compte du prochain. N'ayez jamais, sous quelque prétexte que ce soit, les moindres ressentimens. Lui avez-vous pardonné sept fois? s'il continue à vous chagriner, à vous offenser, à vous nuire, ne vous lassez pas de lui faire du bien: plus il vous fait de mal, plus votre vertu croît par votre pardon. Je ne vous dis pas de pardonner les injures, dit le Sauveur, jusqu'à sept fois; c'est-à-dire, plusieurs fois, mais jusqu'à septante fois sept fois, c'est-à-dire, autant de fois que votre frere vous aura désobligé; fut-ce toutes les heures du jour, et tous les jours de la vié, vous devez pardonner, si vous voulez que le Seigneur vous pardonne.

LE MERCREDI

DE LA TROISIEME SEMAINE

DE CARÉME.

ON appelloit anciennement ce jour, le Mercredi des Traditions, à cause des traditions reçues chez les Juifs, desquelles il est parlé dans l'Evangile, comme on appelloit le jour précédent, le Mardi de la correction fraternelle pour la même raison.

L'Introït de la Messe est pris du Pseaume trentieme, par lequel David chassé de Jérusalem par Absalon, ou contraint de se retirer de la Cour et de sa propre maison, durant la cruelle et l'injuste persécution de Saül, implore le secours du Ciel dans sa fuite. Jesus-Christ s'étant appliqué le sixieme verset de ce Pseaume, lorsqu'il s'écria expirant sur

la Croix : *mon Pere, je remets mon ame entre vos mains*, a marqué par là que les persécutions de David étoient la figure des siennes. La Messe de ce jour commence par le Verset huitieme : *Ego autem in Domino sperabo, exultabo, et lætabor in tua misericordia ; quia respexisti humilitatem meam.* Pour moi je n'espere qu'en vous, Seigneur, et j'aurai aussi la joie de ressentir les effets de votre miséricorde. Vous avez en effet toujours jeté les yeux sur mes afflictions ; et l'humiliation où vous me voyez, excite encore plus votre compassion et ma confiance. *In te Domine speravi, non confundar in æternum, in justitia tua libera me et eripe me :* j'ai toujours espéré en vous, Seigneur, ne permettez pas que j'aie jamais la confusion d'y avoir espéré en vain ; que votre justice vous arme pour ma délivrance.

L'Epître est tirée du livre de l'Exode ; elle contient la seconde table du décalogue, c'est-à-dire, les commandemens qui regardent le prochain. Ce que le Sauveur allegue du commandement d'honorer pere et mere dans l'Evangile assigné à ce jour, semble avoir donné lieu de choisir cette Epître.

Le sixieme jour du troisieme mois de l'année sainte, qui étoit le cinquantieme d'après la Pâque, ou la sortie d'Egypte : Moïse étant monté par ordre de Dieu sur le Mont Sinaï, qui paroissoit tout en feu, d'où sortoient continuellement des éclairs et des tonnerres, qui jetoient l'effoi dans tout le peuple ; Dieu voulant par ce spectacle effrayant, inspirer sa crainte à un peuple grossier et terrestre, qui ne s'élevoit jamais au-dessus des sens : le Seigneur lui déclara ses Commandemens réduits à dix points, que nous appelons pour ce sujet la Loi du Décalogue. Les trois premiers regardent Dieu, et les sept autres regardent le prochain ; toute la loi, comme dit le Sauveur, étant renfermée dans ces deux préceptes : vous aimerez votre Dieu de tout votre cœur, et votre prochain comme vous-même.

L'amour et le respect qu'on doit à ses parens, sont à la tête de cette seconde partie du Décalogue. Après les préceptes qui regardent Dieu, l'Ecriture propose immédiatement celui qui regarde les parens, parce qu'après Dieu, ce sont eux qui méritent avec plus de justice notre amour, nos respects et notre obéissance. *Honora patrem tuum et matrem tuam ;* honorez votre pere et votre mere. Le terme d'honorer se prend ordinairement dans l'Ecriture, non-seulement pour respecter, mais encore pour faire du bien, rendre service, fournir les choses nécessaires à la vie, rendre tous ses devoirs : *Honora Dominum de tua substantia ;* présentez au Seigneur des présens de vos biens, donnez-lui les prémices de tous vos fruits, et reconnoissez par là son souverain domaine. *Viduas honora*, dit saint Paul, écrivant à Timothée : ayez soin des veuves, assistez les. La loi prescrit ici par ce terme ; honorez votre pere et votre mere, tous les devoirs que la nature et l'humanité demandent des enfans envers leurs parens, comme sont, l'obéissance, la révérence, l'amour, la reconnoissance, les secours dans leurs besoins temporels et spirituels, et rien n'est plus expressément recommandé dans l'Ecriture que ces devoirs indispensables. Dieu ordonne qu'on punisse de mort ceux qui frapperont, ou qui donneront des malédictions à leurs peres ou à leurs meres. *Qui percusserit patrem aut matrem, morte moriatur :* ce n'est pas seulement de là mort de l'ame par un si grand péché, mais encore de la mort corporelle, à cause de l'atrocité du crime. Le Seigneur, pour donner une idée plus sensible du mérite de ce devoir, et de l'excellence de ce précepte, y attache le plus grand de tous les biens temporels, qui est une longue vie, qu'il promet aux enfans qui rendront à leurs parens le respect qui leur est dû ; *ut sis longævus super terram. Non occides*, vous ne tuerez point. Les meilleurs interpretes croient que les préceptes du Décalogue se devant prendre dans

toute leur étendue ; non-seulement l'homicide effectif est défendu par celui-ci, mais encore les blessures, et toute sorte de violence ; la haine, la jalousie, les querelles, les inimitiés, la vengeance, sont comprises dans la défense de tuer ; et que non-seulement le meurtrier, mais aussi ceux qui lui donnent conseil ou secours, et qui se rendent complices de son crime, de quelque maniere que ce soit, sont coupables d'homicide. C'est dans la même étendue et dans le même sens qu'on doit étendre la défense de l'adultere. *Non mœchaberis :* tout péché d'impureté est défendu par ce précepte, dit saint Augustin. *Non furtum facies :* vous ne déroberez point. Ce précepte défend toutes sortes de vols, l'usurpation, la détention du bien d'autrui, soit par fraude, soit par finesse, soit par violence ou par séduction. Ainsi le vol, la rapine, le péculat, l'usure, les tromperies, les supercheries, les malversations, la mauvaise foi dans le commerce, dans le paiement des ouvriers et des créanciers, toutes ces injustices sont défendues expressément par ce précepte. *Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium.* Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain. Il ne faut pas restreindre ce précepte au seul faux témoignage fait en Justice. Cette loi regarde tous les crimes de faux, tous les mensonges, les médisances, les calomnies, la corruption des Juges, des Avocats, des témoins, des délateurs, des lettres ; en un mot, tout ce qui blesse la bonne foi et la justice. *Non concupisces domum proximi tui, non uxorem ejus, non servum, etc.* Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, ni sa femme, ni son esclave, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune autre chose qui soit à lui. Il est clair que par ce précepte Dieu défend tous les injustes désirs du bien d'autrui. Ce dernier commandement, disent les Interpretes, renferme une espece de supplément à

quelques-unes des ordonnances précédentes, dans lesquelles Dieu nous défend de faire le mal. On auroit pu s'imaginer que pourvu qu'on s'abstînt des actions mauvaises, on n'étoit pas coupable par les mauvais désirs. Dieu nous apprend ici qu'il ne suffit pas de ne pas commettre d'adultere, de ne pas tuer, de ne pas voler : il veut qu'on s'abstienne des mauvais désirs qui nous rendent aussi criminels : *quiconque regarde une femme avec des yeux de concupiscence*, dit le Sauveur, *a déjà commis l'adultere en son cœur.*

Pendant que Dieu dictoit sa loi à Moïse sur le sommet du Mont Sinaï, au milieu de cette nuée de feu qui couvroit le haut de la montagne, tout le peuple qui étoit dans la plaine, étoit dans une morne consternation, épouvanté par les éclairs et par le fracas des tonnerres : *Cunctus populus videbat voces et lampades, et sonitum buccinæ montemque fumigantem.* Ils entendoient le son de la trompette, et voyoient les éclairs et toute la montagne couverte de fumée. Dans la crainte et la frayeur dont ils furent saisis, ils s'éloignerent du pied de la montagne. Dès qu'ils s'apperçurent que Moïse en descendoit, ils s'écrierent : Moïse, parlez-nous vous-même, nous vous écouterons désormais avec docilité ; mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions tous sur l'heure. Moïse les voyant si effrayés, les rassure : ne craignez point, leur dit-il, le Seigneur est venu pour vous remplir de sa crainte, afin que vous ne péchiez point. Moïse les ayant ainsi rassurés, remonte au haut de la montagne jusque dans cette nuée épaisse et enflammée où Dieu lui parloit. Alors le Seigneur lui dit : voici ce que vous direz à mon peuple. Vous avez vu avec quelle majesté Dieu vous a fait entendre sa voix ; voici ce qu'il vous ordonne, sous peine d'encourir sa disgrace : vous ne ferez point d'idoles d'or ou d'argent, mais vous me dresserez un Autel de

terre, c'est-à-dire, fait de gazons, sur lequel vous m'offrirez vos holocaustes, vos hosties pacifiques, vos brebis et vos bœufs, dans tous les lieux consacrés à la mémoire de mon nom; c'est-à-dire, qui seront destinés et consacrés à ma gloire. Avant l'érection du Tabernacle et ensuite du Temple, Dieu vouloit qu'on lui offrît des sacrifices, mais toujours dans des lieux et sur des Autels consacrés à ce seul usage de religion, et nullement en des lieux profanes.

L'Evangile qu'on lit à la Messe de ce jour, et qui a donné lieu au choix que l'Eglise a fait de cette Epître, est prise du chapitre quinzieme de saint Matthieu.

Les Scribes et les Pharisiens ayant conjuré la mort du Sauveur, l'observoient malignement pour tâcher de découvrir en lui ou en ses Disciples, de quoi lui faire un crime. Depuis près de trois ans qu'ils le suivoient par-tout, ils n'avoient rien pu découvrir dans sa doctrine ni dans ses mœurs de repréhensible. Quelques-uns l'étant venu joindre en Galilée, où il s'étoit retiré au sortir de Jérusalem, ils eurent la hardiesse de lui demander, pourquoi ses Disciples ne se lavoient point les mains avant que de se mettre à table. Il s'étoit introduit parmi les Juifs, de pere en fils, certaines observances superstitieuses, dont ils étoient plus religieux observateurs que de la loi; comme de n'oser se mettre à table sans s'être lavé les mains plusieurs fois, et même les bras jusqu'au coude; de plonger souvent dans l'eau les coupes où ils devoient boire, les cuvettes d'airain et autres vases : ils lavoient jusqu'aux lits sur lesquels ils étoient couchés durant le repas. Les Pharisiens faisoient consister la pureté et la sainteté dans ces lotions extérieures, tandis que leur ame étoit souillée des crimes les plus noirs. Ils distinguoient deux sortes de lois, la loi écrite qu'ils se mettoient peu en peine de violer, et la tradition qu'ils ap-

pelloient la loi de bouche, parce qu'elle n'avoit pas été donnée par écrit, et qui étoit un tas de superstitions, dont les Pharisiens faisoient parade, et qui consistoient dans les gloses ou interprétations que les Docteurs donnoient au texte de la loi écrite, et qui étoient de pures inventions de leur esprit et de la corruption de leur cœur. Dieu dit qu'il faut honorer et assister son pere et sa mere; la glose ou interprétation disoit : vouez à Dieu ce que votre pere nécessiteux pourroit attendre de vous, et vous serez dispensés de l'assister. Cependant les Pharisiens intéressés et avares s'appliquoient à eux-mêmes ces offrandes faites à Dieu. C'est ainsi que les saints Peres entendent cet endroit de l'Evangile. Le Fils de Dieu voulant faire sentir l'hypocrisie et la malignité d'une censure si mal fondée, dans des gens qui violoient sans scrupule les plus saintes lois : et pourquoi, leur répondit-il, transgressez-vous vous-mêmes les Commandemens de Dieu, en faveur de votre tradition si mal conçue ? Ainsi encore tous les jours, s'attache-t-on scrupuleusement à certaines pratiques extérieures de la Religion, tandis qu'on néglige les devoirs les plus essentiels et les plus indispensables. La loi dit expressément : honorez votre pere et votre mere, c'est-à-dire, assistez-les de vos biens dans leurs besoins ; et elle ajoute : que celui qui aura outragé son pere ou sa mere, soit puni de mort. Vous, au contraire, lorsque votre pere et votre mere viennent dans leurs nécessités vous demander quelque secours, vous vous contentez de leur dire : j'ai consacré au Seigneur tous mes biens, ils ne sont plus à moi; tout ce que je puis faire, c'est de vous admettre à la participation du mérite de mon offrande ; tout ce que j'ai voué et offert vous profitera comme à moi : *munus quodcumque est ex me, tibi proderit ;* et par cette défaite spécieuse, qu'une cruelle avarice a introduite et qu'une récente tradition autorise,

vous laissez mourir de faim et de pure misere vos parens. Les Pharisiens, par un esprit d'intérêt, persuadoient aux enfans de consacrer à Dieu et au service du Temple, ce qu'ils eussent été obligés de fournir à l'entretien de leurs parens, prétendant qu'après ce don et ce sacrifice prétendu de leurs biens, dont ils avoient pourtant toujours l'usage, ils étoient dispensés d'une obligation si essentielle, et que c'étoit alors à Dieu de pourvoir à la subsistance de leurs parens. Rien n'est plus positif, leur disoit le Sauveur, rien n'est plus clair que ce Commandement de Dieu, qui vous oblige indispensablement d'assister de vos biens votre pere et votre mere pauvres, et cependant vous ne pensez qu'à faire remplir le tronc pour les aumônes, dont vous savez si adroitement profiter contre toutes les lois de la justice et de la charité. Vous relevez tellement le mérite des offrandes qu'on y porte, qu'aujourd'hui, si l'on vous en croit, c'est à un fils non-seulement une excuse légitime, mais un acte de vertu que de dire à son pere ou à sa mere : tout ce que vous pouvez attendre de moi pour votre soulagement et pour votre subsistance, est déjà consacré à Dieu ; c'est un bien dont je ne puis plus disposer ; j'ai promis de l'offrir au Temple, ce seroit un sacrilege, et à moi de vous le donner, et à vous de le recevoir.

Hypocrites, continua le Sauveur, il vous appartient bien de relever une faute tout au plus contre la civilité et la politesse, tandis que vous violez l'un des plus grands Commandemens de Dieu. C'est proprement à vous qu'Isaie a parlé par un esprit prophétique, quand il a dit : ce peuple m'honore des levres, mais leur cœur est bien éloigné de moi. Vous parlez sans cesse de la loi avec emphase, et vous la violez sans cesse avec impiété. Vous êtes exacts observateurs jusqu'aux scrupules, de je ne sais quelles coutumes qui ne signifient rien, et que le relâchement

a introduites, tandis que vous violez effrontément les plus essentielles ordonnances et les Commandemens de Dieu, auxquels vous substituez vos vaines traditions. Pensez-vous que Dieu prenne l'échange ? Le Sauveur, s'adressant ensuite à tout le peuple qui l'écoutoit : ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, leur dit-il, mais ce qui vient d'un cœur corrompu. Ce qui souille l'homme, c'est ce qu'il dit, ce qu'il désire, et non ce qu'il mange. Les viandes ne sont mauvaises qu'autant qu'elles sont défendues ; elles sont en elles-mêmes indifférentes ; elles ne souillent l'ame que par le mauvais usage qu'on en fait. Alors ses Disciples s'approchant de lui : savez-vous, Seigneur, lui dirent-ils, que ce que vous venez de dire a furieusement choqué les Pharisiens, et que ç'a été pour eux un sujet de scandale. Toute fausse doctrine ne venant point de Dieu, leur répond Jesus, doit être combattue et exterminée. Toutes sortes de plantes ne viennent pas dans la terre que j'ai entrepris de cultiver, qui est mon Eglise : il n'y a que celles que mon Pere céleste y a plantées qui y profitent ; les autres qui y croissent d'elles-mêmes, et qui se passent de ma culture et de mes soins, y meurent, et en doivent être arrachées. Laissez-là ces ames ingrates qui ne peuvent y prendre racine ; ce sont des aveugles qui conduisent d'autres aveugles, qui vont se jeter dans le précipice avec eux. Le scandale des foibles est un grand mal : on doit autant qu'on peut le prévenir ou le lever. Mais quand c'est par pure malignité, ou par une mauvaise délicatesse, ou par d'autres raisons encore plus frivoles ou plus injustes, que l'on prend du scandale de ce qu'on ne sauroit taire, sans blesser la vérité : on doit passer sur cette considération, dit saint Bernard, après saint Grégoire, saint Chrysostôme et saint Augustin : *melius est ut scandalum oriatur quàm ut veritas derelinquatur.*

Le Sauveur ayant congédié le peuple, S. Pierre avec son ingénuité ordinaire, prit la liberté de lui demander, au nom de tous les Disciples, une explication encore plus claire de ce qu'il avoit dit, que la viande ne souilloit point. Jesus lui répondit : êtes-vous aussi peu intelligens que les autres, vous que j'instruis depuis si long-temps ? ignorez-vous que la nourriture que l'on prend ne sert qu'à nourrir le corps sans passer jusqu'à l'ame, et qu'il n'y a que ce qui vient d'un cœur corrompu qui puisse la souiller ? N'est-ce pas du cœur que viennent les méchantes pensées, les mauvais désirs, les adulteres, les fornications, les larcins, les homicides, les faux témoignages, les blasphêmes : voilà ce que produit un cœur vicieux, et voilà ce qui souille l'ame ; mais de manger sans avoir lavé ses mains, c'est tout au plus une malpropreté extérieure, mais ce n'est pas un péché. Il n'y a de vraie souillure dans l'homme que celle du péché, et cependant c'est celle dont on a le moins d'horreur. Quelle étrange contradiction qu'un soin outré et scrupuleux de la netteté du corps, tandis qu'on a le cœur corrompu ! on fuit un homme dont l'extérieur trop négligé rebute, et une langue impure, des mains sacrileges, des mœurs corrompues ne rebutent point.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA nobis, quæsumus, Domine, ut salutaribus jejunis eruditi à noxiis quoque vitiis abstinentes, propitiationem tuam faciliùs impetremus. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, faites-nous la grace, qu'étant instruits par ces jeûnes salutaires, et nous abstenant aussi de vices, et de tout ce qui nous peut nuire, nous obtenions plus facilement les effets de votre miséricorde, par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Exode. Chap. 20.

Hæc dicit Dominus Deus: honora patrem tuum, et matrem tuam, ut sis longævus super terram, quam Dominus Deus tuus dabit tibi. Non occides. Non mœchaberis, Non furtum facies. Non loqueris contra proximum tuum falsum testimonium. Non concupisces domum proximi tui, nec desiderabis uxorem ejus, non servum, non ancillam, non bovem, non asinum, nec omnia quæ illius sunt. Cunctus autem populus videbat voces, et lampades, et sonitum buccinæ, montemque fumantem: et perterriti, ac pavore concussi, steterunt procul, dicentes Moïsi, loquere tu nobis, et audiemus: non loquatur nobis Dominus, ne fortè moriamur. Et ait Moïses ad populum: nolite timere: ut enim probaret vos venit Deus, et ut terror illius esset in vobis, et non peccaretis. Stetitque populus de longè. Moïses autem accessit ad caliginem, in qua erat Deus. Dixit prætereà Dominus ad Moïsen: hæc dices filiis Israël: vos vidistis quòd de Cœlo locutus sim vobis: non facietis Deos argenteos, nec Deos aureos facietis vobis. Altare de terra facietis mihi: et offeretis super eo holocausta et pacifica vestra, oves vestras et boves in

VOICI ce que dit le Seigneur Dieu: honorez votre pere et votre mere, afin que vous jouissiez d'une longue vie sur la terre, que le Seigneur votre Dieu vous donnera. Vous ne tuerez point. Vous ne commettrez point d'adultere. Vous ne déroberez point. Vous ne porterez point de faux témoignage contre votre prochain: Vous ne désirerez point la maison de votre prochain, ni sa femme, ni son esclave, ni sa servante, ni son bœuf, ni son âne, ni aucune chose qui soit à lui. Et tout le peuple entendoit les tonnerres, le son de la trompette, et voyoit les éclairs, et toute la montagne couverte de fumée; et dans la crainte et la frayeur dont ils furent saisis, ils se tinrent loin de la montagne; et ils dirent à Moïse: parlez-nous vous-même, et nous vous écouterons, mais que le Seigneur ne nous parle point, de peur que nous ne mourions. Et Moïse dit au peuple: ne craignez point; car c'est pour vous éprouver que le Seigneur est venu, et pour vous remplir de sa crainte, afin que vous ne péchiez point. Le peuple demeura donc bien-loin; et Moïse s'avança jusques dans l'obscurité où Dieu étoit. Le Seigneur dit aussi à Moïse: voici ce que vous direz aux

omni loco, in quo memoria fuerit nominis mei.

aux enfans d'Israël : vous avez vu que je vous ai parlé du haut du Ciel : Vous ne vous ferez point de Dieux d'argent, ni de Dieux d'or. Vous me dresserez un Autel de terre, et vous m'offrirez sur cet Autel vos holocaustes, vos hosties pacifiques, vos brebis et vos bœufs, dans tous les lieux consacrés à la mémoire de mon nom.

Le Pentateuque, qui signifie cinq volumes, est le nom que les Grecs ont donné aux cinq Livres écrits par Moïse : ces cinq Livres sont, la Genese, l'Exode, le Lévitique, les Nombres et le Deutéronome. L'Exode signifie la sortie, parce qu'il renferme le récit de la sortie des Israélites de l'Egypte. Il contient l'histoire de cent quarante-cinq ans, depuis la mort de Joseph, jusqu'à l'érection du Tabernacle au pied du Mont Sinaï.

RÉFLEXIONS.

Honorez votre pere et votre mere, afin que vous jouissiez d'une longue vie dans la terre que le Seigneur vous donnera. Ce commandement de Dieu est trop conforme aux sentimens qu'inspire la raison, et que donne la nature, pour avoir eu besoin, ce semble, d'une récompense même temporelle pour le rendre doux et aisé. Quoi de plus naturel, quoi de plus juste, que d'aimer, que d'honorer ceux à qui, après Dieu, nous devons la vie ? Quoi de plus raisonnable que d'assister de nos biens, dans le besoin, ceux qui nous les ont donnés, ou qui nous ont du moins mis en état de les acquérir ? Quels soins ne prennent point les parens de nourrir et d'élever ces enfans, dans un âge incapable de se passer du secours d'autrui ? Et que de frais, que de sollicitudes, que de peines, que de soucis, durant combien d'années pour les entretenir, pour pourvoir à tous leurs besoins, pour leur donner une éducation propre à les rendre heureux ? que ne doit-on pas à l'amour d'un pere qui use sa santé, qui abrege même ses jours pour établir avantageusement des enfans qui lui doivent

survivre ? et que ne doit-on pas à la tendresse d'une mere qui ne soupire qu'à rendre ses enfans heureux ? que de frayeur à la seule pensée du danger ! que de larmes à la seule apparence d'une légere maladie ! quand on aime en pere et en mere, on ressent les maux des enfans plus vivement qu'eux. Quelle plus noire, quelle plus monstrueuse ingratitude que celle d'un enfant dénaturé qui manque de reconnoissance ! la dureté envers les parens a toujours passé chez tous les peuples pour un monstre d'impiété ; mais quelles terres aujourd'hui ne portent de ces monstres ? ne vit-on jamais parmi nous de ces cœurs inhumains, de ces humeurs brutales, de ces ames féroces, de ces enfans dénaturés, qui oubliant les devoirs les plus indispensables, étouffent l'amour le plus naturel et les sentimens les plus raisonnables, méconnoissent leurs propres parens ; méprisent ceux pour qui la nature leur a inspiré le plus de respect, et laissent mourir de faim ceux qui leur ont donné la vie. Non, ce n'est point parmi les barbares, c'est parmi les peuples les mieux civilisés, c'est parmi les Chrétiens qu'on trouve des enfans de ce caractere. Et après cela il se trouve des peres et des meres assez imbécilles pour se dépouiller de tous leurs biens, et s'abandonner à la discrétion toujours risqueuse de leurs enfans, qui tôt ou tard ne manquent point de les faire repentir de leur bêtise. C'est à quoi les expose cette ambition démesurée de faire des alliances, où l'orgueil seul est consulté ; et d'élever une maison plus haute que celle de leurs peres. Si l'amour désordonné des parens est si sévérement puni dès cette vie, à quels horribles châtimens ne doit-on pas s'attendre de l'inhumanité criante de ces enfans, qui engraissés de la substance de leurs parens, leur refusent même le nécessaire ? peu de péchés plus rigoureusement punis. On trouve peu de ces enfans dénaturés qui ne deviennent misérables. On voit visiblement tôt

ou tard la main de Dieu s'appésantir sur ces ingrats. La moindre punition est de les voir plus maltraités de leurs enfans, qu'ils n'ont eux-mêmes maltraité leur pere. La colere de Dieu éclate d'ordinaire sur ces maisons cimentées, pour ainsi dire, du sang de leurs parens. Les fléaux du Ciel viennent fondre sur ces cœurs impies. Mais à quels horribles supplices la Justice divine ne reserve-t-elle pas dans l'autre vie, ces enfans dénaturés ?

L'ÉVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Matthieu. Chap. 15.

IN illo tempore, accesserunt ad Jesum ab Jerosolymis Scribæ, et Pharisæi, dicentes : quare Discipuli tui transgrediuntur traditionem seniorum ! non enim lavant manus suas cùm panem manducant. Ipse autem respondens, ait illis : quare et vos transgredimini mandatum Dei propter traditionem vestram ! nam Deus dixit : honora patrem et matrem : et qui maledixerit patri vel matri, morte moriatur. Vos autem dicitis : quicumque dixerit patri vel matri : munus, quodcumque est ex me, tibi proderit : est non honorificabit patrem suum aut matrem suam : et irritum fecistis mandatum Dei propter traditionem vestram : Hypocritæ, benè prophetavit de vobis Isaïas, dicens : populus hic me labiis honorat : cor autem eorum longè est à me. Sine causa autem

EN ce temps-là, des Scribes et des Pharisiens venus de Jérusalem, aborderent Jesus, et lui dirent : pourquoi vos Disciples transgressent-ils la tradition des Anciens ! car ils ne lavent point leurs mains, quand ils mangent. Mais il leur répondit : pourquoi vous-mêmes, transgressez-vous le Commandement de Dieu en faveur de votre tradition ! car Dieu a dit : honorez pere et mere, et que celui qui dira des paroles outrageuses à son pere ou à sa mere, soit puni de mort. Vous, au contraire, vous dites : quiconque dira à son pere ou à sa mere : tout ce que j'offre à Dieu de mon bien, tournera à votre profit, il n'a plus que faire d'honorer son pere et sa mere. Par là vous anéantissez le Commandement de Dieu en faveur de votre tradition. Hypocrites, c'est proprement de vous qu'Isaïe a parlé par un esprit prophétique, quand

autem colunt me, docentes doctrinas et mandata hominum. Et convocatis ad se turbis, dixit eis : audite, et intelligite : Non quod intrat in os, coinquinat hominem : sed quod procedit ex ore, hoc coinquinat hominem. Tunc accedentes Discipuli ejus, dixerunt ei : scis quia Pharisæi audito verbo hoc, scandalizati sunt ! at ille respondens, aït : omnis plantatio, quam non plantavit Pater meus cœlestis, eradicabitur. Sinite illos : cæci sunt, et duces cæcorum. Cæcus autem si cæco ducatum præstet, ambo in foveam cadunt. Respondens autem Petrus, dixit ei : edissere nobis parabolam istam. At ille dixit : adhuc et vos sine intellectu estis ! non intelligitis, quia omne quod in os intrat, in ventrem vadit, et in secessum emittitur ! quæ autem procedunt de ore, de corde exeunt, et ea coinquinant hominem : de corde enim exeunt cogitationes malæ, homicidia, adulteria, fornicationes, furta, falsa testimonia, blasphemiæ. Hæc sunt, quæ coinquinant hominem. Non lotis autem manibus manducare, non coinquinat hominem.

il a dit : ce peuple m'honore des levres, mais leur cœur est bien éloigné de moi. Ils me rendent un vain culte lorsqu'ils enseignent la doctrine et les commandemens des hommes. Ensuite faisant approcher le monde : écoutez, leur dit-il, et concevez bien ceci. Ce n'est pas ce qui entre dans la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort de la bouche, c'est ce qui le souille. Alors ses Disciples s'approcherent, et lui dirent : savez-vous que les Pharisiens se sont scandalisés de ce qu'ils viennent d'entendre ! mais il leur répondit : tout ce que mon Pere céleste n'a point planté sera déraciné. Laissez-les là, ce sont des aveugles, que si un aveugle sert de guide à un aveugle, ils tombent tous deux dans une fosse. Là-dessus Pierre lui dit : expliquez-nous cette parabole ! Jesus lui répondit : êtes-vous encore aussi vous autres, sans intelligence ! ne concevez-vous pas que tout ce qui entre dans la bouche, passe dans le ventre et se décharge dans les lieux secrets ; mais ce qui sort de la bouche vient du cœur, et cela souille l'homme. Car c'est du cœur que viennent les méchantes pensées, les homicides, les adulteres, les fornications, les larcins, les faux témoignages, les blasphêmes ; c'est là ce qui souille l'homme, mais de manger sans laver les mains, cela ne le souille point.

MÉDITATION.

Du bon usage du temps.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que cette vie est proprement le jour, durant lequel nous devons travailler pour le Ciel ; après quoi la nuit vient où l'on ne peut rien faire. Quel malheur à qui n'a pas bien employé ce jour !

Rien de si précieux que le temps de cette vie ; il n'y a pas un moment qui ne vaille une éternité, puisque l'heureuse éternité est le fruit des graces qui ne se donnent que dans le temps. Ce bonheur infini, cette gloire ineffable dont jouissent les Bienheureux, le prix du sang du Rédempteur, tout cela n'est que la récompense, pour ainsi dire, du bon usage qu'on fait du temps.

Le temps est quelque chose de si précieux, que tous les honneurs, tous les biens du monde, ne valent pas ce que vaut un moment ; et quand on n'auroit employé qu'un moment pour acquérir tous les trésors du monde, si l'on n'a gagné que cela, on peut dire que devant Dieu, qui juge sainement de toutes choses, c'est avoir perdu son temps.

Il n'est point de damné qui ne fût près de donner tous les Royaumes, et tous les biens du monde, s'il en étoit le maître, pour avoir un moment de ce temps qu'il a perdu en de vains amusemens, et duquel nous ne faisons pas un meilleur usage. Cependant il est vrai de dire, qu'à chaque moment que nous n'avons pas employé pour Dieu, nous avons fait une plus grande perte que si nous avions perdu tout l'univers.

Ce que les Saints ne pourront pas faire dans le ciel durant toute l'éternité, par tous les actes

les plus parfaits des plus grandes vertus, qui est de mériter un nouveau degré de gloire, je le puis faire par un seul acte d'amour de Dieu à chaque instant.

Ce que les réprouvés ne pourront pas faire durant toute l'éternité par leurs pleurs, par leurs regrets, en souffrant tous les tourmens les plus épouvantables, qui est de fléchir la colere de Dieu, et d'obtenir le pardon du moindre de leurs crimes, je le puis faire à chaque moment par un soupir, par une larme; je puis à tout moment, par un seul acte de contrition parfaite, obtenir le pardon de tous mes péchés.

Eh quoi, mon Dieu! la bienheureuse, ou malheureuse éternité dépend du bon ou du mauvais usage du temps. Notre salut ne se peut faire que dans le temps. Le nombre de ces jours est déterminé, et rien ne passe plus vite que ce temps, et il se trouve des gens qui n'emploient ce temps qu'à des inutilités, qui ne savent que faire; des gens qui ne cherchent qu'à passer, qu'à user, qu'à perdre de ce temps: ne suis-je pas de ce nombre?

Eh, Seigneur! quel usage en ai-je fait moi-même de ce temps? Hélas! mes plus beaux jours sont passés, et ils sont perdus; le jour est sur son déclin, la nuit tombe: quel fonds de réflexions, bon Dieu! et quel fonds de regrets, de frayeurs, et de repentir!

SECOND POINT.

Considérez que notre salut ne se peut faire que dans le temps, et que tout le temps de la vie ne nous a été donné que pour travailler à cette grande affaire: avec quel soin ne devons-nous pas ménager ce temps dont tous les momens sont si précieux, et dont la perte est irréparable?

Cependant est-on beaucoup touché de cette perte? la regarde-t-on même comme une perte? Hélas! on appelle aujourd'hui divertissement, par-

ties de plaisirs, grandes affaires, tout ce qui sert le plus à nous faire perdre le temps : examinons quel usage nous faisons nous-mêmes de ce temps. L'avons-nous employé, l'employons-nous tout entier à notre grande affaire ?

Il viendra un temps où nous donnerions tout pour avoir encore quelques-uns de ces précieux momens que nous perdons, et que nous voulons bien perdre ; quel regret, bon Dieu ! quel désespoir, de voir que tout ce temps est passé, et que tout ce temps est perdu !

Ah ! si j'étois à présent, dirons-nous à la mort, comme j'étois un tel, et un tel jour de ma vie, lorsque je méditois sur le bon usage du temps ; si j'avois maintenant la même santé, le même âge : mon Dieu ! que ne ferois-je pas ! mais, malheureux que je suis, pourquoi, pensant alors au regret que je devois avoir un jour de n'avoir pas profité du temps, ne profitai-je pas alors de cette pensée, et de cette grace, et de ce temps ? la jeunesse, la qualité, le rang, la dignité, les grands revenus, l'abondance, étoient-ce des titres pour mener une vie oisive, inutile, des titres pour perdre le temps ?

Que ces ames fidelles, dont tous les jours ont été pleins ; que ces grands serviteurs de Dieu qui ont passé si saintement leurs jours, ont été sages ! considérez le bienheureux Nicolas dans sa propre maison, dans sa famille, à l'armée et dans le désert : quelle application à ses devoirs ! quelle horreur ! par-tout de la bagatelle, et de l'oisiveté : quel saint usage du temps ! quelle régularité, et quelle pénitence !

Seigneur, je me fais moi-même tous les reproches que ces fideles serviteurs me feront, et que vous me ferez vous-même touchant le mauvais usage que j'aurai fait d'un temps si précieux ; rendez-les par votre grace utiles ces regrets en les rendant efficaces ; et puisque vous voulez bien me

donner encore du temps, je vais profiter désormais, avec le secours de votre grace, de tous les momens.

Aspirations dévotes durant le jour.

Dum tempus habemus, operemur bonum. Gal. 6. Faisons le bien quand nous en avons le temps.

Non defrauderis à die bono, et particula boni doni non te prætereat. Eccl. 14.

Faisons un bon usage de ces jours si précieux, et ne perdons pas un moment d'un temps que Dieu ne nous donne que pour notre salut.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° A Voir la vie oisive, molle, inutile des gens du monde, et quelquefois même des gens d'Eglise, ne diroit-on pas que cet arrêt irrévocable : *Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en la terre d'où vous avez été tiré*, ne regarde pas tout le monde, et qu'il y a des gens privilégiés ? cependant l'arrêt n'excepte personne. Tous ne sont pas obligés de mener une vie laborieuse, mais nul qui ait droit de mener une vie molle et inutile : l'oisiveté et la mollesse sont aussi interdites au Prince qu'au sujet. On diroit aujourd'hui qu'il suffit d'être riche, d'avoir un rang, d'être de qualité, d'être en place, pour avoir droit de perdre le temps ; l'inquiétude même où l'on est pour savoir à quoi on perdra le temps, est d'ordinaire le seul soin qui occupe. On se fait une loi, et souvent même un mérite de ne savoir rien faire. On diroit qu'une femme, que la fortune du mari vient de tirer de la poussiere, croiroit faire preuve de roture si elle travailloit. Evitez un vice qui est la source de bien d'autres ; mais souvenez vous qu'on peut perdre le temps sans être oisif. L'inutilité de tout ce qui n'est pas pour le salut, est une oisiveté criminelle. Que les

devoirs de votre état fassent toujours votre principale occupation ; avez-vous du loisir ? ne le laissez pas vuide. Les œuvres de charité, le travail des mains, la priere, la lecture, sont des occupations dignes d'une personne chrétienne. Fuyez l'oisiveté jusques dans vos récréations, dans vos délassemens, dans vos visites. Un ouvrage sied toujours bien entre les mains d'une Dame chrétienne. La quenouille et le fuseau, selon le langage de l'Écriture, entrent dans l'éloge que le Saint-Esprit fait de la femme forte. Et qu'on ne dise pas que la civilité interdit ces sortes de pratiques; les lois du siecle ne sauroient abroger les maximes de la piété chrétienne. On voit des femmes de la premiere qualité, des Princesses même d'un mérite distingué, qui ne sont jamais sans travailler à quelque petit ouvrage, en des temps, et dans les circonstance où des personnes d'une basse condition croiroient se déshonorer.

2°. Mais quand on est d'une certaine qualité, quand on tient un certain rang, quand on est arrivé à un certain âge, on ne sait que faire. Eh quoi ! n'avez-vous nul devoir à remplir, nulle bonne œuvre à pratiquer, nulle priere à faire ? est-il possible qu'il y ait de pauvres malades dans les hôpitaux, de pauvres honteux dans des maisons, des malheureux dans des cachots ? est-il possible que Jesus-Christ soit jour et nuit sur nos Autels, et qu'il y ait des fidelles qui ne sachent que faire ? et remarquez que ce n'est que quand nous avons plus de loisir d'aimer Dieu et de l'honorer, que nous ne savons que faire ; car quand on est accablé d'affaires temporelles, quand on passe le jour entier à de vains divertissemens, quand il s'agit d'offenser Dieu et de perdre son ame, on ne s'ennuie jamais; on n'a même jamais assez de temps. Fuyez donc avec horreur l'oisiveté ! Faites que tous vos jours soient pleins; ayez soin même que vos dé-

lassemens ne soient pas vuides ; accompagnez-les toujours de quelques pratiques de piété. Allez-vous faire des visites, commencez par en faire une à Jesus-Christ dans le Saint Sacrement : une lecture édifiante nourrit l'ame ; la visite des pauvres dans les prisons et dans les hôpitaux nourrit la charité. C'est une occupation bien digne d'une Dame chrétienne d'employer son loisir, et ses mains à travailler pour les pauvres. On n'est jamais oisif quand on connoît le prix du temps, quand on est véritablement chrétien.

LE JEUDI
DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME,
QU'ON APPELLE LA MI-CARÊME.

CE jour a toujours été regardé chez les Grecs et chez les Latins comme le centre ou le milieu du Carême ; aussi l'appellons-nous pour ce sujet la *Mi-Carême*, comme étant le vingtieme des quarante jeûnes depuis le Mercredi des Cendres ; et le dernier de la premiere moitié. Les Grecs l'appellent *Mésonestime*, c'est-à-dire, le milieu des jeûnes, comme étant chez eux le premier de la seconde moitié. Ils ont érigé leur Mésonestime en fête solemnelle ; on ignore quel en a été le mystere et le motif. Les Latins n'ont pas pensé, à la vérité, à faire un jour de fête du Jeudi de la Mi-Carême, mais il s'en est trouvé qui ont essayé d'en faire du moins un jour privilégié pour la dispense du jeûne ; mais l'Eglise a toujours condamné cette licence, et a réformé cet abus. Il semble que cette bonne Mere toujours attentive aux besoins spirituels, et

même corporels de ses enfans, les voyant arrivés aujourd'hui au milieu de cette pénible carriere du jeûne, tâche par son Office de leur obtenir du Ciel de nouveaux secours, et une nouvelle protection auprès du Seigneur, pour la conservation de leur santé jusqu'à la fin du jeûne. L'Introït de la messe, l'Oraison du jour, la Station, l'Evangile, tout semble avoir rapport à cette intention, et la mémoire singuliere qu'on fait de saint Côme et de saint Damien dans l'Oraison du jour en est une preuve.

La messe commence par ces consolantes paroles. *Salus populi ego sum, dicit Dominus : de quacumque tribulatione clamaverint ad me, exaudiam eos : et ero illorum Dominus in perpetuum :* je suis le salut du peuple, dit le Seigneur; en quelque affliction qu'il soit, je l'exaucerai lorsqu'il m'invoquera, et je serai éternellement son Seigneur. Dieu est notre salut : inutilement le chercherions-nous ailleurs. La vie, la santé, et tous les biens que nous pouvons souhaiter, se trouvent en Dieu seul; il en est la source : quelle folie de les attendre d'une autre main ! nous n'avons qu'à recourir à lui avec confiance ; en quelqu'affliction que l'on soit il nous promet son assistance : *De quacumque tribulatione.* Dieu est fidele dans ses promesses. A qui faut-il s'en prendre si nous manquons de secours dans nos besoins ? on n'a recours à Dieu, qu'après avoir tenté tout autre remede. Notre manque de foi, rend nos prieres inefficaces. Notre confiance chancellante, est l'effet de nos infidélités. Voulons-nous être exaucés dans l'affliction ? gardons sa loi, écoutons avec docilité ses paroles. *Attendite, populo meus, legem meam : inclinate aurem vestram in verba oris mei.* Notre dissipation d'esprit nous empêche de comprendre le sens de ses oracles, et la corruption de notre cœur en empêche les plus salutaires effets.

L'Epître de ce jour contient un reproche que Dieu fait à son peuple par la bouche de Jérémie,

de la confiance vaine qu'il avoit au culte extérieur qu'il lui rendoit, sans se soucier de lui plaire, par la pureté de ses mœurs, et par l'observation exacte de ses divines ordonnances. Les Juifs comptoient si fort sur l'avantage singulier qu'ils avoient, d'avoir au milieu d'eux préférablement à toutes les autres nations, le seul vrai Temple consacré au culte du vrai Dieu, qu'ils croyoient que cette préférence leur répondoit de la protection de ce Dieu; et qu'elle pouvoit suppléer à l'inobservation de la loi, dont ils sentoient bien qu'ils étoient coupables. Le Seigneur leur déclare par son Prophete, l'iniquité de cette vaine présomption, et l'erreur de leur folle confiance.

Dieu ordonne à Jérémie de s'aller mettre à la porte du Temple de Jérusalem, et d'annoncer au peuple ces vérités éternelles : écoutez la parole du Seigneur, vous tous habitans de Juda qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur : voulez-vous que j'habite avec vous dans ce lieu saint? voulez-vous que j'y écoute vos prieres, et que j'y exauce vos vœux? voulez-vous que j'y répande mes bénédictions en abondance? *Bonas facite vias vestras, et studia vestra.* Redressez vos voies, réformez vos mœurs, corrigez votre conduite; n'y venez qu'avec un cœur pur, n'y paroissez qu'avec des dispositions religieuses, et que votre respect et votre modestie, soient une preuve de votre foi. Mais ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : c'est le Temple du Seigneur, c'est la Maison du Seigneur, c'est ici son seul Temple. *Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes : Templum Domini, Templum Domini, Templum Domini.* Ce n'étoit point un mensonge, ni une erreur de croire, et de dire, que le Temple de Jérusalem fût le Temple du Seigneur; mais dans la bouche des Juifs, et dans les sentimens qu'ils avoient en se glorifiant d'avoir ce Temple, c'étoit une erreur, une illusion, un mensonge.

Ils croyoient que quelques criantes que fussent les abominations qui se commettoient dans le lieu saint ; quelque irrité que pût être le Seigneur par leurs crimes, il avoit trop à cœur sa gloire, pour permettre jamais que son Temple fût profané par des étrangers, et encore moins que son peuple favori fût chassé du pays que Dieu lui avoit donné, et que les Juifs fussent un jour sans Temple, sans Autel, sans sacrifices. Rassurons-nous, disoient-ils, contre les menaces de Jérémie. *Templum Domini :* nous avons le Temple du Seigneur, ce seul Temple est pour nous un rempart contre toutes sortes de malheurs, et même contre les traits de sa colere. Aveugles qu'ils étoient, de ne pas voir qu'ils déshonoroient plus le Temple sacré du Seigneur par leur idolâtrie, et par leurs impiétés, que les infideles ne l'auroient pu faire en le brûlant, et en le détruisant de fond en comble. Voulez-vous que ce Temple soit ma maison ? n'en faites pas une caverne de voleurs et d'impies. *Quoniam si bene direxeritis vias vestras, et studia vestra, habitabo vobiscum :* je demeurerai avec vous, comme je l'ai promis ; j'habiterai dans ce Temple d'une maniere particuliere ; j'y écouterai vos prieres ; j'y recevrai vos offrandes ; j'y verrai avec complaisance vos sacrifices, et je m'y rendrai favorable à vos vœux, si vous avez soin de marcher dans les voies de mes commandemens ; si vous ne répandez point en ce lieu le sang innocent ; si vous ne suivez point les Dieux étrangers ; si vous ne profanez point ce Temple par vos mauvais désirs, par vos impiétés, par des mœurs toutes païennes. Ce qui me chasse de ce Temple sacré, ce qui m'oblige de changer ce Trône de ma miséricorde, en Tribunal de ma plus sévere justice, ce sont les crimes que vous y commettez, les usures, les brigandages que vous y exercez ; ce qui m'oblige d'en sortir, c'est l'encens sacrilege que vous y offrez aux Idoles. Vivez comme mon peuple et j'y régnerai comme votre

Dieu ; que vos mœurs soient pures, et ma présence y sera bienfaisante. Ne vous fiez point aux fausses assurances que les faux Prophetes vous donnent de ma protection ; voulez-vous que je demeure au milieu de vous, et que je sois avec vous dans ce lieu de siecle en siecle ? soyez religieux, gardez ma loi, ne faites tort à personne, et alors mon Temple sera pour vous un gage éternel de ma bonté et de ma bienveillance. *Habitabo vobiscum in loco isto à seculo, et usque in seculum.*

L'Evangile de la messe de ce jour contient l'histoire de plusieurs guérisons, et en particulier du miracle que le Seigneur fit en faveur de la belle-mère de saint Pierre, qui étoit au lit, et qui avoit une grosse fievre.

Jesus étant sorti de la Synagogue de Capharnaüm un jour de Sabbat, entra chez Simon, c'est-à-dire, dans la maison de saint Pierre, soit que cette maison appartînt à cet Apôtre, soit qu'elle fût à sa belle-mere, et que saint Pierre qui étoit de Bethsaïde, y logeât quand il étoit à Capharnaüm. Ceci se passa avant la troisieme vocation des Apôtres, et avant leur renoncement entier à tout ce qu'ils possédoient : le Sauveur n'avoit encore que cinq Disciples. Dès qu'il y fut entré, on lui dit que la belle-mere de Simon son Disciple, qui logeoit dans cette maison, étoit très-dangereusement malade d'une fievre continue, et ils le conjurerent tous ensemble de lui rendre la santé. Il ne fallut pas le presser beaucoup, puisqu'il avoit plus d'envie de leur accorder ce qu'ils demandoient, qu'aucun d'eux n'en avoit de l'obtenir. Ce Divin Médecin va incontinent trouver la malade, s'approche du lit, et d'un ton qui ne peut convenir qu'à celui qui est le maître de la mort et de la vie, commande à la fievre de la quittter, et à l'instant la fievre la quitte. La malade se sentant non-seulement sans fievre, mais encore pleine de santé, se leve, fait servir le dîné, et selon la coutume du

pays, sert à table, et le Maître et les Disciples. La joie fut aussi grande que l'admiration. On connut bien alors que le Sauveur ne sauroit voir souffrir ceux qui l'aiment, sans y être sensible et sans les soulager. Il voit tous nos besoins, et il veut que nous les lui découvrions. Le sein de la divine miséricorde est toujours prêt à s'ouvrir; mais la priere en est comme la clef. Cette femme n'a pas plutôt recouvré la santé par la toute-puissance de Jesus-Christ, que le premier usage qu'elle en fait, c'est de servir Jesus-Christ même. Après la maladie, faisons-nous le même usage de notre santé?

Ce miracle fit grand bruit. Aussi la fête du Sabbat qui finissoit au coucher du soleil, ne fut pas plutôt passée, que toute la ville accourut en foule au logis où Jesus étoit. Tous ceux qui avoient des malades fendoient la presse pour les apporter devant lui, persuadés que pourvu qu'il les touchât, leur guérison étoit certaine. Leur foi ne fut pas vaine. Quelque prodigieux qu'en fût le nombre, il les toucha tous et tous furent guéris sur l'heure. Nous n'avons de vrais maux dans la vie, que les maladies de l'ame: comment se peut-il faire que le corps et le sang même de Jesus-Christ que nous recevons dans l'Eucharistie, comme un souverain remede, n'opere pas ces merveilleuses guérisons? sujet fécond de réflexions sur les dispositions de ceux qui communient sans fruit, et qui recevant si souvent Jesus-Christ, restent toujours aussi malades.

On amena aussi à Jesus-Christ un grand nombre de possédés; au premier mot que le Sauveur prononçoit d'un ton de Maître, on voyoit les démons sortir des corps en furie, ne laissant pas de publier hautement la gloire de celui qui les chassoit. Ce n'est pas qu'ils eussent pour but de lui procurer de l'honneur; mais ces esprits orgueilleux craignant de paroître vaincus par un homme du commun,

crioient en sortant des corps : vous êtes le Fils de Dieu ; ils n'en avoient encore qu'une connoissance imparfaite et fondée sur des conjectures. Cependant Jesus qui ne vouloit pas avoir de tels prôneurs, ni qu'on leur fût redevable de la vérité, les menaçoit et leur imposoit silence. Entre plusieurs raisons qu'on apporte de la défense que fait ici le Sauveur, la plus naturelle peut-être, est que les peuples n'étoient pas encore assez disposés à entendre parler de sa divinité. Il falloit ménager leur foiblesse, et les préparer peu à peu par une longue suite de miracles et d'instructions. La leçon de morale que nous donne ici le Sauveur, c'est de rejeter les louanges, et de les éviter, quelque bien fondées qu'elles puissent être; et le motif qu'on peut avoir que Dieu en peut être glorifié, doit être toujours suspect.

Le Sauveur passa presque toute la nuit à délivrer des possédés, et à guérir toutes sortes de malades. Dès que le jour parut, il sortit secretement, et s'en alla dans un désert ; nous apprenant par-là, que quelques saintes que soient les fonctions des ouvriers Evangéliques, ils ont toujours besoin de se ménager des heures de retraite, pour rentrer en eux-mêmes, pour reprendre de nouvelles forces dans la priere, pour se purifier de ce qu'ils ont pu contracter d'imperfection dans le commerce des hommes, et pour y traiter avec Dieu, et apprendre de lui dans l'oraison, ce qu'ils doivent ensuite enseigner. Jesus-Christ ne fut pas long-temps seul dans le désert ; le peuple l'y vint trouver, et ils l'arrêtoient, de peur qu'il ne les quittât. Quand on a connu Jesus-Christ et qu'on l'aime, on ne s'en sépare pas aisément. Dès que tout ce peuple fut arrivé, ils l'environnerent de toutes parts, le prierent instamment de ne point quitter leur ville, et n'omirent rien pour l'obliger de demeurer avec eux. Mais son zele pour qui le monde étoit trop petit, ne se bornoit pas à une province ou à une

ville. C'est pourquoi il leur répondit : il y a dans le voisinage une infinité de bourgs et de villes qui ont besoin de mes instructions, aussi-bien que Capharnaüm ; il n'est pas juste que je laisse périr tant de peuples, faute de leur distribuer la nourriture spirituelle, que vous avez reçue les premiers. Si l'Evangile que je vous ai annoncé, vous donne une assurance certaine du Royaume de Dieu, que je suis venu établir, ce Royaume ne vous doit pas être tellement propre, qu'il ne devienne commun à toutes les nations du monde, qui s'uniront désormais pour ne faire qu'une seule Eglise. C'est dans le dessein de les réunir que mon Pere m'a envoyé, et que je suis descendu du Ciel. Ainsi plein d'ardeur pour la conversion de tout le monde, il alloit d'un lieu à un autre, prêchant dans toutes les Synagogues de la Galilée et faisant une infinité de miracles ; faisant du bien partout où il passoit, et guérissant les possédés et les malades : *pertransiit benefaciendo, et sanando omnes* (a).

Si l'Oraison de la messe de ce jour fait mémoire de saint Côme et de saint Damien, c'est parce que la station des fideles a été indiquée à Rome, dans l'Eglise de ces deux Saints, Médecins de profession, qu'on invoque pour obtenir la continuation de la santé, pour la moitié qui reste du Carême.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

MAGNIFICET te Domine, sanctorum Cosmæ et Damiani beata solemnitas, qua et illis gloriam sempiternam, et-opem nobis ineffabili providentiâ contulisti. Per Dominum, etc.

SOYEZ glorifié, Seigneur, dans la bienheureuse solemnité de vos saints, Côme et Damien, dans laquelle vous les avez couronnés d'une gloire éternelle, et vous nous avez secouru par votre ineffable providence. Par Notre-Seigneur, etc.

(a) *Act.* 19.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Jérémie. Chap. 7.

IN diebus illis : factum est verbum Domini ad me ; dicens : Sta in porta domûs Domini : et prædica ibi verbum istud, et dic : audite verbum Domini, omnis Juda, qui ingredimini per portas has, ut adoretis Dominum. Hæc dicit Dominus exercitnum, Deus Israël : bonas facite vias vestras, et studia vestra : et habitabo vobiscum in loco isto. Nolite confidere in verbis mendacii, dicentes : Templum Domini, Templum Domini, Templum Domini est. Quoniam si benè direxeritis vias vestras, et studia vestra : si feceritis judicium inter virum et proximum ejus, advenæ et pupillo, et viduæ non feceritis calumniam, nec sanguinem innocentem effuderitis in loco hoc, et post Deos alienos non ambulaveritis in malum vobismetipsis : habitabo vobiscum in loco isto ; in terra, quam dedi patribus vestris à seculo et usque in seculum : ait Dominus omnipotens.

EN ces jours-là : le Seigneur m'adressant sa parole me dit : tenez-vous à la porte de la maison du Seigneur, et prêchez-y ces paroles, et dites : écoutez la parole du Seigneur, vous tous habitans de Juda, qui entrez par ces portes pour adorer le Seigneur. Voici ce que dit le Seigneur des armées, le Dieu d'Israël : redressez vos voies, corrigez votre conduite, et j'habiterai dans ce lieu avec vous : ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : c'est le Temple du Seigneur, c'est le Temple du Seigneur. Car si vous avez soin de redresser vos voies, et de corriger votre conduite ; si vous rendez justice à ceux qui plaident ensemble ; si vous ne faites point de violence à l'étranger, à l'orphelin, et à la veuve ; et si vous ne répandez point en ce lieu le sang innocent ; et si vous ne suivez point les Dieux étrangers pour votre malheur, je demeurerai avec vous de siecle en siecle, dans ce lieu, et dans cette terre que j'ai donnée à vos Peres.

Jérémie tient le second rang parmi les grands Prophetes : il dit lui-même qu'il a été sanctifié avant sa naissance dans le sein de sa mere. Plusieurs Interpretes entendent cette prématurée sanctification, de la destination, du choix que Dieu fit de lui dès avant sa naissance pour l'emploi de

Prophete ; et l'Ecclésiastique parlant de lui, dit que les Juifs ont maltraité celui qui a été consacré Prophete dès le sein de sa mere.

RÉFLEXIONS.

Ne mettez point votre confiance en des paroles de mensonge, en disant : c'est le Temple du Seigneur. Quelle illusion grossiere ! elle est cependant assez commune, de croire qu'on a l'avantage et le bonheur d'être d'une société auguste par son ancienneté, estimable par la perfection de son institut, célebre par le nombre des Saints, respectable par la dignité de ses fonctions, sainte par l'excellence de ses devoirs, par la multiplicité de ses secours spirituels, et par la multitude des bons exemples, on peut compter sûrement sur son salut ; et comme si la perfection de l'état nous mettoit à l'abri des dangers, on pût vivre dans la tiédeur, quelquefois même dans le relâchement, sans rien craindre. Détrompons-nous, la vertu de nos freres ne suppléera jamais à nos imperfections ; elle pourra bien nous mériter des graces de prédilection, nous être d'un secours spéciel ; mais elle servira aussi à rendre notre lâcheté plus criminelle, en la rendant moins excusable. Eh quoi ! nous dira-t-on un jour, ces grands exemples que vous aviez sans cesse devant les yeux, ne devoient-ils pas vous avoir appris les véritables voies du salut ? ces vertus domestiques ne vous reprochoient-elles pas assez vivement vos irrégularités ? c'étoient des leçons muettes, mais pressantes ; comment avez-vous été si indociles à de si concluantes instructions, à des sollicitations si éloquentes ? quelle excuse sur votre lâcheté ? votre pusillanimité peut-elle vous justifier à la vue de tant de bons exemples ? comment, nous dira-t-on un jour, n'avez-vous pas pu ce que tant d'autres ont fait ? élevés dans la même école, transplantés dans le même champ, cultivés par la même main, arrosés par la même source : tant d'autres

plus jeunes, plus délicats que vous, d'un tempérament plus usé, d'un naturel moins heureux, avec des passions plus vives, ont pu avec le secours des mêmes graces qui vous étoient communes avec eux, garder les mêmes vœux, les mêmes regles, les mêmes observances auxquelles vous étiez également obligés, et que vous avez si souvent violées, et que vous avez cru être un joug trop amer, un fardeau trop pesant, une contrainte trop austere : *Et tu non poteris quod isti et istæ !* Quelle confiance plus frivole, plus vaine que de compter beaucoup sur la sainteté d'un état, dont on ne garde point les obligations ! depuis que Saül s'est vu rejeté du Seigneur, après une vocation si marquée ; depuis que Salomon nous a laissés dans l'effroyable incertitude de son salut, après avoir reçu un si excellent don de sagesse ; depuis qu'un Judas s'est perdu sous les yeux du Sauveur, et dans la société des Apôtres, qui peut compter sur la bonté de sa vocation, sur les rares talens, sur la sainteté de son état, sur la proximité des secours, sur l'avantage de vivre dans la maison du Seigneur, et de porter sa livrée ! *Templum Domini, Templum Domini, Templum Domini.* Ne mettons point notre confiance en de superstitieuses prédictions, en de faux préjugés, en une sécurité présomptueuse. Nous ne serons saints dans un état saint, qu'autant que nous y vivrons saintement. Ce ne sera pas l'innocence de nos freres qui nous rendra agréables au Seigneur, ce sera la nôtre. Les satisfactions peuvent venir d'une cause étrangere, mais le mérite est personnel.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 4.

IN illo tempore : surgens Jesus de Synagoga, introïvit in domum Simonis. Socrus autem Simonis te-

EN ce temps-là, Jesus étant sorti de la Synagogue entra chez Simon. La belle-mere de Simon avoit

nebatur magnis febribus ; et rogaverunt illum pro ea. Et stans super illam, imperavit febri, et dimisit illam. Et continùo surgens, ministrabat illis. Cùm autem sol occidisset, omnes qui habebant infirmos variis languoribus, ducebant illos ad eum. At ille singulis manus imponens curabat eos. Exibant autem dæmonia à multis, clamantia et dicentia : quia tu es Filius Dei : et increpans non sinebat ea loqui, quia sciebant ipsum esse Christum. Facta autem die egressus ibat in desertum locum, et turbæ requirebant eum, et venerunt usque ad ipsum : et detinebant illum ne discederet ab eis. Quibus ille ait : quia et aliis civitatibus oportet me evangelizare regnum Dei : quia ideò missus sum. Et erat prædicens in Synagogis Galilææ.

une fievre violente, et on le pria de la secourir. S'approchant d'elle, il commanda à la fievre, et la fievre la quitta. Elle se leva aussi-tôt et se mit à les servir ; quand le soleil fut couché, tous ceux qui avoient des malades, quelque maladie que ce fût, les lui menerent, et il les guérissoit, en mettant les mains sur chacun d'eux. Les démons sortoient du corps de plusieurs personnes ; criant et disant : vous êtes le Fils de Dieu. Mais les menaçant il les faisoit taire, parce qu'ils savoient qu'il étoit le Christ. Dès que le jour parut, il sortit et alla dans un désert. Des troupes de gens le vinrent chercher, et le trouverent ; comme ils l'arrêtoient, de peur qu'il ne les quittât, il leur dit : il faut que j'annonce aussi à d'autres villes le Royaume de Dieu ; car je suis envoyé pour cela. Et il prêchoit dans les Synagogues de la Galilée.

MÉDITATION.

Quel malheur c'est de sortir de ce monde sans être prêt.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ quelle est la frayeur, quel est le trouble et le désespoir d'une ame, au moment qu'elle est citée à venir comparoître devant Dieu, lorsqu'elle ne s'attendoit pas à voir arriver sitôt le souverain Juge ! On n'est pas prêt, et le maître arrive ; on n'est pas prêt, et il faut rendre compte ;

on n'est pas prêt, et il faut être jugé. Passé, présent, avenir, tout épouvante. O qu'il est horrible de se trouver dans le moment décisif de son sort éternel, avec tant de sujet de craindre !

On étoit encore d'un âge à se promettre du moins une année pour se préparer. Une fleurissante jeunesse, un fonds de santé étoient comme garans de ce prétendu loisir ; on nous donnoit même des assurances si positives de relever bientôt de cette maladie, mais Dieu ne nous demande pas notre avis sur le nombre de nos jours. C'est assez qu'il nous ait averti qu'il viendra pour nous faire rendre compte de notre administration, à l'heure que nous nous y attendrons le moins : quelle imprudence d'attendre pour se préparer, cette heure critique ! mais quel malheur de n'être pas prêt à cette heure ! On ne renvoie pas notre cause à une autre audience : plus de miséricorde, plus d'indulgence, plus de délai.

Ces péchés griefs, non expiés ; ces réconciliations, ces restitutions différées ; tous ces projets de conversions, ces plans de vie toujours renvoyés, tant de pieux sentimens étouffés, tant de pressantes sollicitations de la grace peu écoutées, tout cela se présente en foule pour accabler, pour déchirer, pour désespérer une pauvre ame par mille regrets.

Oseroit-on dire alors qu'on n'a pas eu le temps ? Et ce nombre de jours qu'on a perdus, et cette suite de tant d'années qu'on a usées à faire des chimeres, n'étoit-ce pas un temps que Dieu avoit donné pour l'attendre et pour nous préparer à le recevoir ? Nous avons eu ce temps, et nous l'avons employé à toute autre chose ; nous avons eu ce temps, et nous l'avons perdu : à qui faut-il s'en prendre ? Dieu me demande compte de tant de talens enfouis, de tant de préceptes violés, de tant de conseils méprisés : je me trouve dans une horrible confusion ; rien n'est prêt, je n'ai ni

raison à alléguer, ni satisfaction à produire ; et serai-je bien reçu à dire : je n'ai pas eu le temps d'y penser ?

SECOND POINT.

Considérez dans quelles inquiétudes ne vit-on pas si l'on a un procès de quelque conséquence ? Le désir de le gagner, la crainte de le perdre, occupent entiérement. On consulte, on écrit, on sollicite, on prend des précautions infinies, on étudie toutes les démarches de la partie adverse, on se prépare à répondre à toutes ses raisons, on prévient ses demandes, on médite tout ce qu'on a à dire ; et bon Dieu ! dans quelles ameres inquiétudes passe-t-on les jours et les nuits, si le jugement est différé !

Nous avons une grande affaire à vuider, il n'en fut jamais une plus importante, ni plus délicate ; mon sort éternel en dépend: Le jour du jugement qui doit décider de tout, m'est inconnu : on m'avertit seulement de me tenir prêt sur tous les chefs ; graces, recette, talens, emplois, années, jours, heures de ces jours, et momens de ces heures, tout doit y être examiné, tout doit y être jugé avec une sévérité extrême, et l'on n'y pense pas ; et sans y avoir jamais bien pensé, on apprend que le maître vient ; on se trouve au pied du tribunal : c'est en arrivant que le souverain Juge nous avertit de son arrivée. Quel trouble, bon Dieu ! quelle frayeur ! quelle douleur ! quelle rage ! Quoi ! paroître devant Dieu pour rendre compte, et ces comptes ne sont pas prêts ! Etre cité au tribunal de Dieu, et je n'ai rien pour me justifier sur tant de faits, dont ma propre conscience m'accuse ! et je n'ai rien fait pour gagner mon Juge ! Ma foi, ma religion, ma raison même me font mon procès ; tout m'assure, et je le vois, que je dois le perdre ; et il s'agit de mon sort éternel.

Comprenez, s'il est possible, les alarmes, les regrets, la désolation que cause à ce moment fatal la surprise. Ah ! si du moins je n'avois pas eu le temps, mais je l'ai eu. Si j'avois ignoré le danger d'être surpris, mais je l'ai su. Si je n'avois jamais pensé aux funestes suites de ce manque d'attention et de prévoyance ; mais je les ai prévues, et tout cela sans fruit.

Mon Dieu ! que les Saints ont été sages d'avoir toujours eu à la main la lampe allumée ! Qu'un saint Abraham a été heureux d'avoir passé cinquante ans seul dans le désert, à ne penser qu'à ce moment décisif, pour n'être pas surpris à l'arrivée du souverain Maître ! Séroit-il possible, Seigneur, qu'après toutes les réflexions que je viens de faire, j'eusse encore le malheur d'être surpris ? Ne permettez pas que la résolution que je prends à ce moment, Seigneur, soit inefficace. Nul jour, nulle heure dans toute ma vie, où je ne pense désormais à ce dernier moment.

Apirations dévotes durant le jour.

Ne revoces me in dimidio dierum meorum. Psal. 101.

Ne m'arrêtez pas, Seigneur, au milieu de ma course, de peur que je ne sois surpris.

Si oblitus fuero tui Jerusalem, oblivioni detur dextera mea. Psal. 136.

Que ma main droite seche, qu'elle me devienne inutile, si je perds jamais de vue la céleste Jérusalem.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° QUE diroit-on d'une personne qui ayant un procès d'une conséquence infinie, prêt à être jugé, penseroit à toute autre chose, et qui au lieu d'instruire ses Juges, de les solliciter, de se préparer à répondre, passeroit les jours à se divertir, et

ne s'occuperoit que d'inutilités ? Nous comportons-nous plus sagement ? l'analogie n'y est-elle pas toute entiere ? Qu'il est horrible d'être surpris à la mort, après avoir été cent fois averti que nous le serions ! Ne différez pas de tenir tout prêt. Vous ne voudriez pas paroître devant Dieu tel que vous êtes ? paroîtrez-vous dans de meilleures dispositions ? Et vivant comme vous faites, avez-vous sujet de croire que vous mourrez tranquillement ? N'écoutez pas l'esprit qui vous porte à renvoyer à un autre temps une conversion, une réformation qui devroit être faite depuis plusieurs années. Avez-vous quelque réconciliation à finir, certains comptes à régler, quelque salaire à payer, une restitution à faire ? on vous avoit déjà averti de ne pas renvoyer à un autre temps, ce qu'on ne differe jamais sans risque. Tout étoit résolu, et tout reste encore à faire. C'est ainsi qu'on se joue de sa propre ingénuité toute la vie. Ne soyez pas plus long-temps la dupe de vos irrésolutions ; l'affaire est de trop grande conséquence. Consultez aujourd'hui même un sage et zélé Directeur, et déterminez avec lui ce que vous avez à faire pour être prêt à paroître devant Dieu ce même jour.

2.° Regardez chaque jour comme le dernier de votre vie, et n'en commencez point sans penser que peut-être vous ne le finirez pas. C'est une sainte pratique que de terminer toujours la priere du matin et du soir, par un acte de contrition, et par le *De profundis*. C'est une priere que vous devez faire pour vous, comme pour les autres. Saint Paul se regardoit comme mourant à chaque heure : *Quotidiè morior* (a). Sainte Thérese n'entendoit jamais sonner l'horloge, qu'elle ne se dît à elle-même, que le souverain Maître étoit moins éloigné d'une heure. Enfin, faites dès ce moment que les affaires de votre conscience soient en si bon état ; faites que tous vos comptes soient si

(a) 1. *Cor.* 15.

bien rangés, qu'après l'*Ave Maria*, que vous devez réciter toutes les fois que vous entendez sonner l'heure, vous puissiez ajouter ces belles paroles du Prophete : *Paratum cor meum Deus, paratum cor meum* (b). Mon cœur est prêt, Seigneur, mon cœur est prêt, je vous attends à toutes les heures. *Beatus ille servus quem cùm venerit Dominus ejus invenerit sic facientem* (c). Heureux le serviteur que son Maître en arrivant, trouvera dans l'exercice de cette pratique de piété.

Prenez la résolution aujourd'hui d'être ce serviteur vigilant et fidele. Quelque avancé qu'on soit dans les voies de Dieu, on a besoin de ces petites pratiques de piété pour prévenir la lassitude, et pour réveiller la ferveur. L'inconstance à se servir de ces pieuses industries, et l'oubli, affoiblissent la meilleure volonté, et font naître le dégoût. Ne vous découragez point : l'ennemi du salut profite souvent de notre dépit. Négligez-vous, oubliez-vous la plupart de ces petites pratiques ? ne vous rebutez pas ; renouvellez chaque jour votre résolution ; demandez à Dieu un nouveau secours ; dites chaque jour et à toutes les heures du jour : c'est à ce moment que je commence : *Dixi, nunc cœpi.* Cette persévérance à vouloir, n'est jamais sans fruit.

LE VENDREDI
DE LA TROISIEME SEMAINE
DE CARÊME,

Qu'on appelle aussi de la Samaritaine.

ON peut dire que la Messe de ce jour est pleine de mysteres, et qu'elle contient en abrégé toute

(b) *Psal.* 56. (c) *Matth.* 24.

l'économie du salut. Le désir sincere qu'a le pécheur de se convertir, qui est comme la premiere disposition à sa conversion, paroît dans la priere par laquelle commence la Messe. L'Epître est une figure de ce qui se passe à la conversion du pécheur, et l'Evangile en fait le tableau.

Fac mecum signum in bonum, disons-nous dans l'Introït de la Messe. *Ut videant qui oderunt me, et confundantur ; quoniam tu Domine adjuvisti me, et consolatus es me.* Donnez, Seigneur, une marque éclatante de votre bonté pour moi ; que mes ennemis vous voient me secourir et me consoler, et que par là ils se voient eux-mêmes couverts de confusion. *Inclina Domine aurem tuam, et exaudi me : quoniam inops, et pauper sum ego.* Seigneur, écoutez ma priere et exaucez-moi ; car je suis dans le délaissement et dans l'indigence. C'est la priere que fait à Dieu, dans le Pseaume 85, David persécuté par Saül, ou par Absalon, et devenu errant, exposé aux derniers malheurs durant sa disgrace. Si le pitoyable état où se trouvoit alors le Roi Prophete, est la figure du pécheur, la priere qu'il fait à Dieu peut servir de modele de celle que doit faire au Seigneur celui qui est dans sa disgrace. Saint Augustin explique tout ce Pseaume de Jesus-Christ chargé de nos iniquités, qui demande à Dieu son Pere son assistance, en allant à la Passion, et qui prédit sa résurrection, et la vocation des Gentils à la foi et à l'Eglise.

L'Epître contient l'histoire du miracle que fit Moïse en faisant sortir d'un rocher une source d'eau vive en faveur des Israélites, qui, se trouvant dans un désert sec et stérile, mouroient de soif. C'est ce rapport de cette eau miraculeuse, avec cette eau vive que le Sauveur offroit à la Samaritaine, dans l'Evangile de ce jour, qui a fait choisir cette Epître. Elle est prise du Chapitre vingtieme du livre des Nombres.

Les Israélites, environ deux ans après leur sortie de

de l'Egypte, ayant passé par le désert de Saïn, vinrent camper à Cadès-Barné. La disette d'eau fit murmurer le peuple contre Moïse et Aaron. Que ne nous avez-vous laissés mourir en Egypte, leur disoient-ils ? il ne manquoit pas de tombeaux pour nous y enterrer. Falloit-il nous faire faire un si long voyage pour nous venir faire tous mourir de soif dans ce misérable pays, où l'on ne peut semer, et qui ne produit ni figuiers, ni vignes, ni grenadiers, et où l'on ne trouve pas même d'eau pour boire ? *insuper et buam non habet ad bibendum.* Pourquoi avez-vous amené le peuple du Seigneur dans ce désert, afin que nous y mourions de soif, nous et nos bêtes ? *Ut et nos et nostra jumenta moriamur.* Le murmure étant devenu général, la révolte de tout le peuple alloit éclater contre Moïse, lorsque l'homme de Dieu, et son frere Aaron, entrerent dans le Tabernacle qu'ils avoient dressés au milieu du Camp, et là, prosternés la face contre terre : Seigneur, s'écrierent-ils, écoutez les cris de ce peuple, et ouvrez-leur le trésor de votre miséricorde en ayant pitié d'eux ; faites sortir par votre toute-puissance une fontaine d'eau vive, afin qu'étant désaltérés, ils cessent de murmurer et contre moi et contre vous. Leur priere fut exaucée. La gloire du Seigneur parut sur eux ; ce fut apparemment une nuée lumineuse du milieu de laquelle la voix du Seigneur se fit entendre : prenez en main la verge, dit Dieu à Moïse ; et ayant assemblé le peuple auprès du rocher d'Horeb, parlez à la pierre en leur présence, et elle vous donnera une source abondante qui ne tarira point, et qui fournira abondamment des eaux et au peuple et au bétail, aussi-bien qu'à ses bêtes de charge. Cette verge étoit le bâton miraculeux, dont Dieu s'étoit servi si souvent pour faire tant de prodiges par le ministere de Moïse. Le Législateur ne la portoit pas toujours, il la laissoit dans le Tabernacle, comme une chose sacrée. Moïse prit cette Verge,

et ayant assemblé le peuple devant le rocher, levant la voix pour se faire entendre de cette multitude: écoutez, peuple ingrat, leur dit-il, gens de peu de foi, peuple rebelle; pensez-vous que nous puissions vous tirer de l'eau de ce rocher, et faire sortir une source d'eau vive de cette pierre? *Num de petra hac vobis aquam poterimus ejicere!* Alors Moïse levant la main, frappe deux fois la pierre avec son bâton, et au second coup, voilà qu'une source abondante en sort, qui fournit largement de l'eau à tout le peuple, et aux bestiaux.

Saint Augustin, et plusieurs autres Peres trouvent dans ces paroles de Moïse, je ne sais quelle perplexité, qui leur fait croire que Moïse craignoit que la promesse du Seigneur n'eût pas son effet, et croient que sa confiance étoit chancelante; non pas qu'il doutât du pouvoir absolu de Dieu, mais il doutoit, ce semble, si dans cette circonstance du murmure du peuple et de leur esprit de sédition, Dieu voudroit lui donner des marques de sa bonté et de sa puissance; c'est pour cela qu'il semble le prévenir, en leur reprochant leur incrédulité et leur révolte. L'esprit du Législateur aigri et troublé par la vue de l'ingratitude du peuple, dit le Psalmiste (*a*), se défia de la promesse du Seigneur, et douta s'il tiendroit sa parole. C'est pour cela, disent les Peres, que Dieu irrité de sa défiance, n'accorda pas le miracle au premier coup, il fallut frapper deux fois le rocher: cette suspension de l'effet, fut la punition de son doute.

Moïse et Aaron firent une autre faute en cette occasion: Dieu leur avoit ordonné de parler simplement au rocher. *Loquimini ad petram coram eis*; parlez à la pierre devant eux: c'étoit sans doute pour que le miracle fût frappant aux yeux du peuple. Moïse, suivant plutôt son esprit que l'ordre de Dieu, ne parle point, il frappe; le Seigneur irrité aussi de cette désobéissance, les en punit

(a) *Psal.* 150.

sévérement. Je vous avois choisi, dit Dieu, pour conduire mon peuple dans la terre de promission; mais parce que vous avez manqué de confiance, que votre foi a paru chanceler devant tout ce peuple, à qui par là vous avez donné une basse idée de mon pouvoir, que vous avez par votre exemple confirmé dans son incrédulité, et rendu plus ingrat au souvenir de mes bienfaits, et de mes merveilles; vous ne ferez pas entrer ce peuple dans le pays que je lui donnerai, et vous n'y entrerez pas vous-même : *Quia non credidistis mihi ut sanctificaretis me coram filiis Israël, non introducetis hos populos in terram quam dabo eis.* Exemple formidable qui apprend à tous les fideles, mais singuliérement aux Ministres de Jesus-Christ, à tous ceux que Dieu a chargés du soin du salut des autres, combien il importe d'être obéissant à ses ordres. Qu'il est à craindre que plusieurs après avoir conduit les autres dans la voie du Ciel, n'y entrent pas eux-mêmes, et en soient exclus pour toujours! *Hæc est aqua contradictionis :* c'est là l'eau dite de contradiction, où les enfans d'Israël se mutinerent contre le Seigneur, et laquelle leur fut accordée pour appaiser leur sédition et leurs murmures. *Et sanctificatus est in eis :* le Seigneur ne laissa pas d'en tirer sa gloire, en y faisant éclater son pouvoir.

L'Evangile contient l'histoire de la conversion de la Samaritaine. Jesus-Christ après avoir célébré à Jérusalem la premiere Pâque depuis sa prédication, voyant que les Pharisiens commençoient d'avoir de la jalousie des merveilles qu'il opéroit, et du grand nombre de ses Disciples, quitta la Judée pour quelque temps, et prit le chemin de la Galilée. Comme il falloit qu'il passât par la Province de Samarie, il vint en une des villes du pays, nommée Sichar, anciennement Sichem, à deux lieues environ de la ville de Samarie, assez près de la terre que Jacob avoit donnée en héritage à son fils Joseph. Environ deux cents pas de la Ville, étoit

le célebre puits de Jacob, qui servoit de fontaine à toute la Ville. Ce fut auprès de ce puits que le Sauveur fatigué du chemin et de la chaleur, s'assit pour se reposer, tandis que ses Disciples étoient allés à la ville pour y acheter de quoi vivre. C'étoit environ la sixieme heure du jour, c'est-à-dire, midi, lorsqu'une femme Samaritaine de naissance et de religion, vint pour puiser de l'eau. L'aversion qu'avoient les Juifs des Samaritains, et les Samaritains des Juifs, étoit mutuelle; divisés de religions, autant que de mœurs, ils ne pouvoient se souffrir, et n'avoient ensemble aucun commerce. Les Juifs pouvoient bien acheter des vivres des Samaritains, mais non pas en recevoir gratuitement, parce que le don est une marque d'amitié qui leur étoit proscrite. Le Sauveur qui avoit son dessein, lui dit de vouloir bien lui donner à boire. Jésus-Christ demande à la Samaritaine un peu d'eau, pour lui faire naître le désir d'une eau bien plus excellente, que lui seul pouvoit lui donner. Ainsi le Seigneur nous demande d'abord peu de chose pour avoir sujet de nous combler de ses plus grands dons; et en lui accordant ce peu, nous nous mettons en état de recevoir la plénitude des dons célestes qu'il nous prépare. Cette femme qui reconnut à son vêtement et à son langage, qu'il étoit Juif, parut étonnée de sa demande. Quoi! répondit-elle, vous êtes Juif, et vous me demandez à boire; ignorez-vous qu'il n'y a aucune communication entre les deux nations? Je ne l'ignore pas, repart le Fils de Dieu; mais c'est vous qui ignorez qui est celui qui vous parle; si vous connoissiez celui qui vous demande de l'eau de ce puits, vous l'auriez déjà prié de vous donner d'une autre eau vive, dont il est lui-même la source. Cette réponse la surprit. Que voulez-vous dire, Seigneur, répliqua-t-elle, quelle est cette eau vive que vous me promettez et où en est la source? celle-ci est excellente, et il n'y en a point de si bonne dans tous les environs;

est-ce donc que vous seriez plus puissant que Jacob, notre pere, dont nous sommes les héritiers ? c'est lui qui a fait faire ce puits pour lui, pour ses enfans et pour ses troupeaux, et nous savons qu'il estimoit cette eau, et qu'il n'en buvoit point d'autre. Les Samaritains étoient étrangers à la race d'Israël, étant un peuple ramassé de divers pays, que Salmanasar transporta dans la Province. Ils se flattoient cependant de descendre de Jacob, mais les Juifs les regardoient comme des Gentils, ayant joint les superstitions païennes avec les cérémonies Juives. Jesus voyant qu'elle étoit déjà disposée à l'écouter, commença, avec sa douceur ordinaire, à l'instruire. Quiconque boira de l'eau de ce puits, répond le Sauveur, n'éteindra sa soif que pour un temps ; mais ceux qui boiront de l'eau que je leur donnerai, n'auront jamais soif ; et cette eau deviendra en eux une source d'eau vive, qui jaillira jusqu'à la vie éternelle. C'est ainsi que le Sauveur, toujours plus admirable dans la conversion des pécheurs, s'accommode à l'esprit, aux idées mêmes grossieres et matérielles de cette femme. Il l'attend auprès du puits, où il savoit bien qu'elle viendroit puiser de l'eau ; il ne lui demande à boire, que pour nouer un entretien avec elle. Il prend occasion de ce qu'elle lui dit, pour lui développer peu à peu les plus grands mysteres ; et l'oblige insensiblement à lui en demander l'explication, en lui faisant naître le désir de les apprendre.

Seigneur, répond la Samaritaine, j'avoue que l'eau dont vous me parlez vaut mieux, sans comparaison, que toutes les nôtres ; donnez-m'en donc, afin que je sois délivrée pour jamais, et de l'incommodité de la soif, et de la fatigue de venir puiser de l'eau dans ce puits avec tant de peine. Le Sauveur vouloit qu'elle souhaitât la grace qu'il vouloit lui faire, et qu'elle la lui demandât. Dieu ne nous convertit jamais malgré nous. La véritable volonté de se convertir, est toujours une disposi-

tion nécessaire à une conversion efficace. Jesus souhaitoit d'accorder à la Samaritaine cette source d'eau vive qu'il lui offroit, mais il vouloit la disposer à s'en rendre digne, par l'aveu et la douleur de ses péchés, et par la connoissance du Messie. Je suis prêt à vous accorder ce que vous me demandez, lui dit le Sauveur; mais allez, faites venir votre mari, afin qu'il ait part à la grace que je veux vous faire. Je n'ai point de mari, répond cette femme: vous avez fort bien dit, repart le Sauveur; car l'homme avec qui vous vivez présentement n'est pas plus votre mari, que les cinq autres avec qui vous avez vécu, comme si c'eût été en légitime mariage. C'est ainsi que l'explique saint Chrisostôme.

A ces mots, la Samaritaine fut interdite; mais la honte de voir ses désordres découverts, et d'en souffrir les reproches, lui fit détourner adroitement le discours. Seigneur, dit-elle, je connois que vous êtes Prophete, et personne n'est plus capable que vous de m'éclaircir sur une question, qui depuis un temps infini divise les Juifs et les Samaritains de créance. Il est certain que nos Peres ont toujours adoré Dieu dans le Temple qui est bâti ici sur la montagne de Garizim, sur laquelle on dit qu'Abraham voulut sacrifier son fils, et sur laquelle Jacob dressa un Autel, au retour de son voyage de Mésopotamie. Et vous autres Juifs, vous dites qu'on ne le doit adorer que dans le Temple de Jérusalem: qui se trompe? Le Sauveur qui connoissoit bien que cette femme, par ses questions hors de propos, ne cherchoit qu'à lui donner le change (peinture fidele d'une ame pécheresse que la grace poursuit, et qui tâche d'échapper à la grace), ne se rebute pas. Il répond même avec une douceur et une condescendance aimable à ses demandes artificieuses; mais il y répond en l'instruisant, sans perdre de vue sa fin, qui est la conversion et le salut de cette pécheresse. Croyez-moi,

lui dit-il, voici le temps où les pratiques superstitieuses de votre fausse religion, et les cérémonies Judaïques, quoique saintes, doivent cesser pour faire place au seul vrai culte. L'erreur va faire place à la vérité, et les ombres à la lumiere. Les observances extérieures du Judaïsme vont se convertir en un culte intérieur et spirituel, qui ne sera point affecté, ni au lieu, ni au Temple. On pourra adorer Dieu par-tout, pourvu que ce soit par-tout en esprit et en vérité qu'on l'adore; c'est-à-dire, qu'on ne fasse pas consister tout le culte qu'on rend à Dieu, et tout l'esprit de la religion en de pures cérémonies extérieures; elles sont saintes, elles sont même nécessaires; mais le mérite du culte se prend de l'esprit et du cœur, avec quoi on le rend, et ce culte n'est ni attaché à un lieu, ni enveloppé de figures; il doit être pur, affectueux, désintéressé, religieux, sincere; et comme Dieu est Esprit, il demande un culte vrai et spirituel.

Pendant que le Sauveur développoit de si grands Mysteres à la Samaritaine, sa grace avançoit beaucoup dans son cœur le miracle de sa conversion; elle étoit charmée, touchée même du discours du Sauveur; mais elle refusoit encore de se rendre aux pressantes sollicitations de la grace, et ne sachant que répondre, elle en appelle au Messie, qui apprendra à quoi on doit s'en tenir, et qui dira ce qu'on doit faire. Alors le Sauveur la voyant dans une si sainte disposition: voici ce Messie que vous attendez, lui dit-il, c'est moi qui vous parle.

A peine eut-il dit cela, que ses Disciples parurent. Ils furent tout surpris de le voir s'entretenir avec une femme; ils n'oserent pourtant pas lui demander le sujet de cet entretien. Cependant le Fils de Dieu n'eut pas plutôt déclaré nettement à la Samaritaine qui il étoit, que la foi répandant sa lumiere dans son esprit, et la grace triom-

phant de son cœur, elle laisse là sa cruche, court à la Ville, et se met à crier dans toutes les rues : venez voir un homme qui m'a dit toute ma vie, c'est le Christ, c'est le Messie que nous attendons, c'est lui-même ; ce qu'il m'a dit me fait connoître ce qu'il est. Elle en dit tant qu'il prit envie à plusieurs d'aller voir cet homme extraordinaire. Cependant les Disciples qui savoient que leur Maître étoit fatigué et épuisé, le prioient de manger ; mais il leur répondit qu'il avoit une nourriture qui étoit bien plus de son goût, que celle qu'ils lui présentoient, et qui le soutenoit davantage ; ce qui fit dire aux Disciples : quelqu'un lui auroit-il apporté à manger ? Voulez-vous savoir, leur ajouta-t-il alors, quelle est cette nourriture dont je me nourris ? c'est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et d'accomplir son grand Ouvrage, qui est le salut des hommes : je veux que vous y travailliez avec moi ; c'est là une grande moisson, où j'ai résolu de vous occuper, et où il y a beaucoup à faire. Peut-être, me direz-vous, qu'il y a encore quatre mois jusqu'au temps de la moisson : et moi, je vous dis que la moisson est toute prête. Vous n'avez qu'à considérer tous les peuples de la terre, voilà le champ qui vous est destiné ; vous les verrez aussi prêts pour la moisson spirituelle dont je vous parle, que sont les campagnes pour la moisson ordinaire, quand les bleds sont jaunes et tout-à-fait mûrs. Dans cette espece de moisson, tous ceux qui travaillent sont récompensés : celui qui seme, comme celui qui moissonne, chacun a de quoi se réjouir. Je vous envoie faire la récolte dans des terres que vous n'avez ni labourées ni ensemencées. Ceux qui vous ont précédés, je veux dire les Patriarches, les Prophetes, les Docteurs que Dieu a donnés à son peuple pour l'instruire, l'ont disposé à profiter de vos soins.

Pendant que le Sauveur instruisoit ainsi ses Dis-

ciples, les habitans de Sichar, à qui la Samaritaine l'avoit annoncé, et duquel elle leur avoit raconté tant de merveilles, accourent en foule vers lui. Son air, sa modestie, sa douceur, ses paroles, tout leur confirma ce que cette femme leur avoit dit. L'ayant prié, et ayant obtenu de lui qu'il demeurât deux jours dans leur Ville, on ne l'eut pas plutôt entendu, que presque toute la Ville crut en lui. Ce n'est plus ce que vous nous en avez dit qui nous oblige de croire qu'il est le Messie, disoient-ils à la Samaritaine; ce que nous avons entendu nous-mêmes de sa propre bouche ne nous permet plus de douter qu'il ne soit le Sauveur du monde, celui que les Juifs et nous attendons.

Faut-il s'étonner, dit saint Augustin, que la Samaritaine n'ait pas compris quelle étoit l'eau dont Jesus-Christ parloit, puisque les Disciples même ne comprennent point quelle est la nourriture dont il leur parle; mais n'est-il pas encore plus surprenant, que le Sauveur regarde le soin de travailler à notre salut, comme le plus pressant besoin de sa vie, et que nous regardions le soin de notre salut, comme une affaire qui ne nous touche en rien? Si la Samaritaine n'eût pas cru, elle n'eût point annoncé Jesus-Christ à ses Concitoyens, et ceux-ci n'eussent point attiré le Sauveur dans leur Ville. Ainsi, par un secret impénétrable des jugemens de Dieu, le salut d'une Ville, d'un Royaume entier est quelquefois attaché au salut d'un seul. Si cette femme du monde, si ce libertin se convertissoient à Dieu, ils en toucheroient peut-être, par leurs exemples, une infinité d'autres, qui périront avec eux. Mais quelle docilité dans un peuple à demi-infidele, tandis que le vrai peuple de Dieu en a si peu! Le Samaritain croit en Jesus-Christ, en écoutant seulement ses discours, et le Juif ne croit point en lui, lors même qu'il lui voit opérer les plus grands miracles. Il ne prêche

que deux jours à Sichar, et les Samaritains se convertissent. Il prêche, il fait les plus éclatantes merveilles durant trois ans, dans la Judée, et les Juifs l'y font mourir. Ainsi voit-on quelquefois le Chrétien chanceler dans la foi, perdre la foi au milieu des plus grands secours spirituels, des plus vives lumieres : tandis que le Barbare, docile à la voix d'un homme Apostolique, croit et vit conformément à sa foi.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

JEJUNIA nostra, quæsumus Domine, benigno favore prosequere : ut, sicut ab alimentis abstinemus in corpore, ita à vitiis jejunemus in mente. Per Dominum nostrum, etc.

NOUS vous supplions, Seigneur, de recevoir favorablement nos jeûnes : afin que, comme nos corps observent l'abstinence des viandes, nos ames aussi s'abstiennent des vices. Par Notre-Seigneur, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du Livre des Nombres. Chap. 20.

IN diebus illis, convenerunt filii Israël adversùm Moïsen et Aaron : et versi in seditionem, dixerunt : date nobis aquam, ut bibamus. Ingressusque Moïses et Aaron, dimissa multitudine, tabernaculum fœderis, corruerunt proni in terram, clamaveruntque ad Dominum, atque dixerunt : Domine Deus, audi clamorem hujus populi, et aperi eis thesaurum tuum fontem aquæ vivæ, ut saliati, cesset murmuratio eorum. Et apparuit gloria Domini super eos. Locutusque est Dominus ad Moïse, di-

EN ces jours-là, les enfans d'Israël s'assemblerent contre Moïse et Aaron, et ayant formé une sédition, ils leur dirent : donnez-nous de l'eau pour boire. Moïse et Aaron ayant renvoyé la multitude, entrerent dans le Tabernacle de l'Alliance, et s'étant prosternés le visage contre terre, ils crierent au Seigneur, et lui dirent : Seigneur Dieu, écoutez les cris de ce peuple, et ouvrez-leur votre trésor, et donnez-leur une source d'eau vive, afin qu'étant désaltérés, ils cessent de murmurer. Alors la gloire du Seigneur parut au-dessus d'eux : et le Sei-

cens : tolle virgam, et congrega populum, tu et Aaron frater tuus, et loquimini ad petram coram eis, et illa dabit aquas. Cùmque eduxeris aquam de petra bibet omnis multitudo, et jumenta ejus. Tulit igitus Moïses virgam, quæ erat in conspectu Domini, sicut præceperat ei, congregata multitudine ante petram, dixitque eis : audite rebelles et increduli : num de petra hac vobis aquam poterimus ejicere ! cùmque elevasset Moïses manum, percutiens virgâ bis silicem, egressæ sunt aquæ largissimæ, ita ut populus biberet et jumenta. Dixitque Dominus ad Moïsen et Aaron : quia non credidistis mihi, ut sanctificaretis me coram filiis Israël, non introducetis hos populos in terram, quam dabo eis. Hæc est aqua contradictionis, ubi jurgati sunt filii Israël contra Dominum, et sanctificatus est in eis.

gneur parla à Moïse, et lui dit : prenez la verge, et assemblez le peuple, vous et votre frere Aaron, et parlez au rocher devant eux, et il vous donnera des eaux, et alors tout le peuple boira avec ses bestiaux. Moïse prit donc la Verge qui étoit devant le Seigneur, selon qu'il le lui avoit commandé ; et ayant fait assembler le peuple devant le rocher, il leur dit : écoutez rebelles et incrédules, pourrions-nous vous faire sortir de l'eau de cette pierre ! Alors Moïse leve la main, et ayant frappé deux fois la pierre avec la Verge, il en sortit de l'eau en abondance, en sorte que tout le peuple en but avec tous les bestiaux. Alors le Seigneur dit à Moïse et à Aaron : parce que vous ne m'avez pas cru, et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfans d'Israël, vous ne ferez point entrer ce peuple dans le pays que je leur donnerai. C'est là l'eau de contradiction, où les enfans d'Israël murmurent contre le Seigneur, et où il fut sanctifié au milieu d'eux.

Le Livre d'où cette Epître est tirée, est le quatrieme du Pentateuque : les Grecs et les Latins l'ont intitulé, les Nombres, *parce que les trois premiers Chapitres contiennent le dénombrement du peuple et des Lévites.*

RÉFLEXIONS.

Parce que vous ne m'avez pas cru, et que vous ne m'avez pas sanctifié devant les enfans d'Israël, vous ne ferez point entrer ce peuple dans le Pays

que je leur donnerai. Quel crime ont fait Moïse et Aaron, pour être si sévérement punis ? Dieu avoit dit à Moïse : parlez au rocher, et il vous donnera de l'eau. Moïse crut qu'il suffisoit de le frapper de la Verge avec laquelle il avoit déjà fait tant de merveilles, et que cette maniere de tirer de l'eau d'une pierre, étoit plus convenable que de lui parler. Dieu n'a que faire de nos raisonnemens ; il veut une obéissance simple et aveugle ; il ne consulte ni proportion, ni convenance, quand il veut faire un miracle ; sa volonté toute-puissante n'a pas besoin de secours. Il dit : que la lumiere soit, et elle fut. Le pur néant a été le seul fonds d'où il a tiré toutes choses, et il lui coûte aussi peu de tirer de l'eau d'un rocher, en disant une parole, qu'en le frappant d'un bâton. Mais que cette légere désobéissance de Moïse lui coûta cher ! un favori de Dieu, si distingué, si chéri, que Dieu avoit doué du don de tant de miracles si éclatans, avec qui Dieu s'entretenoit si familiérement, que Dieu avoit choisi pour le Législateur de son peuple, dont Dieu s'étoit servi pour tirer ce peuple de la servitude de l'Egyte, et pour le conduire dans cette terre délicieuse qu'il lui avoit promise. Cet homme extraordinaire, ce grand serviteur de Dieu, ce faiseur de miracles, ne fera point entrer ce peuple dans le pays promis, il n'y entra pas lui-même, en punition de sa légere désobéissance. Bon Dieu ! que de fautes légeres sont suivies de grands malheurs ! Saül, contre l'ordre de Dieu, épargne quelques brebis pour les offrir ensuite en sacrifice : et il est rejeté du Seigneur, il perd même la royauté. Une légere complaisance du Roi Ezéchias à faire voir à des Etrangers ses trésors, les lui fait perdre. Si au lieu de trois fois, Joas eût frappé cinq ou six fois la terre avec sa fleche, il eût exterminé la Syrie entiérement. De quelle punition sont suivies ces omissions et ces fautes, ce semble, si légeres ! Serviteurs de Dieu, Minis-

tres du Seigneur, ames prévenues de Bénédictions, personnes religieuses, vous négligez certains petits devoirs, certaines ordonnances légeres ; vous regardez comme des minuties certains points de la loi, dont l'omission ne sauroit être un péché grief ; vous traitez de scrupule une ponctualité à obéir à Dieu dans les moindres choses ; vous saurez un jour de quelle funeste conséquence aura été votre peu de fidélité. Et Dieu veuille que l'exclusion de la terre promise, à l'égard du Législateur et du Conducteur du peuple d'Israël, ne soit pas une figure de la réprobation de tant d'ames prévenues de bien de graces presque dès le berceau ; comblées dans la suite de bien de dons ; privilégiées par les emplois, et choisies pour convertir les autres ! Moïse frappe la pierre, et l'eau sort. Quelque imparfait qu'on soit, Dieu ne laise pas de se servir de notre ministere pour faire des merveilles. Un Directeur lâche, peu régulier, et qui ne pratique pas lui-même ce qu'il ordonne à ceux qu'il dirige, ne laisse pas de conduire à la perfection ceux que Dieu a commis à ses soins ; un Prédicateur peu dévot, peut toucher jusqu'aux larmes ; il frappe, il tire de l'eau d'un rocher, quoique lui-même soit, peut-être, peu touché des grandes vérités qu'il prêche : un Pere de famille ou un Maître peut corriger le vice dans ceux qui lui sont soumis, quoiqu'il soit, peut-être, lui-même un très-mauvais modele. C'est ainsi que Dieu tire sa gloire du néant même ; mais ne se trouve-t-il plus de ces hommes préposés pour convertir les autres, à qui Dieu dise : *Parce que vous ne m'avez pas sanctifié devant eux, vous ne ferez point entrer ce peuple dans le pays que je leur donnerai.*

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 4.

IN illo tempore, venit Jesus in civitatem Samariæ, quæ dicitur Sichar, juxta prædium, quod dedit Jacob Joseph filio suo. Erat autem ibi fons Jacob. Jesus ergo fatigatus ex itinere, sedebat sic supra fontem. Hora erat quasi sexta. Venit mulier de Samaria haurire aquam. Dicit ei Jesus : da mihi bibere. (Discipuli enim ejus abierant in civitatem ut cibos emerent.) Dicit ergo ei mulier illa Samaritana : quomodò tu Judæus cùm sis, bibere à me poscis, quæ sum mulier Samaritana ? non enim contuntur Judæi Samaritanis. Respondit Jesus, et dixit ei : si scires donum Dei, et quis est qui dicit tibi : da mihi bibere, tu forsitan petisses ab eo, et dedisset tibi aquam vivam. Dicit ei mulier : Domine, neque in quo haurias habes, et puteus altus est : unde ergo habes aquam vivam ? numquid tu major es patre nostro Jacob, qui dedit nobis puteum, et ipse ex eo bibit, et filii ejus, et pecora ejus ? Respondit Jesus, et dixit ei : omnis qui bibit ex aqua hac, sitiet iterùm : qui autem biberit ex aqua, quam ego dabo ei, non sitiet in æternum : sed aqua, quam ego dabo ei, fiet in eo

EN ce temps-là, Jesus arriva à une ville de Samarie, nommée Sichar, près de l'héritage que Jacob donna à son fils Joseph. La étoit la fontaine de Jacob : et Jesus fatigué du chemin, étoit assis en cet état sur le bord de la fontaine. Il étoit environ la sixieme heure du jour. Une femme Samaritaine étant venue puiser de l'eau, Jesus lui dit : donnez-moi à boire : parce que ses Disciples étoient allés dans la ville pour acheter de quoi manger. Mais la Samaritaine lui répondit : comment vous, étant Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ? car les Juifs n'ont point de communication avec les Samaritains. Jesus lui dit : si vous connoissiez le don de Dieu, et qui est celui qui vous dit, donnez-moi à boire : peut-être que vous lui en auriez demandé, et il vous auroit donné une eau vive. Seigneur, lui dit cette femme, vous n'avez pas avec quoi puiser, et le puits est profond. D'où avez-vous donc une eau vive ? est-ce que vous êtes plus grand que Jacob notre pere qui nous a donné ce puits, dont il a bu, lui, ses enfans, et ses troupeaux ? Jesus lui répondit : quiconque boit de cette eau, aura encore soif ; mais celui qui boira de l'eau que je lui don-

fons aquæ salientis in vitam æternam. Dicit ad eum mulier : Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam, neque veniam huc hanrire. Dicit ei Jesus : vade, voca virum tuum, et veni huc : Respondit mulier, et dixit : non habeo virum. Dicit ei Jesus : benè dixisti, quia non habeo virum : quinque enim viros habuisti : et nunc, quem habes, non est tuus vir : hoc verè dixisti. Dicit ei mulier : Domine, video quia Propheta es tu. Patres nostri in monte hoc adoraverunt, et vos dicitis, quia Jerosolymis est locus, ubi adorare oportet. Dicit ei Jesus : mulier crede mihi, quia venit hora, quando neque in Jerosolymis adorabitis Patrem. Vos adoratis quod nescitis : nos adoramus quod scimus, quia salus ex Judæis est. Sed venit hora, et nunc est, quando veri adorabunt Patrem in spiritu et veritate. Nam et Pater tales quærit qui adorent eum. Spiritus est Deus : et eos, qui adorant eum, in spiritu et veritate oportet adorare. Dicit ei mulier : scio, quia Messias venit (qui dicitur Christus.) Cùm ergo venerit ille, nobis annuntiabit omnia. Dicit ei Jesus : ego sum qui loquor tecum. Et continuò venerunt Discipuli ejus : et mirabantur, quia cum muliere loquebatur. Nemo tamen dixit : quid quæris, aut quid lo-

norai, n'aura jamais soif : et l'eau que je lui donnerai, deviendra en lui une source d'eau qui jaillit jusqu'à la vie éternelle. La femme lui dit : Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aie plus soif, et que je ne vienne plus ici puiser. Allez, lui dit Jesus, appellez votre mari, et venez ici. Je n'ai point de mari, répondit la femme. Jesus lui repliqua : vous avez fort bien dit ; je n'ai point de mari. Car vous en avez eu cinq, et celui que vous avez maintenant n'est pas le vôtre. Ce que vous avez dit là, est vrai. La femme lui dit : Seigneur, à ce que je vois, vous êtes un Prophete. Nos Peres ont adoré sur cette montagne ; et vous dites vous autres que le lieu où il faut adorer, est à Jérusalem. Jesus lui dit : femme, croyez-moi, voici le temps que vous n'adorerez plus le Pere, ni sur cette montagne, ni dans Jérusalem. Vous adorez ce que vous ne connoissez point. Pour nous, nous adorons ce que nous connoissons : car le salut vient des Juifs. Mais le temps va venir, et il est même venu, que les véritables adorateurs adoreront le Pere en esprit et en vérité. Car c'est de tels adorateurs que cherche le Pere : Dieu est Esprit ; et ceux qui l'adorent, il faut qu'ils l'adorent en esprit et en vérité. La femme lui répondit : je sais que le Messie, (ce que signifie le Christ,) est sur le point de venir. Lors donc

queris cum ea ! reliquit ergo hydriam suam mulier, et abiit in civitatem : et dicit illis hominibus : venite, et videte hominem, qui dixit mihi omnia quæcumque feci : numquid ipse est Christus ! exierunt ergo de civitate, et venicbant ad eum. Interea rogabant eum Discipuli, dicentes : Rabbi, manduca. Ille autem dicit eis : ego cibum habeo manducare, quem vos nescitis. Dicebant ergo Discipuli ad invicem : numquid aliquis attulit ei manducare ! dicit eis Jesus : meus cibus est, ut faciam voluntatem ejus, qui misit me, ut perficiam opus ejus. Nonne vos dicitis, quòd adhuc quatuor menses sunt, et messis venit ! ecce dico vobis : levate oculos vestros, et videte regiones, quia albæ sunt jam ad messem. Et qui metit, mercedem accipit, et congregat fructum in vitam æternam: ut et qui seminat, simul gaudeat, et qui metit. In hoc enim est verbum verum : quia alius est qui seminat, et alius est qui metit. Ego misi vos metere quod vos non laborastis : alii laboraverunt, et vos in labores eorum introïstis. Ex civitate autem illa multi crediderunt in eum Samaritanorum, propter verbum mulieris testimonium perhibentis : quia dixit mihi omnia quæcumque feci. Cùm venissent er-

qu'il sera venu, il nous instruira de toutes choses. Jesus lui dit : je le suis, moi qui parle à vous. Dans ce moment-là ses Disciples arrivèrent, et ils furent surpris de ce qu'il s'entretenoit avec une femme. Néanmoins aucun d'eux ne lui dit : que lui demandez-vous, ni d'où vient que vous vous entretenez avec elle ! alors la femme laissant sa cruche, s'en alla dans la ville, et dit aux habitans : venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. N'est-ce point le Christ ! ils sortirent donc de la ville, et allerent à lui. Cependant les Disciples le prioient, et disoient : Maître, mangez. Mais il leur dit : j'ai une nourriture à prendre que vous ne savez pas. Et les Disciples disoient entr'eux : quelqu'un lui a-t-il apporté à manger ! Jesus leur dit : ma nourriture est de faire la volonté de celui qui m'a envoyé, et de consommer son Ouvrage. Ne dites-vous pas qu'il y a encore quatre mois jusqu'a la moisson ! pour moi je vous dis : levez les yeux, et voyez comme les Campagnes sont déja assez blanches pour être moissonnées. Celui qui moissonne reçoit son salaire, et fait la récolte pour la vie éternelle : afin que celui qui seme se réjouisse, comme celui qui moissonne. Car le Proverbe est vrai en cette occasion : l'un seme et l'autre moissonne. Je vous ai envoyé moissonner où vous

go ad illum Samaritani, rogaverunt eum ut ibi maneret. Et mansit ibi duos dies. Et multò plures crediderunt in eum propter sermonem ejus. Et mulieri dicebant : quia jam non propter tuam loquelam credimus : ipsi enim audivimus et scimus, quia hic est verè salvator mundi.

n'avez pas travaillé, d'autres ont travaillé, et vous avez joui de leur travail. Or il y eut plusieurs Samaritains de cette ville qui crurent en lui sur ce que disoit la femme qui rendoit ce témoignage : il m'a dit tout ce que j'ai jamais fait. Les Samaritains étant donc venus à lui le prierent de faire quelque séjour dans leur ville, et il y séjourna deux jours : et beaucoup plus de gens crurent en lui pour avoir ouï ses discours. Ils disoient même à la femme : ce n'est plus sur ce que vous dites, que nous croyons : car nous l'avons entendu nous-mêmes, et nous savons que c'est lui qui est véritablement le Sauveur du monde.

MEDITATION.

De la Grace.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la grace est cette eau vive qui jaillit jusqu'à la vie éternelle, et qui seule peut nous désaltérer dans celle-ci : heureux qui en connoît le mérite et le prix ! heureux qui en sait faire un bon usage ! la grace est le don de Dieu par excellence ; c'est elle qui surpasse infiniment tous les dons de la nature, sans laquelle nous ne pouvons rien, et avec laquelle nous pouvons tout. C'est cette grace qui nous éclaire, qui nous attire, qui nous persuade, qui nous convertit. C'est ce don parfait qui nous vient d'en haut, et qui descend du Pere des lumieres ; don au-dessus de tous les dons, don des dons, que Jesus-Christ seul a pu nous mériter, et que nous recevons de la miséricorde infinie de Dieu, don de Dieu, que si peu de gens connoissent : c'est ce don par lequel nous sommes, tout ce que nous sommes ; comme dit l'Apôtre, si pourtant nous sommes quelque chose

devant Dieu : *Gratiâ Dei sum id quod sum.* Cette grace est le prix du sang d'un Homme-Dieu : comprenez, s'il est possible, ce que vaut cette grace, et cependant, chose étrange ! c'est ce même don, que par une ignorance grossiere, nous ne connoissons pas, et que par une ingratitude encore plus criminelle, nous ne prenons pas soin de connoître. De là vient que si souvent nous le recevons en vain ; et que bien loin de nous en servir, pour glorifier Dieu, et pour nous sanctifier nous-mêmes, nous en abusons jusqu'à nous pervertir nous-mêmes, et à mépriser Dieu. Car c'est pour cela que Jesus-Christ nous dit, comme à la Samaritaine : *si scires donum Dei*, si vous connoissez le don de Dieu. O si nous le connoissions ce don si excellent ! si précieux, si salutaire, le mépriserions-nous au point que nous faisons ? quelque précieux, quelque inestimable que soit ce don, Dieu le donne, Dieu le répand avec une libéralité étonnante. Ce n'est pas seulement aux pieds des Autels, ni aux jours de fête, ni dans l'exercice des bonnes œuvres que Dieu nous fait part de ce trésor ; c'est au milieu du monde même, c'est au milieu de nos égaremens ; c'est jusques dans ce pays éloigné que la grace va chercher cet enfant prodigue, pour le ramener à son pere. Quoique la grace soit d'un si grand prix, Dieu la répand abondamment, et il ne la refuse à personne. La chose paroît incroyable, elle est vraie pourtant ; non-seulement nous nous rendons indignes de ce précieux don, par nos infidélités, mais nous le refusons opiniâtrément, quand Dieu nous le donne. Nous nous durcissons contre ses plus fortes impressions, nous étouffons ses pieux mouvemens, nous fermons volontairement les yeux à sa lumiere. Rappellez ce nombre prodigieux de graces que vous avez reçues, et dont vous avez empêché l'effet. Combien de saintes inspirations, combien de bons désirs, combien de pensées salutaires ! à la vue de cette mort impré-

vue, à la nouvelle de cet accident fâcheux, en lisant ce livre de piété, à ce sermon, dans cette maladie, toutes ces saintes inspirations, tous ces pieux mouvemens intérieurs que vous avez eus, mais que vous n'avez pas écoutés, que vous n'avez pas suivis, sont autant de graces que vous avez perdues. Quelle perte, bon Dieu! et qui en est touché?

SECOND POINT.

Considérez quel malheur c'eût été pour la Samaritaine, pour tous ceux de sa ville qui crurent en Jesus-Christ, si elle ne fût pas venue chercher de l'eau à l'heure que le Sauveur avoit dessein de l'éclairer, de la convertir et de l'instruire; ou si étant venue, elle n'eût point voulu écouter celui qui ne lui parloit que pour la convertir? Si l'ayant écouté elle l'eût quitté brusquement, sans vouloir se rendre aux sollicitations intérieures de la grace? Quel malheur pour combien de grands Saints, s'il ne se fussent point rendus dociles à la voix intérieure qui les appelloit, les uns à la solitude, les autres dans le cloître; ceux-ci à rompre ce commerce, ceux-là à vaincre cette passion, tous à travailler sans délai à l'affaire de leur salut? que seroient devenus ces héros Chrétiens, ces grands modeles; rappellons encore une fois ces faveurs singulieres, dont Dieu nous a comblés, et que nous passons trop légérement. Que de saintes lectures faites, ce semble, par hasard, et cependant si à propos! que d'heureuses rencontres, imprévues à la vérité, mais propres au dessein que Dieu avoit de nous convertir! que de petits miracles, pour ainsi dire, faits en notre faveur! une inspiration qu'on a eue, une réflexion qu'on a faite, un mot qu'on a ouï, ont été souvent la cause d'une conversion parfaite. Que si nous avons le bonheur d'avoir été consacrés au service de Dieu, examinons tout ce qui s'est passé dans notre vocation; considérons-en

toutes les circonstances, et admirons avec quelle bonté, avec quelle sagesse Dieu a ménagé toutes choses pour notre salut. Qu'il ait fallu que nous nous soyions trouvés en tel temps, avec telles personnes, et en telle occasion; que les plaisirs du monde n'aient eu pour nous nul attrait, dans un temps, où l'on doit naturellement y trouver le plus de charmes; qu'on ne se soit point laissé éblouir par cent faux brillans qui frappent tant de jeunes gens; que l'amour même des parens n'ait pas été un lien assez fort pour nous retenir; que le torrent du mauvais exemple ne nous ait pas entraînés; que l'austérité d'une vie qui n'avoit rien que de rebutant, n'ait pas été capable de nous décourager; que nous ayions eu assez de générosité pour surmonter les plus grands obstacles: voilà autant d'effets miraculeux de la grace. O mon Dieu! qu'il est important d'être dociles à la grace, et prompts à suivre vos inspirations! que de gens appellés n'entendent point votre voix! que de gens sont peu exacts à vous obéir et à vous suivre! Le tumulte étourdit, l'exemple séduit, la vie molle rend lâche. Les prétextes spécieux des affaires, des difficultés, de l'âge, de l'état, de la qualité, font différer, et ce délai fait évanouir les meilleurs désirs. O qu'il importe d'être attentif à écouter la voix du Ciel! mais que sert de l'entendre, si l'on ne s'y rend pas docile?

Faites, Seigneur, que je comprenne si bien le prix et le mérite de ce don inestimable de la grace, que je n'en perde jamais aucune par mon indocilité.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, da mihi hanc aquam, ut non sitiam. Joan. 4.

Seigneur, donnez-moi cette eau vive, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle.

Gratiâ Dei sum id quod sum, et gratia ejus in me vacua non fuit. 1. Cor. 15.

Oui, mon Dieu, je reconnois que c'est par votre grace que je suis ce que je suis, et j'espere de votre miséricorde, que je pourrai dire qu'elle ne m'aura pas été donnée en vain.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1°. CONCEVEZ aujourd'hui de quel prix est la grace ; on peut dire que la moindre est sans prix ; estimez-la autant qu'on doit ; demandez-la tous les jours au Seigneur avec ferveur ; recevez-la avec reconnoissance, et ne craignez rien tant que de manquer de fidélité à celles que vous recevez. Quoique les saintes inspirations soient toujours salutaires, ne faites rien d'extraordinaire, quelque parfait qu'il vous paroisse, sans le conseil de votre Directeur. Dieu demande toujours cette sage dépendance. Rien n'est plus nuisible à notre perfection, et à la véritable piété que le propre esprit, qui est si susceptible d'illusion.

2°. Quoique nos infidélités nous privent beaucoup de graces, quelque infideles à la grace que nous soyions, nous avons toujours celle de prier, et de demander à Dieu de nouvelles graces, qui nous dédommagent en partie de celles que nous avons perdues par notre faute. Faites chaque jour la priere suivante. *Tua nos, quæsumus, Domine, gratia semper et præveniat et sæquatur ; ac bonis operibus jugiter præstet esse intentos. Per Dominum nostrum, etc.* Faites, Seigneur, que votre grace nous prévienne, et qu'elle nous accompagne toujours ; et qu'elle nous fasse passer nos jours dans un exercice continuel de piété et de bonnes œuvres. Par Notre-Seigneur, etc. Peu de gens qui pensent à demander pardon à Dieu d'avoir tant de fois résisté à la grace, et d'avoir fait par là une perte irréparable. Soyez en marri, ayez-en une vive douleur, et une contrition sincere, et priez Dieu de vous pardonner tant d'infidélités, et tant d'omissions.

LE SAMEDI
DE LA TROISIEME SEMAINE DE CARÊME.

ON appelle ce jour le Samedi de la Femme adultere, parce que l'Evangile en contient l'histoire; et que l'Epître rapporte celle de la chaste Susanne, accusée d'adultere par deux infâmes vieillards, dont le jeune Daniel découvrit la calomnie.

L'Introït de la Messe a un parfait rapport à ces deux histoires; il est pris du Pseaume cinquieme, que David composa dans le temps qu'il étoit si vivement persécuté par Saül et par ses courtisans, et dans lequel le Prophete demande à Dieu justice de ses ennemis qui le calomnient.

Verba mea auribus percipe, Domine, intellige clamorem meum. Seigneur, prêtez l'oreille à mes paroles; soyez attentif aux cris que je pousse vers vous. *Intende voci orationis meæ: rex meus, et Deus meus:* appliquez-vous à ma priere; vous êtes mon Roi, vous êtes mon Dieu. *Quoniam ad te orabo, Domine, mane exaudies vocem meam:* c'est à vous, Seigneur, que j'aurai toujours recours dans mes besoins, et vous serez toujours prompt à m'exaucer. Le titre de ce Pseaume porte: *Pseaume de David pour la fin, en faveur de celle qui obtient l'héritage:* c'est-à-dire, comme les saints Peres l'expliquent, pour l'héritiere des promesses de Jesus-Christ, qui est l'Eglise, laquelle doit succéder à la Synagogne, et durer jusqu'à la fin des temps. On peut encore regarder ce Pseaume, comme une excellente priere du matin, et un modele des sentimens pieux que doit avoir une ame au milieu d'un monde corrompu, contre les pieges et les calomnies, duquel on doit demander

sans cesse à Dieu du secours, et sur-tout au commencement de la journée.

L'Epître est tirée du treizieme chapitre du Prophete Daniel, et elle contient la noire calomnie de deux infâmes vieillards, qui n'ayant pas pu séduire une jeune femme d'une rare beauté, et d'une vertu encore plus rare, résolurent de l'accuser et de la perdre.

Susanne étoit fille d'Holcias, d'une famille honnête et distiguée dans la Judée. Elle fut élevée dans la crainte de Dieu, par un pere et une mere, dont la probité étoit universellement reconnue. Parfaitement instruite, selon la loi de Moïse, dont ils étoient religieux observateurs, elle en remplit tous les devoirs, et passa pour la fille la plus accomplie de la Judée. Elle fut mariée encore fort jeune à un homme fort riche nommé Joakim. Nabuchodonosor s'étant rendu maître de Jérusalem, Joakim et Susanne, avec le jeune Daniel, et les autres Juifs de considération furent menés captifs à Babylone; Nabuchodonosor ne les dépouilla point de leurs biens, et leur permit même de faire des acquisitions à Babylone, les y laissant vivre selon leurs lois et leurs coutumes. Joakim qui étoit l'un des plus apparens d'entre les Juifs captifs, se fit d'abord un établissement considérable dans la ville. Il avoit un jardin délicieux auprès de sa maison; les Juifs alloient souvent chez lui, et il leur avoit permis de tenir dans sa maison, le lieu de leur conseil public, et de leurs assemblées.

Il n'y avoit que peu de temps que les Juifs avoient formé leur communauté et leur police dans le pays de leur captivité, lorsque Dieu permit que la chasteté de Susanne, qui passoit pour la plus belle des femmes, mais qui avoit encore plus de vertu que de beauté, fût mise à la plus rude des épreuves. On avoit établi pour Juges cette année-là deux vieillards, de qui le Seigneur avoit voulu parler, lorsqu'il a dit: *que l'iniquité est sortie de Baby-*

lone par des vieillards qui étoient Juges, et qui sembloient conduire le peuple. Ces vieillards alloient d'ordinaire à la maison de Joakim, où tous ceux qui avoient des affaires à juger venoient les trouver. Sur le midi, lorsque le peuple s'en étoit allé, Susanne avoit coutume d'aller se promener dans le jardin de son mari. Les deux vieillards l'y voyant entrer tous les jours, furent frappés de l'éclat de sa beauté, et conçurent une ardente passion pour elle : elle devint si violente, qu'elle leur troubla la raison, étouffa la crainte de Dieu, et les livra aux désirs les plus criminels, et aux derniers excès d'une passion infâme. Ils étoient tous les deux également blessés de l'amour de Susanne ; sans oser se le communiquer ; et tous deux cependant observerent le moyen et le temps de la trouver seule. Un jour s'étant promené quelque temps, l'un dit à l'autre, dans le dessein de l'écarter : allons-nous-en chez nous, il est temps de dîner ; mais ils ne se furent pas plutôt séparés pour aller chacun dans son logis, qu'ils revinrent sur leurs pas, et furent fort surpris de se trouver tous deux à la porte. Alors ils avouerent l'un à l'autre l'amour criminel dont ils étoient épris, et prirent entr'eux des mesures pour satisfaire leur brutale passion, dès qu'ils pourroient la trouver seule.

L'occasion se présenta bientôt, telle qu'ils la souhaitoient. Susanne ne manqua point d'entrer dans son jardin, selon sa coutume, accompagnée seulement de deux filles qui la servoient. Comme il faisoit chaud ce jour-là, croyant être seule, elle voulut se baigner, et ordonna à ses filles de lui apporter de l'huile, et du parfum, et de fermer la porte après elles. Celles-ci ne furent pas plutôt sorties du jardin, que ces deux infâmes vieillards, qui étoient cachés, courent à Susanne, qui fut étrangement surprise. Ils lui découvrent leur passion, et la sollicitent fortement de se rendre à leurs infâmes désirs. N'ayant pu la faire consentir,

ils la menacent de la perdre. Susanne jette un profond soupir ; et parmi ses plaintes et ses gémissemens, je ne vois que périls et que précipices de toutes parts, leur dit-elle : car si je fais ce que vous désirez, je donne la mort à mon ame par le péché ; et si je ne le fais pas, je ne puis échapper de vos mains, et je suis sûre d'être lapidée comme adultere. Mais enfin il vaut mieux pour moi que je meure innocente, que de vivre criminelle ; il vaut mieux que je tombe entre vos mains sans avoir péché, que de pécher en la présence du Dieu que je sers et que j'aime. Ayant dit ceci, elle jette un grand cri, et les vieillards pleins de dépit, crierent plus fort qu'elle. L'un d'eux court à la porte du jardin et l'ouvrant, appelle du monde en témoignage. Les serviteurs de la maison entendant crier dans le jardin, y courent ; mais ils sont bien surpris, lorsqu'ils entendent dire effrontément aux deux vieillards, qu'ils viennent de surprendre leur maîtresse en adultere avec un jeune homme, qui les ayant apperçus, avoit pris la fuite. Cette aventure étonna d'autant plus les domestiques, qu'ils regardoient leur maîtresse comme un modele de vertu, dont la conduite avoit été jusqu'alors irréprochable.

Toute la famille fut bientôt informée de ce qui venoit d'arriver : le mari, le pere et la mere, et tous les parens paroissent interdits : et Susanne ne se justifie que par des larmes. Les accusateurs sont deux Magistrats respectables par leur âge, par leur réputation de probité, et par leur charge. L'adultere chez les Juifs étoit un crime capital, toujours puni de mort, sans qu'il fût permis d'intercéder pour le coupable. Comme les deux Juges se portoient eux-mêmes pour dénonciateurs, et pour témoins, le procès fut bientôt instruit ; et l'arrêt de mort prononcé contre Susanne. Ce fut le lendemain que le peuple s'étant assemblé chez Joakim, les deux vieillards s'y rendirent : ils déclarerent

d'abord devant l'assemblée, et dans les formes de justice ordinaires, selon les regles de la loi, qu'ils avoient une délation en justice à faire contre Susanne: *mittite ad Susannam.* Qu'on la fasse venir. La maniere de procéder en justice, en usage alors, étoit celle-ci : on citoit le coupable, on entendoit les témoins, on prononçoit la Sentence, on l'exécutoit sans délai, et tout cela dans une matinée. La chaste Susanne étoit accompagnée de son pere, de sa mere, de ses enfans, et de toute sa parenté, hors le mari, parce que c'étoit une cause d'adultere. Elle avoit le visage couvert d'un voile, comme coupable, et couverte de confusion, à cause du crime dont elle étoit accusée. Ces deux scélérats qui étoient en même-temps et ses accusateurs et ses Juges, commanderent qu'on lui ôtât le voile, pour satisfaire par là leur infâme passion, dit l'Ecriture, en regardant à loisir une femme si belle : *ut vel sic satiarentur decore ejus.* Comme Susanne avoit une délicatesse de teint très-grande, et une beauté qui frappoit, toute l'assemblée ne l'eût pas plutôt envisagée, que touchée autant de sa modestie que de sa beauté, elle fondit en larmes. Alors ces deux infâmes vieillards quittant le personnage de Juges, pour prendre celui d'accusateur, et de témoins, lui mettent leurs mains sur la tête. C'étoit la formalité usitée parmi les Juifs, lorsqu'on accusoit quelqu'un, sur-tout dans le cas de mort; les témoins, en mettant leurs mains sur la tête du coupable, disoient : c'est votre malice qui vous a attiré ce châtiment, et non pas nous; marquant par là qu'ils se déchargeoient sur sa tête de toute la peine de sa mort; et c'étoit dans le même sens, qu'avant le sacrifice, on mettoit la main sur la tête de la victime, transportant en quelque sorte sur elle l'iniquité, et la peine qu'on confessoit avoir méritée par son péché; et c'est encore dans le même esprit, que dans la loi nouvelle le Prêtre étend ses mains sur le pain et le vin, sous les apparences desquels

Jesus-Christ s'immole pour nous à son Pere dans le divin sacrifice, comme victime chargée de nos iniquités.

Les deux vieillards tenant donc les mains sur la tête de Susanne, en prenant Dieu à témoin de la vérité de ce qu'ils disoient, ils raconterent publiquement ce qu'ils assuroient s'être passé dans le jardin en leur présence. Toute l'assemblée les crut; et sur cette déposition, la chaste Susanne fut condamnée à être lapidée sur l'heure. Lorsqu'elle eut entendu la Sentence, levant les yeux au Ciel, elle s'écria: ô Dieu éternel! qui pénétrez ce qu'il y a de plus caché, et à qui rien n'échappe, vous savez qu'on a porté un faux témoignage contre moi; et cependant je meurs, quoique je sois innocente. On ne lui permit pas d'en dire davantage, il fallut marcher pour se rendre au lieu de l'exécution; mais le Seigneur exauça sa priere, et lorsqu'on la conduisoit au supplice, il suscita l'esprit saint d'un jeune enfant nommé Daniel: il n'avoit guere alors que douze ans; Dieu voulant confondre par le jugement d'un enfant, la malice et l'invétérée iniquité de ces faux Juges. Ce jeune homme qui se trouvoit au milieu de la foule s'écria à haute voix: je suis innocent du sang de cette femme. Tout le peuple se tourna vers lui; et l'on voulut savoir ce qu'il vouloit dire, en parlant de la sorte. Il s'avança, et tout le monde s'étant tu: êtes-vous insensés, enfans d'Israël, leur dit-il, qui avez condamné si précipitamment, et sans avoir examiné la vérité, cette femme innocente? retournez pour la juger de nouveau, parce qu'on a porté un faux témoignage contr'elle. Le peuple étonné d'une telle résolution dans un enfant, retourne sur-le-champ, et l'on reconduit Susanne à l'audience. Les anciens qui étoient toujours du conseil, et qui faisoient la fonction de Juges, touchés d'admiration pour le jeune Daniel, dont ils connoissoient déjà la sagesse, et dont ils n'ignoroient point l'éclat de la naissance,

puisqu'il étoit du sang de leur Roi, le firent venir avec eux, et le firent asseoir au milieu des Juges. Quand tout le peuple fut assemblé, ils lui dirent, que puisque l'Esprit de Dieu l'éclairoit, ils le prioient de leur faire part de ses lumieres, sur la cause de Susanne. Alors Daniel assis au milieu des Juges, demande qu'on sépare les deux accusateurs; puis ayant fait appeller l'un d'eux, il lui dit en homme inspiré : vieux scélérat, vous venez de mettre le comble à vos crimes. Juge inique, qui avez opprimé jusqu'ici tant d'innocens, et qui corrompu par l'argent, avez déclaré innocent le coupable : s'il est vrai que vous ayiez surpris cette femme en faute, dites-moi, sous quel arbre l'avez-vous trouvée avec son galant ? sous un Lentisque, répond le vieillard. C'est mentir avec bien de l'assurance, repart Daniel, mais votre impudence va retomber sur vous. Ayant fait retirer celui-ci, il commande qu'on lui amene l'autre. Dès qu'il parut : race de Canaan et non de Juda, lui dit Daniel, c'est la beauté de cette femme qui vous a séduit, et votre brutale passion qui vous a perverti le cœur et vous a fait oublier que vous étiez Juge. Ce n'est point ici votre premier crime, mais il sera le dernier. Vous n'avez pas trouvé dans cette véritable fille de Juda la même facilité que vous trouviez dans les filles d'Israël que vous avez perverties. Puisque vous assurez si hardiment que vous l'avez trouvée avec un jeune homme, dites-nous sous quel arbre vous les avez surpris ? sous une Yeuse, répond celui-ci (c'est un arbre que nous appellons Chêne verd); menteur que vous êtes, dit Daniel, est-ce ainsi que vous calomniez avec tant d'effronterie les innocens ? allez, vous porterez bientôt la peine de votre mensonge. Tout le peuple voyant les deux vieillards si clairement confondus par leur contradiction, jeta un grand cri, bénissant cent fois le Seigneur, de s'être servi d'un enfant pour confondre l'iniquité de ces vieillards.

et pour faire triompher l'innocence de la chaste Susanne. On n'eut pas besoin d'autres formalités. Ces deux vieux scélérats furent traînés sur le moment au supplice, et lapidés, selon que l'ordonnoit la loi de Moïse, portée contre les calomniateurs et les faux témoins, qui étoient condamnés à la même peine que méritoit le crime, dont ils accusoient faussement les autres. Helcias et sa femme allerent rendre graces à Dieu pour leur fille, avec Joakim son mari et ses parens, de ce qu'enfin son innocence avoit été reconnue.

Susanne et Joseph le Patriarche, sont les deux plus grands exemples de la chasteté, pour l'un et l'autre sexe, que l'Ecrisure ait remarqués dans l'ancien Testament. Susanne est encore en particulier le modele de la foi conjugale que les femmes doivent à leurs maris. C'est sans doute ce que l'Eglise a voulu nous proposer, principalement dans le culte qu'elle a permis de lui rendre. Sa fête est marquée le 26 de Janvier : on la fait surtout à Toulouse, sous le titre de sainte Susanne de Babylone.

L'Evangile de ce jour rapporte la bonté infinie que le Sauveur a pour les pécheurs, dans la conversion de la femme adultere.

Le Sauveur étant venu à Jérusalem près de six mois avant sa mort pour assister à la fête des Tabernacles, les miracles qu'il opéra et les instructions qu'il faisoit, firent grand bruit ; il se mit même entre les Juifs une grande divison à son sujet : les uns disoient que c'étoit un Prophete, et même le Christ ; les autres prévenus par les Pharisiens, le regardoient comme un séducteur, et voulurent même le faire arrêter. Nicodeme qui se trouva dans cette assemblée détourna le coup, et le Sauveur voulant faire cesser cette espece d'émotion populaire excitée à son occasion, sortit de Jérusalem, et se retira à son ordinaire sur la montagne des Oliviers, à un quart de lieue de la

ville. Le lendemain dès le point du jour, il revint dans le Temple : d'abord tout le peuple y accourut. Les Scribes et les Pharisiens, qui ne cherchoient qu'à diminuer la vénération que le peuple avoit pour lui, crurent avoir trouvé une occasion de le décrier, et de lui attirer la haine du peuple : ils lui amenerent une femme qu'on avoit surprise en adultere ; l'ayant placée devant lui au milieu de l'assemblée : Maître, dirent ces hypocrites au Sauveur, on vient de surprendre cette femme en adultere : Moïse nous ordonne de lapider toutes les femmes convaincues de ce crime ; vous qui n'ignorez rien, et qui expliquez et corrigez même les lois, dites-nous quel est sur cela votre sentiment, et ce que nous devons faire. Voilà bien le caractere de l'hypocrite : crier contre les désordres des autres, en poursuivre la punition ; vouloir tout réformer, sans jamais travailler à sa propre réforme. Les Pharisiens crurent embarrasser le Sauveur : car s'il répondoit qu'il falloit pardonner à cette femme, on avoit droit de lui faire un crime de ce qu'il détruisoit la loi, et s'il la condamnoit, il s'attiroit l'indignation du peuple. Mais que peut toute la sagesse humaine, contre la sagesse divine ! c'étoit un piege qu'ils lui tendoient, ne doutant point que sa réponse ne dût leur fournir quelque matiere de calomnie ; mais ces fourbes avoient à faire à un Homme-Dieu, qui, pénétrant le fond des cœurs, savoit bien le moyen de les confondre. Jesus se baisse, et comme s'il n'écoutoit point leur accusation, il s'applique à écrire avec le doigt sur la terre. Saint Ambroise semble croire qu'il écrivoit quelque sentence de l'Ecriture, capable de couvrir de confusion ces accusateurs ; saint Jérôme et plusieurs Interpretes croient que ce que le Sauveur écrivoit, insinuoit aux délateurs les péchés dont ils étoient eux-mêmes coupables. Mais enfin, comme ils persistoient à lui demander une réponse, il se leve, se tourne vers

eux, et leur ferme à tous la bouche par ces paroles : Que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle. Jesus-Christ ne veut pas dire qu'il faille être soi-même exempt de péché, pour punir légitimement le crime d'autrui ; il prétend seulement par cette admirable réponse, mettre les Pharisiens dans la nécessité ou de se déclarer innocens et hors de tout reproche, contre le témoignage de leur conscience, ou d'user envers cette femme de la même clémence dont ils cherchoient à faire un crime au Sauveur. Peut-être étoient-ils coupables eux-mêmes du même crime dont ils demandoient la punition, et que le Fils de Dieu à qui le fonds de leur conscience étoit découvert, le leur reprochoit tacitement, par ce qu'il écrivoit sur la terre. En effet, il se baissa encore pour continuer d'écrire ce qu'il avoit commencé ; mais ces captieux accusateurs ne purent pas soutenir plus long-temps sa présence, ils se retirerent à la file, sans dire mot, les plus âgés, comme étant les plus honteux, se retirerent les premiers, et dans moins de rien, tous disparurent, craignant sans doute que Jesus-Christ ne révélât leur turpitude, et ne leur fît voir qu'ils étoient plus coupables que la femme qu'ils accusoient. Alors le Sauveur se levant : femme, lui dit-il, avec cet air de douceur qui l'accompagnoit partout, où sont les gens qui vous accusoient ? personne ne vous a-t il condamnée ? Personne, Seigneur, répond-elle. Ni moi aussi, je ne vous condamnerai point, repart le Sauveur ; allez et ne péchez plus désormais.

Que cette conduite du Sauveur est admirable, mais qu'elle est charmante et pleine d'instructions ! Il avoit dit, qu'il n'étoit pas venu pour condamner, mais pour convertir et sauver les pécheurs. Connoissant la disposition du cœur de cette pécheresse, son repentir, sa contrition, il se contente de lui ordonner de ne plus pécher. Si cette femme

n'eût pas détesté son péché, et si elle n'eût pas été parfaitement convertie, il est tout visible que voyant que ses accusateurs s'étoient retirés, elle ne seroit pas restée devant son Juge, personne ne la retenoit, et la confusion qu'elle avoit, auroit dû la porter à prendre la fuite. Mais on n'a pas envie de quitter Jesus-Christ quand on est véritablement converti. Que la douceur de ce divin Sauveur envers une pécheresse, confond le zele dur et amer des Pharisiens à l'égard des pécheurs! Tous les Saints, à l'exemple de Jesus-Christ, ont eu un zele ardent du salut des ames, mais un zele doux, paisible, compatissant : ils n'épargnoient pas le péché; mais ils étoient pleins de compassion et de tendresse pour le pécheur. D'où vient que ceux qui certainement ne sont pas saints, ont d'ordinaire une sévérité toujours outrée? il semble qu'on prétend tranquilliser les remords de sa propre conscience, en imposant aux autres les pénitences qu'on sent bien qu'on seroit obligé de faire soi-même; il faut détruire le péché, mais sauver le pécheur.

L'oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus omnipotens Deus, ut qui se, affligendo carnem, ab alimentis abstinent : sectando justitiam, à culpa jejunent. Per Dominum, etc.

FAITES, ô mon Dieu tout-puissant! que ceux qui s'abstiennent des viandes pour mortifier leurs corps, s'abstiennent aussi des péchés en faisant de bonnes œuvres. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Daniel. Ch. 13.

IN diebus illis, erat vir habitans in Babylone, et nomen ejus Joakim : et accepit uxorem nomine

EN ces jours-là, il y avoit à Babylone un homme nommé Joakim. Il épousa une femme nommée Susanne,

Susannam, filiam Helciæ, pulchram nimis, et timentem Deum : parentes enim illius, cùm essent justi, erudierunt filiam suam secundùm legem Moïsi. Erat Autem Joakim dives valdè, et erat ei pomarium vicinum Domui suæ, et ad ipsum confluebant Judæi, eò quòd esset honorabilior omnium. Et constituti sunt de populo duo senes judices in illo anno : de quibus locutus est Dominus : quia egressa est iniquitas de Babylone à senioribus judicibus, qui videbantur regere populum. Isti frequentabant domum Joakim, et veniebant ad eos omnes qui habebant judicia. Cùm autem populus revertisset per meridiem, ingrediebatur Susanna, et deambulabat in pomario viri sui. Et videbant eam senes quotidie ingredientem, et deambulantem : et exarserunt in concupiscentiam ejus : et everterunt sensum suum, et declinaverunt oculos suos ut non viderent cœlum, neque recordarentur judiciorum justorum. Factum est autem, cùm observarent diem aptum, ingressa est aliquando sicut heri et nudiustertius, cum duabus solis puellis, voluitque lavari in pomario, æstus quippe erat : et non erat ibi quisquam, præter duos senes absconditos, et contemplantes eam. Dixit ergo puellis : afferte mihi oleum,

fille de Helcias, qui étoit parfaitement belle, et qui craignoit Dieu. Car son pere et sa mere étant justes, avoient instruit leur fille selon la loi de Moïse. Or Joakim etoit fort riche, il avoit un jardin plein d'arbres fruitiers près de sa maison. Les Juifs s'assembloient chez lui, parce qu'il étoit le plus considérable de tous. On avoit établi pour Juges, cette année-là, deux vieillards, dont le Seigneur a parlé lorsqu'il a dit : que l'iniquité est sortie de Babylone, par des vieillards, qui étoient Juges, et qui sembloient conduire le peuple. Ces vieillards alloient d'ordinaire à la maison de Joakim ; et tous ceux qui avoient des affaires, venoient les y trouver. Sur le midi, lorsque le peuple s'en étoit allé. Susanne entroit, et se promenoit dans le jardin de son mari. Ces vieillards l'y voyoient entrer et promener tous les jours, et ils conçurent une ardente passion pour elle. Leur esprit fut perverti, et ils détournerent les yeux pour ne point voir le Ciel, et pour ne se point souvenir des justes jugemens de Dieu. Comme ils observoient avec soin le temps où ils pourroient trouver Susanne seule, arriva un jour qu'elle entra dans le jardin, comme les jours précédens, n'étant acompagnée que de deux filles, et qu'elle voulut se baigner, parce qu'il faisoit chaud. Il n'y avoit alors

et smigmata, et ostia pomarii claudite, ut laver. Cùm autem egressæ essent puellæ, surrèxerunt duo senes, et accurrerunt ad eam : et dixerunt : ecce istia pomarii clausa sunt, in nemo nos videt, et nos eo concupiscentia tui sumus : quam obrem assentire nobis, et commiscere nobiscum. Quòd si nolueris ; dicemus contra testimonium ; quòd fueris tecum juvenis, et ob hanc causam emiseris puellas à te. Ingemuit Susanna, et aït : angustiæ sunt mihi undique : si enim hoc egero, mors mihi est : si autem non egero, non effugiam manus vestras. Sed melius est mihi absque opere incidere in manus vestras, quàm peccare in conspectu Domini. Et exclamavit voce magna Susanna : exclamaverunt autem et senes adversùs eam. Et cucurrit unus ad ostia pomarii, et aperuit. Cùm ergò audissent clamorem famuli domûs in pomario, irruerunt per posticum ut viderent quidnam esset. Postquam autem senes locuti sunt, erubuerunt servi vehementer : quia nunquàm dictus fuerat sermo hujusmodi de Susanna. Et facta est dies crastina. Cùmque venisset populus ad Joakim virum ejus, venerunt et duo seniores pleni iniqua cogitatione adversùs Susannam, ut interficerent eam. Et dixerunt coràm

personne que les deux vieillards qui étoient cachés, et qui la regardoient. Susanne dit à ses filles : apportez-moi de l'huile, des parfums, et des pommades, et fermez les portes du jardin, afin que je me baigne. Aussi-tôt que les filles furent sorties, les deux vieillards accoururent à Susanne, et lui dirent : les portes du jardin sont fermées, personne ne nous voit, et nous avons une forte passion pour vous ; rendez-vous donc à notre désir, et faites ce que nous voulons ; que si vous ne le voulez pas, nous porterons témoignage contre vous, et nous dirons qu'un jeune homme s'est trouvé avec vous, et que c'est pour cela que vous avez renvoyé vos filles. Alors Susanne jeta un profond soupir, et dit : je me vois de toutes parts dans les dernieres extrémités : car si je fais ce que vous voulez, je suis morte ; si je ne le fais point, je n'échapperai pas de vos mains ; mais il est meilleur pour moi de tomber entre vos mains sans avoir commis le mal, que de pécher en la présence du Seigneur. Susanne jeta un grand cri, et les vieillards crierent aussi contre elle, et l'un d'eux courut à la porte du jardin, et l'ouvrit. Les serviteurs de la maison ayant entendu crier dans le jardin, y accoururent par la porte de derriere, pour voir ce que c'étoit, et les vieillards le leur ayant dit, ils furent extrêmement

populo : Mittite ad Susannam filiam Helciæ uxorem Joakim. Et statim miserunt. Et venit cum parentibus, et filiis, et universis cognatis suis. Flebant igitur sui, et omnes qui noverant eam. Consurgentes autem duo seniores in medio populi, posuerunt manus suas super caput ejus. Quæ flens suspexit ad cœlum : erat enim cor ejus fiduciam habens in Domino : et dixerunt seniores : cùm deambularemus in pomario soli, ingressa est hæc cum duabus puellis : et clausit ostia pomarii, et dimisit à se puellas. Venitque ad eam adolescens, qui erat absconditus et concubuit eum ea. Porrò nos, cùm essemus in angulo pomarii, videntes iniquitatem, currimus ad eos, et vidimus eos pariter commisceri. Et illum quidem non quivimus comprehendere, quia fortior nobis erat, et apertis ostiis exilivit : hanc autem cùm apprehendissemus, interrogavimus, quisnam esset adolescens, et noluit indicare nobis : hujus rei testes sumus. Credidit eis multitudo, quasi senibus et judicibus populi, et condemnaverunt eam ad mortem. Exclamavit autem voce magna Susanna, et dixit : Deus æterne, qui absconditorum es cognitor, qui nosti omnia antequàm fiant, tu scis quoniam falsum testimonium tulerunt

surpris, parce qu'on n'avoit jamais rien dit de semblable de Susanne. Le lendemain le peuple vint à la maison de Joakim son mari, et les deux vieillards y vinrent aussi, avec la mauvaise résolution qu'ils avoient formée contre Susanne pour lui faire perdre la vie. Ils dirent donc devant le peuple : envoyez querir Susanne fille d'Helcias, femme de Joakim. On y envoya aussi-tôt, et elle vint accompagnée de son pere, et de sa mere, de ses enfans, et de toute sa famille. Tous ses parens, et tous ceux qui la connoissoient fondoient en larmes : mais ces deux vieillards se levant au milieu du peuple, mirent leurs mains sur la tête de Susanne, qui leva, en pleurant, les yeux au Ciel, parce que son cœur avoit une ferme confiance au Seigneur. Ces vieillards dirent : lorsque nous nous promenions seuls dans le jardin, cette femme est venue seule avec deux filles ; et ayant fait fermer les portes du jardin, elle les a renvoyées ; et un jeune homme qui étoit caché est venu, et a commis le crime avec elle. Nous étions alors dans un coin du jardin ; et voyant cette méchante action, nous sommes courus à eux, et nous les avons surpris dans cette infamie. Nous n'avons pas pu prendre le jeune homme, parce qu'il étoit plus fort que nous ; et qu'ayant ouvert la porte il s'est sauvé :

contra me : et ecce morior : cùm nihil horum fecerim quæ isti malitiosè composuerunt adversùm me. Exaudivit autem Dominus vocem ejus. Cùmque duceretur ad mortem, suscitavit Dominus Spiritum sanctum pueri junioris, cujus nomen Daniel : et exclamavit voce magna : mundus ego sum à sanguine hujus. Et conversus omnis populus ad eum, dixit : quis est iste sermo, quem tu locutus es ! qui cùm staret in medio eorum, aït : sic fatui filii Israël, non judiciantes, neque quod verum est cognoscentes, condemnastis filiam Israël ! Revertimini ad judicium, quia falsum testimonium locuti sunt adversùs eam. Reversus est ergò populus cum festinatione. Et dixit ad eos Daniel : separate illos ab invicem procul, et dijudicabo eos. Cùm ergo divisi essent alter ab altero, vocavit unum de eis, et dixit ad eum : inveterate dierum malorum, nunc venerunt peccata tua, quæ operabaris priùs : judicans judicia injusta, innocentes opprimens et dimittens noxios, dicente Domino : innocentem et justum non interficies : nunc ergò si vidisti eam, dic sub qua arbore videris eos colloquentes sibi. Qui ait : sub schino. Dixit autem Daniel : rectè mentitus es in caput tuum. Ecce enim Angelus Dei, accepta

mais ayant pris celle-ci, nous lui avons demandé qui étoit ce jeune homme, et elle n'a point voulu nous le dire. C'est de quoi nous sommes témoins. Tout le peuple les crut, comme étant avancés en âge, et Juges du peuple, et ils condamnerent Susanne à la mort. Alors Susanne jeta un grand cri, et elle dit : Dieu Eternel qui pénétrez ce qu'il y a de plus caché, et qui connoissez toutes choses avant même qu'elles soient faites, vous savez qu'ils ont porté un faux témoignage ; cependant je meurs sans avoir rien fait de ce qu'ils ont inventé si malicieusement contre moi. Le Sauveur exauça sa priere ; et lorsqu'on la conduisoit à la mort, il suscita l'esprit saint d'un jeune enfant nommé Daniel, qui cria tout haut : je suis innocent du sang de cette femme. Tout le peuple se tourna vers lui, et lui dit : que veut dire cette parole que vous venez de prononcer ? Daniel se tenant debout au milieu d'eux, leur dit : enfans d'Israël ; insensés que vous êtes, est-ce ainsi que sans examiner la vérité vous avez jugé et condamné une fille d'Israël ? retournez, pour la juger de nouveau ; parce qu'ils ont porté un faux témoignage contre elle. Le peuple retourna donc en grande hâte ; et Daniel dit : séparez-les l'un de l'autre, et je les interrogerai. Ayant donc été séparés, il appella l'un d'eux, et lui dit : vieux scélérat, les

sententiâ ab eo, scindet te medium. Et amoto eo, jussit venire alium, et dixit ei : semen Chanaan, et non Juda, species decepit te, et concupiscentia subvertit cor tuum : sic faciebatis filiabus Israël, et illæ timentes loquebantur vobis : sed filia Juda non sustinuit iniquitatem vestram. Nunc ergò die mihi, sub qua arbore comprehenderis eos loquentessibi. Qui aït : sub prino. Dixit autem ei Daniel : rectè mentitus es et tu in caput tuum : manet enim Angelus Domini, gladium habens, ut secet te medium, et interficiat vos. Exclamavit itaque omnis cœtus vòce magna, et benedixerunt Deum, qui salvat sperantes in se. Et consurrexerunt adversùs duos seniores (convicerat enim eos Daniel ex ore suo falsum dixisse testimonium) feceruntque eis sicut malè egerant adversùs proximum, et interfecerunt eos, et salvatus est sanguis innoxius in die illa.

péchés que vous avez commis autrefois retombent sur vous ; vous qui rendiez des jugemens injustes, qui opprimiez les innocens, et qui sauviez les coupables, quoique le Seigneur ait dit : vous ne ferez point mourir l'innocent et le juste ; maintenant donc si vous avez surpris cette femme, dites-moi sous quel arbre vous les avez vus parler ensemble ? il lui répondit : sous un lentisque. Daniel lui dit : c'est maintenant que votre mensonge va retomber sur votre tête ; car voilà l'Ange du Seigneur qui sera l'exécuteur de l'arrêt que le Seigneur a prononcé contre vous, et qui vous coupera en deux. Après avoir fait retirer celui-ci, il commanda qu'on fît venir l'autre, et il lui dit : race de Canaan et non de Juda, la beauté vous a séduit, et la passion vous a perverti le cœur ; c'est ainsi que vous traitiez les filles d'Israël, et elles vous craignant, s'entretenoient avec vous, mais la fille de Juda n'a pu souffrir votre malice. Maintenant donc, dites-moi sous quel arbre les avez-vous surpris lorsqu'ils se parloient ? il lui repondit sous une yeuse. Daniel lui dit : c'est justement que votre mensonge va retomber aussi sur votre tête ; car l'Ange du Seigneur est tout prêt et il tient l'épée pour vous couper par le milieu du corps, et pour vous faire mourir tous deux. Aussi-tôt toute l'assemblée jeta un grand cri ; ils bénirent Dieu qui sauve ceux qui esperent en lui, et ils s'éleverent contre les deux vieillards, parce que Daniel les avoit convaincus par leur propre bouche, d'avoir porté un faux témoignage. Ils leur firent souffrir le même mal qu'ils avoient voulu faire à leur prochain ; ils les firent mourir, et le sang innocent fut sauvé en ce jour-là.

Daniel est le quatrieme entre les grands Prophetes. Il étoit issu de la race de David et des Rois de Juda. Il fut mené captif à Babylone, étant encore fort jeune, la quatrieme année de Joakim Roi de Juda, l'an 606 *avant Jesus-Christ. Il fut élevé à la Cour de Nabuchodonosor, sans rien perdre de la sainteté de sa religion; il mourut âgé de* 88 *ans.*

RÉFLEXIONS.

Il paroît bien par ce qu'on vient de lire dans cette Epître, que la vieillesse affoiblit bien les forces de l'esprit et du corps, mais non pas celles des passions. On se trompe si l'on croit que le temps les use : elles n'en deviennent que plus impérieuses, plus absolues; l'âge qui rend l'esprit plus mûr, rend les passions plus âpres, plus aigres. La longue possession leur sert de nouveau titre; une vieille habitude est pour elle une prescription. *Qui exultant in malis, consenescunt in malo :* on vieillit dans le crime, quand on s'est apprivoisé avec le péché; et comme ce dernier âge éteint d'ordinaire la vivacité de l'esprit et rend la raison plus pesante, de là vient que les passions sont toujours hargneuses; elles y perdent tout ce qu'elles avoient de vif et de brillant, et ne retiennent que ce qu'elles ont de plus sec et de plus noir. Qu'on s'épargneroit de chagrins, qu'on éviteroit de mauvais pas, qu'on se procureroit une douce vieillesse, si l'on s'appliquoit de bonne heure à dompter ces irréconciliables ennemis de notre repos et de notre salut! les passions dans les vieillards sont comme le feu dans un bois sec, qui prend aisément, et tout est d'abord incendié, au lieu que dans un bois verd le feu pétille davantage, mais il s'éteint aussi plus promptement. On se dégoûte de tout avec l'âge; il n'y a que les passions qui soient toujours plus altérées; la décrépitude émousse, et l'esprit et les sens, sans amortir le feu des pas-

sions. L'avarice n'est jamais tant avide ni si allarmée que dans un vieillard ; quelque riche qu'il soit, il craint toujours de mourir de faim, quoiqu'il n'ait que deux jours à vivre. Un esprit soupçonneux n'est jamais plus défiant que quand il est vieux. La volupté ne domine jamais dans un vieillard, que ce ne soit avec empire. La force de l'esprit et de la raison, peut leur servir de frein dans tout autre âge ; la vieillesse ayant affoibli et comme usé ces digues, laisse à cette passion toute l'impétuosité du torrent. Plus cette infâme passion est âgée, plus elle domine : et l'âge qui sert d'excuse ou de prétexte à l'éloignement des macérations du corps, et de la pénitence, nourrit et fortifie un ennemi qui se voit peu gêné. La colere prend toujours aisément feu dans les vieillards, et elle est toujours aigre, chagrine, clameuse ; on rejette les effets des passions sur la foiblesse de l'âge : pourquoi ne les pas rejeter sur la mauvaise volonté, sur l'indévotion, sur la corruption des mœurs, sur le déréglement d'une vie passée dans l'irréligion ? voilà ce qui rend insolentes les passions dans ce dernier âge ; voilà ce qui forme et qui cimente ces mauvaises habitudes, qui tyrannisent dès qu'elles prescrivent ; et voilà ce qui démontre l'indispensable nécessité de mortifier, de dompter les passions de bonne heure. Pour peu qu'elles vieillissent, elles maîtrisent ; les nourrit-on quelque-temps, elles deviennent domestiques, et bientôt de domestiques, de cruels tyrans.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.

Chap. 8.

IN illo tempore, perrexit Jesus in montem Oliveti : et diluculò iterùm venit in Templum, et omnis populus venit ad eum, et se-

EN ce temps-là, Jesus s'en alla au Mont d'Olivet ; et à la pointe du jour il s'en retourna au Temple, où tout le peuple vint à lui ;

dens docebat eos. Adducunt autem Scribæ et Pharisæi mulierem in adulterio deprehensam, et statuerunt eam in medio, et dixerunt ei : Magister : hæc mulier modò deprehensa est in adulterio. In lege autem Moïses mandavit nobis hujusmodi lapidare. Tu ergò quid dicis ! hoc autem dicebant tentantes eum, ut possent accusare eum. Jesus autem inclinans se deorsum, digito scribebat in terra. Cùm ergò perseverarent interrogantes eum, erexit se, et dixit eis : qui sinè peccato est vestrùm, primus in illam lapidem mittat. Et iterùm se inclinans, scribebat in terra. Audientes autem, unus post unum exibant, incipientes à senioribus : et remansit solus Jesus : et mulier in medio stans. Erigens autem se Jesus, dixit ei : mulier, ubi sunt, qui te accusabant ! nemo te condemnavit ! quæ dixit : nemo, Domine. Dixit autem Jesus : nec ego te condemnabo : vade, et jam amplius noli peccare.

et s'étant assis, il les instruisoit. Mais les Scribes et les Pharisiens lui amenerent une femme qu'on avoit surprise en adultere, et la mirent au milieu de l'assemblée. Maître, dirent-ils à Jesus, on vient de surprendre cette femme en adultere. Or, Moïse nous a ordonné dans la loi ; de lapider ces sortes de femmes. Que dites-vous là dessus ! c'étoit pour le sonder qu'ils disoient cela, afin de pouvoir l'accuser. Mais Jesus se courbant, écrivoit sur la terre avec le doigt. Et comme ils insistoient, demandant réponse, il se redressa, et leur dit : que celui de vous qui est sans péché, jette le premier la pierre contre elle ; et se courbant une seconde fois il écrivoit sur la terre. Mais eux ayant ouï ce qu'ils disoit, s'en allerent l'un après l'autre, et les anciens les premiers ; de sorte qu'il ne resta que Jesus et la femme qui étoit au milieu. Alors Jesus se redressant lui dit : femme où sont les gens qui vous accusoient ! personne ne vous a-t-il condamnée : personne, Seigneur, dit-elle. Jesus répondit : ni moi aussi je ne vous condamnerai point. Allez, et ne péchez plus désormais.

MÉDITATION.

De la douceur de Jesus-Christ.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la douceur a toujours été un des traits des mieux marqués du portrait du Sau-

veur ; elle entre pafaitement dans son caractere. Dites à la fille de Sion : voici votre Roi qui vient à vous dans un esprit de douceur : *ecce Rex tuus venit tibi mansuetus.* Ne craignez point, dit Isaïe, que le Sauveur paroisse jamais en colere ; sa douceur sera inaltérable ; il ne levera jamais le ton : *Non clamabit :* on n'entendra point sa voix dans les rues : *nec audietur vox ejus foris ;* il n'achevera pas même de briser le roseau à demi cassé, et n'éteindra pas même la mêche qui fume encore : *Calamum quassatum non conteret, et linum fumigans non extinguet.* Il sera mené à la mort comme une brebis qu'on va égorger, et il n'ouvrira pas seulement la bouche pour se plaindre, dit le même Prophete. Je suis comme un agneau plein de douceur, parlant lui-même par la bouche du Prophete Jérémie : *ego quasi agnus mansuetus.* Je vous supplie par la douceur, et l'humilité de Jesus-Christ, dit saint Paul, dans la seconde Epître aux Corinthiens : *obsecro vos, per mansuetudinem et modestiam Christi.* Voilà le portrait qu'en fait l'Esprit-Saint ; mais rien ne nous donne une plus juste idée de la douceur du Sauveur, que le Sauveur lui-même. Quelle compassion plus tendre pour les malheureux ! quelle tendresse, quelle bonté pour tout le monde ! Plus de cinq mille personnes le suivent jusques dans le désert sans penser à leur nourriture ; le Sauveur en est touché, il ne veut pas que tant de gens s'en retournent à jeun, il y pourvoit, et il fait pour cela le plus éclatant des miracles. L'affection d'une mere désolée, de deux sœurs affligées, le touche jusqu'aux larmes. Jamais cœur plus compatissant. Et ne pensez pas que la douceur n'éclate qu'en faveur des gens de bien : c'est singuliérement à l'égard des pécheurs qu'elle brille. Considérez les portraits que Jesus-Christ fait de lui-même sous la figure du bon Pasteur ; avec quelle doucour va-t-il chercher la brebis égarée, et avec quelle bonté la charge-t-il sur ses épaules,

pour lui épargner même la fatigue du chemin ? Quelle idée ne nous donne-t-il point de sa douceur sous la figure du pere de l'enfant prodigue ? avec quelle joie, avec quelle allégresse le reçoit-il ? bien loin de ces airs froids, de ces reproches amers, ce n'est que festins, que réjouissance, que fêtes. Deux de ses Apôtres animés d'un zele un peu amer, veulent qu'il fasse descendre le feu du Ciel pour châtier une ville ingrate qui a refusé de le recevoir : avec quelle bonté les reprend-il de leur zele trop ardent, et trop aigre ? Une femme décriée par sa mauvaise conduite vient se jeter à ses pieds ; le Pharisien murmure de la condescendance, de l'indulgence du Sauveur, et le Sauveur prend lui-même la défense de la pécheresse. Enfin considérez seulement ce qui est rapporté dans l'Evangile de ce jour touchant la femme adultere : elle est convaincue du crime dont elle est accusée, ses accusateurs demandent sa mort : avec quelle douceur le Sauveur traite cette pécheresse contrite ? femme, où sont les gens qui vous accusoient ? personne ne vous a-t-il condamnée ? personne, Seigneur, répond-t-elle. Ni moi aussi, repart le Sauveur, je ne vous condamnerai point ; allez, et ne péchez plus désormais. Peut-on porter la douceur plus loin ? et après cela, l'amertume et la dureté envers les pécheurs doivent-elles entrer dans notre zele ?

SECOND POINT.

Considérez que l'exemple de Jesus-Christ est une leçon bien importante, qui nous apprend qu'une vertu âpre, facheuse et chagrine, qu'un zele dur et amer, qu'une charité aigre et peu compatissante, sont de fausses vertus. C'est l'amour-propre, c'est l'humeur, c'est le naturel, qui prennent le masque souvent d'une vertu purement superficielle ; et toutes les personnes qui font profession de piété, de charité, de zele, et qui

sont tumultueuses, de mauvaise humeur, inquietes, dures et chagrines, sont dans une erreur bien grossiere, si elles s'imaginent avoir un véritable zele, et une véritable vertu. La premiere leçon que nous fait le Sauveur dès que nous entrons à son service, c'est d'apprendre de lui à être véritablement humbles, et à avoir de la doucour : *discite à me quia mitis sum, et humilis corde.* On peut dire que cette douceur a primé dans tous les Saints ; la patience et l'humilité, fruits nécessaires de la sainteté, sont inséparables de cette modestie, et de cette douceur, qui a rendu de tout temps la vertu si aimable. Manquer de cette douceur, de cette charité compatissante, c'est manquer de vertu. Quelle illusion de croire que c'est la pure charité qui nous fait agir, que c'est l'amour de Dieu et du prochain qui anime notre zele, lorsque ce prétendu zele éclate en invectives, en termes aigres et piquans, en injures et calomnies ! Quelle erreur de s'imaginer que l'esprit de Dieu, et le motif du salut des ames qui anime lorsqu'on veut exterminer le pécheur ! Il faut à la vérité haïr le péché, ne point ménager le péché, ne point flatter le péché : mais il faut avoir des entrailles de pere pour le pécheur. C'est un malade qu'on veut guérir, et non pas tuer. On ne veut point flatter le malade, mais la charité chrétienne demande qu'on ait tous les adoucissemens qui peuvent servir à le guérir. Il faut à la vérité quelquefois user de remedes amers et rebutans ; mais quels artifices n'emploie pas un charitable Médecin pour les adoucir! Que de gens riches, ce semble, en bonnes œuvres, qui se trouveront les mains vuides à l'heure de la mort ! Le naturel, l'humeur, la passion même immortifiée ayant été le grand mobile, et le principal ressort de toutes ces actions spécieuses à qui on donnoit le nom de bonnes œuvres ; on peut dire que la douceur chrétienne, cette douceur de Jesus-Christ, caractérise toutes les vertus.

Donnez-la-moi, Seigneur, cette douceur, dont vous nous avez fait de si belles leçons. Ce n'est pas assez de nous l'apprendre, il faut que votre grace nous la donne : c'est ce que je vous demande, et ce que j'attends avec confiance de votre bonté.

Aspirations dévotes durant le jour.

Quàm bonus Israël Deus, his qui recto sunt corde! Psal. 72.

Que le Dieu d'Israël a de bonté pour ceux qui le servent avec un cœur droit.

Fiat pax in virtute tua. Psal. 121.

Faites, Seigneur, par votre grace, que la douceur et la paix regnent dans mon cœur.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° RIEN ne marque mieux une ame immortifiée, que le manque de douceur. Etudiez-vous à acquérir cette aimable vertu, qui nourrit et embellit toutes les autres. Rien ne décrie tant la dévotion, que la mauvaise humeur, et la dureté des personnes qui font profession de piété. Ayez une douceur inaltérable envers toutes sortes de gens. Avez-vous des enfans mal nés, des domestiques bruts, difficiles, indévots ? vivez-vous avec un époux peu chrétien et d'une humeur âpre ? souvenez-vous qu'on apprivoise tout par la douceur.

2.° Etudiez votre naturel, votre humeur, votre passion dominante ; et quelques grands que soient les obstacles, vous viendrez à bout de tout dompter avec le secours du ciel. Ne parlez jamais que d'un ton modéré. Evitez tout ce qui ressent l'aigreur et la colere. Avez-vous du zele ? travaillez-vous au salut des ames ? ayez de la douceur, sans quoi vous travaillez sans fruit. Un zele amer rebute, un zele ardent, avec la douceur, est tôt ou tard efficace. Nulle personne qui ne se révolte contre la colere, nulle

qui ne se rende à la douceur chretienne que la sagesse accompagne, et qui est animée de l'Esprit de Dieu.

LE DIMANCHE
DE LA QUATRIEME SEMAINE
DU CARÊME.

LE quatrieme Dimanche de Carême a toujours eu dans l'Eglise une solemnité plus marquée que les trois précédens ; c'étoit un des cinq Dimanches de l'année, qu'on appelloit *Principaux*, parce que l'Office y étoit immuablement attaché, sans céder jamais à celui de quelque fête que ce fût. La raison de cette particuliere solemnité, c'est qu'en ce jour l'Eglise fait la fête du miracle de la multiplication des cinq pains, qui a toujours été regardé comme l'un des effets les plus éclatans de la puissance de Jesus-Christ : aussi porta-t-il le peuple à vouloir le faire Roi, et à le mettre sur le trône. Avant qu'on eût fixé à ce Dimanche la fête de ce miracle, on la joignoit avec celle du premier miracle de Jesus-Christ, et on en célébroit la mémoire le jour même de l'Epiphanie, parce qu'on croyoit sur une ancienne tradition, que la multiplication miraculeuse des cinq pains au désert, étoit arrivée en ce même jour.

Outre le nom de *Dimanche des cinq pains*, on l'appelle encore plus communément, le Dimanche *Lætare*, du premier mot de l'Introit de la Messe. *Lætare Jerusalem, et conventum facite omnes qui diligitis eam :* réjouissez-vous, Jérusalem, et vous tous qui avez de l'amour pour elle. *Gaudete cum lætitiâ, qui in tristitiâ fuistis :* assemblez-vous pour joindre votre joie avec la sienne ; tressaillez

d'allégresse, vous qui avez été dans la douleur : *Ut exultetis, et satiemini ab uberibus consolationis vestræ :* afin que vous soyiez comblés de délices, et rassasiés des consolations qui découlent de son sein. C'est du soixante-sixieme chapitre d'Isaïe, que ces expressions de joie sont tirées. Le Prophete après avoir prédit d'une maniere claire et précise la conversion des Gentils à la foi de Jesus-Christ, sous la figure des Juifs délivrés enfin de la captivité, et du retour à leur pays, invite tout le peuple choisi, à faire éclater sa joie à l'heureuse nouvelle de la conversion des Gentils pour ne faire plus qu'une Eglise. *Quis audivit unquàm talè ?* dit le Prophete : qui a jamais entendu rien de pareil ? *Et quis vidit huic simile ?* et qui a jamais rien vu de semblable ? qui eût jamais pensé, ajouta-t-il, que Sion, en si peu de temps, eût pu enfanter un si grand peuple ? En effet, qu'y a-t-il de plus surprenant et de plus admirable, que la prodigieuse conversion des Gentils à la foi de Jesus-Christ ? Qui eût jamais pu croire que douze pauvres pêcheurs, gens grossiers, sans lettres, sans force, sans crédit, aient entreprit de réformer toute la terre, et de persuader à des hommes nés dans la dissolution, nourris dans la licence des mœurs, livrés au libertinage des sens, de croire les mysteres les plus impénétrables à l'esprit humain, les plus inaccessibles aux lumieres de la raison, et de se soumettre au joug d'une morale la plus austere ? Quelle merveille ! qu'une telle religion dans moins d'un siecle, se soit répandue dans presque toutes les parties du monde, et que malgré les oppositions continuelles de la chair et de l'esprit, malgré les plus horribles persécutions, cette religion persévere sans la moindre altération dans sa morale et dans sa foi, non-seulement depuis plus de dix-huit siecles, mais jusqu'à la fin des siecles ! voilà ce que le Prophete prédisoit à la fille de Sion, et ce qu'il lui faisoit dire : *Lætamini cum Jerusalem,*

et exultate in eâ, omnes qui diligitis eam; gaudete cum eâ gaudio, universi qui lugetis super eam. Ut sugatis, et repleamini ab uberibus consolationis ejus: ut mulgeatis, et deliciis affluatis ab omnimoda gloria ejus. Il semble que l'Eglise, dans le reste de l'Office, ait voulu choisir de l'Ecriture des endroits propres à exciter dans ses enfans une joie spirituelle : la Messe est toute de cantiques de joie. *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi : in domum Domini ibimus.* J'ai été comblé de joie en apprenant que nous irons dans la maison du Seigneur : c'est par où commence le Pseaume 121, qui contient les sentimens d'allégresse du peuple Juif, lorsqu'il fut près de sortir de la captivité de Babylone ; le Saint-Esprit nous apprenant par ces figures, quels doivent être nos sentimens pour le ciel notre vraie patrie ; l'Eglise nous préparant par ces sentimens de joie, à la tristesse de la Passion du Sauveur qu'on commence à célébrer le Dimanche suivant, et à la joie de la résurrection, figurée par la fin de la captivité de Babylone, aussi bien que par la sortie de l'Egypte. C'est encore pour inspirer en ce jour ces sentimens de joie à ses enfans, que l'Eglise pare aujourd'hui de fleurs ses Autels, et qu'elle se sert de l'orgue pour la célébrité de la fête. C'est une espece de soulagement, disent les auteurs les plus critiques, que l'Eglise paroit vouloir procurer à ceux qui ont heureusement passé le milieu de la carriere des jeûnes du Carême. On a même choisi quelquefois à Rome ce Dimanche, pour faire la cérémonie du couronnement des Empereurs chrétiens. Le Pape Innocent IV, dans son sermon, sur ce quatrieme Dimanche, dit que l'Office de ce jour est tout rempli de sentimens de joie. Les Cardinaux quittent le violet ce jour-là ; mais la plus éclatante des marques qui nous restent de la fête du Dimanche *Lætare*, c'est la cérémonie de la Rose d'or qui se fait à Rome ce jour-là, et qui lui a

donné aussi le nom du Dimanche *de la Rose*. Cette cérémonie consiste dans la bénédiction solemnelle que le Pape fait de cette Rose d'or, dans l'Eglise de sainte Croix de Jérusalem : après la Messe, le Pape, accompagné des Cardinaux en habits rouges, revient processionnellement, portant la Rose d'or à la main, et l'envoie ensuite à quelque Prince.

L'Epître de la Messe de ce jour est tirée des instructions de saint Paul aux fideles de Galatie, où il oppose la liberté de la loi ancienne, à la servitude de la loi nouvelle, sous la figure des enfans d'Abraham, Ismaël né d'Agar, et Isaac né de Sara. Le premier qui étoit fils de la servante, naquit selon la chair, sans que Dieu l'eût promis ; l'autre qui étoit fils de la femme libre, naquit par la vertu de la promesse de Dieu. Tout ceci, dit l'Apôtre, n'est qu'une allégorie, qui sous ces deux femmes, nous représente les deux alliances, dont l'une est celle des esclaves, et l'autre celle des personnes libres. C'est à la femme libre notre mere, figure de l'Eglise, qu'il est dit par le Prophete Isaie : réjouissez-vous, stérile qui n'enfantiez point ; éclatez en cris d'allégresse, vous qui avez été si long-temps sans devenir mere, parce que celle qui étoit délaissée a plus d'enfans que celle qui a un mari. Pour nous, mes freres, continue l'Apôtre, nous sommes les enfans de la promesse comme Isaac ; nous ne sommes donc point les enfans de la femme esclave, c'est-à-dire, de la Synagogue, mais de la femme libre, c'est-à-dire de l'Eglise, l'Epouse de Jesus-Christ, et ce divin Sauveur qui nous a acquis cette liberté par sa mort.

Ismaël n'a rien qui le distingue. C'est à la vérité un fils d'Abraham qui est né selon l'ordre naturel, et d'une femme esclave, laquelle fut ensuite chassée avec son fils, qui fut depuis pere de douze enfans, desquels sont descendus les Ismaélites, les Arabes, les Sarrasins, et les autres peuples qui n'ont point eu de part aux promesses. Mais Isaac avoit

avoit été promis à Abraham, et Dieu lui avoit dit que ce seroit son véritable héritier, en faveur duquel s'exécuteroient les promesses qu'il lui avoit faites. On voit assez qu'il y a dans l'histoire de ces deux fils, une allégorie mystérieuse, un sens mystique et figuré : les Juifs eux-mêmes l'ont reconnue, non-seulement dans Ismaël et Isaac, mais encore dans Agar et Sara, la figure des deux testamens ou alliances. Agar esclave n'a pu être mere de l'héritier, elle n'a pu enfanter que des esclaves. Elle est aussi la figure de la Synagogue, dont les enfans, c'est-à-dire, les Juifs, ont été assujettis servilement à la loi et à toutes les cérémonies légales ; aussi a-t-elle été donnée cette loi, et comme enfantée parmi les feux, les tonnerres et les éclairs, symboles naturels de la crainte. L'Apôtre continue l'allégorie jusqu'au bout, ayant toujours en vue de persuader aux Galates que la nouvelle Alliance, c'est-à-dire, l'Eglise de Jesus-Christ, représentée par Sara mere d'Isaac, n'a que des enfans libres de la servitude de la loi, à laquelle la Synagogue représentée par Agar mere d'Ismaël, avoit assujetti ses enfans jusqu'à la venue du Messie.

Sina, continue l'Apôtre, est une montagne dans l'Arabie, qui a de l'affinité avec la Jérusalem d'à présent, laquelle est esclave avec ses enfans. Tout le monde sait que le Mont Sina ou Sinaï est dans l'Arabie Pétrée. Cette montagne aussi-bien que Agar mere des Arabes ou des Ismaélites, est la figure des Juifs charnels soumis servilement à la loi. Le rapport et l'affinité avec la Jérusalem terrestre et Agar, consiste en ce qu'Agar étoit une esclave, et que les Juifs représentés par Jérusalem le sont aussi ; ceux-ci étant autant esclaves dans leurs observances de la loi, et dans leur culte, qu'Agar et Ismaël l'étoient au regard d'Abraham. Pour la Jérusalem d'en haut, elle est libre, et c'est notre mere. L'Apôtre entend par ces deux Jérusalem,

celle où les Juifs de son temps demeuroient, c'est-à-dire, une ville matérielle, terrestre, périssable, représentée par la servante Agar, et la Jérusalem d'en haut, c'est-à-dire, l'Eglise de Jesus-Christ et son Epouse, figurée par Sara, que les Prophetes nomment la nouvelle Jérusalem, et qu'ils appellent libre, céleste, toujours brillante, toujours ornée comme l'Epouse de l'agneau, et éternelle. Cette Jérusalem venue d'en haut, est l'Epouse de Jesus-Christ, et la Mere de tous les fideles. L'Eglise n'a que des enfans libres, héritiers des divines promesses faites à Abraham en faveur de son fils Isaac. Ce n'est qu'en ce seul fils d'Abraham, la figure de Jesus-Christ qui en étoit le Fils selon la chair, que toutes les Nations devoient être bénites. Agar figure de la Synagogue, n'a eu que des enfans esclaves. Tels sont les Juifs servilement assujettis aux observances de la loi; on peut dire que leur vue, leur culte, leur Religion même, tout étoit matériel, tout étoit naturel, tout étoit servile; il n'y a que les enfans de l'Eglise qui soient véritablement libres; ce privilege d'un culte spirituel, et surnaturel, cette adoration en esprit et en vérité étoit propre de la nouvelle Alliance, et s'il s'est trouvé dans les Saints, et les justes de l'ancien Testament, c'est parce qu'ils appartenoient par la foi en Jesus-Christ, et par la grace, au nouveau. On peut dire que ce n'est que dans la Religion chrétienne que Dieu est adoré en esprit et en vérité, qu'il est servi par amour, où il ne se trouve qu'une crainte filiale. Chez les véritables enfans de l'Eglise, il n'y a de véritable servitude que celle du péché.

Aussi est-il écrit, continue l'Apôtre, réjouissez-vous stérile qui n'enfantiez point. C'est du Prophete Isaie que saint Paul emprunte ces paroles. Ce Prophete à qui tous les Mysteres du Messie et de la Rédemption étoient développés, et qui avoit présent le portrait de l'Eglise, la félicité de son heu-

reuse fécondité, dont la postérité s'est trouvée plus nombreuse, plus étendue, plus permanente cent fois que celle de la Synagogue son aînée, qui se vantoit du nombre de ses enfans, et qui dans les commencemens sembloit insulter à l'obscurité, à la stérilité de l'Eglise : *Quia multi filii desertæ magis quàm ejus quæ habet virum.* Quant à nous, mes freres, nous sommes les enfans de la promesse, figurés par Isaac ; ne soyez pas assez lâches, assez insensés pour renoncer à cette glorieuse prérogative, pour vous rendre volontairement enfans d'Ismaël, en vous rejetant dans la servitude dont Jesus-Christ vous a délivrée, et vous assujettissant par une erreur impardonnable aux cérémonies légales.

Mais comme alors celui qui étoit né selon la chair, persécutoit celui qui l'étoit selon l'esprit, il en est de même maintenant. Comme Ismaël persécutoit le jeune Isaac, ainsi aujourd'hui les Juifs charnels et incrédules, persécutent les Chrétiens. Le Sauveur en ayant été si maltraité, il ne falloit pas s'attendre que les Disciples eussent un traitement plus favorable : *Si me persecuti sint, et vos persequentur.* Cependant que dit l'Ecriture, ajoute saint Paul, chassez l'esclave et son fils, puisqu'il ne doit point avoir de part à l'héritage. Selon le sens littéral et allégorique, l'Apôtre fait assez entendre aux Galates que ce sont ces faux Ismaëls qui les persécutent, ces faux Apôtres qui les séduisent, qu'ils doivent chasser du milieu d'eux. Selon le sens moral, c'est tout ce qui est ennemi de notre salut qu'on doit proscrire ; ce sont ces occasions prochaines du péché qu'il faut chasser d'abord ; c'est tout ce qui peut être un sujet de chûte qu'il faut retrancher, éviter, éloigner sans réserve ; c'est l'amour-propre qu'il faut interdire, et les passions qu'il faut dompter.

L'Evangile de la Messe de ce jour, comme on a déjà dit, contient l'histoire de la multiplication

des cinq pains, avec quoi le Sauveur nourrit dans le désert plus de cinq mille personnes.

Jesus-Christ venoit de guérir miraculeusement l'homme perclus de tous ses membres qui languissoit auprès de la Piscine depuis trente-huit ans. Ce miracle qui avoit fait grand bruit dans tout Jérusalem et aux environs, avoit donné sujet au Sauveur de prouver fort au long et d'une maniere démonstrative et sans réplique, l'authenticité de sa Mission, sa Divinité, et la sainteté de sa Doctrine. Les Pharisiens loin de se rendre à une vérité si frappante, ne cherchoient qu'à se saisir de lui, résolus de le faire mourir; mais comme le temps déterminé pour ce grand sacrifice n'étoit pas encore venu, le Sauveur qui savoit tout ce qu'on tramoit contre lui, jugea à propos de se retirer. Il commençoit la troisieme année de sa Prédication. Ses Apôtres qu'il avoit envoyés prêcher, s'étant rassemblés auprès de lui au retour de leur Mission, il se rendit avec eux sur le bord de la Mer de Tibériade, ainsi appellée à cause de la Ville de ce nom, bâtie depuis peu sur ce grand Lac, à l'honneur de l'Empereur Tibere. S'y étant embarqué, il passa le Lac, et se retira dans le Désert appellé de Bethsaïde, parce qu'il étoit vis-à-vis du Bourg de ce nom, voulant y faire délasser des fatigues de leur derniere Mission ses Apôtres. Cependant leur départ ne put être si secret, qu'on en eût le vent, et que plusieurs qui les avoient vu s'embarquer ne le publiassent. On y courut aussitôt de tous côtés; et il n'y eut ni Ville, ni Bourg aux environs, d'où il ne sortît un grand nombre d'habitans, à qui le désir de voir Jesus, de l'entendre, de lui parler, sembloit ôter la pensée de la longueur du chemin, et de la fatigue.

Le Sauveur étoit monté sur une colline, où il avoit fait asseoir ses Disciples autour de lui. De là appercevant cette grande multitude de personnes qui venoient à lui de toutes parts, il en fut touché; et

pour leur épargner la peine de monter, il alla au devant d'eux dans la plaine, où il les reçut avec un visage qui montroit bien l'affection tendre qu'il leur portoit. La premiere chose qu'il fit, fut de leur donner la nourriture spirituelle, et leur apprendre les maximes de la plus haute perfection, et de jeter dans leur cœur les premieres semences du Christianisme, qu'il appelloit d'ordinaire le Royaume de Dieu, les disposant ainsi à leur grande Fête de Pâques qui étoit proche. Le jour étoit sur son déclin, et le Soleil commençoit déjà à baisser; c'est pourquoi les Apôtres le prierent de renvoyer tout ce peuple. Il venoit de guérir tous les malades qui s'étoient présentés; et il étoit temps que ce peuple se retirât dans les villages voisins pour trouver à loger, et pour prendre quelque nourriture; car la plupart étoient encore à jeun. Mais le Sauveur pensoit encore plus à leurs besoins qu'eux-mêmes. C'est pourquoi s'adressant à l'un des douze nommé Philippe : de quoi acheterons-nous du pain, lui dit-il, pour donner à manger à tout ce peuple : il disoit cela pour le sonder, dit l'Evangéliste, car il savoit bien ce qu'il devoit faire. Philippe lui répond que quand ils auroient pour deux cents deniers de pain (c'est-à-dire, à vingt écus de notre monnoie), à peine chacun en auroit un morceau. Là-dessus un autre de ses Apôtres, c'étoit André frere de Simon Pierre, lui dit : Seigneur, il y a ici un jeune garçon qui a cinq pains d'orge, et deux poissons, mais qu'est-ce que cela, ajouta-t-il, pour tant de monde! En effet, il y avoit là près de cinq mille hommes sans compter les femmes et les enfans. Mais manque-t-on jamais de rien quand on est sur les soins de la divine Providence! faites asseoir ce peuple dans la prairie, dit Jesus à ses Disciples, et ne vous mettez en peine de rien. Puis prenant ce peu de pains et de poissons, ayant levé les yeux au Ciel, et rendu graces à son Pere, de qui il avoit reçu le pouvoir d'opérer toutes sortes

de miracles, il les bénit, ensuite ayant rompu les pains, partagé les deux poissons, les morceaux se multiplierent de telle sorte entre ses mains, que les Disciples à qui il les distribuoit, en eurent pour donner abondamment à tout le peuple. Chacun en fut rassasié; et il en resta encore après le repas, de quoi remplir douze grandes corbeilles. Les Disciples ramasserent ces restes précieux par l'ordre de Jesus même, qui ne vouloit pas qu'on en perdît rien, et qui souhaitoit que l'on conservât avec soin la mémoire d'un si grand miracle. Nous apprenant par là que tout ce qui vient de Dieu est précieux, que le souvenir des faveurs du Ciel, est de la derniere conséquence. On voit ici, comme en plusieurs endroits de l'Evangile, l'attention du Sauveur à persuader ses Apôtres de la vérité des miracles qu'il opéroit, et le soin des Evangélistes à en marquer toutes les circonstances.

Cependant le peuple ravi en admiration à la vue d'une si éclatante merveille, disoit hautement: voici le Prophete qu'on nous a promis, et après lequel nous soupirons depuis tant de siecles. Pauvres qui languissez dans l'indigence, cherchez Jesus-Christ, tenez-vous auprès du lui, comme ce peuple, mettez votre confiance en lui, et il vous soulagera; s'il ne juge pas qu'il soit de votre bien de vous tirer du besoin, soyez sûrs qu'il vous le fera supporter avec cette sorte de joie qu'on ne connoît bien que quand on l'expérimente. Comme ce miracle sensible ravissoit toujours plus ce peuple d'admiration, ils formerent entr'eux la résolution d'enlever le Sauveur pour le faire Roi; mais connoissant leur dessein, il commanda à ses Apôtres de se rembarquer au plutôt et de repasser la mer; pour lui, ayant congédié ce peuple, il se retira seul, et alla se cacher dans le Désert de Bethsaïde.

On demande d'où vient que le Sauveur ayant fait tant d'autres miracles, les Juifs ne penserent à le

faire Roi, et à le reconnoître pour le Messie, qu'après cette miraculeuse multiplication des pains ? c'est, que dit saint Chysostôme, ce peuple étant tout charnel, et accoutumé à ne se représenter le Messie que sous l'idée d'un Prince temporel, et la félicité qui devoit être l'apanage de ses serviteurs, que par rapport aux plaisirs des sens, et aux biens de la terre : ils crurent que le miracle qu'il venoit de faire, étoit comme un échantillon, et comme le prélude des grands biens, dont il avoit dessein de les combler ; et que ne devoient-ils pas attendre d'un Prophete qui avoit tant de bonté et de pouvoir, quand il auroit l'autorité souveraine. Ils attendoient un Messie qui devoit régner sur tout Israël, et les remettre en une liberté parfaite ; se voyant assemblés en plusieurs milliers de personnes, ils crurent peut-être, dit saint Léon, que Jesus-Christ seroit prêt à se mettre à leur tête, dès qu'il auroit su leur résolution, et à exécuter ses grands desseins de Monarchie et de conquête ; c'étoit là l'idée de toute la nation ; et les Apôtres eux-mêmes demeurerent dans ces préjugés, jusqu'après la descente du Saint-Esprit ; alors ils commencerent à comprendre que le Royaume de Jesus-Christ n'étoit pas de ce monde. Dieu avoit résolu de toute éternité de sauver les hommes par la mort du Messie ; d'établir l'Eglise par la patience et par les travaux ; de fonder l'édifice spirituel de la sainteté sur l'humilité, et de parsemer le chemin du Ciel, de croix et d'épines ; l'éclat des grandeurs mondaines et de la Royauté, ne convenoit point au Messie. Quelle douceur pour le Chrétien qui vit de la foi, d'avoir en vous, Seigneur, un Roi qui saura contenter ses désirs pendant une éternité toute entiere !

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

CONCEDE, quæsumus, omnipotens Deus, ut qui ex merito nostræ actionis affligimur, tuæ gratiæ consolatione respiremus. Per Dominum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant! qu'étant affligés de tant de maux que nous avons attirés sur nous par nos péchés, nous respirions par la douce consolation de votre grâce. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Épître de l'Apôtre saint Paul aux Galates. Chap. 4.

FRATRES: scriptum est: quoniam Abraham duos filios habuit: unum de ancilla, et unum de libera. Sed qui de ancilla, secundùm carnem natus est: qui autem de libera, per repromissionem: quæ sunt per allegoriam dicta. Hæc enim sunt duo testamenta. Unum quidem in monte Sina: in servitutem generans: quæ est Agar: Sina enim mons est in Arabia, qui conjunctus est ei, quæ nunc est Jerusalem, et servit cum filiis suis. Illa autem, quæ sursùm est Jerusalem, libera est, quæ est mater nostra. Scriptum est enim: lætare sterilis, quæ non paris, erumpe, et clama, quæ non parturis: quia multi filii desertæ, magis quàm ejus quæ habet virum. Nos autem fratres secundùm Isaac promissionis filii sumus. Sed quomodo tunc is, qui secundùm carnem natus fue-

MES FRÈRES: il est écrit qu'Abraham eut deux fils, l'un de l'esclave, l'autre de celle qui étoit libre. Mais celui qui vint de l'esclave, naquit selon la chair, et celui qui naquit de celle qui étoit libre, naquit en vertu de la promesse, et cela est dit allégoriquement: parce que ce sont là les deux Testamens, dont l'un est du Mont Sina, faisant des esclaves; et c'est Agar. En effet Sina est une montagne dans l'Arabie, qui a de l'affinité avec la Jérusalem d'à présent, laquelle est esclave avec ses enfans, mais pour la Jérusalem d'en haut, elle est libre, et c'est notre mere. Car il est écrit: réjouissez-vous stérile qui n'enfantez point: éclatez en cris d'allégresse, vous qui ne sentez point les douleurs de l'enfantement: parce que celle qui est délaissée a beaucoup plus d'enfans que celle qui a un mari. Quant

rat, persequebatur eum, qui secundùm spiritum, ita et nunc. Sed quid dicit scriptura! ejice ancillam, et filium ejus non enim heres erit filius ancillæ cum filio liberæ. Itaque, fratres, non sumus ancillæ filii, sed liberæ, quâ libertate Christus nos liberavit.

à nous, mes freres, nous sommes les enfans de la promesse figurés par Isaac. Mais comme alors celui qui étoit né selon la chair, persécutoit celui qui l'étoit selon l'esprit : il en est de même maintenant. Cependant, que dit l'Ecriture ! chassez l'esclave et son fils ; car le fils de celle qui est esclave, ne sera point héritier avec le fils de celle qui est libre. C'est pourquoi, mes freres, nous ne sommes point les enfans de l'esclave, mais de celle qui est libre : et c'est cette liberté que Jesus-Christ nous a rendue.

Les faux Docteurs qui semoient la zizanie dans l'Eglise de la Galatie, avoient en vue d'y assujettir les Fideles, non-seulement à la loi de la Circoncision, mais encore à toutes les observances légales. C'est ce qui obligea saint Paul à lui prouver par autorité et par raisons, que Jesus-Christ nous avoit délivrés de la servitude de la loi, dans la nouvelle Alliance.

RÉFLEXIONS.

Nous ne sommes point les enfans de l'esclave, il est vrai ; mais combien peu de Chrétiens aujourd'hui jouissent de la liberté des enfans de Dieu ! Jesus-Christ en nous rachetant, nous a rendu cette précieuse liberté ; mais quel cas en fait-on, quand on la perd volontairement et sans peine ? Cette douce liberté qui nous affranchit de la tyrannie des passions, de la servitude du péché, de la maligne suggestion des sens, du caprice bizarre, fatigant et impérieux du monde ; elle est fort estimée, fort recherchée, fort chérie de la plupart des gens ; en connoît-on le prix ! en connoît-on les fruits ! en sait-on tous les avantages ! L'empressement qu'on a pour se mettre, pour ainsi dire, au service de tant de maîtres si durs, de se rengager dans les fers, de vivre dans la servitude, fait bien

voir combien on est déraisonnable, combien on est même insensé en fait de salut. On vit dans le péché sans regret ; et fut-il cependant une servitude plus funeste ? on se livre, on se dévoue même comme une malheureuse victime à la fureur des passions, et aux caprices impérieux du monde ; et fut-il une plus dure captivité ? Tristes esclaves de tant de différens tyrans, vous gémissez en secret, et vous ne vous montrez heureux, qu'autant que vous pouvez nous dérober l'amertume de vos chagrins, la pointe de vos remords, et l'abondance de vos larmes ; mais vous ne sauriez nous dérober la vue du pitoyable état où vous gémissez. Après avoir été le jouet des passions, on en est enfin la victime. Vit-on dans le péché ? on est en butte à tous les déplaisirs ; vit-on dans la disgrace du Seigneur, qui peut calmer tant de justes frayeurs ? qui peut parer à tant de funestes accidens ? qui peut adoucir la rigueur de tant de cruelles alarmes ? quel jour serein au service du monde ? quel repos sous le joug d'un tel tyran ? fut-il jamais une plus insupportable captivité, que celle où l'on passe ses jours au service du monde ? quelle dépendance plus universelle ? quelle plus gênante sujétion ? quelle contrainte plus servile ? il faut y supporter les uns, y ménager les autres, y dépendre de tous. Autant de maîtres que de compagnons, et dans ces compagnons du même sort et de la même condition, que d'humeurs bizarres, capricieuses, insupportables à essuyer, que de déboires à dévorer, que de déplaisirs à dissimuler, et quelle juste défiance ? les gens du monde ont beau se masquer, les libertins ont beau se contrefaire ; l'artifice est trop grossier pour n'être pas apperçu. Les chagrins se font jour à travers le fard ; leurs chaînes font trop de bruit, pour ne nous pas dire que ce sont des esclaves. Comparons leur condition vile et servile, avec la douce liberté, l'innocence, le calme et la joie pure, pleine, inaltérable des véritables

enfans de Dieu. Bon Dieu ! ne connoîtra-t-on jamais les douceurs pures, la paix inaltérable, le plaisir exquis qu'on goûte à votre service, et qu'on ne sauroit goûter ailleurs ? La mort même, dont la seule pensée est capable de détremper de la plus vive amertume les plus doux plaisirs de la vie, cette mort ne sauroit altérer la paix, la douce liberté, la félicité anticipée des vrais gens de bien. On n'est heureux qu'autant qu'on est saint ; toute autre idée de félicité est chimérique.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean.
Chap. 6.

IN illo tempore : abiit Jesus trans mare Galilææ, quod est Tiberiadis : et sequebatur eum multitudo magna, quia videbant signa, quæ faciebat super his qui infirmabantur. Subiit ergo in montem Jesus : et ibi sedebat cum Discipulis suis. Erat autem proximum Pascha, dies festus Judæorum. Cùm sublevasset ergo oculos Jesus, et vidisset quia multitudo maxima venit ad eum, dixit ad Philippum : undè ememus panes, ut manducent hi ! hoc autem dicebat tentans eum, ipse enim sciebat quid esset facturus. Respondit ei Philippus : ducentorum denariorum panes non sufficiunt eis, ut unusquisque modicum quid accipiat. Dixit ei unus ex Discipulis ejus, Andreas frater Simonis Petri : est puer unus hic, qui habet quin-

EN ce temps-là, Jesus passa à l'autre bord de la Mer de Galilée, qui est celle de Tibériade, et une grande multitude de gens le suivoit, parce qu'ils voyoient les miracles qu'ils faisoient dans la personne de ceux qui étoient malades. Il monta sur une montagne, et il s'assit là avec ses Disciples. Or la Paque qui est la fête des Juifs étoit proche. Jesus donc ayant levé les yeux, et vu un grand monde qui venoit à lui, dit à Philippe, de quoi acheterons-nous du pain, afin que ces gens-là aient à manger ! mais il disoit cela pour le sonder : car il savoit bien ce qu'il avoit à faire. Philippe lui répondit : du pain pour deux cents deniers d'argent ne suffiroit pas pour que chacun en eût un peu. André frere de Simon-Pierre, l'un des Disciples de Jesus, dit : il y a ici un jeune garçon qui a cinq

que panes hordeaceos, et duos pisces : sed hæc quid sunt inter tantos ! Dixit ergo Jesus : facite homines discumbere. Erat autem fœnum multum in loco. Discubuerunt ergo viri, numero quasi quinque millia. Accepit ergo Jesus panes; et cum gratias egisset, distribuit discumbentibus : similiter et ex piscibus quantùm volebant. Ut autem impleti sunt, dixit Discipulis suis : colligite quæ superaverunt fragmenta, ne pereant. Collegerunt ergo, et impleverunt duodecim cophinos fragmentorum, ex quinque panibus hordeaceis, quæ superfuerant his, qui manducaverant. Illi ergo homines cùm vidissent quod Jesus fecerat signum, dicebant : quia hic est verè Propheta qui venturus est in mundum : Jesus ergo cùm cognovisset, quia venturi essent ut raperent eum, et facerent eum regem, fugit iterùm in montem ipse solus.

pains d'orge, et deux poissons ; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde ? faites les asseoir dit Jesus. Il y avoit beaucoup d'herbe : et les hommes s'assirent au nombre d'environ cinq mille. Jesus prit donc les pains, et après avoir rendu des actions de graces, il en donna à ceux qui étoit assis, et de même des poissons, ce qu'ils en voulurent. Quand ils furent rassasiés, il dit à ses Disciples : ramassez les morceaux qui restent ; de peur que cela ne se perde. Ils les ramassèrent donc ; et de ce qui restoit de morceaux des cinq pains d'orge a ceux qui avoient mangé, ils en remplirent douze corbeilles. Or ces gens-là ayant vu le miracle qu'avoit fait Jesus, disoient : c'est là sans doute le Prophete qui doit venir dans le monde. Mais Jesus sachant qu'ils alloient venir pour l'enlever, et le faire Roi, s'enfuit une seconde fois sur la montagne tout seul.

MÉDITATION.

Des moyens que nous avons tous de faire notre salut.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'un des plus cruels et des plus désespérans supplices des réprouvés, c'est le souvenir vif et éternel ; c'est la représentation claire et détaillée des moyens sûrs et aisés qu'ils ont eu de faire leur salut. J'ai pu me faire saint, Dieu

le vouloit, et il ne m'a pas plu de le devenir : comprenez toute la force de cette conviction ; mais concevez-en toute l'amertume.

Il n'y a pas une créature qui, prise en elle-même, ne nous fournisse un moyen pour connoître et pour aimer Dieu, et si quelqu'une devient un obstacle, ce n'est que par l'abus que nous en faisons. Les biens et les maux de cette vie, les châtimens même dont Dieu se sert pour punir nos infidélités, tout peut servir pour notre salut.

Les richesses sont comme la monnoie avec quoi on peut acheter le Ciel par des aumônes ; la pauvreté est un titre pour être sauvé ; les honneurs et la prospérité peuvent fournir de grandes occasions à de grands sacrifices ; les disgraces et les adversités ouvrent un grand chemin à la gloire. Si la santé est un don de Dieu, la maladie n'en est pas un moindre ; souffrir beaucoup pour Dieu, est encore d'un plus grand mérite que de faire beaucoup pour lui. Enfin, l'esprit est un talent ; la simplicité est une vertu : Dieu prend plaisir de se communiquer aux ames simples. On peut dire, en un mot, que tout peut être regardé comme talens. Il n'est pas jusqu'à nos défauts qui ne puissent nous être utiles ; nous n'avons point de plus mortel ennemi de notre salut que le démon : ses ruses cependant, et ses tentations même peuvent servir à notre salut. Quelle abondance de moyens ! quelle multiplicité de saintes industries. Toutes choses, dit l'Apôtre (*a*), concourent à l'avantage de ceux qui aiment Dieu.

Il faut nécessairement avoir la grace pour nous faire saints, sans elle tous nos efforts seroient inutiles ; aussi sommes-nous assurés que nous pouvons bien manquer à la grace, mais que la grace ne nous manquera pas, et qu'il n'y a pas un damné qui ne soit damné par sa faute, qui ne soit damné, parce qu'il n'a pas voulu se servir

(a) *Rom.* 8.

des moyens qu'il avoit de faire son salut : quel regret !

Nous sommes foibles, il est vrai, les dangers sont fréquens, les tentations sont violentes : mais nous trouvons une force, une vertu singuliere dans les Sacremens ; Sacremens où les mérites de Jesus-Christ nous sont appliqués ; Sacremens qui nous font, pour ainsi dire, un bain de son sang, et par lesquels l'ame trouve de si grands secours dans tous ses besoins ; Sacremens, remedes salutaires pour toutes sortes de maux, sources intarissables de tant de graces. Soyez éternellement béni, glorifié, loué, ô mon Sauveur ! de m'avoir donné de si puissans moyens de faire mon salut ; mais que j'ai de regrets de me les être rendus jusqu'ici inutiles : ne permettez pas, mon doux Jesus, que cet aveu me soit un nouveau sujet de repentir.

SECOND POINT.

Considérez qu'outre ces moyens communs à tous les Fideles, chacun trouve dans sa condition et dans son état des moyens particuliers de se faire saint. La divine Providence a tellement disposé toutes choses, et si bien réglé toutes les conditions, que toutes sont des voies pour arriver sûrement à notre fin derniere. N'envions pas la retraite des uns, ni la tranquillité des autres ; nous pouvons tous trouver les mêmes fruits, ou du moins d'aussi bons, chacun dans notre propre fonds. Ne soyons pas des serviteurs oisifs, ni des ouvriers inutiles : peu de terres qui ne pussent porter au centuple ; peu de talens qui ne multipliassent au double, si on avoit soin de les faire valoir.

Nul état, nulle condition sur la terre, nul âge dans la vie qui n'ait eu de grands Saints ; et ces Saints du même âge et dans le même état que nous, ne sont pas allés chercher ailleurs d'autres moyens de se faire saints, que ceux que notre âge et notre condition nous fournissent ; nous

avons plus qu'eux, puisque nous avons le secours de leurs bons exemples. Mon Dieu ! faudra-t-il que tout me prêche, que tout me facilite mon salut, et que tout me reproche ma lâcheté et mon indolence ? Eh quoi ! mon divin Sauveur ! faut-il qu'il n'y ait que moi qui néglige, qui ne veuille pas mon salut, qu'il n'y ait que moi qui y mette les plus grands obstacles ? Ai-je profité jusqu'ici des moyens que j'ai eu de me faire saint ? Qu'ai-je fait pour le devenir ? Que n'ai je même pas fait pour ne le pas être ? Mon Dieu ! qui peut tenir à l'heure de la mort contre ces reproches, sur-tout quand on pensera à ce que tant d'hommes illustres ont fait pour être saints ?

Avec quelle ferveur tant de Saints ont travaillé à leur propre perfection, et avec quel zele se sont-ils appliqués au salut des autres ? Quelle vie plus laborieuse, plus austere et plus innocente ? Que ces exemples confondront de gens !

Que j'ai peu profité, mon doux Jesus, des moyens que j'ai eu de me faire saint, que j'ai mal correspondu à toutes vos graces ; j'admire tous les jours ce que les Saints ont fait pour se faire Saints, et je ne profite point de leurs exemples. Continuez-moi, Seigneur, le secours de votre grace, et dès ce moment je vais mettre fin à mes infidélités.

Aspirations dévotes durant le jour.

Vivet anima mea, et laudabit te, et judicia tua adjuvabunt me. Psal. 118.

Je ne vivrai plus, Seigneur, que pour chanter vos louanges ; car je trouve mon secours dans tout ce que vous avez fait.

Propè es tu, et omnes viæ tuæ veritas. Psal. 118.

Vous m'assistez sans cesse, Seigneur, et je trouve dans tous les états de la vie des voies qui me conduisent sûrement à vous.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° TOUS les états de vie sont des voies différentes, qui selon l'ordre de la divine Providence, conduisent toutes à notre derniere fin. C'est une tentation de s'imaginer qu'on feroit mieux ailleurs que dans l'état qu'on a embrassé. Quelle erreur de ne s'occuper l'esprit que de ce qu'on feroit si l'on étoit dans une autre place, et de négliger les devoirs de celle où l'on est! Il est peu d'artifice qui réussisse mieux à l'ennemi du salut que cette inquiétude; Dieu ne vous veut à présent que dans l'état de vie où vous êtes; ne vous appliquez qu'à en remplir toutes les obligations. Regardez comme une illusion pernicieuse, toutes ces inconstances du cœur et de l'esprit, qui épuisent l'ame en vains regrets et en frivoles désirs, après un choix de vie. Ne pensez donc plus qu'à remplir avec ponctualité tous les devoirs de l'état que vous avez embrassé. Considérez aujourd'hui en particulier quels en sont les devoirs, et quels sont ceux que vous négligez davantage. Vous servez-vous de tous les moyens que vous avez dans votre etat de vous sanctifier? Nul état de vie sans croix, nulle rose même sans épines. Les douceurs d'une fortune florissante, les amertumes d'une famille obérée, les embarras d'une condition tumultueuse, les soins d'un domestique, les joies et les pleurs de cette vie, tout peut servir pour le salut; examinez quel usage vous en avez fait jusqu'ici. On perd également sa fortune, faute d'attention ou d'industrie: examinez-vous sur tous les deux.

2.° C'est une sainte pratique bien utile, de faire tous les matins une priere pour demander à Dieu la grace de se bien acquitter des devoirs de son état. Celle qui suit est de saint Thomas: on n'en sauroit faire une plus belle.

Concede mihi, misericors Deus, quæ tibi placita sunt, ardenter concupiscere, prudenter investigare, veraciter agnoscere, perfectè adimplere, ad laudem et gloriam nominis tui. Ordina statum meum, et quod à me requiris ut faciam, tribue ut sciam; et da exequi sicut oportet, et expedit animæ meæ. Da mihi, Domine Deus meus, inter prospera et adversa non deficere; ut in illis non extollar, in istis non deprimar: de nullo gaudeam, vel doleam nisi quod ducat ad te, vel abducat à te. Nulli placere appetam, vel displicere timeam, nisi tibi. Vilescant mihi, Domine, omnia transitoria; et cara mihi sint omnia tua propter te, et tu Deus præter omnia. Tædeat me gaudii quod est sinè te, nec aliquid cupiam quod est extra te. Largire tandem mihi, Domine Deus meus, ita tuis beneficiis uti in via, per gratiam, ut tandem tuis gaudiis in patria perfruar per gloriam. Per Dominum nostrum Jesum Christum, etc.

O Dieu! plein de bonté et de miséricorde, accordez-moi la grace de connoître véritablement, de souhaiter ardemment, de rechercher avec un sage empressement, et d'accomplir parfaitement tout ce qui vous plaît, et toujours pour votre plus grande gloire. Réglez vous-même toutes choses dans l'état où vous m'avez appellé, et faites-moi connoître ce que vous voulez que je fasse. Faites que j'en connoisse tous les devoirs, et que je les remplisse avec ponctualité, et avec fruit. Donnez-moi la grace, mon Seigneur, et mon Dieu, de ne vous jamais déplaire dans tous les différens accidens de cette vie. Que je sois humble dans la prospérité, et que les adversités n'affoiblissent jamais ma confiance. Que je ne sente de douleur, ou de joie, que dans ce qui m'éloigne de vous, ou qui m'en approche. Que je ne souhaite de plaire qu'à vous; et que je ne craigne rien tant que de vous déplaire. Que tout ce qui passe, me touche peu; et que je n'aime que ce qui vient de vous, pour l'amour de vous, et vous plus que toutes choses. Que toute joie à laquelle vous n'avez nulle part me soit amere, et que je ne trouve du plaisir que dans ce qui vous plaît. Enfin, accordez-moi, Seigneur, par votre miséricorde, la grace de faire un tel usage de vos bienfaits durant cette vie, que j'aie le bonheur de vous posséder et de jouir de l'éternelle félicité dans la céleste Patrie. Par Notre-Seigneur, etc.

LE LUNDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

PLUS on approche du saint temps de la Passion, plus les prieres de l'Eglise sont choisies et touchantes. La Messe de ce jour commence par le Pseaume cinquante-trois : *Deus in nomine tuo salvum me fac, et in virtute judica me :* Mon Dieu, pour la gloire de votre nom, sauvez-moi du danger où je suis ; et déployant votre puissance en ma faveur, faites connoître le jugement que vous portez de mon innocence : *Deus exaudi orationem meam, auribus percipe verba oris mei :* écoutez, Seigneur, la priere que je vous adresse, prêtez l'oreille à ce que j'ose vous représenter. *Quoniam alieni insurrexerunt adversùm me, et fortes quæsierunt animam meam :* ceux en qui j'ai cru pouvoir me confier m'ont été contraires, et se sont déclarés contre moi ; je me vois environné de toutes parts des redoutables forces de mes ennemis, qui cherchent à m'ôter la vie. David ne s'étoit jamais trouvé dans un plus évident danger ; aussi ne s'étoit-il jamais adressé à Dieu avec plus de ferveur et de confiance. Persécuté avec fureur par Saül, il s'étoit refugié dans les montagnes et dans les bois des environs de Ziph. Les Ziphéens vinrent en donner avis à Saül, qui y accourut avec toute l'armée. David étoit d'un côté de la montagne, et Saül avec ses troupes étoit du côté opposé. Le danger ne pouvoit être plus grand, et David n'espéroit plus de se sauver des mains de son ennemi lorsqu'il eut recours à Dieu, en qui seul il mettoit toute sa confiance. Elle ne fut pas vaine ; car dans

le moment qu'il alloit être enveloppé, on vint avertir Saül que les Philistins avoient fait une irruption dans le pays, et qu'ils alloient se rendre maîtres de la capitale. Il quitte aussitôt son entreprise, et s'en retourne pour repousser les Philistins. David exprime dans ce Pseaume l'embarras où il s'étoit d'abord trouvé, puis il témoigne sa grande confiance au secours de Dieu, et lui rend graces ensuite de l'avoir délivré d'un si grand danger, contre toute apparence. Mettons toute notre confiance en Dieu, il saura bien nous mettre à l'abri de la malignité des hommes. Les Ziphéens étoient ses freres; mais le voient-ils disgracié, ils deviennent ses ennemis et le trahissent. La bonne foi ne régnera plus dans le monde : on ne peut sûrement compter que sur Dieu.

L'Epître de la Messe de ce jour, rapporte l'histoire du Jugement que Salomon rendit entre deux femmes qui disputoient d'un enfant, dont l'une et l'autre se disoient mere; rien ne donne une plus juste idée de la sagesse de Salomon que ce fait.

Deux femmes qui demeuroient dans la même maison, et que l'Ecriture qualifie femmes de mauvaise vie (quelques Interpretes croient qu'on ne leur a donné ce nom que parce qu'elles logeoient des étrangers), vinrent se jeter aux pieds du Roi, lui demandant justice. L'une accusoit l'autre d'avoir étouffé son enfant en dormant, l'ayant couché dans son lit auprès d'elle, et de l'avoir mis secrétement durant la nuit à la place du sien qui étoit plein de vie, et qu'elle lui avoit enlevé. Celle-ci soutenoit que l'enfant qui vivoit étoit à elle, et que tout ce qu'avançoit sa compagne étoit faux. Les enfans n'avoient que quelques mois et étoient à-peu-près du même âge. Chacune soutenoit sa cause avec chaleur : les raisons les plus plausibles de part et d'autre ne manquoient pas, et chacune autorisoit son dire par ses larmes. Le Roi, tout jeune encore, mais qui venoit de recevoir de

Dieu le don de sagesse qu'il lui avoit demandé, comprit bien que ce n'étoit pas aux pleurs ni aux paroles des deux meres qu'il falloit s'en rapporter pour découvrir la vérité ; rien n'étant plus équivoque et moins significatif que les paroles et les larmes d'une femme irritée ; mais qu'il n'y avoit que les sentimens maternels, qui, ne sachant ni s'étouffer ni se contrefaire, pouvoient seuls éclaircir ce fait. Ayant entendu les clameurs et les raisons de part et d'autre, sans pouvoir rien déterminer sur la véritable mere de l'enfant qui étoit contesté, il fait apporter une épée, et ayant appelé un de ses Officiers, lui ordonne de couper en deux cet enfant qui étoit vivant, avec ordre d'en donner la moitié à chacune des deux femmes qui le disputoient, chacune se disant sa mere. A cette seule proposition, celle qui étoit véritablement la mere de l'enfant frémit d'horreur, et ses entrailles émues de tendresse pour son fils : ah ! Seigneur, s'écria-t-elle, par un de ces mouvemens et de ces transports que la dissimulation ne sauroit imiter, et que la nature ne sauroit omettre : ah ! Seigneur, je vous supplie, ne tuez point cet enfant, je consens qu'on le donne vivant à ma rivale. Celle-ci au contraire, par une maligne jalousie, et une secrette envie de voir que sa compagne perdît son fils, comme elle avoit perdu le sien, s'écrioit : rien n'est plus juste que le Jugement du Roi, puisqu'on ne sait à qui de nous deux cet enfant appartient, qu'il ne soit ni à vous ni à moi, mais que selon l'ordre du Roi on le partage. Salomon reconnoissant par cette différence de sentimens la véritable mere, prononça aussitôt la sentence en faveur de la premiere, et lui rendit son enfant. Tout Israël admira le discernement du Prince, et l'équité d'un tel Jugement : chacun conçut de l'estime et du respect pour lui ; et chacun bénit Dieu de leur avoir donné un Roi en qui il avoit mis tant de sagesse

pour rendre la justice. Quelque artificieuse que soit la dissimulation, quelque imposante que soit la fausse piété, elle ne sauroit long-temps contrefaire la véritable vertu, sans que bientôt l'artifice et le masque paroissent. La véritable piété, de même que la nature, a un caractere et des traits qu'on ne copie qu'imparfaitement. La fausse vertu aime le partage; elle ne sert Dieu qu'avec des ménagemens et avec réserve. On veut servir Dieu, mais on ne veut pas déplaire au monde: ce sont deux maîtres bien opposés: n'importe, le faux dévot ne peut les servir tous deux. La véritable vertu hait tout partage; elle sait qu'on ne sauroit servir en même temps ces deux maîtres, et elle n'oublie jamais cet Oracle: *Aut unum odio habebit et alterum diliget:* ou il haïra l'un et aimera l'autre; ou s'il respecte celui-là, il méprisera celui-ci.

L'Evangile de la Messe de ce jour raconte avec quel zele le Fils de Dieu reprend ceux qui profanoient le Temple par leur trafic, et en chasse ceux qui en faisoient un lieu de marché et de change.

Il n'y avoit qu'environ six semaines que le Sauveur avoit commencé de se faire connoître au public par ses prédications et par ses miracles, lorsque la fête de Pâques, la plus solemnelle de l'année approchant, il quitte la ville de Capharnaüm où il étoit depuis quelques jours, pour se rendre à Jérusalem, afin d'y célébrer cette fête. Jesus, comme suprême Législateur, pouvoit bien se dispenser de cette loi; mais voulant nous instruire encore plus par son exemple que par ses paroles, il se rend des premiers à la solemnité, et nous apprend par-là ce que nous devons faire. Comme le Temple étoit toujours la premiere de ses stations, il s'y rend, et trouve en y entrant, dans le lieu même où le peuple avoit coutume de prier et d'adorer le Seigneur, des tables dressées

pour les changeurs et pour les marchands qui y vendoient des bœufs, des moutons, des pigeons qui servoient de victimes pour les sacrifices. Les Prêtres tiroient du profit de ce trafic, et par un vil et sordide intérêt, ils toléroient qu'on tînt cette foire dans un lieu si saint, c'est-à-dire, dans le parvis extérieur du Temple, où l'on faisoit ordinairement ses prieres. A la profanation si scandaleuse de la maison de Dieu, le Sauveur fut saisi d'un saint zele; et oubliant, s'il étoit permis de parler ainsi, sa douceur et sa patience en cette rencontre, il fit éclater son indignation sur cette troupe sacrilege qui déshonoroit le Temple le plus auguste et le plus saint qu'il y eût dans le monde; tant il importoit qu'on sût avec quelle sévérité la justice divine punira ceux qui ont du mépris pour les choses saintes. Il ramassa quelques cordes qu'il trouva à terre, et en fit un fouet, qui, dans cette main, capable de faire trembler le Ciel et la terre, parut si terrible, qu'il remplit d'effroi ceux qui profanoient la maison de Dieu. Il chassa de ce lieu sacré, premiérement les marchands de bœufs et de moutons, et puis les changeurs, dont il jeta l'argent par terre et renversa les comptoirs. Il traita assez doucement ceux qui vendoient des colombes. Il ne les chassa point à coups de fouet, il n'employa que la parole pour les obliger à se retirer; il se contenta de leur dire : ôtez cela d'ici, et ne faites point de la maison de mon pere une maison de trafic. Le Prophête Zacharie avoit prédit long-temps auparavant, qu'aux jours du Messie, il n'y auroit plus de marchands dans la maison de Dieu : *Non erit mercator ultrà in domo Domini exercituum in die illo* (a). Ses Disciples qui connoissoient son extrême douceur, furent surpris d'une si grande sévérité; ils l'attribuerent à la ferveur de son zele, et se ressouvinrent des paroles de David,

(a) *Zach. c.* 14.

qui disoit en la personne du Messie : *Zelus domûs tuæ comedit me* : le zele que j'ai pour l'honneur de votre maison est comme un feu dévorant qui me consume. Qu'auroit fait le Seigneur, dit ici le vénérable Bede, s'il avoit vu qu'on se quérellât dans le Temple, qu'on s'y abandonnât à des ris dissolus, qu'on y tint des discours frivoles, lui qui en chassa ceux qui achetoient de quoi lui faire des sacrifices ? Mais qu'auroit-il fait, s'il avoit vu ce que nous voyons aujourd'hui dans nos Eglises, bien plus saintes que n'étoit le Temple de Jérusalem, ces immodesties scandaleuses, ces rendez-vous criminels, ces airs si distraits, ces postures si indécentes ? Jesus-Christ voit toutes ces sacrileges profanations jusqu'au pied des Autels où il repose, il les voit dans le temps même où il s'y immole de nouveau pour nous, et il les dissimule ; mais sa patience est plus redoutable que ne seroit son courroux.

Cependant les Juifs qui ne lui avoient point vu faire encore aucun miracle, lui demanderent en vertu de quoi il agissoit avec tant d'autorité dans la maison de Dieu, et par quel miracle il leur prouvoit qu'il étoit envoyé de Dieu, en qualité de Prophete ? Le Sauveur, qui ne faisoit point de miracles, pour satisfaire la curiosité de ceux qui doutoient de sa puissance, et de sa mission, n'en voulut point faire d'autre devant ces esprits curieux et malins, que celui qu'ils venoient de voir ; car, dit saint Jérôme, c'étoit un assez grand miracle, qu'un seul homme qui ne paroissoit revêtu d'aucune autorité, eût fait, sans la moindre résistance, ce que Jesus-Christ venoit de faire. Il falloit bien, ajoute ce Pere, qu'un feu céleste eût alors brillé dans ses yeux, et que la Majesté Divine eût éclaté sur son visage. Néanmoins il voulut bien répondre à leur demande si peu respectueuse, et par une prédiction qui devoit démontrer sa Divinité, et qui seule valoit tous les plus grands prodiges. Détruisez

ce Temple, leur dit-il (c'est-à-dire, après que vous l'aurez détruit; car c'est une maniere de parler, commune dans l'Ecriture, de se servir de l'impératif, pour exprimer ce qui doit arriver), vous le détruirez, et je le rebâtirai en trois jours. C'étoit du Temple de son corps, que Jesus parloit, ce Temple si sacré, que les Juifs devoient abattre, en faisant mourir le Messie, et que le Messie, en ressuscitant trois jours après, par sa propre vertu, devoit relever. C'étoit ordinairement à ce miracle de sa résurrection, qui seule démontroit plus le souverain pouvoir et la divinité de Jesus-Christ que tous les autres, qu'il renvoyoit tous ceux qui lui en demandoient. Nul des assistans ne comprit alors ce mystere, les Disciples mêmes ne l'entendirent qu'après qu'il fut accompli. Les Juifs crurent qu'il parloit du Temple de Jérusalem, rebâti par Zorobabel, et qui ne fut dans sa derniere perfection, qu'après quarante-six ans; c'est ce qui fit dire aux Juifs : on a été quarante-six ans à bâtir ce Temple, et vous en trois jours vous le rebâtirez !

Le Sauveur ayant demeuré à Jérusalem toute l'Octave de Pâques, il y fit plusieurs miracles, qui furent cause que plusieurs personnes crurent en lui, entr'autres Nicodeme; c'étoit un Sénateur de la Ville, l'un de ceux qui composoient le grand Sanhedrin, c'est-à-dire, le grand Conseil des Juifs. On assure qu'il étoit neveu de Gamaliel, sous lequel saint Paul, avant sa conversion, avoit fait ses premieres études. Les instructions du Fils de Dieu, et ses miracles le rendirent fort célebre dans Jérusalem; on ne parloit de lui qu'avec admiration, chacun le regardoit comme un grand Prophete, c'étoit le sentiment du public; mais le Sauveur, qui connoissoit à fond le cœur des hommes, et leur inconstance, comptoit peu sur tous ces témoignages d'estime et de vénération; sachant bien que la plupart de ceux qui l'admiroient et l'exaltoient

le

le plus alors, demanderoient sa mort dans peu d'années. Tel est encore le caractere de ces Chrétiens lâches et ingrats, qui après avoir été dévots, deviennent libertins et impies; quel sera leur sort?

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA quæsumus omnipotens Deus : aït observationes sacras annua devotione recolentes, et corpore tibi placeamus, et mente. Per Dominum, etc.

FAITES-NOUS la grace, Dieu tout-puissant, qu'en observant religieusement chaque année ce sacré temps de Carême, nous vous soyions agréables par la pureté de notre ame et de notre corps. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du troisieme Livre des Rois. Chap. 3.

IN diebus illis, venerunt duæ mulieres meretrices ad regem Salomonem, steteruntque coram eo, quarum una aït : obsecro, mi Domine : ego et mulier hæc habitabamus in domo una, et peperi apud eam in cubiculo. Tertia autem die postquam ego peperi, peperit et hæc : et eramus simul, nullusque alius nobiscum in domo, exceptis nobis duabus. Mortuus est autem filius mulieris hujus nocte, dormiens quippè oppressit eum. Et consurgens intempestæ noctis silentio, tulit filium meum de latere meo ancillæ tuæ dormientis, et collocavit in sinu suo : suum autem filium, qui erat mortuus, posuit in sinu meo. Cùmque surrexissem manè ut darem lac filio meo, apparuit mortuus : quem dili-

EN ces jours-là, deux femmes de mauvaise vie vinrent trouver le Roi, et se présenterent devant lui. Dont l'une lui dit : je vous supplie, Seigneur, de vouloir bien m'entendre. Nous demeurions cette femme et moi dans une même maison, et je suis accouchée dans la même chambre où elle étoit. Elle est accouchée aussi trois jours après moi. Nous étions ensemble dans cette maison, et il n'y avoit qui que ce soit que nous deux. Le fils de cette femme est mort pendant la nuit, parce qu'elle l'a étouffé en dormant, et se levant dans le silence de la nuit, pendant que je dormois, elle m'a ôté mon fils, que j'avois moi, votre servante, à mon côté; et l'ayant mis au-près d'elle, elle a mis dans mon sein son fils qui étoit mort. M'étant levée

gentiis intuens clara luce, deprehendi non esse meum quem genueram. Respondit que altera mulier : non est ita ut dicis, sed filius tuus mortuus est, meus autem vivit. Econtrariò illa dicebat : mentiris : filius quippe meus vivit, et filius tuus mortuus est. Atque in hunc modum contendebant coram Rege. Tunc Rex ait : hæc dicit, filius meus vivit, et filius tuus mortuus est. Et ista respondit : non, sed filius tuus mortuus est, meus autem vivit. Dixit ergo Rex : afferte mihi gladium. Cùmque attulissent gladium coram Rege : dividite, inquit, infantem vivum in duas partes, et date dimidiam partem uni, et dimidiam partem alteri. Dixit autem mulier, cujus filius erat vivus, ad Regem (commota sunt quippe viscera ejus super filio suo) : obsecro Domine, date illi infantem vivum, et nolite interficere eum. Econtrariò illa dicebat : nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur. Respondit Rex, et ait : date huic infantem vivum, et non occidatur : hæc est enim mater ejus. Audivit itaque omnis Israël judicium quod judicasset Rex, et timuerunt Regem, videntes sapientiam Dei esse in eo ad faciendum judicium.

le matin pour donner à teter à mon fils, je l'ai trouvé mort, et le considérant avec plus d'attention au grand jour, j'ai reconnu que ce n'étoit point l'enfant dont j'étois accouchée. L'autre femme lui répondit : ce que vous dites n'est point vrai, mais c'est votre fils qui est mort et le mien est vivant. La premiere au contraire répliquoit : vous mentez, car c'est mon fils qui est vivant, et le vôtre est mort : et elles disputoient ainsi devant le Roi. Alors le Roi dit : celle-ci dit, mon fils est vivant, et le vôtre est mort. Et l'autre répond : non, mais c'est votre fils qui est mort, et le mien est vivant. Qu'on m'apporte une épée, ajouta le Roi. Lorsqu'on eut apporté une épée devant le Roi : coupez en deux, dit-il, cet enfant qui est vivant, et donnez-en la moitié à l'une et la moitié à l'autre. Alors la femme dont le fils étoit vivant, dit au Roi, (car ses entrailles furent émues de tendresse pour son fils) : Seigneur, donnez-lui, je vous supplie, l'enfant vivant, et ne le tuez point. L'autre disoit au contraire : qu'il ne soit ni à moi, ni à vous, mais qu'on le divise en deux. Alors le Roi prononça cette sentence : donnez à celle-là l'enfant vivant, et qu'on ne le tue point, car c'est elle qui est sa mere. Tout Israël ayant donc su la maniere dont le Roi avoit jugé ce différend, ils eurent tous de la crainte et du respect pour lui, voyant que la sagesse de Dieu étoit en lui, pour rendre la justice.

Le troisieme Livre des Rois, d'où cette Epître est tirée, contient l'histoire de cent dix-neuf ans, depuis l'an du monde 2989 *jusqu'en* 3108. *On y voit la mort de David, le regne de Salomon, la construction du fameux Temple, des Palais que ce Prince fit bâtir, sa sagesse, sa magnificence et sa chûte.*

RÉFLEXIONS.

Qu'il ne soit ni à moi ni à vous, mais qu'on le divise. C'est le langage de l'esprit du monde, et de l'ennemi du salut; c'est comme l'amour-propre, et l'esprit de la chair; c'est le jargon des passions les moins violentes. On convient que Dieu a droit sur notre cœur, qu'il doit être aimé et servi; mais la nature prétend faire valoir ses droits; l'amour-propre ne renonce point à ses prétentions, et la passion dominante veut qu'une longue possession, soit un grand titre. Les sens sollicitent toujours pour le penchant naturel, et l'amour-propre est toujours pour le partage. On veut être à Dieu, sans cesser d'être au monde, d'être à soi-même, et à ses plaisirs. Le matin à la Messe, et le soir au jeu. Certains jours au sermon, et plusieurs autres aux spectacles. On donne à Dieu et à la religion une partie des jours de fête; et ce culte est encore bien superficiel; l'attention, l'affection, l'application, sont toutes pour les affaires temporelles. La maladie fait penser au salut, la santé en fait perdre le souvenir, elle en éloigne même la pensée. Toute la vie est un tas d'alternatives et de contradictions. Dieu demande tout le cœur; on veut bien qu'il en ait sa part; mais on ne sauroit refuser au monde la sienne. La foi, la conscience, la raison, plaident, pour ainsi dire, pour la cause de Dieu, et demandent que le cœur soit tout à Dieu; l'amour-propre, l'habitude, la passion, plaident encore avec plus de chaleur pour leur propre cause: *Nec mihi, nec tibi sit, sed dividatur.* En faveur

de qui est la sentence ? Dieu ne peut point souffrir de partage ; le cœur est-il tout pour lui ? Comme il y a peu de Chrétiens qui aspirent à une sainteté parfaite, il n'y en a pas beaucoup aussi qui soient déterminés à passer leur vie dans les derniers déréglemens ; le grand nombre est de ceux qui cherchent un tempérament entre ces deux extrémités. Voilà la disposion où vivent la plupart des gens dans le monde : le cœur est-il moins partagé dans l'état religieux ; on veut donner quelque chose à l'esprit, et quelque chose à la chair. On veut vivre chrétiennement, mais mollement, mais délicieusement. On veut être Chrétien, mais on ne se pique point d'être dévot ; on veut être Religieux, sans être fort régulier, ni fervent ; on veut bâtir entre Babylone et Jérusalem une nouvelle Cité, où la charité et l'amour-propre soient également révérés. On veut, enfin, servir deux maîtres ; on prétend contenter Dieu et le monde, en se partageant, pour ainsi dire, à l'un et à l'autre ; mais c'est en vain qu'on le prétend, parce que ce partage ne peut contenter ni l'un ni l'autre. Ce n'est rien pour Dieu que la moitié, ce ne sera pas même assez pour le monde. Dieu veut tout, et le monde voudra davantage. On ne plaît pas au monde, et l'on déplaît toujours à Dieu. Partage criminel parmi les gens du monde ; partage affreux parmi ceux qui vivent dans la religion. Voilà le portrait de tous ceux qui vivent dans la tiédeur ! bon Dieu ! que leur état est à plaindre !

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 2.

IN illo tempore, propè erat Pascha Judæorum, at ascendit Jesus Jerosolimam : et invenit in Templo vendentes boves, et oves, et columbas, et numularios

EN ce temps-là, comme la Pâque des Juifs étoit proche, Jesus alla à Jérusalem, et il trouva dans le Temple des vendeurs de bœufs, de moutons, et de

sedentes. Et cùm fecisset quasi flagellum de funiculis, omnes ejecit de Templo, oves quoque, et boves, et numulariorum effudit æs, et mensas subvertit. Et his, qui columbas vendebant, dixit: auferte ista hinc, et nolite facere domum Patris mei, domum negotiationis. Recordati sunt verò Discipuli ejus, quia scriptum est: zelus domûs tuæ comedit me. Responderunt ergo Judæi, et dixerunt ei: quod signum ostendis nobis quia hæc facis! respondit Jesus, et dixit eis: solvite Templum hoc, et in tribus diebus excitabo illud. Dixerunt ergo Judæi: quadraginta et sex annis ædificatum est Templum hoc, et tu in tribus diebus excitabis illud! ille autem dicebat de Templo corporis sui. Cùm ergo resurrexisset à mortuis, recordati sunt Discipuli ejus, quia hoc dicebat; et crediderunt Scripturæ, et sermoni quem dixit Jesus. Cùm autem esset Jerosolymis in Pascha in die festo, multi crediderunt in nomine ejus videntes signa ejus, quæ faciebat. Ipse autem Jesus non credebat semetipsum eis, eò quòd ipse nosset omnes, et quia opus ei non erat, ut quis testimonium perhiberet de homine: ipse enim sciebat, quid esset in homine.

pigeons, avec des changeurs qui étoient là assis. Ayant fait comme un fouet de petites cordes, il les chassa tous du Temple avec les moutons, et les bœufs; il jeta aussi par terre l'argent des changeurs, et il renversa leurs tables. Pour ceux qui vendoient des pigeons, il leur dit: ôtez cela d'ici, et ne faites pas de la maison de mon Pere une maison de trafic. Les Disciples, alors se souvinrent de ce qui est écrit: le zele de votre maison m'a consumé. Les Juifs prenant la parole lui dirent: quel miracle nous faites-vous voir pour entreprendre de telles choses? Jesus leur répondit: détruisez ce Temple, et je le rebâtirai en trois jours. Les Juifs répliquerent: on a été quarante-six ans à bâtir ce Temple, et vous en trois jours vous le rebâtirez; mais c'étoit du Temple de son Corps qu'il parloit. Quand il fut donc ressuscité, ses Disciples firent réflexion que c'étoit ce qu'il leur disoit; et ils ajouterent foi à l'Ecriture, et à ce que leur avoit dit Jesus. Dans le temps que Jesus étoit à Jérusalem, pendant la fête de Pâques, il y eut plusieurs personnes qui crurent en son Nom, voyant les miracles qu'ils faisoit; mais pour lui il ne se confioit point à eux, parce qu'il les connoissoit tous, et qu'il n'avoit pas besoin que personne lui rendit témoignage des hommes; car il savoit bien lui-même ce qui étoit dans les hommes.

MÉDITATION.

Des irrévérences dans les Eglises.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ qu'il n'est peut-être rien qui irrite plus le Seigneur, rien qui attire plus infailliblement les tristes effets de sa juste indignation, que les irrévérences qu'on commet tous les jours dans les Eglises; nulle irrévérence qui ne soit un manifeste attentat contre notre Dieu; nulle qui ne soit une impiété; nulle qui ne soit un scandale. Aura-t-on toujours recours aux superstitieuses religions des Païens, pour nous inspirer du respect pour nos saints Temples? il est honteux que des Chrétiens aient besoin de l'exemple des infideles pour apprendre à être moins irréligieux. Pourquoi, en effet, nous représenter sans cesse le Turc dans sa Mosquée, ou le Chinois dans son Pagode, pour nous faire sentir avec quelle modestie nous devons être dans le lieu saint. Cependant: *viri Ninivitæ surgent in judicio cum generatione hac*, pouvons-nous dire, *et condemnabunt eam*. Oui, les Païens même, les Turcs, les hérétiques de tous les siecles, s'éleveront au jour du Jugement contre tant de Fideles, et ils les condamneront. Modestes jusqu'à l'excès, réservés jusqu'à la superstition dans les Temples profanes, où ils ne pouvoient offrir des vœux et de l'encens qu'au démon; et cela seulement, parce que ces Temples étoient des lieux que leur superstition dédioit à leurs idoles; la seule notion de Temple, la seule idée de religion, a inspiré aux Nations même les plus barbares cette religieuse modestie. Il n'y a que les Chrétiens, il n'y a même que les Fideles qui manquent à un si juste et si nécessaire devoir. Le corps et le sang de Jesus-Christ sur nos Autels, et toute la

majeste du Dieu vivant que nous venons adorer dans nos Temples, ne suffira-t-elle jamais pour nous inspirer un culte respectueux ? Avons-nous besoin d'une autre religion que la nôtre, pour nous obliger de rendre à Dieu les honneurs qu'il mérite ! et la foi chrétienne ne nous instruit-elle pas assez sur ce point capital de la religion ? Notre raison souffre beaucoup, quand elle veut ajuster sur cet article notre conduite avec notre croyance; et rien ne révolte tant l'esprit des infideles, que d'entendre ce que les Chrétiens croient de nos divins mysteres, et de voir l'indévotien, l'indécence, l'immodestie, on peut même dire l'irréligion, avec quoi on y voit assister ces Chrétiens. Nos Eglises sont la maison du Seigneur, si auguste par la majesté du Dieu qu'on y adore, si sainte par l'adorable victime qui y est chaque jour immolée, si vénérable par les vœux qu'on y fait au Dieu vivant; si respectable, que les Anges même n'y paroissent qu'avec un très profond respect; les démons n'osent pas en approcher; les Païens même n'y entrent qu'avec frayeur, avec cette modestie que la raison seule inspire ! les Chrétiens de nos jours sont les seuls qui ont l'effronterie de porter leur impiété jusques dans le Sanctuaire, et de ne paroître souvent dans nos Eglises que pour les profaner, que pour y insulter, pour ainsi dire, le Dieu que nous y adorons. Est-ce qu'il ne restera plus à tant de libertins, à tant de femmes mondaines, aucune teinture de religion qui leur fasse épargner le lieu saint, ou du moins le temps sacré du sacrifice ! Hélas ! il reste un espace si vaste à leur licence effrénée, tout est lieu de débauche pour eux; qu'ils laissent du moins à Jesus-Christ ses Temples.

SECOND POINT.

Considérez que pour peu qu'on ait de foi, on ne peut voir sans frémir avec quelle irréligion ou

paroît dans nos Temples. Est-ce pour rendre un culte religieux au Dieu qui est sur nos Autels, qu'on commet de si criantes irrévérences en sa présence ? Jesus-Christ passe-t-il dans l'esprit de tant de libertins, pour le Rédempteur et le souverain juge des mortels ? Ne diroit-on pas qu'ils ne le regardent, sur nos Autels, que comme un fantôme de divinité, et comme un Roi de théâtre ; eux qui ne paroissent aux pieds de ces Autels, qu'avec des airs moqueurs, pour ainsi dire, et insultans ; eux qui paroissent avec si peu de retenue et de respect ; eux qui n'oseroient pas paroître devant un honnête homme, devant un Magistrat, avec la même indécence, la même négligence, la même dissipation d'esprit, et la même liberté avec quoi ils assistent à l'office Divin, et au saint et redoutable mystere. Jesus-Christ sur nos Autels, entouré bien souvent d'une foule de jeunes libertins, et d'une assemblée de femmes mondaines, comme autrefois il l'étoit d'une troupe insolente qui le chargeoit d'injures et de crachats, souffre-t-il aujourd'hui moins d'opprobres ? Une femme se pare pour l'Église comme pour le théâtre ; elle assiste aux divins Mysteres, souvent avec le même esprit, toujours avec les mêmes airs mondains avec lesquels elle assiste, peu d'heures après, aux spectacles ou aux assemblées. Plus richement parée que l'Autel, ne la prendroit-on pas pour une idole animée, exposée aux yeux du public, au milieu du Temple des Chrétiens ? du moins est-il vrai qu'elle y reçoit plus d'honneur de ces libertins que le Dieu qu'on adore. Est-ce un motif de religion, qui rassemble dans nos Temples tant de jeunes libertins, à ces heures de scandale et de profanation, pour être présens à ce qu'on appelle la belle Messe ? quels airs plus immodestes et plus dissolus auroit-on dans une assemblée profane ? que de discours vains, et scandaleux dans le temps même qu'on offre au Seigneur la divine victime, ou qu'on chante

les divines louanges ! et que de sacrileges désirs se mêlent, pour ainsi dire, avec l'encens qu'on offre au Dieu vivant ? Faut-il attendre la fin des siecles, pour avoir dans le lieu saint l'abomination de la désolation ? Quel autre nom doit-on donner aux irrévérences qu'on commet tous les jours dans nos Eglises ? Quel pere si peu jaloux de son autorité, souffriroit que son fils fût en sa présence aussi peu respectueusement, qu'il le voit de sang-froid à la présence de Jesus-Christ ? Quel maître souffriroit d'un valet, ce que Jesus-Christ souffre des fideles ? On diroit que c'est pour accoutumer les enfans à ces immodesties, qu'on leur permet d'être et de badiner dans l'Eglise, ce qu'on ne leur souffriroit pas même au logis. Et l'on s'étonne après cela s'il y a si peu de religion dans la jeunesse. Daignez, Seigneur, me faire la grace de réparer désormais par mon respect et ma dévotion les irrévérences qui se commettent dans nos Eglises, et que mon exemple puisse embraser du même zele, et animer du même esprit tous vos fideles serviteurs.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domum tuam, Domine, decet sanctitudo. Psal. 92.

Je comprends, Seigneur, avec quel profond respect on doit paroître dans votre Temple.

Terribilis est locus iste, hic domus Dei est et porta cæli. Gen. 28.

Je sens, ô mon Dieu ! combien ce lieu est terrible. C'est ici la maison de Dieu, et la porte du Ciel.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LA sévérité avec laquelle Dieu punissoit la moindre irrévérence dans l'ancienne loi, nous doit être garant de la rigueur avec laquelle elle punit la moindre immodestie dans nos Eglises. Quel se-

roit l'étonnement d'un Iroquois, qui, médiocrement instruit des vérités de notre religion, entreroit, pour la premiere fois, dans nos Églises, remplies de gens sans respect, sans révérence, sans piété ! Que penseroit un Turc, s'il étoit témoin de nos irrévérences ! Prenez aujourd'hui des sentimens chrétiens sur un point si important. Commencez, ce jour même, de mettre en pratique ce que vous venez de promettre au Seigneur. Allez à l'Église, ne fut-ce que pour donner à Dieu, à vous-même, et au public une preuve de votre devoir sur cet article ; et entrez-y, soyez-y, sortez-en comme un homme qui est pénétré de la majesté et de la sainteté du lieu saint.

2.° Faites-vous une loi inviolable, 1.° de n'y jamais parler ; 2.° de n'y être que dans une posture religieuse, chrétienne ; 3.° de n'y paroître que dans toute la décence que demande la grandeur de Dieu, qui y fait son séjour. N'y paroissez jamais avec ces robes flottantes, l'opprobre de notre siecle, et la mode du libertinage le plus effronté ; 4.° et ne souffrez jamais que vos enfans, quelque jeunes qu'ils soient, y soient sans retenue, et sans respect.

LE MARDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

DAVID obligé, par la révolte de son fils Absalon, de sortir de Jérusalem, abandonné de presque tous ses domestiques et de ses courtisans, abandonné de tout le monde, représente à Dieu l'état pitoyable où il est réduit, et il lui demande son secours contre des ennemis si injustes. *Exaudi Deus oratio-*

nem meam, s'écrie-t-il dans son extrême affliction, *et ne despexeris deprecationem meam, intende mihi, et exaudi me.* Exaucez-moi, ô mon Dieu! et ne rejetez pas ma priere; daignez considérer l'état où je suis, et ne me refusez pas l'assistance que j'implore. *Contristatus sum in exercitationem mea; et conturbatus sum à voce inimici et à tribulatione peccatoris*, continue le Prophete; mon esprit ne me représente que des objets qui m'accablent de tristesse: les cris de mes ennemis, la vue des pécheurs unis pour me persécuter, me jette dans un trouble extrême. Ce Pseaume, dans le sens figuré, convient parfaitement à Jesus-Christ. David détrôné, et chassé de Jérusalem, représente le Sauveur rejeté et mis à mort par les Juifs. Absalon à la tête des révoltés, représente les Prêtres soulevant le peuple contre le Sauveur; enfin la trahison d'Achitophel, que le Prophete a en vue dans tout ce Pseaume, représente celle de Judas. C'est aussi par ces deux premiers versets de ce Pseaume 54, que l'Eglise commence la Messe de ce jour. A mesure qu'on approche du temps de la Passion, l'Eglise choisit dans l'Ecriture ce qui y a le plus de rapport; et ce Pseaume en est une si vive et si ressemblante expression, que saint Athanase et Eusebe croient que David, dans le triste état où il se trouvoit, eut une claire connoissance de la Passion de Jesus-Christ; et que les termes si vifs et si touchans dont il se sert ici, étoient l'effet de la douleur extrême qu'il ressentoit, en considérant les tourmens que le Fils de Dieu devoit un jour souffrir de la part des Juifs, dans Jérusalem même.

Comme dans l'Evangile de la Messe de ce jour, Jesus-Christ reproche aux Juifs le mépris qu'ils faisoient de la loi qu'ils se vantoient d'avoir reçue de Moïse, l'Eglise a choisi pour l'Epître l'endroit de l'Exode, où Dieu fait connoître à Moïse que ce peuple qu'il avoit comblé de bienfaits, et en faveur

de qui il venoit de faire tant de merveilles, l'avoit oublié et méprisé, jusqu'à lui substituer un veau d'or, dans le temps même qu'il lui donnoit sa loi sur la montagne.

Moïse étant remonté jusqu'au plus haut de la montagne, d'où il avoit été obligé de descendre, pour faire entendre la volonté de Dieu au peuple, et le rassurer, le Seigneur lui déclara ses commandemens; lui donna diverses ordonnances de justice pour la punition des crimes, pour le réglement des mœurs, et pour les pratiques de religion et de police. Cependant le peuple voyant que Moïse différoit long-temps à descendre de la montagne, s'imagina qu'il étoit péri parmi les feux et les tonneres; et accoutumé aux superstitions païennes, dont il avoit été témoin en Egypte, l'esprit plein du culte des idoles, que les Egyptiens adoroient, et le cœur encore gâté par le commerce qu'il avoit eu avec cette nation idolâtre, força Aaron à lui faire des Dieux, et à lui faire un veau d'or, qui lui servît d'idole. Aaron voyant tout le peuple mutiné, et prêt à éclater en une révolte générale, eut la foiblesse de céder à leurs sacrileges désirs. Il leur dit d'ôter les pendans d'oreilles de leurs femmes et de leurs enfans, et de les lui apporter, croyant peut-être que la répugnance, qu'ils auroient à se priver de ses ornemens, leur feroit changer de pensée. Mais que ne peut point la corruption du cœur, quand elle a passé jusqu'à l'esprit! ce peuple irréligieux lui apporta sans peine cette riche dépouille. On fondit tout cet or et l'on en jeta un veau d'or, qu'on leva sur un Autel, à peu près comme ils avoient vu en Egypte le Dieu Apis, ou Osiris que les Egyetiens adoroient sous la forme d'un bœuf; et ce peuple insensé lui ayant immolé des victimes, et des holocaustes, comme à une divinité, ils célébrerent une grande fête à l'honneur du veau d'or, par des chants, par des festins, et par des danses. Parmi les débauches

d'une si honteuse idolâtrie, les Israélites se disoient : *Voici vos Dieux, ô Israel ! voici ceux qui vous ont tiré d'Egypte !* Tant il est vrai qu'on perd jusqu'à la raison, quand on perd Dieu de vue ; et qu'on se livre à la débauche et aux plaisirs des sens.

Le Seigneur voyant cette abomination, dit à Moïse : descendez, parce que le peuple que vous avez tiré d'Egypte a griévement péché. Ils se sont retirés bientôt de la voie que vous leur aviez montrée. Ils se sont fait un veau jeté en fonte ; ils l'ont adoré, ils lui ont immolé des victimes, et ont dit : *ce sont là vos Dieux, qui vous ont tirés d'Egypte.* Je vois, ajouta le Seigneur, que ce peuple est peu traitable et peu docile ; laissez-moi suivre les mouvemens de mon indignation ; je les exterminerai, et je vous rendrai le chef d'un autre peuple, et plus nombreux, et moins difficile à gouverner. Moïse prosterné devant le Seigneur, le conjura de vouloir pardonner à son peuple, qu'il avoit délivré si puissamment, et d'une maniere si merveilleuse, de la captivité d'Egypte ; de ne point donner lieu aux Egyptiens par ce châtiment, et à tous les ennemis de son saint Nom, de triompher au préjudice de la véritable religion, et de leur insulter en disant qu'il ne les avoit retirés de la captivité, que pour les faire périr dans les montagnes ; il le supplie de se souvenir des promesses qu'il avoit faites à Abraham, à Isaac et à Israël, en faveur de leur postérité ; et de vouloir bien arrêter les funestes effets de sa juste colere.

Que ce fait historique contient de salutaires instructions, et de mysteres ! un peuple né dans le sein de la véritable religion, chéri de Dieu, comblé de ses bienfaits, témoin de tant de prodiges faits sous ses yeux en sa faveur, ne perd pas plutôt de vue son conducteur, qu'il oublie Dieu, et donne dans la plus grossiere des idolâtries. De quoi l'homme n'est-il pas capable, quand il se livre à son propre esprit, et quels funestes effets ne pro-

duit point tôt ou tard un long commerce avec les infideles ? la corruption de l'esprit passe bientôt au cœur ; et tous les deux gâtés, la crainte de Dieu se perd, le souvenir de ses bienfaits s'éteint, et l'on donne dans des abominations les plus affreuses. On demande pourquoi Dieu dit à Moïse : *Dimitte me ut irascatur furor meus!* Laissez-moi suivre les mouvemens de mon indignation, j'exterminerai ces scélérats, ce peuple ingrat et infidele. C'est que la miséricorde de Dieu plaidoit, pour ainsi dire, en faveur de ces pécheurs, contre sa justice. Dieu veut leur pardonner, mais il veut qu'on l'en prie. Dieu dit à Moïse, laissez-moi faire : c'est, dit Théodoret, comme si tacitement il lui disoit dans un autre sens, arrêtez ma colere par vos prieres. Il ne diroit pas laissez-moi faire ; il feroit, s'il ne vouloit par pardonner. Dieu en disant à Moïse, laissez-moi faire, je vais les exterminer, lui donne occasion et lui inspire l'envie de le prier, et lui fait comprendra le pouvoir qu'auroient les prieres qu'il feroit pour eux : *Quid est servo dicere : dimitte me, nisi deprecandi ausum præbere ; quasi : pensa quantùm apud me valeas ; et cognosce quia obtinere poteris quidquid pro populo exoras* (a). Reconnoissons ici le pouvoir et l'efficace, j'ajoute même le besoin que nous avons des prieres des Saints et des gens de bien ; et déplorons le funeste aveuglement des hérétiques, qui en niant l'intercession et la communion des Saints, se privent malheureusement d'un des plus grands et des plus importans secours de cette vie.

Dieu se laissa fléchir aux instantes prieres de son serviteur, qui descendit ensuite avec les deux tables de la loi ; et ayant apperçu le veau d'or et les danses, il entra dans une telle colere, qu'il les jeta et les brisa au pied de la montagne, comme voulant marquer que l'alliance que les Hébreux avoient faite avec Dieu étoit rompue. Cette

(a) *Lib.* 9. *Moral.*

action de Moïse, dit saint Augustin, étoit un symbole et une espece de prophétie de la suppression, ou de la cassation de l'ancienne alliance, pour faire place à une nouvelle, que le Messie devoit faire un jour. Moïse renversa l'autel, jeta dans le feu le veau d'or, et en fit mêler la poudre avec de l'eau qu'il fit avaler aux enfans d'Israël. C'est-à-dire, qu'ayant réduit en poudre le veau d'or, il jeta cette poudre dans l'eau, où le peuple venoit boire, comme pour leur faire connoître la vanité de cette prétendue divinité, qui n'avoit pas pu se garantir d'être réduite en poudre, et pour leur en donner un souverain mépris.

L'Evangile de ce jour est pris du chapitre septieme de saint Jean. Vers le milieu de la fête des Tabernacles, qui avoit été instituée en mémoire des tentes, sous lesquelles les Juifs avoient campé dans le désert pendant quarante ans, et qui se célébroit pendant huit jours, dans le septieme mois de l'année Juive, qui répondoit à notre mois de Septembre. Vers le milieu de cette fête, c'est-à-dire, le jour durant l'octave qui étoit fêté, c'étoit apparemment le jour du Sabbat, le Sauveur monta au Temple, six mois avant sa mort, et se mit à enseigner; il le fit avec tant d'éloquence et d'érudition, qu'il s'attira l'admiration de tout le monde. Ceux même des Juifs qui étoient les plus déchaînés contre lui, se disoient entr'eux : comment est-il devenu si savant, sans avoir jamais eu de maître ! Les Juifs étoient d'autant plus surpris de la science profonde du Sauveur, qu'ils savoient bien qu'il n'avoit jamais fréquenté leurs Ecoles, ni eu aucun maître chez eux. La réponse qu'il leur fit n'étoit pas moins spirituelle que solide : cette doctrine que je vous prêche, leur dit-il, ne laisse pas d'être ma doctrine, quoiqu'elle soit la doctrine de mon Pere, qui m'a envoyé pour vous l'enseigner; ce n'est pas seulement comme homme que je vous parle, mais comme Fils de Dieu. Ceux

qui renoncent à leur propre volonté pour faire la sienne, connoîtront bientôt si je parle de moi-même, ou si c'est lui qui me fait parler, et si ma doctrine est la parole de l'homme, ou la parole de Dieu. Vous m'avouerez qu'un envoyé qui parle de son chef, et non suivant les instructions qu'on lui a données, cherche sa propre gloire; et qu'au contraire, celui qui travaille pour l'honneur du Maître, dont il tient la place, ne dit rien qui ne soit vrai, et ne veut rien qui ne soit juste.

Les Juifs accusoient le Sauveur d'avoir violé la loi, et vouloient même le faire mourir, pour avoir un jour de Sabbat guéri le Paralytique. Jesus-Christ leur fait voir non-seulement qu'il connoît leurs plus secretes pensées, et leur mauvaise volonté, il leur fait voir encore l'injustice, et l'inconséquence de leur conduite; il leur montre que s'il a violé la loi en guérissant un paralytique un jour de Sabbat, ils la violent eux-mêmes bien davantage, puisqu'ils ne font point de difficulté de circoncire un enfant le jour du Sabbat, quand le huitieme jour depuis sa naissance tombe un samedi. Pourquoi donc, ajouta le Sauveur, cherchez-vous à me faire mourir? Le simple peuple qui crut que cette parole s'adressoit à lui, s'en offensa, parce qu'il aimoit Jesus, et qu'il n'avoit point de part à tout ce que les Prêtres et les Pharisiens tramoient contre lui. Il se trouva même dans la foule des gens assez emportés pour lui dire: c'est le démon qui vous occupe, c'est cet esprit de mensonge qui vous fait parler. Qui pense à vous faire mourir? Le Sauveur qui ne leur avoit point adressé ce reproche, ne s'arrêta point à relever leur calomnie, ni ce manque de respect. Il continua de confondre ses ennemis, en leur disant: vous me faites un crime d'un miracle qui vous a tous surpris. Je guéris un paralytique, je lui commande de marcher, et de prendre son lit, de l'emporter chez lui, ce qui rendoit le miracle encore plus

visible. Et comme l'envie empoisonne tout, vous m'accusez d'avoir violé la loi, parce que c'est au jour du Sabbat que j'ai guéri ce malade. Ne jugez point sur les dehors, entrez dans l'esprit de la loi, et ne blâmez point en moi ce que vous ne croyez pas qu'on puisse condamner en vous. Si ce n'est pas violer la loi du Sabbat en faisant la circoncision, pourquoi sera-ce la violer, en faisant marcher un homme perclus de tous ses membres ?

Parmi ceux qui entendoient le Sauveur, il y en avoit plusieurs de Jérusalem, qui mieux instruits que le simple peuple, savoient certainement que l'on conspiroit contre lui. Ceux-ci se disoient les uns aux autres ; n'est-ce donc pas là cet homme extraordinaire qu'on cherche par-tout pour le faire mourir ? le voilà qu'il parle hardiment, en présence de ceux qui le cherchent, et il publie lui-même leurs mauvais desseins, sans qu'ils osent lui dire un seul mot ; ne se seroient-ils point ravisés, et n'auroient-ils point reconnu que c'est véritablement le Messie ? Cependant c'est un homme que nous connoissons tous ; nous savons d'où est cet homme-ci : au contraire, quand le Christ sera venu, personne ne saura d'où il est. C'étoit le plus petit peuple qui parloit ainsi. Ceux des Juifs qui savoient l'Écriture, n'ignoroient pas que le Christ devoit être de la race de David, et du bourg de Bethléem, d'où David étoit natif. Les Juifs de Jérusalem paroissoient avoir ignoré que Jesus-Christ fût né à Bethléem, ou du moins ils ne connoissoient pas que ses parens qui demeuroient tous en Galilée, pussent être issus de David, et que Bethléem fût le lieu de son origine. Le Sauveur étoit alors dans cette partie du Temple, où les Docteurs avoient coutume d'expliquer la loi. Connoissant ce que le peuple pensoit de lui, il haussa la voix, et son zele s'échauffant, il leur parla d'un ton plus ferme, et leur dit : vous savez qui je suis, et d'où je suis selon l'homme, qui

seul paroît à vos yeux ; mais vous ne savez pas qui je suis, ni d'où je suis selon la nature Divine ; vous ignorez que je suis le Messie que Dieu a envoyé comme il l'avoit promis. Vous ne me regardez que comme un homme, ou tout au plus que comme un Prophete ; encore par une malice noire, ne me regardez-vous que comme un séducteur, quoique vous ne puissiez ignorer le témoignage que Jean-Baptiste a rendu de moi, ni les miracles que vous m'avez vu faire. Tout cela devroit bien vous faire connoître que ce n'est point de la part d'un homme que je viens vous enseigner la voie du salut ; qu'il n'y a point d'homme sur la terre qui m'ait pu donner cette mission ; que ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais qu'en qualité de Messie, j'ai dû être envoyé par le souverain Maître du monde, que vous ne connoissez pas ; qui étant la vérité même, ne peut ni manquer à ses promesses, ni tromper par ses paroles, ni se tromper dans le choix qu'il a fait de celui qu'il a envoyé, et qui ne vous enseigne que ce qu'il a appris de lui. Pour moi, si je disois que je ne le connois pas, je serois menteur comme vous l'êtes. C'est comme s'il disoit, dit saint Augustin : *Ab ipso sum ; quia Filius de Patre ; et quidquid est Filius, de illo est cujus est Filius.* Je suis de même nature que lui, parce que le Fils est de même nature que le Pere, et tout ce que le Fils est, il l'est de celui dont il est Fils. *Quod autem videtis me in carne, ipse me misit.* Je suis né du Pere en tant que Dieu ; j'ai été envoyé de lui en tant qu'homme. *Ubi undis*, continue le même Saint, *ipse me misit : noli intelligere naturæ dissimilitudinem ; sed generantis auctoritatem.* Lorsque vous lui entendez dire : il m'a envoyé, ne croyez pas qu'il marque une différence de nature ; mais seulement l'autorité de celui qui envoie en qualité de Pere.

Les paroles du Sauveur qui devoient entiére-

ment satisfaire ses ennemis, et leur faire voir combien ils étoient heureux d'avoir un tel Maître, ne firent que les irriter. Ils ne cherchoient que l'occasion de l'arrêter pour le perdre. Mais parce que le temps qu'il avoit déterminé pour s'immoler pour le salut des hommes, n'étoit pas encore venu, nul n'osa mettre la main sur lui : aussi ne prenoit-il aucune précaution pour se défendre. La haine et la rage des principaux des Juifs, n'empêcherent pas que plusieurs du peuple ne crussent en lui, et ne le reconnussent pour le Messie. Dieu trouve toujours des ames dociles qui le dédommagent, pour ainsi dire, de la perte de ces ames orgueilleuses, de ces mondains voluptueux, de ces esprits fiers et incrédules, qui se révoltent contre la morale et la doctrine de Jesus-Christ. Esprits inquiets et flottans sur le point de la religion, voici de quoi vous fixer. Assujettissez votre cœur aux vérités pratiques qu'elle enseigne, faites-la triompher dans vos mœurs ; elle captivera bientôt votre esprit, et vous convaincra qu'elle ne peut être que de Dieu.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

SACRÆ nobis, quæsumus, Domine, observandis jejunia, et piæ conversationis augmentum, et tuæ propitiationis continuum præstent auxilium. Per Dominum, etc.

FAITES, Seigneur, que ces jeûnes que nous observons dans ce sacré temps de Carême, servent à nous faire avancer de plus en plus dans la piété, et nous procurent continuellement l'assistance de votre miséricorde. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée de l'Exode. Chap. 32.

IN diebus illis : locutus est Dominus ad Moisen, dicens : descende de monte : peccavit populus tuus,

EN ces jours-là, le Seigneur parla à Moïse, et lui dit : descendez de la montagne, parce que votre peuple que

quem eduxisti de terra Ægypti. Recesserunt citò de viâ, quam ostendisti eis : feceruntque sibi vitulum conflatilem, et adoraverunt, atque immolantes ei hostias, dixerunt : isti sunt dii tui Israël, qui te eduxerunt de terra Ægypti. Rursùmque ait Dominus ad Moïsen, cerno quòd populus iste duræ cervicis sit : dimitte me, ut irascatur furor meus contra eos, et deleam eos, faciamque te in gentem magnam. Moïses autem orabat Dominum Deum suum, dicens : cur, Domine, irascitur furor tuus contra populum tuum, quem eduxisti de terra Ægypti, in fortitudine magnâ, et in manu robustâ ! ne quasò dicant Ægypti : callidè eduxit eos, ut interficeret in montibus, et deleret è terra : quiescat ira tua, et esto placabilis super nequitiâ populi tui. Recordare Abraham, Isaac, et Israël, servorum tuorum, quibus jurasti per temetipsum, dicens : multiplicabo semen vestrum sicut stellas Cœli : et universam terram hanc, de quâ locutus sum, dabo semini vestro, et possidebitis eam semper. Placatusque est Dominus ne faceret malum, quod locutus fuerat adversùs populum suum.

vous avez tiré d'Egypte, a péché. Ils ont bientôt quitté la voie que vous leur aviez montrée. Ils se sont fait un veau jeté en fonte, et l'ont adoré ; et en lui immolant des hosties, ils ont dit : ô Israël ! voilà les Dieux qui vous ont fait sortir d'Egypte. Le Seigneur dit encore à Moïse : je vois que ce peuple a la tête dure ; laissez-moi faire, afin que ma colere s'allume contr'eux, et que je les extermine, et je vous rendrai Chef d'une grande Nation. Mais Moïse prioit le Seigneur son Dieu, et lui disoit : Seigneur, pourquoi votre indignation s'allume-t-elle contre votre peuple, que vous avez tiré de l'Egypte avec une grande force, et une main puissante ? Ne donnez pas, je vous prie, occasion aux Egyptiens de dire : il les a tirés adroitement de l'Egypte, pour les faire périr dans les montagnes, et pour les exterminer de la terre. Que votre colere s'appaise, et laissez-vous fléchir pour pardonner la malice de votre peuple. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac, et d'Israël vos serviteurs, auxquels vous avez dit, en jurant par vous-même : je multiplierai votre race, comme les Etoiles du Ciel ; je donnerai à votre postérité toute cette terre que je vous ai promise, et que vous posséderez à jamais. Alors le Seigneur s'appaisa, et ne fit point à son peuple le mal dont il l'avoit ménacé. Le Seigneur Notre-Dieu eut compassion de son peuple.

Ce livre appellé Exodé d'un mot Grec, qui signifie la sortie, parce qu'il raconte la sortie des Israélites d'Egypte, est le second du Pentateuque. Il contient l'histoire de la persécution suscitée par le Roi d'Egypte contre les Hébreux, l'histoire de la vie de Moïse, tous les campemens des Israélites dans le désert, et l'alliance que Dieu fait avec ce peuple dont il se déclare le Dieu, le Roi, le Protecteur, le Législateur et le Pere.

RÉFLEXIONS.

Laissez-moi faire, afin que ma colere s'allume contr'eux. Que ces paroles nous donnent une haute idée, et une ideé bien consolante de la bonté infinie de notre Dieu ! un peuple que Dieu, par un pur effet de sa miséricorde, avoit choisi préférablement à toutes les Nations de la terre, pour son peuple bien-aimé et favori, en faveur duquel il venoit de faire de si grandes merveilles ; un peuple comblé, rassasié de miracles et de bienfaits ; fléaux sur les Egyptiens multipliés jusqu'à ce qu'ils eussent mis en liberté ce peuple ; passage de la mer rouge à pieds secs ; nuée épaisse durant le jour pour les garantir des ardeurs du soleil brûlant ; nuée lumineuse qui les éclaire durant la nuit au milieu des plus noires ténebres ; viande exquise qui leur tombe toute préparée dans les mains ; manne miraculeuse ; pain céleste qui satisfait leurs différents goûts ; alliance précieuse avec Dieu, même pour être leur Dieu, leur Protecteur spécial, leur Législateur et leur Pere : au milieu de toutes ces merveilles et de tant d'autres qui se faisoient à toute heure en leur faveur et sous leurs yeux, ce peuple ingrat, impie, oublie en un moment tous ces insignes bienfaits, en oublie l'auteur, se révolte ouvertement contre son bienfaiteur, contre son Dieu, et contre son Pere, et poussant son impiété jusqu'aux derniers excès, se fait un veau d'or, l'adore comme son Dieu, et lui offre des sacrifices. De quels foudres et de

quels carreaux, la colere de Dieu si justement irritée, ne doit-elle pas se servir pour exterminer une Nation si abominable ? jamais peuple ne mérita davantage les plus horribles châtimens, jamais pécheurs plus dignes de la divine vengeance. Dieu est irrité, il est vrai, son indignation, sa colere s'allume contre ce peuple infidelle ; mais sa miséricorde, sa bonté éclate encore plus que son courroux. *Laissez-moi faire*, dit-il à Moïse, *afin que ma colere s'allume contr'eux :* s'il vouloit bien sévir, il ne diroit pas à Moïse de lui laisser faire, il feroit, il puniroit, il extermineroit. Pourquoi prévenir son serviteur, si ce n'est pour l'avertir de le désarmer par la priere ? *Laissez-moi faire.* Moïse ne s'opposoit pas, mais Dieu souhaite qu'il s'y oppose ; Moïse ne le prie pas encore de pardonner, mais Dieu craint que Moïse indigné de l'attrocité du crime, n'ose pas le prier, et ne le laisse faire. Dieu agit comme un bon pere, qui est fâché de se voir obligé de châtier un enfant coupable, et qui dans le plus grand feu de sa colere, souhaite que quelqu'un se mette entre son fils et lui ; qu'on lui arrache des mains les verges qu'il a prises pour le châtier ; que quelque personne d'autorité intercede pour l'enfant criminel, et lui fournisse un prétexte de pardonner le coupable. Voilà comme Dieu en agit envers le pécheur: *Dimitte me ut irascatur furor meus.* Il veut que les prieres de Moïse soient comme un bras puissant, qui arrête la main de Dieu prête à frapper son peuple, ou plutôt il inspire, il forme dans le cœur de Moïse les prieres dont il vouloit se laisser fléchir ; la miséricorde de Dieu combat, pour ainsi dire, contre sa justice, et en arrête les effets. C'est dans ce sens, disent les Peres, que Dieu crie si haut, et fait tant de bruit quand il menace ; il fait dire par son Prophete qu'il bande son arc, qu'il aiguise ses fleches, que sa colere s'allume, qu'elle va éclater ; on ne veut pas faire grand mal quand on fait

tant de bruit : *Dimitte me ut irascatur furor meus.* Laissez-moi faire : c'est à la sainte Vierge, la protectrice et le réfuge des pécheurs ; c'est aux saints Anges gardiens qui s'intéressent si fort au salut de ceux qui leur ont été donnés en garde ; c'est à ces saints Patrons, qui peuvent intercéder si puissamment pour les pécheurs, que Dieu semble dire : laissez-moi faire, pour avoir une raison de pardonner. Bon Dieu ! que votre bonté est un grand sujet de confiance pour le pécheur ! et que votre miséricorde est consolante !

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. 7.

IN illo tempore : jam die festo mediante, ascendit Jesus in Templum, et docebat. Et mirabantur Judæi, dicentes : quomodò hic litteras scit, cùm non didicerit ! respondit eis Jesus, et dixit : mea doctrina non est mea, sed ejus qui misit me. Si quis voluerit voluntatem ejus facere, cognoscet de doctrina, utrùm ex Deo sit, an ego à meipso loquar. Qui à semetipso loquitur, gloriam propriam quærit. Qui autem quærit gloriam ejus, qui misit eum, hic verax est, et injustitia in illo non est. Nonne Moïses dedit vobis legem ! et nemo ex vobis facit legem. Quid me quæritis interficere ! respondit turba, et dixit : dæmonium habes : quis te quærit interficere ! respondit Jesus, et dixit eis : unum opus feci, et omnes

EN ce temps-là, on étoit déjà au milieu de la Fête, lorsque Jesus alla au Temple, et il y enseignoit. Les Juifs en étoient tout étonnés, et disoient : comment cet homme a-t-il du savoir, n'ayant point étudié ! Jesus leur répondit : ma doctrine n'est point de moi, mais de celui qui m'a envoyé. Ceux qui voudront faire sa volonté, connoîtront si cette doctrine est de Dieu, ou si je parle de mon chef. Celui qui parle de son chef, a en vue sa propre gloire : mais quiconque a en vue la gloire de celui qui l'a envoyé, dit toujours la vérité, et il n'y a point en lui d'injustice. Moïse ne vous a-t-il pas donné la Loi ! et cependant nul de vous ne met la Loi en pratique. Pourquoi cherchez-vous à me faire mourir ! les gens qui étoient là lui répondirent : vous êtes possédé du Démon :

miramini : propterea Moïses dedit vobis circumcisionem (non quia ex Moïse est, sed ex Patribus) : et in Sabbato circumciditis hominem. Si circumcisionem accipit homo in Sabbato, ut non solvatur lex Moïsi : mihi indignamini, quia totum hominem sanum feci in Sabbato ! nolite judicare secundùm faciem, sed justum judicium judicate. Dicebant ergo quidam ex Jerosolymis : nonne hic est, quem quærunt interficere ! et ecce palàm loquitur, et nihil ei dicunt. Numquid verè cognoverunt principes quia hic est Christus ! sed hunc scimus unde sit : Christus autem cùm venerit, nemo scit undè sit. Clamabat ergo Jesus in Templo docens, et dicens : et me scitis, et unde sim scitis, et à me ipso non veni, sed est verus, qui misit me, quem vos nescitis. Ego scio eum : quia ab ipso sum, et ipse me misit. Quærebant ergo eum apprehendere : et nemo misit in illum manus, quia nondum venerat hora ejus. De turba autem multi crediderunt in eum.

qui est-ce qui cherche à vous faire mourir ! J'ai fait seulement une chose, leur dit Jesus, et elle vous surprend tous. Avec cela, parce que Moïse vous a ordonné la Circoncision, vous la faites même le jour du Sabbat (quoique ce ne soit pas de Moïse qu'elle vienne, mais de nos Peres). Que si pour ne pas violer la loi de Moïse, on circoncit un homme le jour du Sabbat, pourquoi me voulez-vous du mal, de ce que j'ai guéri tout un homme le jour du Sabbat ! Ne jugez point sur les dehors, mais jugez selon l'équité. Quelques-uns de Jérusalem dirent là-dessus : n'est-ce pas là celui qu'ils cherchent à faire mourir ! le voilà qui parle devant tout le monde, et ils ne lui disent rien. Les chefs de la Nation, n'ont-ils point reconnu effectivement que c'est le Christ ! mais nous savons d'où est cet homme-ci : au contraire, quand le Christ sera venu, personne ne saura d'où il est. C'est pour cela que Jesus enseignant dans le Temple disoit à haute voix : vous savez qui je suis, et d'où je suis. Ce n'est pas de moi-même que je suis venu, mais celui qui m'a envoyé est véritable, et vous ne le connoissez pas. Pour moi je le connois, parce que je viens de lui, et que c'est lui qui m'a envoyé. Ils cherchoient donc à l'arrêter, mais personne ne mit la main sur lui parce que son heure n'étoit pas encore venue.

MÉDITATION.

MÉDITATION.

Du péché mortel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que le péché mortel est le plus grand de tous les maux, et à proprement parler, le seul mal qu'il y ait à craindre. Perte de biens, d'honneur, de santé, disgraces, accidens fâcheux, vous coûtez bien des soupirs et des larmes, et vous causez bien de mauvaises heures et des chagrins; cependant si avec tous ces malheurs on est homme de bien, si l'on est en état de grace, on est digne du respect des Anges même, on est heureux. Et au contraire, eût-on tout à souhait, fût-on le plus heureux homme du monde, si l'on est en état de péché mortel, qu'est-on aux yeux de Dieu, qui seul connoît parfaitement le mérite de toutes choses? un objet d'horreur, l'objet de son indignation et de sa colere: comprenons par-là quelle est la malice du péché mortel. Qu'un homme meure pauvre, méprisé, disgracié, il est heureux s'il est sans péché mortel; mais que devient à la mort le plus grand Monarque de l'univers, le plus heureux homme du siecle, s'il meurt dans le péché!

Considérez que tous les malheurs qui sont arrivés depuis le commencement du monde, que ce déluge de maux qui inonde toute la terre, les guerres, la peste, les incendies, les maladies, et cent autres fléaux; que la damnation éternelle de tant d'ames; que l'enfer même, ce centre où se trouvent rassemblés tous les maux, tout cela n'est l'effet que d'une faute mortelle: jugez de là quel mal c'est que le péché mortel.

On ne pouvoit pas voir des créatures plus nobles ui plus parfaites que les Anges, et cependant un

seul péché mortel qui n'étoit qu'un consentement donné à une pensée d'orgueil, et qui ne dura qu'un moment, précipite dans les enfers, et condamne au supplice éternel un si grand nombre de créatures si excellentes, qui pouvoient rendre à Dieu tant de gloire durant toute l'éternité, et que Dieu avoit faites singuliérement pour sa gloire. Concevons après cela, s'il est possible, ce que c'est qu'un péché mortel. Ce péché qu'on commet si aisément, et presque sans remords; ce péché si universel dans tous les âges de la vie, ce péché qu'on commet même en riant et sans regret.

Mon Dieu, savons-nous notre religion? En avons-nous seulement une teinture? On s'apprivoise avec le péché, et le moindre péché mortel est le plus grand mal, le seul mal même qu'il y ait dans le monde. Et l'on vit un moment dans le péché!

SECOND POINT.

Considérez que quelque terrible que soit la peine dont Dieu punit le péché, elle n'en égale jamais toute la malice.

Un seul péché de désobéissance prive le premier homme de la justice originelle, le prive de tous les dons surnaturels, et lui attire à lui-même et à toute sa postérite, cette multitude presque infinie de toutes sortes de maux qui nous feront gémir jusqu'à la fin des siecles. Voilà déjà six mille ans que Dieu se venge; sa vengeance n'est point encore satisfaite, elle durera autant que le monde, et le feu de l'enfer que cette colere a allumé durera une éternité: concevons encore une fois, s'il est possible, par de si terribles effets, la malice de la cause qui les produit.

Combien de personnes d'une vertu distinguée, riches en mérites, arrivées à un degré sublime de sainteté, pour un seul péché mortel sont malheureusement damnées!

Qu'on ait vécu les soixante et quatre-vingts ans dans l'exercice de la pénitence ; qu'on ait pratiqué les actes des plus héroïques vertus ; qu'on ait converti tout l'univers ; qu'on ait même fait des miracles, un seul peché mortel détruit, anéantit, pour ainsi dire, en un moment, tout cela ; en un moment on est dans la disgrace de Dieu ; en un moment on devient horrible à ses yeux, et si l'on meurt dans ce péché, on devient éternellement l'objet fatal de sa colere et de ses vengeances.

Il est donc vrai que le péché n'est pas seulement le seul mal, à proprement parler, mais qu'il ne peut pas y avoir un autre mal ; et le regarde-t-on comme tel ? Hélas ! le péché plaît, le péché a des charmes, et l'on pourroit dire que bien des gens ne trouvent du goût dans les plaisirs qu'autant qu'ils sont, pour ainsi dire, assaisonnés de quelque péché. Ne suis-je pas de ce nombre ? Quelle horreur ai-je eu jusqu'ici du péché ? Hélas ! Seigneur, si je consulte ma facilité à le commettre, et le peu de douleur que j'ai eu de l'avoir commis, que dois-je penser, que puis-je dire ?

Je déteste, ô mon Dieu ! mon aveuglement, j'admire, j'adore votre bonté et votre patience. Pardonnez-moi mes désordres passés ; ma douleur va paroître par ma pénitence. Le péché est le seul mal que j'aie à craindre ; ce sera aussi le seul que je craindrai.

Aspirations dévotes durant le jour.

Ampliùs lava me ab iniquitate mea, et à peccato meo munda me. Psal. 50.

Effacez mon iniquité, Seigneur ; et si j'étois assez heureux pour être déjà purifié, lavez-moi encore de plus en plus, purifiez-moi encore davantage.

Quomodò possum hoc malum facere, et peccare in Dominum meum ! Gen. 39.

Seroit-il possible, ô mon Dieu! que je puisse jamais commettre un si grand mal, et me résoudre de vous offenser ?

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° *FUYEZ le péché comme un serpent*, dit le Sage, *car si vous vous en approchez il vous piquera.* N'ayez de l'horreur désormais que pour le péché. Les maladies, la perte des biens, les adversités, et les plus fâcheux accidens de la vie méritent peu le nom de mal, puisque tout cela peut être utile. Ne désirez rien, n'entreprenez rien qu'avec cette salutaire crainte, et faites plusieurs fois le jour, du moins tous les matins, cette belle priere de l'Eglise : *Domine, Deus omnipotens, tuâ nos hodie salva virtute, ut in hâc die ad nullum declinemus peccatum, sed semper ad tuam justitiam faciendam nostra procedant eloquia, dirigantur cogitationes et opera : per Christum Dominum nostrum :* Seigneur, Dieu tout-puissant, daignez me conserver ce jour par votre grace, afin que je ne commette aucun péché ; mais que toutes mes pensées, paroles et actions ne tendent qu'à accomplir votre sainte volonté, et soient toutes selon les regles de votre justice : par notre-Seigneur Jesus-Christ. Ainsi soit-il.

2.° Ce n'est pas assez d'avoir de l'horreur du péché, il faut encore avoir soin d'inspirer cette horreur à tous ceux qui sont sous notre conduite. La plupart des enfans seroient aussi saints qu'un saint Louis, si tous les parens étoient aussi religieux que la Reine Blanche. Cette pieuse Princesse ne passoit point de jour qu'elle ne dît plusieurs fois au jeune Roi : mon fils, quelque tendresse que j'aie pour vous, j'aimerois mieux cependant vous voir mort que de savoir que vous dussiez commettre un seul péché mortel durant votre vie. Profitez de cette instruction, imitez

cet exemple. Ne passez aucun jour sans faire une pareille leçon à vos enfans ; prévenez même leur raison pour leur inspirer cette horreur du péché et cette crainte salutaire. Que de gens vivroient dans l'innocence, que de familles seroient heureuses, si l'on se faisoit un devoir d'inspirer de bonne heure aux enfans cette horreur du péché !

LE MERCREDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE

DE CARÊME.

CE jour est appelé le Mercredi de l'Aveugle né à cause de l'Evangile qu'on y lit à la Messe ; on l'appeloit encore le jour du grand Scrutin, parce qu'on faisoit solemnellement en ce jour l'examen des Catéchumenes qu'on devoit admettre au Baptême dix-huit jours après. On appeloit cet examen le grand Scrutin, parce qu'il étoit précédé et suivi de quelques autres moins considérables. Il y avoit ordinairement sept Scrutins, c'est-à-dire, sept jours de Carême, destinés pour exeminer et instruire ceux qui demandoient le Baptême ; mais celui qu'on faisoit en ce jour étoit le principal et le plus solemnel, ce qui a fait porter à ce jour le nom de *Féérie des Scrutins*, préférablement à ceux des six autres. Toute la Messe a rapport au Baptême ; l'Introït : *Effundam super vos aquam mundam :* je répandrai sur vous une eau pure et salutaire. L'Epître d'où cet Introït est tiré est un précis des effets du Baptême, et l'Evangile de l'Aveugle né, à qui le Sauveur ne voulut rendre la vue qu'après qu'il l'eut envoyé laver dans la Piscine, représente l'aveuglement spirituel de

l'ame avant que d'être régénérée par cet admirable Sacrement.

On faisoit donc venir à l'Eglise, à l'heure de Tierce, tous ceux qui devoient être baptisés ; on écrivoit leurs noms et ceux des personnes qui devoient les tenir sur les Fonts. On faisoit des Exorcismes sur eux, et l'onction avec de la salive. On lisoit la leçon du Prophête Ezéchiel, qui est la premiere Epître de la Messe, puis celle d'Isaïe qui est la seconde, avec leurs graduels. Après on faisoit la cérémonie de l'ouverture des oreilles, pour mettre les Catéchumenes en état d'écouter l'Evangile et le Symbole de la Foi qu'on alloit leur exposer ; et c'est ce qui a fait appeler aussi ce jour, le Mercredi *De apertione aurium.* L'exposition de l'Evangile étoit suivie de la tradition du Symbole, dans laquelle on proposoit aux Catéchumenes compétens et destinés au baptême prochain le Symbole de la Foi ; et cette double cérémonie étoit précédée des renoncemens aux vanités et pompes du monde, aux suggestions du Démon et de la chair qu'on leur faisoit faire. On passoit du Symbole à l'Oraison Dominicale, et ces saintes et sacrées cérémonies du grand Scrutin duroient une grande partie du jour. Comme ce n'étoient que des Adultes qu'on devoit baptiser, on mettoit plusieurs jours aux cérémonies du baptême. Depuis que l'Eglise a jugé à propos et même nécessaire de conférer le baptême aux enfans, on a abrégé toutes ce solemnités, sans omettre aucune des principales cérémonies.

Cùm sanctificatus fuero in vobis, congregabo vos de universis terris, et effundam super vos aquam mundam : lorsque j'aurai été sanctifié au milieu de vous, je vous rassemblerai de toutes les parties de la terre, et je répandrai sur vous une eau pure, et vous serez purifié de toutes vos souillures, et je vous donnerai un esprit nouveau : *Et mundamini ab omnibus inquinamentis vestris, et*

dabo vobis spiritum novum. C'est par cette prophétie d'Ezéchiel que commence la Messe de ce jour. On voit assez le rapport que ces paroles ont avec le baptême dont on faisoit en ce jour, comme on a dit, les principales cérémonies.

La premiere Epître en est un symbole parfait. Elle est prise du Chapitre 36 du Prophete Ezéchiel, où Dieu promet à son peuple de le tirer de la triste captivité où il gémissoit, de répandre sur lui une eau pure, et de le purifier de tout ce qui le souilloit. Ce qui est une prédiction très-claire du baptême de Jesus-Christ, dont le sang communique à l'eau la vertu d'effacer le peché de ceux qui croient en lui. Dieu dit aussi par la bouche du même Prophete, qu'il leur donnera un cœur nouveau et un nouvel esprit, en leur ôtant en même temps ; et ce cœur dur et terrestre dont ils étoient animés, et cet esprit grossier et épais qui les rendoit indociles. Je mettrai mon esprit au milieu de vous, qui vous éclairera, qui vous découvrira le vuide et le néant des biens créés, et le faux brillant de tout ce qui éblouit les sens, de tout ce qui plaît, et qui vous faisant connoître le prix des biens spirituels, vous en donnera le goût, en vous donnant l'intelligence des plus hauts mysteres. La grace que je répandrai dans vous, avec mon Esprit, vous fera garder mes commandemens avec joie, vous fera marcher avec ferveur dans mes voies, ajoute le Seigneur ; vous serez mon peuple, et moi je serai votre Dieu, et vous serez l'objet de ma tendresse : *Et eritis mihi in populum, et ego ero vobis in Deum.*

A la vérité depuis le retour de la captivité, les Juifs donnerent moins de sujet de plainte et de reproche, sur-tout à l'égard de l'idolâtrie, et des autres désordres qui leur avoient été si souvent reprochés par les Prophetes avant la captivité ; mais il s'en faut bien que dans la rigueur ils aient rempli toute l'idée de perfection qui leur est tracée ici,

et dans d'autres endroits de l'Ecriture. Quels déréglemens n'y avoit-il par parmi le peuple sous Néhémie ? et jusqu'à quel point l'idolâtrie ne fut-elle pas portée par les Prêtres mêmes sous les Macchabées, au milieu de Jérusalem, et à la vue du Temple ? quelles impiétés ; quelles abominations sous Jason usurpateur du nom et de la dignité de Grand-Prêtre ? ce n'a été que dans l'Eglise, que cette prophétie devoit être accomplie. Ce n'a été proprement que Jesus-Christ qui a opéré dans ses fideles les changemens merveilleux que l'Ecriture marque ici ; c'est lui qui ôte par sa grace, le cœur de pierre, ce cœur dur et terrestre, ce cœur tout sensuel et matériel qui faisoit le caractere des Juifs ; c'est lui qui donne le cœur de chair, c'est-à-dire, un cœur tendre, un cœur docile et reconnoissant ; c'est lui enfin qui répand un esprit nouveau, et chasse l'esprit ancien ; il nous purifie de nos souillures, et par le moyen de sa grace, nous fait persévérer librement dans le bien.

C'est, selon le même esprit, et dans le même sens que l'Eglise a choisi pour la seconde Epître de la messe de ce jour, cet endroit du Prophete Isaïe, où Dieu nous découvrant les trésors infinis de sa miséricorde, et les richesses de sa bonté, nous ordonne de nous purifier de nos iniquités, et de laver toutes nos taches. *Lavamini, mundi estote :* lavez-vous, purifiez-vous. Il ne demande point une lotion, ni une purification extérieure, comme les Juifs sembloient l'entendre ; il veut une pureté intérieure, une purification de l'ame, qui ne se fait que par la conversion du cœur, par la pénitence, par la charité ; ce qui suit fait assez voir que Dieu ne parle que de l'innocence. *Auferte malum cogitationum vestrarum ab oculis meis :* ôtez de devant mes yeux la malignité de vos désirs et de vos pensées, et cessez de faire le mal : *Quiescite agere perversè.* Ce n'est pas assez de cesser de faire le mal, continue-t-il, apprenez à faire le bien :

Discite benifacere. C'est à fuir le mal, et à faire le bien que consiste la justice. *Quærite judicium :* aimez la droiture, ayez de la bonne foi, et ne faites tort à personne. Assistez le pauvre, faites justice à l'orphelin, défendez la veuve, exercez-vous dans les œuvres de miséricorde, faites du bien à tous ; et après cela, je vous permets de vous plaindre de ma sévérité, et de m'accuser d'être un Maître dur et austere, si je vous regarde d'un mauvais œil, si je vous rejette lorsque vous viendrez à moi, si je ferme mes oreilles à vos vœux et à vos prieres. Je vous le dis en vérité ; quand vos péchés seroient aussi frappans que l'écarlate, et votre ame aussi teinte que le drap teint d'un rouge vif, elle deviendra blanche comme la neige : *Si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur.* Oui, quand ils seroient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche : *Velut lana alba erunt.* Ce n'est pas à dire que le péché cesse jamais d'être péché ; mais Dieu nous veut faire entendre que quelques énormes que soient nos péchés, quelque grand qu'en soit le nombre, dès que le pécheur se convertit de bonne foi, Dieu lui pardonne tous ses péchés, et par ce pardon, l'ame recouvre l'innocence. Que Dieu est miséricordieux ! qu'il est bon ! et que ces expressions sont un puissant motif de confiance ! rien n'exprime mieux les effets merveilleux du Baptême et de la Pénitence, que ces comparaisons.

L'Evangile de la messe du jour n'a pas moins de rapport à l'effet de ces Sacremens, elle contient l'histoire de la guérison de l'Aveugle né. Rien n'est plus frappant que ce miracle.

Le Sauveur passant un jour de Sabbat par une rue de Jérusalem, vit un homme qui étoit né aveugle. Il en eut pitié et résolut de le guérir. Mais avant que d'opérer ce grand miracle, il voulut répondre à une question que lui firent ses Disciples : Maître, lui dirent-ils, quelle a pu être la cause

pour que cet homme soit né aveugle ? est-ce sa faute, ou la faute de ses parens ? ils croyoient, comme tout le reste du peuple, qu'il n'y avoit point d'adversités, ni de maladies, qui ne fussent des peines de quelque péché. Jesus voulant donc les détromper et les instruire, leur déclara que quoique les afflictions soient souvent la peine de nos fautes, ou de celles de nos Peres; souvent aussi Dieu ne les envoie que pour éprouver, et purifier ses élus, ou pour d'autres raisons qui servent aux desseins de sa providence. Telle est l'incommodité que souffre cet homme depuis sa naissance. Dieu a permis que cet homme naquît aveugle, afin de prendre de là occasion de manifester sa puissance et sa mission. Il faut, ajouta-t-il, que pendant qu'il est jour, je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé. Le jour se prend ici pour le temps que le Sauveur avoit encore à vivre sur la terre. Ce temps devoit être pour les Juifs un temps de lumiere, s'ils eussent su en profiter. La nuit vient, dit-il, où l'on ne peut rien faire. Par la *Nuit* Jesus-Christ marquoit sa mort, après laquelle ils alloient être abandonnés aux ténebres de leur ignorance, et de leur aveuglement volontaire, selon la menace qui leur en est faite ailleurs. *Ambulate dum lucem habetis :* marchez tandis que vous avez de la lumiere. *Lux sum mundi :* je suis la lumiere du monde. Malheur à qui ne travaille pas pendant qu'il est jour. Comme ce jour-là étoit un jour de Sabbat, il semble que le Sauveur voulut préparer l'esprit de ses Apôtres, par ce préambule, au miracle qu'il vouloit faire, comme s'il eût dit : quoiqu'il soit aujourd'hui jour de Sabbat, et que je prévoie que mes ennemis prendront un sujet de scandale de ce que je vais faire, je ne dois pas différer de rendre la vue à cet aveugle, parce que mon Pere en sera glorifié, et que cela avancera mon ouvrage. Ayant dit cela, il cracha à terre, et ayant fait de la boue avec sa salive, il en frotte les yeux de l'aveugle ;

remede naturellement plus propre pour faire des aveugles, que pour en guérir, disent les Peres. Il n'y a que celui-là seul qui a pu former l'homme d'un peu de limon, qui pût faire servir de la boue à la guérison d'un aveugle né. Jesus lui dit ensuite de s'aller laver dans le bain de Siloé. Ce bain étoit formé des eaux d'une fontaine qui couloit au pied de la colline de Sion, au pied des murs de Jérusalem. Comme le nom de Siloé signifie *Envoyé*, qui est un des noms que l'Ecriture donne au Messie, ce ne fut pas sans mytere que le Sauveur envoya l'aveugle à cette fontaine. Il vouloit apprendre que c'est lui qui nous régénere dans les eaux salutaires du Baptême, et qui guérit, par sa grace, notre aveuglement spirituel. Le Sauveur n'avoit pas besoin, ni de cette boue, ni des eaux de la fontaine de Siloé pour rendre la vue à cet aveugle; il se sert cependant de ces signes visibles, de ces cérémonies extérieures, pour préparer les esprits à l'institution des Sacremens, dont ces choses sensibles étoient la figure. La fontaine de Siloé, disent saint Irenée et saint Chrysostôme, étoit un symbole du Baptême. Les Turcs, encore aujourd'hui, ont en vénération la fontaine de Siloé; ils croient que ses eaux ont la vertu de guérir, ou du moins de soulager les maux d'yeux. L'aveugle obéit, il se lava, et revint avec la vue. Le peuple fut frappé du miracle, sans en pénétrer le mystere. Ceux qui en parurent d'abord les plus étonnés, furent les voisins et les parens de l'aveugle né. Quoique la chose fût visible, elle leur sembloit incroyable. La merveille étoit si extraordinaire, que plusieurs vouloient presque douter que ce fût lui; cependant il étoit connu depuis trop long-temps, pour pouvoir seulement penser que ce fût un autre. Lui-même ne s'en cachoit pas : oui, leur disoit-il, c'est moi qui mendiois mon pain, et à qui vous avez si souvent fait l'aumône. Enfin, il fallut le croire. Ce miracle fit grand bruit, chacun voulut

voir et interroger un homme qui y voyoit clair, et qui cependant étoit né aveugle. On lui faisoit sans cesse raconter comme cela s'étoit fait : cet homme, leur disoit-il, qu'on appelle Jesus, m'a mis de la boue sur les yeux, et m'a commandé de m'aller laver à la piscine de Siloé. J'ai fait ce qu'il m'a dit, j'y suis allé, je m'y suis lavé et je vois.

Un si grand miracle si incontestable, et si public, loin de convertir les ennemis du Sauveur, les mit dans une si grande fureur, qu'ils avoient presque résolu de se défaire de celui qui en étoit une preuve si éclatante. Ils lui demandent où étoit ce Jesus ? je n'en sais rien, leur répond-il. On le mene aux Pharisiens qui lui demandent comment il avoit vu ; et il leur repete ce qu'il avoit dit aux autres : il m'a mis de la boue sur les yeux, je me suis lavé, et je vois. Mais n'étoit-ce pas le jour du Sabbat qu'il vous a guéri, ajoutent-ils ? sans doute, répond celui qui avoit été aveugle ; mais il m'a guéri. Ce n'est donc pas là un homme de Dieu, s'écrierent alors quelques-uns de l'assemblée, puisqu'il n'observe pas le Sabbat. Et comment un homme pécheur, disoient les autres, peut-il faire un si grand miracle ? Les esprits se trouvant si divisés, et la contestation s'échauffant, on s'avisa de demander à celui qui avoit été guéri, ce qu'il pensoit lui-même de celui qui lui avoit rendu la vue. Pour moi, répond-il hardiment, je ne doute point que ce ne soit un homme envoyé de Dieu, un grand Prophete. Cette réponse les irrita, ils s'emporterent contre lui ; ils le traiterent de fripon et d'imposteur, et ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle. Quand on ne veut pas par jalousie et par haine reconnoître le mérite, on nie les faits. Les Pharisiens venoient de faire un crime à Jesus Christ d'avoir guéri un aveugle le jour du Sabbat ; et les voilà qu'ils contestent la vérité de cette guérison miraculeuse ; que ces variations découvrent clairement l'esprit de l'erreur, et la ma-

lignité de la passion qui domine ! cependant pas un fait plus notoire, ni qui eût plus de témoins. Il fallut s'éclaircir. On fait venir le pere et la mere ; on leur demande si c'est-là leur fils, s'il est vrai qu'il fût né aveugle, et qui peut lui avoir ouvert les yeux ?

Aux deux premiers articles ils répondent, sans hésiter, que c'est-là leur fils, et que rien n'étoit plus vrai, qu'il étoit né aveugle ; pour le troisieme, parce que dire que c'étoit Jesus qui l'avoit guéri, c'étoit dire qu'il étoit le Messie, ils turent ce fait de peur d'être maltraités. Qu'il est rare d'aimer assez la vérité, pour ne la faire jamais céder à la crainte ! nous ne savons, disent-ils, par qui ses yeux ont été ouverts. Interrogez-le ; il est d'un âge à pouvoir rendre compte lui-même de ce qui le touche. Admirons ici la conduite de la Providence : Dieu fait servir à sa gloire la plus noire malice de ses ennemis. On n'a pas cru légerement les miracles de Jesus-Christ, puisque ce n'a été qu'après qu'ils ont été examinés avec toutes les précautions que l'envie la plus maligne a pu suggérer ; et l'on peut dire que l'incrédulité des Pharisiens, nous a ôté tout prétexte d'être incrédules.

Les ennemis du Sauveur crurent qu'ayant intimidé le pere et la mere, ils pourroient ébranler le fils, et tirer de lui un témoignage qui pût du moins affoiblir les sentimens d'estime, de vénération et d'admiration qu'avoit produit dans le public ce miracle. Ils l'appellent donc une seconde fois, et lui disent d'un ton radouci et flatteur : tu ne peux rendre plus d'honneur à Dieu, qu'en confessant la vérité ; dis-nous donc ingénument tout ce que t'a fait celui dont tu parles comme de l'auteur de ta guérison ? Tu ne le connois pas ; nous le connoissons nous autres, et nous savons que c'est un méchant homme. S'il est bon, ou s'il est méchant, répond-il, c'est ce que je n'examine point ; vous en jugerez comme il vous plaira. Vous êtes savans, et

moi je ne le suis pas : tout ce que je sais, et tout ce que je ne puis cacher, c'est que j'étois aveugle, et que je vois maintenant.

Mais encore, poursuivirent-ils : que t'a-t-il fait ? comment t'a-t-il ouvert les yeux ? avouons qu'il en coûte à l'incrédule, pour se justifier à lui-même son incrédulité. On ne cherche pas à être éclairci de la vérité, mais à être tranquillisé dans son erreur. Ce pauvre homme fatigué de tant de questions et de demandes, leur répondit d'un ton hardi et indigné : je vous ai dit et redit de quelle maniere il m'a rendu la vue ; je vous l'ai dit, vous l'avez entendu, d'où vient que vous voulez que je le répete ? n'auriez-vous pas envie, vous autres, d'être de ses Disciples ? ce mot dit d'un air naïf et ingénu, sans dessein de les offenser, les choqua ; ils ne lui répondirent que par des injures : sois son Disciples tant que tu voudras ; pour nous, nous ne voulons point d'autre Maître que Moïse, à qui nous savons que Dieu a parlé. Pour celui-ci, nous ne savons qui il est, ni d'où il vient. C'est la merveille, repart l'homme qui avoit été guéri, que vous ne sachiez d'où vient cet homme, ni qui il est, et qu'il m'ait ouvert les yeux à moi qui suis né aveugle ? vous nous enseignez vous-mêmes, que Dieu n'exauce point les pécheurs ; qu'il ne fait point de miracles pour autoriser la fausse piété des hypocrites, mais qu'il écoute favorablement ceux qui le servent avec fidélité. A-t-on jamais ouï dire, depuis le commencement des siecles, que personne ait ouvert les yeux d'un homme né aveugle ? celui-ci l'a fait, et vous voulez que ce soit un méchant homme.

Une réflexion si judicieuse et si sage ne parut point supportable à ces prétendus Docteurs. Quoi ! lui dirent-ils, tu n'es que péché, tu ne fus jamais que pécheur, tu étois indigne de voir le jour, et tu te mêles de faire ici le Docteur dans cette assemblée ! il t'appartient bien, misérable que tu es, de

nous faire des leçons. Sors d'ici, et qu'on ne te voie jamais dans l'assemblée. Le Sauveur qui ne tarde guere à consoler ceux qui souffrent pour lui, ayant appris qu'on l'avoit chassé et excommunié, le vint trouver; et lui ayant demandé, s'il croyoit au Fils de Dieu : qui est-il ! répond l'aveugle guéri; faites-le-moi connoître, afin que je croie en lui. Vous l'avez vu, lui dit Jesus, et c'est lui-même qui vous parle. A ces mots, ce pauvre homme transporté de joie : je crois, Seigneur s'écria-t-il, oui, je crois, et se jetant à ses pieds, il l'adora comme son Dieu, son bienfaiteur, et son souverain Maître. La foi vive de ce nouveau Disciple consola le Sauveur de l'endurcissement des Pharisiens. Le miracle de l'aveugle guéri, les rend eux-mêmes encore plus aveugles; l'aveuglement volontaire est incurable. Dieu prévient, Dieu sollicite, Dieu touche; mais il ne nous convertit jamais malgré nous.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS, qui et justis præmia meritorum, et peccatoribus per jejunium veniam præbes : miserere supplicibus tuis ; ut reatûs nostri confessio, indulgentiam valeat percipere delictorum. Per Dominum, etc.

O DIEU! qui par le jeûne, récompensez les mérites des justes, et faites miséricorde aux pécheurs, ayez pitié de ceux qui vous adressent leurs prieres; afin que par la confession de nos offenses, nous en puissions obtenir le pardon. Par Notre-Seigneur, etc.

LA PREMIERE EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Ezéchiel. Chap. 37.

HÆC dicit Dominus Deus : sanctificabo nomen meum magnum, quod pollutum est inter gentes, quod polluistis in medio

VOICI ce que dit le Seigneur Dieu : je sanctifierai mon grand nom, qui a été profané parmi les nations, et que vous avez dés-

earum : ut sciant gentes quia ego Dominus, aït Dominus exercituum, cùm, sanctificatus fuero in vobis coram eis. Tollam quippe vos de gentibus, et congregabo vos de universis terris, et adducam vos in terram vestram. Et effundam super vos aquam mundam, et mundabimini ab omnibus inquinamentis vestris, et ab universis idolis vestris mundabo vos. Et dabo vobis cor novum, et spiritum novum, ponam in medio vestrî : et auferam cor lapideum de carne vestra ; et dabo vobis cor carneum. Et spiritum meum ponam in medio vestri : et faciam ut in præceptis meis ambuletis ; et judicia mea custodiatis, et operemini. Et habitabitis in terra quam dedi patribus vestris : et eritis mihi in populum, et ego ero vobis in Deum : dicit Dominus omnipotens.

honoré au milieu d'elles, afin que les nations sachent que je suis le Seigneur. Lorsque j'aurai été sanctifié à leurs yeux au milieu de vous. Car je vous retirerai d'entre les peuples, je vous rassemblerai de tous les pays, et je vous ramenerai dans votre terre. Je répaudrai sur vous une eau pure, et vous serez purifiés de toutes vos souillures, et je vous purifierai des ordures de toutes vos Idoles. Je vous donnerai un cœur nouveau, et je mettrai un esprit nouveau au milieu de vous ; j'ôterai de votre chair le cœur de pierre, et je vous donnerai un cœur de chair. Je mettrai mon Esprit au milieu de vous, et je ferai que vous marcherez dans la voie de mes préceptes, que vous garderez mes ordonnances, et que vous les pratiquerez. Vous habiterez dans la terre que j'ai donnée à vos peres ; vous serez mon peuple, et je serai votre Dieu, dit le Seigneur tout-puissant.

Ezéchiel ne cesse de reprocher aux Juifs leurs abominations et leur idolâtrie. Il prédit un peuple choisi et fidele, à qui Dieu donnneroit un cœur et un esprit nouveau. Ce Prophete fut tué par un Prince de sa nation, qu'il avoit repris de ce qu'il adoroit les Idoles. Le Martyrologe Romain en fait mention au 10 *Avril.*

LA SECONDE EPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Chap. 1.

HÆC dicit Dominus Deus : lavamini mundi estote, auferte malum

VOICI ce que dit le Seigneur Dieu : lavez-vous, purifiez-vous, ôtez de devant

cogitationum vestrarum ab oculis meis : quiescite agere perversè, discite benefacere : quærite judicium, subvenite opresso, judicate pupillo, defendite viduam. Et venite, et arguite me, dicit Dominus : si fuerint peccata vestra ut coccinum, quasi nix dealbabuntur : et si fuerint rubra quasi vermiculus, velut lana alba erunt. Si volueritis, et audieritis me, bona terræ comedetis, dicit Dominus omnipotens.

mes yeux la malignité de vos pensées. Cessez de faire le mal ; apprenez à faire le bien. Aimez l'équité ; secourez celui qu'on opprime ; rendez justice au pupille, et défendez la veuve ; et après cela, venez, et accusez-moi, dit le Seigneur. Quand vos péchés seroient comme l'écarlate, ils deviendront blancs comme la neige, et quand ils seroient rouges comme le vermillon, ils seront blancs comme la laine la plus blanche. Si vous voulez m'écouter, vous serez rassasiés des biens de la terre, dit le Seigneur tout-puissant.

Isaïe dit lui-même qu'il a été envoyé de Dieu, non-seulement pour annoncer à Jacob, c'est-à-dire, aux Israélites, leur retour et leur délivrance de la captivité, mais aussi pour prêcher le salut et la conversion des Gentils. Il parle si clairement de Jesus-Christ, qu'il a toujours passé plutôt pour un Evangéliste, que pour un Prophete. Le Martyrologe Romain en fait mention le 6 Juillet.

RÉFLEXIONS.

Après cela, venez, et accusez-moi. Le Seigneur pouvoit-il se servir d'une expression plus aimable, plus engageante, et qui signifie mieux la tendresse de son cœur ? Soyez véritablement marris de m'avoir offensé, détestez vos fautes passées, prenez une forte résolution de ne me plus déplaire ; que votre contrition soit véritable, votre propos efficace, et donnez des marques de votre parfaite contrition : après quoi je vous permets de m'accuser de manquer à mes promesses, de vous défier de mes paroles, de douter de ma bonté ; si je ne vous pardonne point vos péchés, si je ne vous rends pas mes bonnes graces : *Venite*,

et arguite me. Quand vos crimes seroient en plus grand nombre que vos cheveux, quand leur énormité auroit rendu votre ame plus noire que la chair d'un Ethiopien, plus odieuse que celle d'un lépreux, plus éloignée de la blancheur que le rouge du vermillon et de l'écarlate, elle deviendra aussi nette que la chair d'un enfant, aussi blanche que la neige la plus éblouissante. Ma grace vous redonnera l'innocence, et vous serez du nombre de mes plus chers favoris. Quel pere si affectueux, quelle mere si tendre, quel époux si passionné, pourroient exprimer plus efficacement leur indulgence et leur amour ? mais quel fils si dénaturé, quelle épouse si déraisonnable peut ne se pas rendre à une tendresse si marquée et à un sujet de confiance si pressant ? C'est un Dieu qui parle ainsi, et ce sont des hommes pécheurs à qui ce Dieu adresse ces témoignages si consolans, ces offres si avantageuses, d'une indulgence si engageante. Eh ! Seigneur, quel monstre affreux est le cœur de ces hommes, s'il résiste à une si incompréhensible tendresse, s'il refuse de se convertir, s'il vous refuse son amour ?

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 9.

IN illo tempore, prætereiens Jesus, vidit hominem cæcum à nativitate, et interrogaverunt eum discipuli ejus : Rabbi, quis peccavit, hic, aut parentes ejus, ut cæcus nasceretur ! respondit Jesus : neque hic peccavit, neque parentes ejus : sed ut manifestentur opera Dei in illo. Me oportet operari opera ejus qui misit me,

EN ce temps-là, Jesus en passant vit un homme qui étoit né aveugle ; et ses Disciples lui firent cette question : est-ce cet homme qui a péché, ou son pere et sa mere, pour qu'il soit né aveugle ? ils n'ont point péché, répondit Jesus, ni lui, ni son pere et sa mere ; mais c'est afin que les œuvres de Dieu paroissent en sa personne. Il faut, pendant qu'il

donec dies est : venit nox, quando nemo potest operari. Quamdiù sum in mundo, lux sum mundi. Hæc cùm dixisset, exspuit in terram, et fecit lutum ex sputo, et linivit lutum super oculos ejus, et dixit ei : vade, lava in natatoria Siloë (*quod interpretatur* Missus). *Abiit ergò et lavit, et venit videns. Itaque vicini, et qui viderant eum priùs, quia mendicus erat, dicebant : non ne hic est, qui sedebat, et mendicabat ! alii dicebant : quia hic est. Alii autem, nequaquam, sed similis est ei. Ille verò dicebat : quia ego sum. Dicebant ergò ei : quomodò aperti sunt tibi oculi ! Respondit : ille homo qui dicitur Jesus, lutum fecit, et unxit oculos meos, et dixit mihi : vade ad natatoria* Siloë, *et lava. Et abii, lavi, et video. Et dixerunt ei : ubi est ille ! ait : nescio. Adducunt eum ad Pharisæos, qui cæcus fuerat. Erat autem Sabbatum quandò lutum fecit Jesus, et aperuit oculos ejus. Iterùm ergò interrogabant eum Pharisæi quomodò vidisset. Ille autem dixit eis : lutum mihi posuit super oculos, et lavi, et video. Dicebant ergò ex Pharisæis quidam : non est hic homo à Deo, qui Sabbatum non custodit. Alii autem dicebant : quomodò potest homo peccator hæc signa facere ! et schisma erat inter eos. Dì-*

est jour, que je fasse les œuvres de celui qui m'a envoyé, la nuit vient où l'on ne peut rien faire. Tant que je suis au monde, je suis la lumiere du monde. Après ces paroles, il cracha à terre, et ayant détrempé de la terre avec sa salive, il en frotta les yeux de l'aveugle, et lui dit : allez vous laver dans le bain de *Siloë* (ce qui signifie l'*Envoyé*). L'aveugle s'en alla donc, se lava, et revint avec la vue. De sorte que les gens du voisinage, et ceux qui auparavant lui avoient vu demander l'aumône, disoient : n'est-ce pas là celui qui se tenoit assis, et qui demandoit l'aumône ! les uns disoient, c'est lui ; les autres, ce n'est pas lui, mais c'est un homme qui lui ressemble. Pour lui, il disoit : c'est moi. Ils lui dirent donc : comment les yeux vous ont-ils été ouverts ! il leur répondit : cet homme qui s'appelle Jesus, a détrempé de la terre, m'en a frotté les yeux, et m'a dit : allez au bain de *Siloë*, et lavez-vous. J'y ai été ; je me suis lavé, et je vois. Où est cet homme là, lui dirent-ils ! Il répondit, je ne sais. Ils menerent ensuite aux Pharisiens, celui qui avoit été aveugle. Or c'étoit le jour du Sabbat que Jesus détrempa ainsi de la terre, et qu'il ouvrit les yeux de l'aveugle. Les Pharisiens lui demanderent donc tout de même, comment il avoit vu ! et il leur dit : il m'a mis sur les yeux de la terre

cunt ergò cæco iterùm : tu quid dicis de illo qui aperuit oculos tuos ! ille autem dixit : quia Propheta est. Non crediderunt ergò Judæi de illo, quia cæcus fuisset, et vidisset, donec vocaverunt parentes ejus qui viderat : et interrogaverunt eos dicentes : hic est filius vester, quem vos dicitis quia cæcus natus est ; quomodò ergò nunc videt ! responderunt eis parentes ejus, et dixerunt : scimus quia hic est filius noster, et quia cæcus natus est : quomodò autem nunc videat, nescimus : aut quis ejus aperuit oculos, nos nescimus : ipsum interrogate : ætatem habet, ipse de se loquatur. Hæc dixerunt parentes ejus, quoniam timebant Judæos : jam enim conspiraverant Judæi : ut si quis eum confiteretur esse Christum, extra Synagogam fieret. Propterea parentes ejus dixerunt : quia ætatem habet, ipsum interrogate. Vocaverunt ergò rursùm hominem, qui fuerat cæcus, et dixerunt ei : da gloriam Deo. Nos scimus quia hic homo peccator est. Dixit ergò eis ille : si peccator est, nescio : unum scio, quia cæcus cùm essem, modò video. Dixerunt ergò illi : quid fecit tibi ! quomodò aperuit tibi oculos ! respondit eis : dixi vobis jam, et audistis : quid iterùm vultis audire ! numquid et vos vultis Discipuli ejus

détrempée ; je me suis lavé et je vois. Quelques-uns des Pharisiens disoient : cet homme qui n'observe point le Sabbat, ne vient point de la part de Dieu. Mais d'autres disoient : comme un pécheur peut-il faire de ces miracles ? et ils étoient divisés entr'eux. Ils dirent donc tout de nouveau à l'aveugle : et vous que dites-vous de celui qui vous a ouvert les yeux ! il répondit : c'est un Prophete. A cause de cela les Juifs ne voulurent point croire qu'il eût été aveugle, qu'il eût reçu la vue, jusqu'à ce qu'ils eussent fait venir son pere et sa mere qu'ils interrogerent : est-ce là, dirent-ils, votre fils que vous dites qui est né aveugle ? comment donc voit-il maintenant ? son pere et sa mere leur répondirent : nous savons bien que c'est notre fils, et qu'il est né aveugle ; mais nous ne savons pas d'où vient qu'il voit maintenant. Nous ne savons pas non plus par qui ses yeux ont été ouverts. Interrogez-le ; il a assez d'age ; qu'il parle lui-même sur ce qui le touche. Son pere et sa mere firent cette réponse, parce qu'ils craignoient les Juifs. Car les Juifs étoient déjà convenus entr'eux, que si quelqu'un reconnoissoit Jesus pour le Christ, on le mettoit hors de la Synagogue. C'est pour cela que son pere et sa mere dirent : il a assez d'age, interrogez-le. Les Juifs donc firent venir pour la seconde fois celui qui avoit

fieri! maledixerunt : ergò ei, et dixerunt : tu discipulus illius sis : nos autem Moïsi discipuli sumus. Nos scimus quia Moisi locutus est Deus, hunc autem nescimus undè sit. Respondit ille homo, et dixit eis : in hoc enim mirabile est, quia vos nescitis undè sit, et aperuit meos oculos : scimus autem quia peccatores Deus non audit : sed si quis Dei cultor est, et voluntatem ejus facit, hunc exaudit. A seculo non est auditum, quia quis aperuit oculos cæci nati. Nisi esset hic à Deo, non poterat facere quidquam. Responderunt, et dixerunt ei : in peccatis natus es totus, et tu doces nos! et ejecerunt eum foras. Audivit Jesus quia ejecerunt eum foras, et cùm invenisset eum, dixit ei : tu credis in Filium Dei! respondit ille, et dixit : quis est Domine ut credam in eum! et dixit ei Jesus : et vidisti eum, et qui loquitur tecum, ipse est. At ille aït : Credo Domine. Et procidens adoravit eum.

été aveugle, et ils lui dirent : rendez gloire à Dieu. Nous savons que cet homme est un pécheur. Je ne sais pas leur dit-il, si c'est un pécheur, je sais seulement que j'étois aveugle, et que je vois maintenant. Sur cela ils lui dirent : que vous a-t-il fait ! comment vous a-t-il ouvert les yeux ! il leur répartit : je vous l'ai déjà dit, et vous l'avez entendu. D'où vient que vous voulez l'entendre une seconde fois ! avez-vous aussi envie, vous autres, d'être de ses Disciples ! ils le chargerent alors d'injures, et lui dirent : soyez-le vous-même son Disciple ; pour nous, nous sommes Disciples de Moïse. Nous savons que Dieu a parlé à Moïse ; mais pour celui-ci, nous ne savons de quelle part il vient. L'homme leur répondit : c'est quelque chose d'admirable, que vous ne sachiez pas de quelle part il vient, et qu'il ait ouvert mes yeux. Or, nous savons que Dieu n'exauce point les pécheurs, mais si quelqu'un sert Dieu et lui obéit, c'est celui-là qu'il exauce. Depuis le commencement des siecles on n'a point entendu dire que personne ait ouvert les yeux d'un homme aveugle. Si celui-ci ne venoit de la part de Dieu, il ne pourroit rien faire. Ils lui répondirent : vous êtes né tout entier dans le péché, et vous nous faites des leçons ! et ils le mirent dehors. Jesus ouït dire qu'ils l'avoient mis dehors, et lui dit l'ayant trouvé : croyez-vous au Fils de Dieu ! qui est-ce, Seigneur, répondit-il, afin que je croie en lui ! vous l'avez vu, lui dit Jesus, et c'est lui-même qui vous parle. Je crois, Seigneur, dit-il alors, et se jetant à ses pieds ; il l'adora.

MÉDITATION.

De l'aveuglement spirituel.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que de toutes les maladies de l'ame il n'en est point de plus mortelle, il n'en est point dont on guérisse moins que de l'aveuglement. Comme elle n'en voit pas le danger, elle n'en cherche point le remede. Mais à combien de chûtes un aveugle n'est-il point exposé ? et marchant durant cette vie dans un chemin plein de précipices et pierreux, combien de faux pas ? Peut-on même marcher long-temps sans tomber dans le précipice ? L'aveuglement spirituel est autant l'aveuglement du cœur que l'aveuglement de l'esprit. C'est le déréglement du cœur qui est le principe de cette maladie, laquelle se communique d'abord à l'esprit. On doit raisonner de l'aveuglement de l'ame, comme on raisonne de l'aveuglement du corps ; semblable cause, semblables symptômes, pareils effets. Une abondance d'humeurs âcres et malignes affoiblit l'organe de la vue, et ensuite l'éteint. Les douleurs cessent avec la vue. On ne sent plus rien, mais on n'y voit plus. La corruption du cœur cause bientôt ces brouillards épais et malins, qui affoiblissent et obscurcissent les yeux de l'ame. D'abord les vifs remords d'une conscience justement alarmée piquent ; mais enfin leur pointe s'émousse par la continuation du déréglement. Alors la raison s'épaissit, l'ame ne sent plus de douleurs, la foi n'agit plus, ses yeux s'éteignent, elle devient aveugle ; ou du moins les brouillards épais que les passions causent, l'empêchent de voir la lumiere, et au milieu de ces épaisses ténebres, l'ame s'assoupit et s'endort. On a beau avertir, crier, faire

grand bruit, l'ame est dans une espece de léthargie spirituelle. La surdité accompagne l'aveuglement : les tonnerres ont beau gronder, la foudre a beau tomber à ses côtés ; comme elle n'apperçoit presque pas les éclairs, si elle entend encore du bruit, elle s'imagine toujours que c'est bien loin d'elle que le tonnerre gronde. De là vient cette funeste insensibilité, qui se change bientôt en un terrible endurcissement. Alors les vérités de la religion les plus effrayantes, les menaces les plus terribles, les accidens les plus affreux ne touchent point. Quel état, bon Dieu ! plus funeste, et quelle espérance de conversion !

SECOND POINT.

Considérez qu'il y a deux sortes d'aveuglement spirituel, l'un qui est le péché, et l'autre qui est l'effet et la punition du péché. Le premier est une rebellion, une résistance actuelle aux salutaires illustrations et pieuses motions de la grace, lorsque le pécheur ferme volontairement les yeux à cette vive lumiere, et qui durcit son cœur contre ses plus fortes impressions. Le second est l'habitude contractée par cette résistance fréquente, et c'est proprement un état d'aveuglement, où le pécheur s'est réduit par sa criminelle opiniâtreté. A force de fermer les yeux aux lumieres de la grace, Dieu permet qu'ils restent, pour ainsi dire, fermés. Et quel état, Seigneur, plus malheureux et plus épouvantable ! On désespere d'un malade quand on le voit dans une léthargie qui lui interdit tous les sens. Reste-t-il beaucoup d'espérance du salut d'un pécheur enseveli dans un aveuglement qui le rend insensible ? Tout pécheur est aveugle ; car enfin, si l'on voyoit la justice et la sainteté du commandement qu'on viole, la majesté et la bonté de Dieu qu'on offense, la rigueur du châtiment qu'on mérite, le malheur où l'on se précipite, et l'énormité du crime qu'on commet, certainement il n'y

auroit point de pécheur ; mais la passion aveugle, et l'on sacrifie son devoir, son repos, ses propres intérêts, son salut même à sa passion. Mais du moins cet aveuglement commun à tous les pécheurs, n'est qu'accidentel, et il passe. Mais quand on est aveugle par choix et de propos délibéré, quand on ferme les yeux à la lumiere de la grace, et qu'enfin en punition d'une malice si marquée, Dieu laisse l'ame dans cet affreux aveuglement qu'elle s'est attirée, qui l'empêchera de tomber dans le précipice ? Faut-il être surpris après cela si ces terribles vérités, qui ont fait tant d'illustres pénitens dans tous les états, ces vérités qui ont converti les plus insignes pécheurs, et les nations les plus barbares, si ces graces si puissantes, qui ont fait tant de millions de martyrs, ne touchent plus ce pécheur, qui est dans un profond aveuglement. Combien en a-t-on vu de ces malheureux aveugles, mourir dans une sensibilité étonnante !

Ah ! Seigneur, que tous les malheurs de la vie m'arrivent plutôt que cet aveuglement. Punissez-moi de toutes les manieres, pourvu que je n'aie pas le malheur de vivre et de mourir aveugle. Il ne vous a rien coûté de rendre la vue à celui qui étoit né aveugle. Guérissez par votre miséricorde mon aveuglement.

Aspirations dévotes durant le jour.

Domine, ut videam. Luc. 18.

Seigneur, ne permettez pas que je ferme jamais les yeux aux lumieres de la grace.

Illumina oculos meos, ne unquam obdormiam in morte. Psal. 12.

Eclairez mes yeux, Seigneur, et délivrez-moi pour toujours de cet aveuglement mortel.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° PUISQU'IL n'y a point de plus grand malheur durant cette vie que l'aveuglement spirituel, ne craignez rien tant que ce malheur. Quelqu'incurable qu'il soit en soi, il ne l'est point à l'égard du divin Médecin de notre ame, mais il faut que l'ame veuille guérir. Le Sauveur n'ignoroit pas que l'aveugle qui crioit si fort après lui dans le chemin de Jéricho, demandoit qu'il lui rendît la vue; il ne voulut cependant la lui rendre qu'après qu'il lui eut dit : *Domine, ut videam.* Faites-lui tous les jours la même courte priere. Méditez tous les jours quelqu'une des grandes vérités de notre religion, et lorsque vous en serez moins touché, craignez que ce ne soit un commencement d'un aveuglement de votre ame, qu'il importe de prevenir dès le commencement.

2.° Considérez quel cas vous faites des pratiques de piété les plus ordinaires. L'aveuglement spirituel naît souvent de ces légeres négligences des plus petits devoirs. On doit tout craindre en matiere de salut, lorsqu'on fait peu de cas des petites choses. Un mal d'yeux paroît ordinairement peu de chose; mais s'il continue, malgré les remedes, on court risque de perdre les yeux. La négligence des petits devoirs paroît peu considérable; mais si après tant de moyens salutaires sans aucun fruit, si la négligence et la tiédeur continuent, si vous violez vos regles, vos pratiques de piété sans remords, si vous n'appercevez pas les conséquences de ces fréquentes infidélités au service de Dieu, si vous n'êtes point touché des petites fautes qui vous sont ordinaires, si après tant de confessions et de communions, de méditations sans amendement et sans fruit, vous êtes tranquilles, craignez de tomber dans cet aveuglement.

LE JEUDI
DE LA QUATRIEME SEMAINE DU CARÊME.

L'EGLISE a eu intention de nous occuper pendant tous ces jours de la considération d'une nouvelle vie, que Jesus-Christ peut nous procurer par sa mort. C'est ce qui lui a fait choisir pour les Epîtres et les Evangiles de la Messe de ces deux jours, des sujets propres à nous faire voir que c'est lui seul qui vivifie et qui ressuscite.

L'Introït de la Messe de ce jour, est pris du Pseaume 104, qui est un Cantique d'actions de graces pour tous les bienfaits dont le Seigneur a comblé la nation Juive, et dont le Prophete fait ici le précis. Il fut composé par David, à l'occasion du transport de l'Arche, de la maison d'Obédedom, dans le Tabernacle ou Oratoire qui lui avoit été préparé à Sion. Ce Pseaume a pour titre ce mot, *Alleluia*, qui signifie *louez le Seigneur. Hállelu*, signifie en Hébreu, louez, et *ia*, le Seigneur. La Messe commence par ces paroles: *Lætetur cor quærentium Dominum.* Que le cœur de ceux qui cherchent le Seigneur se réjouisse: *Quærite Dominum et confirmamini, quærite faciem ejus semper.* Cherchez le Seigneur, et rassurez-vous contre tous les accidens de la vie; appliquez-vous constamment à mériter ses regards. *Confitemini Domino, et invocate nomen ejus, annuntiate inter gentes opera ejus.* Chantez sans cesse les louanges du Seigneur, invoquez son nom, faites connoître la grandeur et l'excellence de ses œuvres à tous les peuples de la terre, et dites-leur que sa miséricorde prévaut sur tout.

L'Epître rapporte le miracle que fit le Prophete Elisée, en ressuscitant le fils d'une femme de Sunam, chez qui il avoit coutume de loger.

Elisée passant un jour par la ville de Sunam, qui n'étoit pas éloignée de la montagne de Carmel, fut prié à manger, par une femme qui étoit fort considérée dans le lieu; elle l'en avoit pressé si obligeamment, que toutes les fois qu'il passoit par-là, il alloit loger chez elle. Un jour elle dit à son mari: il me paroît que cet homme qui passe si souvent chez nous, est un homme de Dieu et un saint, meublons-lui une petite chambre, afin qu'il y soit commodément toutes les fois qu'il viendra nous voir. Mettons-y un petit lit, une table, un siege et un chandelier. Un jour qu'Elisée y étoit logé, il dit à Giezi, son serviteur, de savoir de son hôtesse ce qu'il pourroit faire pour elle, en reconnoissance de tous les services qu'elle lui rendoit. Giezi lui dit qu'elle n'avoit besoin de rien, parce qu'elle n'avoit point d'enfant, ni guere d'espérance d'en avoir. Elisée l'ayant fait appeller, lui prédit qu'elle auroit un fils avant la fin de l'année. L'événement vérifia la prédiction. L'enfant crut jusqu'à l'âge de trois ans, et étant allé un jour voir son pere, au temps de la moisson, il prit un coup de soleil, dont il mourut. Sa mere, pleine de confiance aux prieres d'Elisée, porta son corps dans la chambre du Prophete, le mit sur son lit, ferma la porte, et sachant qu'Elisée étoit alors sur la montagne du Carmel, dissimulant son affliction, elle s'y en alla. Le Prophete l'ayant apperçue de loin, envoya Giezi son serviteur au-devant d'elle, pour savoir si tout le monde se portoit bien. Elle qui ne vouloit découvrir la mort de son fils qu'au Prophete, répondit que tout alloit assez bien. Etant arrivée, elle se jeta aux pieds d'Elisée, ne parlant que par ses larmes. Giezi voulut la retirer, mais le Prophete l'en empêcha, disant qu'elle étoit dans l'affliction, quoique le Seigneur ne lui en eût rien

fait connoître. Lorsqu'elle lui eut appris la mort de son enfant, il dit à Giezi de prendre son bâton, et de s'y en aller, avec défense de saluer qui que ce fût en chemin : c'est une maniere de parler figurée et hyperbolique, pour marquer la diligence avec laquelle il devoit faire ce voyage. Le Sauveur du monde envoyant ses Apôtres prêcher l'Evangile, leur fait la même défense, dans le même sens : le Fils de Dieu, dit saint Ambroise, ne défend pas de s'acquitter des devoirs de civilité, en saluant ceux qui nous saluent ; il veut seulement nous faire comprendre avec quelle diligence nous devons exécuter ce que Dieu demande de nous. Giezi partit; mais la mere affligée ne fut pas contente qu'elle n'eût vu partir aussi Elizée. En arrivant, Giezi lui dit qu'il avoit mis son bâton sur la bouche de l'enfant, comme il le lui avoit ordonné, mais que le mort n'avoit point donné de signe de vie. Elisée étant entré, trouva le corps de l'enfant étendu sur son lit ; il ferma aussi-tôt la porte sur lui, et pria le Seigneur. Sa priere finie, il monta sur le lit, et se coucha sur l'enfant ; appliqua ses yeux sur ses yeux, sa bouche sur sa bouche et ses mains sur ses mains, et l'échauffa, dit l'Ecriture, de sa propre chaleur. Puis étant descendu de dessus le lit, il fit deux tours de chambre. Il remonta encore sur le lit, se courba sur l'enfant, qui bâilla par sept fois, et ouvrit les yeux. On voit assez que tout ceci est mystérieux. La figure et le mystere se font sentir dans toutes les circonstances de ce miracle. L'enfant étant ressuscité, le Prophete le remit plein de santé à sa mere, qui, transportée de joie et d'admiration, se jeta à ses pieds, accompagnant de beaucoup de larmes ses très-humbles actions de graces.

La divine Providence, disent les saints Peres, voulut nous donner, dans cette suite détaillée de circonstances et d'actions, une figure du grand mystere de l'inutilité de la loi, et de la nécessité

de l'Incarnation du Verbe. Le bâton d'Elisée mis par son serviteur sur le corps de l'enfant, dit saint Augustin, et après lui saint Grégoire et saint Bernard, marquoit la loi de Moïse, qui ne pouvoit par elle-même donner ni la vie ni la justice à personne. Il falloit qu'Elisée lui-même, figure de Jesus-Christ, et le maître de tous ceux qui avoient été envoyés pour prêcher cette loi, vînt lui-même, et se racourcît, pour ainsi dire, dans son Incarnation, pour s'ajuster et se proportionner au corps de l'enfant, c'est-à-dire, de tout le genre humain, que saint Paul dit avoir été dans l'enfance de la loi (a) : *Et nos cùm essemus parvuli ; sub elementis mundi eramus servientes :* lorsque nous étions des enfans, nous vivions comme des esclaves sous les premiers élémens qui ont été enseignés au monde. Mais quand les temps ont été accomplis, Dieu a envoyé son Fils : il étoit, ce genre humain, sans vie, sans force, sans lumiere. L'enfant *bâilla sept fois ;* quelques interpretes traduisent l'Hébreu par : *il éternua sept fois.* Quelques-uns font de ces sept signes de vie une figure des Sacremens de la nouvelle loi, ou des sept fruits du Saint-Esprit dans la loi de grace.

L'Evangile contient l'histoire de la résurrection du fils unique d'une veuve de Naïm, ville de la Galilée, peu distante du mont Thabor.

Le jour d'après que Jesus eut guéri le serviteur du Centenier, il s'en alla à la petite ville de Naïm, vers l'extrémité de la basse Galilée. Il étoit suivi de ses disciples et de beaucoup de peuple que ses instructions et ses miracles lui attachoient : la Providence ménageant tout cela, afin qu'il y eût un plus grand nombre de témoins de la merveille qu'il devoit faire. A quelque pas de la ville, il rencontra un convoi : c'étoit un jeune homme, fils unique d'une veuve, mort le jour précédent, qu'on alloit mettre en terre. Les pleurs d'une

(a) *Gal. 4.*

mere excessivement affligée de la perte de son fils, qui étoit toute sa consolation et toute son espérance, toucherent le cœur du Sauveur ; il ne put la voir fondre en larmes, et éclater en soupirs, sans être ému de compassion. Il n'attend pas qu'on prie, le Sauveur est toujours touché de nos maux ; combien de fois prévient-il nos besoins, prévient-il nos vœux et nos demandes ? Jesus s'approchant de cette mere désolée, lui défend de pleurer. Puis s'approchant du cercueil et le touchant de la main, ordonne à ceux qui le portoient de s'arrêter, et dit au mort en maître de la mort et de la vie : jeune homme, levez-vous, c'est moi qui vous commande. Chose admirable ! le mort entend cette voix toute-puissante, et il obéit. Il ressuscite, il se leve, il se tient sur son séant, il recouvre la parole, il sort de son cercueil, et après avoir rendu graces à son bienfaiteur, il court embrasser sa mere. Ainsi le Sauveur convertit en larmes de joie, les larmes que la douleur faisoit couler des yeux de la mere, et par un miracle inespéré, par un seul mot, il lui rend son fils plein de vie. Tous ceux qui furent témoins de cette merveille en furent saisis d'étonnement et d'une sainte frayeur, qui leur faisoit dire avec de profonds sentimens d'admiration et de la plus vive reconnoissance : en vérité, nous avons parmi nous le plus grand Prophete qui ait jamais été. Le Seigneur a bien voulu visiter son peuple, en nous envoyant le grand Prophete qu'il nous avoit promis, et faire éclater à nos yeux sa toute-puissance.

Telles sont les démarches que Dieu fait pour toucher, pour convertir, pour ressusciter le pécheur. Il s'approche de lui tout mort qu'il est, il le touche, il lui fait entendre sa voix, soit par les remords de la conscience, soit par d'autres inspirations secretes. Démarches cependant inutiles, si le pécheur ne répond à ces avances, si ceux

qui le portent, qui le flattent, qui le séduisent ne s'arrêtent, c'est-à-dire, si les passions ne se taisent, pour lui laisser entendre la voix intérieure du Sauveur.

Les Juifs enterroient leurs morts hors des villes, ils les mettoient en terre dans des cavernes creusées dans le roc. Les tombeaux étoient regardés par eux comme des lieux souillés et une terre profane. Les Chrétiens, au contraire, sûrs de la résurrection, et présumant que plusieurs de ceux dont les corps sont enterrés dans les Cimetieres, jouissent de la béatitude dans le Ciel, regardent ces lieux avec respect et vénération. C'est pour cela qu'on met les cimetieres près des Eglises; on enterre même les morts dans les Temples, ce qui semble venir de ce qu'autrefois on bâtissoit les Eglises sur les sépulcres des Martyrs.

L'Oraison qu'on dit à la messe de ce jour est celle qui suit.

PRÆSTA, quæsumus omnipotens Deus : ut quos jejunia votiva castigant; ipsa quoque devotio sancta lætificet : ut terrenis affectibus mitigatis faciliùs cœlestia capiamur. Per Dominum nostrum, etc.

FAITES, ô Dieu tout-puissant! que mortifiant nos corps par ces jeûnes solemnels, nous ressentions en même-temps la joie sainte que la piété inspire; afin qu'en diminuant l'ardeur des affections de la terre, nous soyions plus capables de goûter les choses du Ciel. Par Notre-Seigneur Jesus-Christ, etc.

L'EPÎTRE.

Leçon tirée du quatrieme Livre des Rois. Chap. 4.

IN diebus illis, venit mulier Sunamitis ad Eliseum in montem Carmeli : cùmque vidisset eam vir Dei e contrà, ait ad Giezi puerum suum ecce Sunamitis illa. Vade ergò in occursum ejus, et dic ei : rectè ne agitur circa te, et

EN ces jours-là, une femme de Sunam alla trouver Elisée sur la montagne du Carmel, et l'homme de Dieu l'ayant apperçue qui venoit à lui, dit à Giezi, son serviteur : voilà cette Sunamite, allez au devant d'elle, et dites-lui : tout va-

circa virum tuum, et circa filium tuum! quæ respondit: rectè. Cùmque venisset ad virum Dei in montem: apprehendit pedes ejus: et accessit Giezi ut amoveret eam. Et aït homo Dei: dimitte illam: anima enim ejus in amaritudine est, et Dominus celavit à me, et non indicavit mihi. Quæ dixit illi: numquid petivi filium à Domino meo! numquid non dixi tibi: ne illudas mc! et ille aït ad Giezi: accinge lumbos tuos, et tolle baculum meum in manu tua, et vade. Si occurrerit tibi homo, non salutes eum: et si salutaverit te quispiam, non respondeas illi: et pones baculum meum super faciem pueri. Porrò mater pueri aït: vivit Dominus, et vivit anima tua, non dimittam te. Surrexit ergò, et secutus est eam. Giezi autem præcesserat ante eos, et posuerat baculum super faciem pueri, et non erat vox, neque sensus: reversusque est in occursum ejus, et nuntiavit ei, dicens: non surrexit puer. Ingressus est ergo Elisæus domum, et ecce puer mortuus jacebat in lectulo ejus: ingressusque clausit ostium super se, et super puerum: et oravit ad Dominum. Et ascendit, et incubuit super puerum: posuitque os suum super os ejus, et oculos suos super oculos ejus, et manus suas, super manus ejus: et incur-

t-il bien chez vous; vous, votre mari et votre fils, se portent-ils bien! et elle lui répondit: tout est bien. Et étant venue trouver l'homme de Dieu sur la montagne, elle se jeta à ses pieds, et Giezi s'approcha d'elle pour la retirer. Mais l'homme de Dieu lui dit: laissez là, son ame est dans l'amertume, et le Seigneur me l'a caché, et ne me l'a point fait connoître. Alors cette femme lui dit: vous ai-je demandé un fils, Seigneur! ne vous ai-je pas dit: ne me trompez point! Elisée dit à Giezi: ceignez vos reins, prenez mon baton à votre main, et allez-vous-en. Si vous rencontrez quelqu'un ne le saluez point, et si quelqu'un vous salue, ne lui répondez point, et mettez mon baton sur le visage de l'enfant. Mais la mere de l'enfant dit à Elisée: je vous jure Seigneur, que je ne vous quitterai point que vous n'y veniez. Il partit donc, et la suivit. Cependant Giezi étoit allé devant eux, et il avoit mis le baton sur le visage de l'enfant, mais ni la parole, ni le sentiment, ne lui étoient point revenus. Il retourna au-devant de son Maître, et lui vint dire: l'enfant n'est point ressuscité. Elisée entra ensuite dans la maison, et il trouva l'enfant mort couché sur son lit. Il ferma aussi-tôt la porte sur lui et sur l'enfant, et pria le Seigneur. Après cela, il monta sur le lit, et se concha sur l'enfant. Il mit sa

vavit se super eum, et calefacta est caro pueri. At ille reversus, deambulavit in domo, semel huc atque illuc : et ascendit, et incubuit super eum : et oscitavit puer septies, aperuitque oculos. At ille vocavit Giezi, et dixit ei : voca Sunamitidem hanc. Quæ vocata, ingressa est ad eum. Qui ait : tolle filium tuum. Venit illa, et corruit ad pedes ejus et adoravit super terram : tulitque filium suum, et egressa est ; et Eliscus est reversus in Galgala.

bouche sur sa bouche, ses yeux sur ses yeux, et ses mains sur ses mains, et il se courba sur l'enfant ; et la chair de l'enfant fut échauffée. Elisée étant descendu de dessus le lit, il se promena, et fit deux tours de chambre. Il remonta encore sur le lit, et se coucha sur l'enfant. Alors l'enfant bailla sept fois, et ouvrit les yeux. Elisée ensuite appella Giezi, et lui dit : faites venir cette Sunamite. Elle vint aussi-tôt, et elle entra dans la chambre. Elisée lui dit, emmenez votre fils. Cette femme s'approcha de lui, se jetta à ses pieds, et se prosterna profondément jusqu'en terre, et ayant pris son fils, elle s'en alla ; et Elisée revint à Galgala.

Elisée, Prophete célebre, étoit fils de Saphat de la ville d'Abel ; il étoit le disciple et le compagnon inséparable d'Elie, qui l'ayant rencontré labourant la terre, lui jeta son manteau sur les épaules, selon l'ordre qu'il en avoit reçu de Dieu, et à l'instant même Elisée prophétisa. Elie en disparoissant lui laissa le double esprit prophétique qu'il avoit reçu de Dieu, environ 895 *ans avant Jesus-Christ.*

RÉFLEXIONS.

Laissez-là, son ame est dans l'amertume. Les afflictions muettes sont toujours les plus ameres ; une douleur clameuse se soulage par les larmes et par les hauts cris. On souffre sans adoucissement, quand on souffre en silence ou qu'on dissimule sa douleur. Alors on sent toutes les pointes d'un esprit affligé et d'un cœur aigri. Quel tourment quand il faut dévorer tous ses chagrins, sans que la compassion les adoucisse ! La part que des parens ou des amis prennent à nos adversités les partage ;

mais quand tous ces chagrins sont dissimulés, toute l'aigreur se concentre, l'esprit en est accablé, et le cœur nage dans l'amertume et il s'y noie ; hé ! bon Dieu ! quel état plus malheureux, quel tourment ! tel est le triste état des mondains. Peu de joie dans le monde qui ne soit artificielle, nulle qui ne soit amere ; et qui ne soit suivie de regrets et de cruels repentirs : *extrema gaudit luctus occupat :* la douleur succede toujours à la joie. La joie est un contentement, une émotion de l'ame causée par un plaisir réel et pur, ou par la possession d'un bien solide qu'on possede. Si ce plaisir est imaginaire ou superficiel, si ce bien est faux et vuide, la joie est vaine, c'est tout au plus un songe agréable qui réjouit ; mais tant de joie qu'on voudra, après tout, ce n'est qu'un songe, et on n'est pas plutôt éveillé, qu'on est indigné contre soi-même d'avoir ri en dormant. Gens du monde, vos joies ne sont pas plus solides ; mais les chagrins qui les accompagnent, et l'amertume dont elles sont détrempées, ne sont pas superficiels. Vous les savez dissimuler, il est vrai, c'est sur ce déguisement que porte toute votre félicité prétendue ; mais n'en coûte-t-il rien de se contrefaire sans cesse ? on pleure sous le masque le plus riant, et la tristesse concentrée désseche les os. Si du moins ces douleurs muettes, ces amertumes intérieures, ces croix invisibles, ces chagrins secrets pouvoient être de quelque utilité pour l'autre vie, on se consoleroit de la contrainte qu'il faut se faire durant celle-ci. Mais les croix invisibles des mondains sont comme la semence des supplices et des repentirs infructueux et éternels de l'autre vie, à plaindre dans le temps, encore plus malheureux dans toute l'éternité. Avouons qu'il n'y a que ceux qui sont au service de Dieu ; il n'y a que les gens de bien qui puissent goûter une joie pure, un contentement plein et moëlleux, une véritable félicité,

même dès cette vie, en goûtant au pied du crucifix un avant goût des joies du Ciel. On peut dire, dans un sens, que les uns et les autres sont masqués. Les gens du monde, sous des dehors rians, enjoués, fleuris, cachent des chagrins dévorans et une tristesse mortelle, et les gens de bien, les véritables serviteurs de Dieu sous un air recueilli, sous des dehors mortifiés, sous une modestie chrétienne et inaltérable, jouissent d'une paix douce et délicieuse, goûtent des douceurs intérieures qui sont ineffables, et leur ame est inondée d'un torrent de joie inconnue, incompréhensible aux mondains. Un jour tout le monde comprendra ce mystere.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Luc. Chap. 7.

IN illo tempore, ibat Jesus in civitatem, quæ vocatur Naïm: et ibant cum eo Discipuli ejus, et turba copiosa. Cùm autem appropinquaret portæ civitatis, ecce defunctus efferebatur filius unicus matris suæ: et hæc vidua erat: et turba civitatis multa cum illa. Quam cùm vidisset Dominus, misericordiâ motus super eam, dixit illi; noli flere. Et accessit, et tetigit loculum (Hi autem qui portabant, steterunt). Et aït: adolescens, tibi dico, surge: et resedit qui erat mortuus, et cœpit loqui. Et dedit illum matri suæ. Accepit autem omnes timor: et magnificabant Deum, di-

EN ce temps-là, Jesus alla à une ville appelée Naïm, suivi de ses Disciples, et d'une troupe nombreuse. Comme il approchoit de la porte de la Ville, on portoit un mort au lieu de la sépulture: c'étoit un fils unique, dont la mere étoit veuve, et il y avoit avec elle un grand nombre de gens de la Ville. Dès que le Seigneur la vit, il fut touché de compassion pour elle: ne pleurez point, lui dit-il; puis s'étant approché, il toucha le cercueil. Ceux qui le portoient s'arrêterent; et il dit: jeune homme, levez-vous, je vous l'ordonne. Le mort se mit aussi-tôt sur son séant, et commença à parler; et Jesus le rendit à sa

centes : quia Propheta magnus surrexit in nobis : et quia Deus visitavit plebem suam.

mere. Tout le monde fut alors saisi de frayeur, et ils publioient les grandeurs de Dieu disant : il a paru un grand Prophete parmi nous, et Dieu a visité son peuple.

MÉDITATION.

De la nécessité de se préparer à la mort.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que la nécessité de se préparer à faire une sainte mort est indispensable ; rien n'est de si grande conséquence que la mort ; rien n'est si difficile qu'une bonne mort, sur-tout à qui ne s'y prépare pas durant la vie. Y a-t-il rien de si irréparable qu'une mort malheureuse ? et cependant y a-t-il rien à quoi on se prépare moins qu'à faire une sainte mort ?

Si l'on mouroit deux fois, il y auroit moins d'imprudence à risquer de mourir une fois mal ; on pourroit réparer sa faute, et l'on seroit encore en état de faire en même temps pénitence et d'une mauvaise vie et d'une mauvaise mort. Mais on ne meurt qu'une fois, et l'éternité bienheureuse ou malheureuse dépend absolument de cette mort.

Plus nous avons travaillé pour le Ciel, plus notre vie a été sainte : plus avons-nous d'intérêt à la finir saintement pour ne pas perdre le fruit de nos travaux. Il est vrai que la bonne mort est le fruit ordinaire d'une sainte vie ; mais il n'est pas moins vrai qu'une mort dans le péché anéantit tous les mérites de la plus sainte vie, et que tous les mérites de la plus sainte vie ne peuvent pas nous répondre d'une bonne mort. Et cependant pense-t-on beaucoup à la mort ? se prépare-t-on beaucoup à cette mort ? et à voir notre indolence sur cet article, ne diroit-on pas qu'il n'est rien de plus aisé, rien de plus ordinaire que de faire une sainte mort ?

S'il ne s'agissoit, pour bien mourir, que de recevoir les derniers Sacremens, que de baiser le Crucifix, que de verser même quelques larmes, notre imprudence seroit peut-être moins intolérable. Il n'est pas toujours difficile de trouver un confesseur zélé et habile qui nous assiste dans ce dernier péril ; mais combien de gens qui n'ont manqué de nul de ces secours et qui sont morts dans le péché. Mourir sous la cendre et sous le cilice, mourir environné de Prêtres et de saints Religieux, c'est faire une mort édifiante, mais ce n'est pas là précisément faire une mort sainte. Faire une bonne mort, c'est mourir après avoir effacé tous les déréglemens de sa vie ; c'est mourir en état de grace ; c'est mourir plein d'une foi vive, d'une espérance inébranlable, d'une charité ardente ; c'est mourir plein d'horreur pour tout ce que le monde aime ; c'est mourir dans un amour pour Dieu, qui surpasse tout autre amour : et tout cela est-il si fort aisé à qui a si peu aimé Dieu durant sa vie ? à qui a passé presque toute sa vie sans penser à bien mourir ?

Chose étrange ! doit-on paroître sur un théâtre ou en chaire ? doit-on donner quelque preuve de son habileté et de son savoir ? on passe les mois, on met les années entieres à s'y préparer, quoique la chose soit de si peu de conséquence ; et quel temps, bon Dieu ! met-on durant la vie à se préparer à la mort, quoique cette préparation demande tout le temps de la vie ?

SECOND POINT.

Considérez qu'on ne sauroit trop se préparer à bien faire ce qu'on ne peut faire qu'une fois, quand c'est de cette seule fois que dépend notre destinée éternelle.

S'il étoit si peu difficile de faire une bonne mort, après s'être si peu préparé à bien mourir, les Saints auroient eu tort d'avoir fait tant de frais, et

d'avoir employé à cette préparation toute leur vie. Pourquoi tant jeûner, tant prier et verser tant de larmes ? Pourquoi s'interdire tout commerce avec le monde, pour avoir l'avantage de faire une mort sainte, si sans toutes ces précautions, sans nul préparatif on peut mourir saintement ?

Cette jeune personne qui, au milieu de ses plus beaux jours, renonce à tout ce qui flatte le plus, et va s'ensevelir dans le cloître, que prétend-elle, si ce n'est de se disposer à faire une mort sainte ? Oserions-nous ne pas louer, ne pas admirer sa sagesse et sa résolution ? Eh quoi ! tandis que nos freres, que nos sœurs, que nos amis passent leurs jours dans la retraite et dans les rigueurs de la pénitence pour se préparer à une sainte mort, pour obtenir la grace finale : nous, au milieu du tumulte du monde et de ses plaisirs ; nous, dans un oubli éternel de cette mort, dans une ignorance crasse de la préparation à la mort, nous attendons tranquillement une mort chrétienne, nous espérons d'être prêts à la mort et de bien mourir ?

Y a-t-il rien à quoi le Fils de Dieu, qui prévoyoit notre négligence, nous ait tant exhorté qu'à cette préparation ?

Veillez, nous dit-il (a), car vous ne savez pas à quelle heure doit venir votre Seigneur. Soyez prêts, dit-il ailleurs, et veillez à toute heure, parce qu'à l'heure que vous y penserez le moins, le Fils de l'Homme viendra. Au reste, ce que je vous dis à vous, ajoute ce divin Sauveur, je le dis à tous : *Quod autem vobis dico, omnibus dico : vigilate* (b). Il faut être prêt à ouvrir, au moment que le maître heurte (c).

Il n'est personne qui ne convienne aisément qu'on a besoin de préparation pour bien mourir ; c'est pour cela qu'on craint si fort une mort subite : mais enfin, que produit cette crainte, et à quelle préparation nous a-t-elle engagé jusqu'à présent ?

(a) *Matth.* 25. (b) *Marc.* 3. (c) *Matth.* 25.

Cependant, je puis mourir dans peu d'heures. Il est aussi peu sûr que je sois en vie demain que dans dix ans. Si c'étoit ici le dernier jour de ma vie, serois-je prêt de mourir en ce jour ? Si je mourois ce soir, tout seroit-il prêt ? n'aurois-je rien à craindre ? je frémis à cette pensée : mais qui m'a rassuré jusqu'à ce moment ? et si je ne commence à ce moment de m'y préparer, quel regret, quel désespoir à cette derniere heure ?

Ne le permettez pas, Seigneur, et puisque vous me donnez du moins cette heure, dès cette heure, mon Dieu ! je vais commencer à me préparer à bien mourir, et à vous en demander tous les jours la grace.

Aspirations dévotes durant le jour.

Paucitatem dierum meorum nuncia mihi. Psal. 101.

Faites-moi si bien comprendre le peu de jours que j'ai à vivre, que je ne différe pas un moment à me prépare à la mort.

Timenti Dominum benè erit in extremis. Eccl. 1.

Il n'y a que ceux qui craignent Dieu durant leur vie, qui doivent s'attendre de faire une sainte mort.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° Il n'est pas suprenant que tant de gens meurent mal, puisqu'il y en a si peu qui apprennent à bien mourir. La bonne mort est une science pratique qui ne s'apprend que durant la vie ; il faut l'étudier long-temps pour s'y rendre habile : une étude précipitée ne sert souvent qu'à faire sentir davantage combien on est ignorant. La meilleure préparation à la mort est une sainte vie. Notre vie doit être une continuelle préparation à la mort. Chaque jour doit être pour vous, et une nouvelle leçon et un nouvel exercice ; demandez-vous tous

les soirs quel progrès vous y avez fait. C'est une pratique de piété bien utile de faire toutes ses actions comme autant de préparations à la mort. Messes, prieres, aumônes, devoirs de son état, divertissemens mêmes, tout nous peut servir à faire une mort sainte, quand tout est fait dans cet esprit. Il nous importe de savoir l'art de bien mourir ; soyons habiles en toute autre chose, c'est ne rien savoir que d'ignorer cet art.

2.° Outre cette préparation générale, il y en a de particulieres qu'on ne doit jamais négliger. 1.° Choisissez un jour tous les ans, que vous consacrerez tout entier à cette grande affaire. Vous vous représenterez en vous éveillant, le souverain Juge qui vous dit ces terribles paroles : *Redde rationem villicationis tuæ.* Rendez-moi compte de votre recette ; et vous examinerez dans une méditation du moins de demi-heure, si vos comptes sont prêts. Ne sortez par du logis, que vous n'ayiez supputé et rangé tout ce qui reste à faire. Ne négligez rien, épargnez-vous encore moins ; vous avez à faire à un juge infiniment éclairé, et qui ne passe rien, mais qui veut bien s'en remettre à vous sur tous les articles. Faites une confession qui prévienne son jugement. Avez-vous réglé les affaires de la conscience, réglez celles de votre famille. Quelle imprudence d'attendre la derniere maladie pour faire la disposition de vos biens ! *Fac testamentum tuum*, dit saint Augustin, *dum sanus es, dum sapiens es, dum tuus es.* Faites votre testament tandis que vous êtes en santé, tandis que vous savez ce que vous faites, tandis que vous êtes à vous, et en liberté de disposer. Faites la communion comme si ce devoit être la derniere de votre vie. Et s'il se peut, exécutez vous-même vos legs pieux. Allez faire le soir votre priere sur votre tombeau, ou du moins dans l'Église où vous devez être enterré, et où vous serez exposé un jour à la vue du peuple. Faites des lectures pro-

pres de l'objet de cette pieuse pratique ; et ne vous occupez durant ce jour, que de l'affaire de votre salut. Ce n'est pas assez d'un jour tous les ans ; la retraite d'un jour de chaque mois, est encore une pratique de préparation à la mort excellente. Chaque Semaine doit avoir la sienne ; et ne passez aucun jour sans faire quelque pieux exercice qui soit une préparation plus marquée à bien mourir. Ayez quelque livre qui apprenne à se préparer à la mort. Vous trouverez plusieurs pratiques à la fin du second tome de la Retraite d'un jour de chaque mois.

LE VENDREDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE DE CARÊME.

DANS ce jour, comme dans le précédent, l'Eglise veut nous tracer une image de la vie nouvelle, ou résurrection de notre ame morte par le péché, et ressuscitée par la grace de Jésus-Christ. C'est sans doute selon cette vue qu'elle a choisi pour l'Epître de la Messe, l'histoire de la résurrection corporelle du fils de la veuve de Sarepta ; et pour l'Evangile, l'histoire de la résurrection du Lazare. L'introït de la Messe a rapport à tous les deux ; il est pris du Psaume 18 : *Meditatio cordis mei in conspectu tuo semper : Domine adjutor meus et Redemptor meus.* C'est en votre présence, Seigneur, que mon cœur médite sans cesse votre loi ; et vous serez toujours mon secours et mon appui, comme vous êtes mon Rédempteur. *Cœli enarrant gloriam Dei, et opera manuum ejus annunciat firmamentum.* Les Cieux publient la gloire de Dieu, et en exposant à nos yeux ce qu'ils contiennent de

merveilles, il nous apprennent celui qui les a formés. L'expression du Prophete est singuliere, mais elle n'en est pas moins instructive. Ce n'est pas le cœur qui réfléchit et qui médite, c'est l'esprit. Le Prophete dit que son cœur médite la loi de Dieu, pour nous faire entendre que sa méditation n'est pas purement spéculative, elle est pratique. Sans quoi rien de plus inutile que ces stériles méditations. Il faut méditer la loi de Dieu pour l'aimer, pour l'observer avec ponctualité, après en avoir reconnu dans la méditation la sainteté, l'utilité, et l'excellence. C'est cette observation exacte qui fait notre bonheur parfait.

L'Epître est prise du chapitre dix-septieme du troisieme Livre des Rois. Elie étant venu à Sarepta, ville des Sidoniens en Phénicie, par ordre de Dieu, durant le temps que la famine désoloit tout le pays, il multiplia miraculeusement une poignée de farine et un peu d'huile; en sorte qu'une bonne femme qui le logeoit chez elle en eut suffisamment pour se nourrir elle et son enfant, et pour nourrir encore le Prophete tout le temps que dura la sécheresse. Cette femme avoit un fils qui tomba malade : le mal fut si violent, que l'enfant en mourut. La mere désolée vint se jeter aux pieds du Prophete, qui heureusement se trouvoit chez elle; et pénétrée de la plus vive douleur : ne m'avez-vous conservé la vie, homme de Dieu, lui dit-elle, que pour me donner le déplaisir de voir mourir mon fils, qui étoit toute ma consolation et toute l'espérance de ma famille ? n'êtes-vous venu chez moi que pour découvrir mes iniquités, et pour m'en punir ? L'excès de sa douleur ne lui permit pas d'en dire davantage, elle se répandit en gémissemens et en pleurs. Elie en fut touché : il lui dit de lui donner le corps de son fils. Il le prit, le porta dans la chambre où il se retiroit, le mit sur son lit, et élevant sa voix au Seigneur, lui fit cette courte, mais fervente priere : Sei-

gneur, mon Dieu, faut-il que cette bonne veuve qui a la charité de me nourrir le mieux qu'elle peut, ait le déplaisir de voir mourir son fils. Ayant dit ceci, il se mit sur l'enfant par trois fois, en se mesurant à son petit corps, ne cessant de supplier le Seigneur de lui rendre la vie en faisant rentrer son ame dans son corps : *Reveratur, obsecro, anima pueri hujus, in viscera ejus.*

Le Seigneur exauça sur-le-champ la priere de son Prophete, et rendit la vie à l'enfant. Elie le prit entre ses bras, et étant descendu de sa chambre, il le remit vivant entre les mains de sa mere. Cette pauvre femme toute transportée de joie, lui dit : je reconnois maintenant, après cette action, que vous êtes véritablement un homme de Dieu, et que c'est l'Esprit du Seigneur qui vous fait parler. La protection des gens de bien est toujours d'un grand secours, dans les plus fâcheux accidens de la vie. Mais si Dieu a de si grands égards aux prieres des Saints, lorsqu'ils sont encore sur la terre, jusqu'à faire les plus grands miracles par leurs prieres, disent les Peres, quel crédit n'ont-ils pas auprès de Dieu, lorsqu'ils sont dans le Ciel, où leur charité les rend plus sensibles à nos besoins? et quels secours, quels avantages ne retire-t-on pas de leur intercession, et de leurs prieres?

C'est pour rendre plus respectables ses fideles serviteurs, que Dieu les favorise du don des miracles, afin que leur zele soit plus efficace, et qu'on les écoute avec plus de docilité : *Nunc in isto cognovi quòd verbum Domini in ore tuo verum est.* Elie se mit par trois fois sur le corps de cet enfant mort. Elisée en usa de même, lorsqu'il voulut ressusciter l'enfant de la Sunamite ; saint Paul en fit de même, lorsqu'il ressuscita un jeune homme nommé Eutyche, qui étant tombé d'une fenêtre fort haute, s'étoit tué ; saint Grégoire rapporte la même chose de saint Benoît, lorsqu'il ressuscita un enfant. Le mystere de cette action nous représente l'Incarna-

tion du Verbe, qui s'est comme restreint, disent les saints Peres, il s'est rabaissé, il s'est ajusté à notre nature, en quelque maniere en se revêtant de notre chair, et en prenant nos infirmités, pour nous rendre la vie. Il y a peu de types et de figures dans l'ancien Testament, qui marquent d'une maniere plus expresse l'union du Verbe à la nature humaine dans le mystere de l'Incarnation. Jesus-Christ n'observe point cette cérémonie; il étoit la réalité de ce que ces Saints de l'ancien Testament n'étoient que la figure. Veut-il ressusciter un mort, il n'a qu'à lui commander d'être en vie: *Lazare veni foras;* Lazare venez dehors. Les Prophetes prient Dieu de rendre la vie au mort: Jesus-Christ parle en Maître; il parle et agit en Dieu.

L'Evangile raconte l'histoire de la merveilleuse résurrection de Lazare, l'ami de Jesus-Christ.

Le Sauveur n'étoit pas encore sorti de la Galilée, quand il eut la nouvelle de la maladie d'un homme qu'il aimoit beaucoup: c'étoit le frere de Marthe et de Marie, nemmé Lazare, qui demeuroit avec elles dans le Bourg de Béthanie, chez qui le Sauveur avoit logé quelquefois. Dès que la maladie parut dangereuse, les deux sœurs envoyerent un exprès à Jesus, avec ces deux mots: Seigneur, voilà celui que vous aimez qui est malade, *ecce quem amas infirmatur.* Rien n'est plus simple ni plus modeste que cette priere: Dieu ne demande ni subtilité, ni éloquence, ni compliment; une humble exposition de nos besoins, un sentiment d'amour vif et ardent, une pleine confiance, suffisent. C'est comme si elles disoient, dit saint Augustin: il suffit, Seigneur, que vous sachiez que notre frere est malade; car l'aimant comme vous faites, vous ne l'abandonnerez point. *Sufficit ut noveris; non enim amas et deseris.* Le Sauveur étoit alors à Bethabara, au delà du jourdain, environ à deux ou trois journées du bourg de Béthanie. Ayant lu

ce billet, il leur répondit, que cette maladie ne leur enleveroit point leur frere, et qu'elle serviroit à la gloire de Dieu, puisqu'elle donneroit occasion au Messie de prouver sa Divinité par un miracle éclatant. L'Evangéliste ajoute, que Marthe et sa sœur Marie et Lazare leur frere étoient aimés de Jesus : cet Historien sacré ne manque jamais de marquer en particulier, cette auguste prérogative de tous ceux que le Sauveur honoroit d'une amitié spéciale ; nulle en effet ne fait tant d'honneur ; nulle qualité, nul titre plus glorieux ni plus honorable que d'être singuliérement aimé de Jesus-Christ. Le Sauveur ayant donc su que Lazare étoit malade, il demeura encore deux jours au même lieu. Jesus sait l'extrémité où est le Lazare, il l'aime, et il differe cependant deux jours entiers de l'aller secourir. Dieu paroît quelquefois sourd à nos vœux, il semble oublier les maux que nous souffrons : ne nous défions point pour cela de son amour. Il sait le temps où il convient de nous secourir ; et s'il differe de le faire, c'est pour nous donner des marques plus sensibles de sa bonté. Il laisse mourir Lazare, dit saint Chrysostôme, et n'arrive à Béthanie que quatre jours après qu'il fut enterré, afin que le miracle fût plus incontestable.

Les deux jours étant passés, il dit à ses Disciples : retournons en Judée. Cette résolution les surprit : eh quoi ! maître, lui dirent-ils, il n'y a qu'un mois que ceux de Judée vouloient vous lapider dans le Temple de Jérusalem le jour de la Dédicace, et vous voulez y retourner ? Le jour n'a-t-il pas douze heures, leur répond le Sauveur, qu'a-t-on à craindre quand on marche durant le jour ? doit-on attendre la nuit pour travailler, ou pour marcher ? les Juifs comptoient le jour depuis le lever jusqu'au coucher du Soleil, et ils le partageoient toujours comme les autres peuples Orientaux, en douze heures égales, mais qui devoient être plus longues, ou plus courtes, selon la di-

versité des saisons. Le Sauveur compare ici la vie au jour, et la mort à la nuit ; et comme le jour doit avoir douze heures complettes, sans qu'on puisse rien ôter de sa durée ; de même, dit Jesus-Christ, le temps que j'ai à vivre, étant réglé, rien ne peut avancer le moment de ma mort. Comme s'il eût dit que tant qu'il vivroit en ce monde, il ne manqueroit point de lumiere ; qu'ainsi il ne craignoit point la malice de ses ennemis, qui pourroient inutilement lui tendre des pieges pour le surprendre ; mais qu'ils ne pourroient lui ôter la vie, que quand le temps déterminé en seroit venu, et qu'alors il se livreroit lui-même entre leurs mains. D'ailleurs, ajoute-t-il, Lazare notre ami dort, je veux l'aller éveiller. Il étoit tout clair que le Sauveur parloit d'une maniere figurée, entendant par le sommeil, la mort ; car quelle apparence que Jesus-Christ eût voulu entreprendre un voyage de deux ou trois journées, pour aller réveiller un homme qui dormoit ! cependant les Apôtres furent assez simples pour croire que c'étoit seulement du sommeil ordinaire que parloit leur Divin Maître. Ce qui obligea le Sauveur de leur dire ouvertement que Lazare étoit mort ; et je suis bien aise, ajouta-t-il, de ne m'y être pas trouvé, car le miracle que je vais faire en le ressuscitant va rendre la foi que vous avez en moi plus pure et plus inébranlable ; mais allons le voir. A ces mots, ses Apôtres furent saisis de crainte, et demeurerent dans le silence ; il n'y eut que Thomas, qui voyant le Sauveur déterminé à partir, et à mener avec lui ceux qui auroient le courage de le suivre, dit à ses compagnons : allons, suivons notre Maître, et s'il le faut, mourons avec lui. Il est étonnant qu'une résolution si généreuse ait été suivie d'une foi si foible et si chancelante dans cet Apôtre ! ce ne sont point des transports passagers, c'est une charité soutenue qui nous fait de dignes disciples de

Jesus-Christ. Ces saillies de ferveur sont des éclairs qui s'éteignent, si le cœur n'est pas embrasé du feu de l'amour divin.

Le Fils de Dieu arrivant à Béthanie, trouva que Lazare étoit enterré depuis quatre jours. Plusieurs personnes étoient venues des environs voir Marthe et Marie pour les consoler ; mais malgré cette foule de consolateurs, les deux sœurs n'en pleuroient pas moins ; il n'y a que Jesus qui puisse faire tarir les larmes, lui seul sait le secret de consoler dans l'affliction. Aussi Marthe et Marie quittent bientôt ceux avec qui elles étoient, dès qu'elles apprennent son arrivée. Seigneur, lui dit Marthe en l'abordant, *si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort.* Il semble, dit saint Chrysostôme, que sa foi étoit encore un peu foible, puisqu'elle croit que la présence du Sauveur étoit nécessaire, pour empêcher que son frere ne mourût. Elle ne laisse pas cependant d'avoir une grande confiance en sa bonté et en son pouvoir : je sais, lui dit-elle, que même à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera, fut-ce la résurrection de mon frere. Elle n'ose lui demander directement une aussi grande faveur : elle le fait seulement souvenir qu'il le peut ; connoissant la bonté du Sauveur, elle n'a pas besoin d'en dire davantage. Assurez-vous, repartit Jesus, que votre frere ressuscitera ; je ne doute point, répliqua Marthe, qu'au dernier jour où se fera la résurrection générale, il ne ressuscite avec tous les autres. Mais par qui ressuscitera-t-il, lui dit Jesus, si ce n'est par moi, qui suis la résurrection et la vie ? et pourquoi ne pourrois-je pas le ressusciter aujourd'hui, comme je le ressusciterai alors? C'est le sens que saint Augustin donne à la réponse que le Sauveur fait à Marthe : *Per quem tunc resurget, potest et modò, quia ego sum resurrectio.* C'est ainsi que Jesus-Christ instruit et affermit la foi de Marthe, et la conduit comme par degrés à confes-

ser, comme elle fit, *qu'il étoit le Christ, le Fils de Dieu vivant qui étoit venu dans le monde.*

Marthe ne voyant point paroître sa sœur Marie, ne douta point qu'elle n'ignorât l'arrivée du Sauveur ; elle court au logis, et lui dit tout bas que Jesus étoit arrivé. Marie court, se jette à ses pieds, et fondant en larmes : ah, Seigneur ! lui dit-elle, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Ses pleurs, et ceux de toute la foule qui étoit accourue, attendrirent le cœur compatissant du Sauveur ; il parut touché et ému, nous faisant voir par là, la part qu'il prend aux afflictions de ceux qu'il aime. Il demande ensuite, où c'est qu'on l'a enterré ? venez, Seigneur, lui dirent-ils, et voyez le lieu de sa sépulture. Y étant arrivé, il ne put retenir ses larmes ; ce qui fit dire aux Juifs : voyez-vous à quel point il l'aimoit ? mais s'il l'aimoit si tendrement, disoient quelques-uns d'eux, que ne l'a-t-il empêché de mourir, s'il est vrai qu'il ait ouvert les yeux à un homme né aveugle ? les Juifs regardent les larmes de Jesus-Christ, dit saint Chrysostôme, comme une preuve de sa foiblesse : s'il aimoit tant, disoient-ils, et qu'il soit vrai qu'il ait guéri cet aveugle, que ne guéroissoit-il son ami ? l'esprit d'envie pense toujours malignement, et parle toujours le même langage ; il saisit les moindres apparences pour autoriser sa malignité.

Jesus vint au sépulcre, accompagné d'une foule de gens. Les sépulcres des Juifs étoient ordinairement des especes de grottes creusées dans le roc, ou faites de maçonnerie, dont l'entrée se fermoit avec une pierre taillée et proportionnée à l'ouverture. Il y avoit dans ces grottes plusieurs petites cellules ou niches, propres à recevoir chacune un corps. La maniere d'ensevelir chez les Juifs, étoit de couvrir la tête et le visage d'un linge qu'on appeloit suaire ; on enveloppoit le reste du corps d'un drap, qu'on serroit ensuite avec plusieurs bandes

bandes depuis les épaules jusqu'aux pieds. Le Sauveur étant arrivé au sépulcre, ne put s'empécher de pousser encore quelques soupirs, de frémir même, non pas de la mort de Lazare, mais plutôt, ce semble, de la mort éternelle de tant de pécheurs, dont Lazare étoit la figure, et singuliérement de la malice insigne, et de l'endurcissement des Juifs, qui devoient se servir du miracle qu'il alloit faire, pour conclure sa mort. Le Sauveur ordonne qu'on ôte la pierre qui bouchoit le sépulcre; sur quoi Marthe lui ayant dit, que le corps ayant été enterré depuis quatre jours, il étoit impossible qu'il ne sentît mauvais; Jesus lui répartit: ne craignez rien. Ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié par le plus éclatant de tous les miracles! Dès que la pierre fut ôtée, il leva les yeux au Ciel, et s'adressant à son Pere, il lui parle, dit saint Chrysostôme, non pas comme en le priant, mais comme en lui rendant des actions de graces, pour montrer qu'il n'est pas comme les autres Saints, et les Prophetes, qui ont besoin d'employer des prieres pour faire des actions miraculeuses, mais qu'il les fait par sa propre puissance. Il ne le fait, ajoute-t-il, qu'afin que le monde sache qu'il agit au nom et par la vertu de son Pere, et qu'il est par conséquent le Messie et l'envoyé de Dieu; il prouve par là son unité de volonté et de puissance avec Dieu son Pere; et s'il parle comme homme et comme inférieur à son Pere en cette qualité, il mêle toujours quelques traits qui montrent son égalité.

Jesus ayant dit cela, il cria à haute voix: Lazare sortez du tombeau; à ces paroles, le mort ressuscite, et plein de vie, il se leve, et tout lié qu'il étoit, il sort de son sépulcre; ce qui ne se put faire, dit saint Chrysostôme, sans un nouveau miracle, différent du premier. Tant de merveilles à la fois causerent une admiration générale. Jesus recom-

manda qu'on déliât le mort ressuscité, et qu'on le laissât aller. A ces marques les Juifs présens, ne purent se dispenser de reconnoître la puissance du Seigneur. Ils virent Lazare mort, ils le virent enterré depuis quatre jours, et les chairs déjà puantes et corrompues. Ils ôtent eux-mêmes la pierre qui fermoit le tombeau; au seul commandement de Jesus-Christ, ils voient sortir Lazare du sépulcre, enveloppé encore de ses draps mortuaires, et étroitement lié et serré par des bandes, comme un enfant au maillot. On le délie; il voit, il parle, il marche, il mange, et survit plusieurs années à son enterrement et à ses premieres funérailles. Reste-t-il là quelque retranchement à la plus opiniâtre incrédulité! à la vérité, ce miracle convertit plusieurs Juifs; mais pas un des Prêtres, des Scribes et des Pharisiens qui n'en devînt plus acharné contre le Sauveur du monde. Quand l'Esprit et le cœur sont corrompus, quand l'erreur est volontaire, les miracles frappent; mais ils ne convertissent point.

Si Lazare mort et enterré est la figure du pécheur mort par le péché, la résurrection de Lazare, et la sortie du tombeau est la figure de la conversion du pécheur par la grace. Un Chrétien converti et ressuscité à la grace, en doit des preuves publiques à Dieu et au monde, au juste et au libertin. Le pécheur pénitent doit glorifier Dieu qui est l'auteur de sa nouvelle vie, édifier le monde qui a été témoin de ses scandales, consoler le juste qui a gémi de ses désordres, et confondre par une vie exemplaire, le libertin qui voudroit rendre sa conversion suspecte.

On honore aujourd'hui par une fête particuliere en plusieurs Eglises de la France, les larmes que la tendresse et la compassion firent répandre à Jesus-Christ sur la mort de Lazare; et l'on appelle communément cette dévotion, la fête *des saintes Larmes*. Elle se célebre avec une tendre piété à Vendôme dans l'Abbaye de la Trinité, qui est aux

Peres bénédictins ; à Selincourt en Picardie, dans l'Abbaye de saint Pierre, dite Sainte Larme ; à Orléans dans l'Eglise de saint Pierre le Pueillier ; à Chemillé en Anjou, dans l'Eglise de saint Léonard ; à Thiers en Auvergne ; à saint Maximin en Provence, et ailleurs.

On célebre encore aujourd'hui avec solennité, la résurrection miraculeuse de saint Lazare, dans l'Eglise Cathédrale de Marseille, qui le reconnoît pour son premier Evêque, son Apôtre et son Patron.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

DEUS qui ineffabilibus mundum renovas Sacramentis ; præsta, quæsumus, ut Ecclesia tua, et æternis proficiat institutis, et temporalibus non destituatur auxiliis. Per Dominum, etc.

O DIEU! qui renouvellez le monde par des Sacremens ineffables ; faites que votre Eglise profite de vos Ordonnances éternelles, et qu'elle ne soit point privée de votre secours dans ses besoins temporels. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du troisieme Livre des Rois. Chap. 17.

IN diebus illis, ægrotavit filius mulieris matris familias, et erat languor fortissimus, ita ut non remaneret in eo halitus. Dixit ergo ad Eliam : quid mihi et tibi vir Dei ! ingressus es ad me, ut rememorarentur iniquitates meæ, et interficeres filium meum ! et ait ad eam Elias : da mihi filium tuum. Tulitque eum de sinu ejus, et portavit in cœnaculum ubi ipse manebat, et posuit super lectulum suum. Et clama-

EN ces jours-là, le fils d'une mere de famille devint malade d'une maladie si violente qu'il en mourut. Cette femme donc dit à Elie : qu'y a-t-il entre vous et moi, homme de Dieu ! êtes-vous venu chez moi pour renouveller la mémoire de mes péchés, et pour faire mourir mon fils ! Elie lui dit ; donnez-moi votre fils. Et l'ayant pris d'entre ses bras, il le porta dans la chambre où il demeuroit, et il le mit sur son lit. Il cria ensuite au

vit ad Dominum, et dixit: Domine Deus meus! etiamne viduam, apud quam ego utcumque sustentor, afflixisti, ut interfiecres filium ejus! et expandit se, atque mensus est super puerum tribus vicibus, et clamavit ad Dominum, et ait: Domine Deus meus, revertatur obsecro anima pueri hujus in viscera ejus. Et exaudivit Dominus vocem Eliæ: et reversa est anima pueri intra eum, et revixit. Tulitque Elias puerum, et deposuit eum de cœnaculo in inferiorem domum, et tradidit matri suæ, et ait illi: en vivit filius tuus. Dixitque mulier ad Eliam: nunc in isto cognovi quoniam vir Dei es tu, et verbum Domini in ore tuo verum est.

Seigneur, et il lui dit: Seigneur mon Dieu, faut-il que cette bonne veuve qui a soin de me nourrir le mieux qu'elle peut, soit ainsi affligée jusqu'à faire mourir son fils! Après cela, il se mit sur l'enfant par trois fois en se raccourcissant sur son corps mort. Il cria au Seigneur, et lui dit: Seigneur mon Dieu, faites, je vous prie, que l'ame de cet enfant rentre dans son corps. Le Seigneur exauça la voix d'Elie. L'ame de l'enfant rentra dans son corps, et il ressuscita. Elie ayant pris l'enfant descendit de sa chambre au bas de la maison, et le mit entre les mains de sa mere en lui disant: voilà votre fils en vie. La femme répondit à Elie: je reconnois maintenant après cette action, que vous êtes un homme de Dieu, et que la parole du Seigneur est véritable dans votre bouche.

On croit qu'Esdras est l'Auteur des deux derniers Livres des Rois. On voit dans le troisieme la mort de David, le regne de Salomon, la construction du Temple, le royaume séparé sous Roboam, le regne de Jéroboam sur les dix Tribus. Achab épouse l'impie Jésabel et persécute les Prophetes. Elie paroît sous son regne, et fait un grand nombre de miracles dans Israël.

RÉFLEXIONS.

Je reconnois maintenant, après cette action, que vous êtes un homme de Dieu, et que la parole du Seigneur est véritable dans votre bouche. Rien ne prouve mieux la vérité de ce qu'on enseigne, que la conformité de la conduite avec la doctrine du Prédicateur. Que ses actions prouvent que c'est

un homme de Dieu, on ne doutera point que la parole du Seigneur ne soit celle qu'on entend de sa bouche. On touche, on persuade, on convertit quand on prêche autant par ses exemples que par ses paroles : un zele qui s'exhale tout en paroles fait peu de fruit. Jesus-Christ commença par faire avant que d'enseigner : *Cœpit Jesus facere, et docere.* Cet exemple est-il grandement suivi ? le Sauveur reprochoit aux Pharisiens qu'ils lioient des fardeaux pesans et qui ne se peuvent porter, et qu'ils les mettoient sur les épaules des hommes, tandis qu'ils ne vouloient pas eux-mêmes les pousser du doigt. Si ces immortifiés Docteurs de la Loi, si ces délicats Directeurs commençoient par pratiquer eux-mêmes la morale sévere qu'ils débitent : on a sujet de croire qu'ils seroient moins outrés. Quelle pitié ! on prétend se faire un nom par une ridicule réputation de sévérité et de réforme : que ne commence-t-on par soi-même ? qu'on réforme cet orgueil secret, qui est le grand mobile et le principal ressort de la plupart des actions ; ce raffinement de sensualité dans la recherche étudiée de toutes les commodités de la vie. Qu'on réforme cette malignité de pensées qui fait qu'on juge si mal du prochain. Qu'on réforme ce fonds inépuisable de jalousie, qui se répand si souvent en injures et en médisances. Le zele trouve un grand champ à défricher dans nous-mêmes ; pourquoi se prêter aux autres, tandis qu'on manque d'ouvriers pour la culture de son propre champ ? A la vérité, la charité ne nuisit jamais à celui qui l'exerce ; mais soyons Saints, que nos actions montrent que nous sommes serviteurs de Dieu, que le peuple juge par notre conduite que nous sommes des hommes de Dieu, nos leçons et nos instructions seront efficaces. On ne peut croire que la parole du Seigneur soit véritable dans la bouche d'un homme qui la dément par sa conduite ; on regarde toujours avant que d'écouter. Quel fruit

ne feroit point un pere, une mere de famille dont tous les exemples seroient des leçons. On trouve de l'indocilité dans les enfans ; on se plaint de la négligence et du peu de fidélité des domestiques ; on crie, on reprend, mais on corrige peu, parce qu'on édifie mal. Les domestiques et les enfans étudient plus les actions que les paroles de ceux qui les gouvernent. Ils croient toujours que celles-là doivent être les interpretes de celles-ci. Si les instructions effraient, les actions rassurent: comprenons combien il importe de pratiquer ce qu'on enseigne aux autres, et de ne pas tomber dans les défauts qu'on reprend.

L'EVANGILE.

La suite du Saint Evangile selon saint Jean. Chap. II.

IN illo tempore, erat quidam languens Lazarus à Bethania, de castello Mariæ, et Marthæ sororis ejus. Maria autem erat, quæ unxit Dominum unguento, et extersit pedes ejus capillis suis : cujus frater Lazarus infirmabatur. Miserunt ergo sorores ejus ad eum dicentes : Domine, ecce quem amas infirmatur. Audiens autem Jesus, dixit eis : infirmitas hæc non est ad mortem, sed pro gloria Dei, ut glorificetur Filius Dei per eam. Diligebat autem Jesus Martham, et sororem ejus Mariam, et Lazarum. Ut ergo audivit quia infirmabatur, tunc quidem mansit in eodem loco duobus diebus. Deinde post hæc dixit discipulis suis :

EN ce temps-là, il y avoit un homme malade appellé Lazare, qui étoit de Béthanie, le Bourg de Marie, et de Marthe sa sœur. Marie est celle qui répandit sur le Séigneur une liqueur odoriférante, et qui lui essuya les pieds avec ses cheveux : et c'est Lazare son frere qui étoit malade. Ses sœurs envoyerent donc dire à Jesus : voila celui que vous aimez qui est malade. Jesus entendant cela leur répondit : cette maladie n'est pas pour qu'il meure, mais pour la gloire de Dieu, afin que le fils de Dieu en soit glorifié. Or Marthe et sa sœur Marie et Lazare étoient aimés de Jesus. Ayant donc su que Lazare étoit malade, il demeura encore deux jours au même lieu ; et après il dit

eamus in Judæam iterùm. Dicunt ei Discipuli : Rabbi, nunc quærebant te Judæi lapidare, et iterùm vadis illuc ! respondit Jesus : nonne duodecim sunt horæ diei ! si quis ambulaverit in die, non offendit, quia lucem hujus mundi videt : si autem ambulaverit in nocte, offendit, quia lux non est in eo. Hæc aït, et post hæc dixit eis : Lazarus amicus noster dormit : sed vado ut à somno excitem eum. Dixerunt ergo Discipuli ejus : Domine, si dormit, salvus erit. Dixerat autem Jesus de morte ejus : illi autem putaverunt quia de dormitione somni diceret. Tunc ergo Jesus dixit eis manifestè : Lazarus mortuus est, et gaudeo propter vos, ut credatis, quoniam non eram ibi. Sed eamus ad eum. Dixit ergo Thomas, qui dicitur Didymus, ad condiscipulos : eamus et nos, ut moriamur cum eo. Venit itaque Jesus, et invenit eum quatuor dies jam in monumento habentem. Erat autem Bethania juxta Jerosolymam quasi stadiis quindecim. Multi autem ex Judæis venerant ad Marthaun et Mariam, ut consolarentur eas de fratre suo. Martha ergo ut audivit quia Jesus venit, occurrit illi : Maria autem domi sedebat. Dixit ergo Martha ad Jesum : Domine, si fuisses hîc, frater meus non fuisset mortuus :

à ses Disciples : retournons en Judée. Ses Disciples lui dirent : Maître, il y a si peu que les Juifs vouloient vous lapider, et vous retournez là ! Jesus leur répondit : le jour n'a-t-il pas douze heures ! si quelqu'un marche le jour, il ne bronche point, parce qu'il voit la lumiere de ce monde. Mais si quelqu'un marche la nuit, il bronche parce que la lumiere lui manque. Il parloit ainsi, et puis il leur dit : notre ami Lazare dort : mais je vais pour l'éveiller. Sur quoi ses Disciples dirent : s'il dort, il en réchappera. Mais c'est de la mort de Lazare que Jesus avoit parlé ; et ils crurent que c'étoit d'un simple sommeil qu'il parloit. Alors Jesus leur dit ouvertement : Lazare est mort ; et afin que vous croyiez, je suis bien aise pour l'amour de vous de n'avoir point été là. Mais allons à lui. Sur cela Thomas, ce qui signifie Didyme, dit aux autres Disciples : allons y aussi nous, afin de mourir avec lui. Jesus arriva donc, et trouva qu'il y avoit déjà quatre jours que Lazare étoit enterré. Or Béthanie étoit environ à quinze stades de Jérusalem, et plusieurs des Juifs étoient venus voir Marthe et Marie pour les consoler au sujet de leur frere. Cependant Marthe, ayant su que Jesus venoit, alla au-devant de lui ; et Marie se tint au logis. Seigneur, dit Marthe à Jesus, si vous eussiez été ici, mon frere ne

sed et nunc scio, quia quæcumque poposceris à Deo, dabit tibi Deus. Dicit illi Jesus : resurget frater tuus. Dicit ei Martha : scio, in resurrectione in novissimo die. Dixit ei Jesus : ego sum resurrectio, et vita : qui credit in me, etiamsi mortuus fuerit, vivet. Et omnis qui vivit, et credit in me, non morietur in æternum. Credis hoc ! aït illi : utique Domine, ego credidi, quia tu es Christus Filius Dei vivi, qui in hunc mundum venisti. Et cùm hæc dixisset, abiit, et vocavit Mariam sororem suam silentio, dicens : Magister adest, et vocat te. Illa ut audivit, surgit citò, et venit ad eum : nondum enim venerat Jesus in castellum : sed erat adhuc in illo loco, ubi occurrerat ei Martha. Judæi ergo, qui erant cum ea in domo, et consolabantur eam, cùm vidissent Mariam, quia citò surrexit et exiit, secuti sunt eam dicentes : quia vadit ad monumentum, ut ploret ibi. Maria ergo, cùm venisset ubi erat Jesus, videns eum, cecidit ad pedes ejus, et dicit ei : Domine, si fuisses hîc, non esset mortuus frater meus. Jesus ergo, ut vidit eam plorantem, et Judæos qui venerant cum ea, plorantes, infremuit spiritu, et turbavit seipsum, et dixit : ubi posuistis eum ! dicunt ei : Do-

seroit pas mort : mais je sais que, même à présent, tout ce que vous demanderez à Dieu, il vous l'accordera. Votre frere ressuscitera, lui dit Jesus. Marthe lui répondit : je sais qu'il ressuscitera au dernier jour, dans le temps de la Résurrection. Jesus lui dit : je suis la résurrection et la vie. Celui qui croit en moi vivra, quand même il seroit mort ; quiconque vit et croit en moi, ne mourra point pour toujours. Croyez-vous cela ! oui, Seigneur, lui dit-elle : je l'ai cru, que vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant, qui êtes venu en ce monde. Ce que ayant dit elle s'en alla, et appella tout bas sa sœur Marie. Voilà le Maître, dit-elle, et il vous demande. A cette parole Marie se leve aussi-tôt, et va le trouver. Car Jesus n'étoit pas encore arrivé au Bourg, mais il étoit encore dans le lieu où Marthe étoit venue au-devant de lui. Les Juifs qui étoient au logis avec Marie, et qui la consoloient, ayant pris garde qu'elle s'étoit levée si vite, et qu'elle étoit sortie, la suivirent, disant : elle va au lieu de la sépulture pour y pleurer. Mais Marie étant arrivée au lieu où étoit Jesus, dès qu'elle le vit, elle se jetta à ses pieds, et lui : dit Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frere ne seroit pas mort. Jesus la voyant pleurer, elle et les Juifs qui étoient venus avec elle, il en eut un frémissement intérieur, et s'émut.

nunc, veni, et vide. Et lacrymatus est Jesus. Dixerunt ergo Judæi : ecce quomodo amabat eum. Quidam autem ex ipsis dixerunt : non poterat hic, qui aperuit oculos cæci nati, facere ut hic non moreretur ! Jesus ergo rursum fremens in semetipso, venit ad monumentum. Erat autem spelunca : et lapis superpositus erat ei. Ait Jesus : tollite lapidem. Dicit ei Martha, soror ejus qui mortuus fuerat, Domine, jam fœtet, quatriduanus est enim. Dicit ei Jesus : nonne dixi tibi, quoniam si credideris, videbis gloriam Dei ! tulerunt ergo lapidem. Jesus autem, elevatis sursum oculis, dixit : pater ! gratias ago tibi quoniam audisti me. Ego autem sciebam quia semper me audis, sed propter populum, qui circumstat, dixi : ut credant quia tu me misisti. Hæc cùm dixisset, voce magna, clamavit : Lazare veni foras. Et statim prodiit qui fuerat mortuus, ligatus pedes et manus institis, et facies illius sudario erat ligata. Dixit eis Jesus : solvit eum, et sinite abire. Multi ergo ex Judæis, qui venerant ad Mariam et Marthan, et viderant quæ fecit Jesus, crediderunt in eum.

lui-même ; puis il dit : où l'avez-vous mis ? Seigneur, répondirent-ils, venez et voyez. Alors Jesus répandit des larmes. Sur quoi les Juifs dirent : voilà à quel point il l'aimoit. Mais quelques-uns d'entr'eux dirent : lui qui a ouvert les yeux d'un homme né aveugle, ne pouvoit-il pas empêcher celui-ci de mourir ! Jesus donc frémissant en lui-même tout de nouveau, alla au lieu de la sépulture. C'étoit un endroit creusé dans le roc, et on avoit mis une pierre par dessus. Otez la pierre, dit Jesus : Seigneur, lui dit Marthe, la sœur du mort, il commence à sentir mauvais, car il y a quatre jours qu'il est enterré. Jesus lui répartit : ne vous ai-je pas dit que si vous croyez, vous verrez Dieu glorifié ? ils ôterent donc la pierre, et Jesus élevant les yeux dit : mon pere, je vous rends graces de m'avoir exaucé. Pour moi je savois bien que vous m'exaucez toujours ; mais ce que j'ai dit, c'est à cause du monde qui est présent, afin qu'ils croient que c'est vous qui m'avez envoyé. Après ces paroles, il dit d'un ton de voix fort haut : Lazare, venez dehors. Le mort sortit aussi-tôt, avec les bandes qui lui lioient les pieds et les mains, et avec le linge qui lui couvroit le visage. Déliez-le, leur dit Jesus, et laissez-le aller. Là-dessus grand nombre de Juifs qui étoient venus voir Marie et Marthe, et qui avoient vu ce que Jesus avoit fait, crurent en lui.

MÉDITATION.

Des regrets d'un pécheur mourant.

PREMIER POINT.

CONSIDÉREZ que quelques cruelles que soient les frayeurs qu'on a à la mort et les douleurs qu'on sent en cette derniere heure, rien n'est plus dur, rien ne tourmente tant un pécheur mourant, que les vifs et cuisans regrets qu'il a peu avant qu'il expire.

Durant la vie, la foi de la plupart des Chrétiens, et surtout des libertins, est à demi-éteinte. On croit, c'est-à-dire, on ne donne pas dans des erreurs, jusqu'à être infidelle, mais on croit si foiblement, qu'à peine peut-on être appelé Chrétien.

A la mort, tous les faux préjugés disparoissent, les plus fortes passions s'éteignent, la foi se réveille, et fait voir les vérités les plus terribles dans un si grand jour, qu'on n'en sauroit plus douter. Mais, ô Dieu! quels regrets et quelles frayeurs naissent de ces lumieres!

On connoît alors sensiblement pour quelle fin on étoit sur la terre. Dieu seul, oui, Dieu seul devoit être l'objet de mon amour et de mon culte. Quel regret d'avoir servi tout autre maître, d'avoir aimé tout autre objet, d'avoir suivi tout autre guide!

Je ne manquois pas de motifs; ma raison me faisoit assez voir ce que je devois faire; mon repos se trouvoit dans ma régularité, et mon intérêt dans mes devoirs. Qu'il seroit consolant pour moi, si j'avois passé mes jours au service d'un si bon maître! hélas! que de puissantes sollicitations, que de graces! et il ne m'a pas plu de le servir: j'ai regardé de sang-froid mon Dieu expirant pour

moi sur la croix ; tous ses bienfaits n'ont pu vaincre mon indifférence ; il ne m'a pas plu d l'aimer, et je meurs.

Y avoit-il quelque chose qui dût entrer en concurrence avec un Dieu ? avois-je deux maitres à servir ? et quand il y en auroit eu deux, à qui devois-je la préférence ? Celui-là est bien malheureux, à qui un Dieu ne suffit pas. Je suis ce malheureux, parce qu'il m'a plu de l'être, et je meurs.

Mais au service de qui ai-je passé mes jours ? et quel avantage ai-je tiré d'avoir servi le monde ? chagrins infinis, peines continuelles, sueurs infructueuses, servitude cruelle, joug accablant, vie usée et perdue dans l'amertume, et de tout cela quelle récompense ! des regrets désespérans, une mort affreuse, une malheureuse éternité. Eh ! mon Dieu ! tout cela est vrai, et il y a des pécheurs dans le monde.

SECOND POINT.

Considérez quel regret c'est, quand on s'apperçoit que ce qui nous a effrayé, que ce qui nous a dégoûté du service de Dieu, étoit un pur fantôme. C'étoit le respect humain ; on en voit alors la vanité et le ridicule. C'étoit la peine : hélas ! pouvois-je ignorer que Jesus-Christ assure que son joug est doux, et son fardeau léger ? Je vois présentement que j'ai eu plus à souffrir en vivant licencieusement, que je n'eusse jamais souffert en menant une vie chrétienne ; je vois à présent ma bêtise, je seche de regret, mais il n'est plus temps de réparer ma faute : je meurs.

J'ai entiérement négligé mon salut, les affaires temporelles, les parties de plaisir, le jeu, les spectacles ont absorbé tout mon temps. J'ai amassé de grands biens, et pour qui ? Je me suis diverti, j'ai péché, et je meurs sans avoir fait pénitence ; je meurs, et je vais être condamné au feu éternel, condamné à

souffrir durant toute l'éternité, la rigueur réunie de tous les supplices. O quel désespoir ! quel regret !

Touché par la lecture de ce livre de piété, effrayé par cet accident, convaincu, désabusé par ces réflexions si concluantes, si vraies ; pressé encore plus par la grace, j'avois formé le dessein de ma conversion, j'en avois fait le plan. Qui en a empêché l'exécution ? cet ami, ces compagnons libertins, la crainte de passer pour dévot, le mauvais exemple, et pour l'amour de cet ami, de ce libertin, de cet étourdi, je me suis damné. Qui peut comprendre la rigueur de ce dépit, de cette rage ?

Honneurs qui m'avez ébloui, parures qui m'avez tant coûté, plaisirs qui m'avez fait si souvent gémir, joies mondaines suivies de tant de larmes, combien de fois vous ai-je condamné, et pourquoi n'ai-je point agi selon mes propres sentimens ?

Oh ! si j'eusse suivi l'exemple de cette personne si vertueuse, qui plus sage que moi, n'a pas attendu la mort pour se repentir. Si je me fusse du moins converti il y a un an, il y a six mois, lorsque je m'étois effrayé en lisant ces vérités terribles : je le pouvois, rien n'étoit alors plus aisé à faire ; il ne m'a pas plu, et je meurs avec ce regret.

Mon Dieu ! qu'un regret inutile est désespérant ! et que c'est un horrible supplice de se sentir chargé de crimes au moment qu'on va paroître devant vous. Si du moins on pouvoit attribuer son malheur et ses égaremens à une cause étrangere ; mais on voit visiblement qu'on est le seul ouvrier de sa perte ; on voit et l'on verra éternellement qu'on est damné, pour avoir préféré un pitoyable libertinage de quelques jours à un bonheur plein, rassasiant et éternel.

Mon doux Jesus ! qui me faites la grace de faire ici toutes ces réflexions, ne permettez pas

qu'elles me soient un jour le sujet de nouveaux regrets. Je sais le moyen d'en tarir la source, c'est en me convertissant sur l'heure ; donnez-moi la grace, Seigneur, de le faire, et de ne pas différer d'un seul moment.

Apirations dévotes durant le jour.

Fiat cor meum immaculatum in justificationibus tuis, ut non confundar. Psal. 118.

Conservez, Seigneur, mon cœur dans l'innocence, par une fidélité inviolable à garder votre sainte loi, afin que je ne sois pas livré à de si cruels désespoirs à la fin de ma vie.

Domine, ecce quem amas infirmatur. Joan. 11.

Seigneur, voilà que celui que vous aimez avec tant de tendresse jusqu'à avoir donné votre sang pour lui, est dangereusement malade.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° LAZARE languissant d'une maladie mortelle ; Lazare mort et enterré depuis quatre jours, jusqu'à sentir mauvais ; Marthe et Marie, qui prient le Sauveur, et lui représentent le triste état où est réduit celui qu'il aime ; les larmes de Jesus-Christ sur le tombeau du mort, marques de sa compassion et de sa tendresse ; enfin, sa résurrection précédée non-seulement d'émotion, mais de soupirs et de frémissemens intérieurs, toutes ces circonstances si détaillées, que l'Evangile a eu tant de soin de marquer, sont autant de traits bien marqués du tableau d'un pécheur qui vieillit dans le péché d'habitude. Dieu ne laisse pas de l'aimer ce pécheur, disent les Peres, puisqu'il s'est incarné, et qu'il est mort pour lui ; c'est aussi cet amour que lui représentent, et la très-sainte Vierge et les Saints qui s'intéressent pour son salut, et qui prient pour lui ; mais que ne faut-il pas pour le convertir ! et que de miracles ! Jesus-

Christ pleure, Jesus-Christ frémit. Il faut bien des efforts pour ôter la pierre, et un commandement exprès du Sauveur pour le faire sortir du tombeau. Faites de sérieuses réflexions sur ce portrait. Ne seroit-ce point le vôtre ? Concevez du moins une juste idée de l'extrême danger où est un pécheur qui vit dans l'habitude du péché. La conversion est bien difficile, quand il faut un des plus grands miracles pour se convertir.

2.° Prévenez les cruels regrets que le pécheur a à la mort, en menant une sainte vie. Vivez dans l'innocence, si vous ne voulez pas mourir dans le péché. Pensez souvent durant la vie à ces désespérans regrets. Regardez ce Carême comme le dernier que vous verrez. Passez-le dans tous les exercices de la sainte pénitence. Jeûnez exactement, accompagnez cette macération de la chair, d'une pénitence intérieure. Faites des aumônes pour racheter vos péchés. Combien de gens, qui liront tout ceci, ne verront point la fin de cette année !

LE SAMEDI

DE LA QUATRIEME SEMAINE

DE CARÊME.

COMME les quinze jours qui restent jusqu'à Pâques, sont regardés par l'Eglise comme une Fête continue de la Passion du Sauveur, ce Samedi est regardé comme la veille de cette Fête. L'Introït, l'Épître, l'Evangile, tout l'Office de la Messe de ce jour, est une allégorie continuelle de ce grand Mystere, et une espece de préparation qui renferme en même temps les motifs consolans de cette auguste solemnité.

La Messe commence par ces tendres paroles du Prophete Isaïe : *Sitientes, venite ad aquas, dicit Dominus.* Vous tous, qui avez soif, venez à la source de cette eau vive qui jaillit à la vie éternelle, dit le Seigneur. Le Prophete invite tous les Peuples de la Terre à la foi de Jesus-Christ qui seul est la fontaine d'eau vive. Il n'y a que cette divine source qui puisse nous désaltérer, tout le reste ne peut qu'augmenter notre soif. C'est proprement à la Passion de Jesus-Christ, que cette fontaine a coulé, pour ainsi dire, par autant de canaux que ce divin Corps a eu de plaies, et jamais cette source abondante ne tarit. Quelque précieuse que soit cette eau, on vous la donne *gratis.* Vous qui n'avez point d'argent, il suffit que vous ayiez soif; venez et désaltérez-vous, buvez avec joie : *Et qui non habetis pretium, venite, et bibite cum lætitiâ.* Tout ceci fait allusion à la Passion de notre Sauveur, qui a répandu son sang pour le salut de tous les hommes, et pour un bienfait si insigne, il n'exige de nous que notre amour.

L'Epître est prise de l'endroit de la prophétie d'Isaïe, où Dieu dit à son Fils, envoyé sur la terre pour sauver le genre humain, qu'il l'a exaucé, en lui accordant le salut des hommes; qu'il l'a assisté dans le temps qu'il avoit destiné lui-même à ce grand ouvrage. Qu'il l'a établi pour être le réconciliateur du Peuple, pour réparer la terre, rompre les chaînes des prisonniers, rendre la lumiere à ceux qui étoient dans les ténebres : *In tempore placito exaudivi te, et dedi te in fœdus populi.* Je vous ai envoyé pour faire une nouvelle alliance avec mon peuple, dont la premiere n'étoit qu'une foible figure, et par cette alliance, vous allez faire changer de face à toute la terre, vous allez vous former un peuple tout nouveau : *Ut suscitares terram, et possideres hereditates dissipatas.* Ces héritages dissipés sont, non-seulement le peuple Juif,

mais encore toutes les nations du monde que Jesus-Christ a racheté par son sang, et qui toutes composent son héritage. Cet héritage lui avoit été enlevé par le Démon. La corruption des mœurs et l'idolâtrie, avoient dissipé l'héritage du Seigneur. Le Sauveur est venu pour le recueillir, en les rassemblant tous dans son Eglise. Je vous ai envoyé pour dire à ceux qui étoient dans les chaînes, dans les liens du péché : *Ut diceres his qui vincti sunt ;* on peut entendre le peuple Juif qui vivoit dans le désordre, et sous la servitude de la loi : *Exite ;* sortez de cette dure servitude, et entrez dans la douce liberté des enfans de Dieu : *Et his qui in tenebris :* dites à tous ceux qui étoient dans l'ignorance du vrai Dieu, dans les noires ténebres de l'idolâtrie : *Revelamini*, ouvrez enfin les yeux, et voyez la lumiere. Le Sauveur est seul la vraie lumiere, laquelle éclaire quiconque vient au monde. *Super vias pascentur ;* ils paîtront dans les chemins, *et in omnibus planis pascua eorum ;* et toutes les plaines leur serviront de pâturages. Rien ne représente mieux l'heureuse condition de la nouvelle alliance de ce peuple nouveau, du peuple Chrétien, de l'Eglise, que le portrait que Dieu en fait ici par son Prophete. Délivrés de la captivité du Démon, par la mort du Sauveur ; éclairés des lumieres de la Foi, ne craignez point de mourir de faim dans le désert et le pénible voyage de cette vie ; dans la plaine comme parmi les rochers, et sur la montagne, vous trouverez par-tout un pâturage abondant. La Doctrine de Jesus-Christ, ses Sacremens, son Evangile, son secours et sa grace ne vous laisseront manquer de rien. Cette vie est un voyage, la Terre est un exil, le Ciel est notre aimable Patrie ; il faut marcher par un désert affreux avant que d'arriver à la Terre promise ; il y a bien du chemin à faire depuis Babylone jusqu'à la céleste Jérusalem ; ne craignez rien, le Sauveur a pourvu à tout, il connoît nos

besoins, il n'ignore pas les dangers, il sait ce qui est nécessaire pour conserver la vie : *Non esurient neque sitient ; et non percutiet eos æstus et sol ;* ils n'auront ni faim ni soif, la chaleur même et le Soleil ne les brûleront pas : *Quia miserator eorum reget eos ;* parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux, les conduira et les menera boire aux sources des eaux : *et ad fontes aquarum potabit eos.* Qui ne voit dans cet allégorique et prophétique tableau l'image du Christianisme ? quelle multiplicité de secours spirituels, quelle plus consolante abondance de biens que dans l'Eglise ? Qu'on se sente altérés par la fatigue du chemin, par l'ardeur des passions, par les combats qu'il faut donner, et les assauts qu'il faut soutenir durant cette vie ; vous trouverez à toute heure cette source d'eau vive qui ne tarit jamais, et qu'on puise sans peine. *Hauriétis aquas,* dit ailleurs le même Prophete, *haurietis aquas cum gaudio de fontibus Salvatoris :* vous puiserez avec joie des eaux des fontaines du Sauveur. Au lieu de ces eaux que vos Peres ont puisé dans le désert, lorsque Moïse frappa le rocher et en tira une source, vous boirez les eaux du Sauveur. Ce Sauveur est Jesus-Christ ; les fontaines qu'il nous ouvre, sont sa Doctrine sainte, disent les Peres ; ses Sacremens, d'où découlent les graces sur ceux qui s'en approchent dignement, et qui éloignent les mauvaises dispositions qui peuvent en arrêter le cours. Jesus-Christ nous dit lui-même : si quelqu'un a soif, qu'il vienne à moi, et qu'il boive. Celui qui boira de l'eau que je leur donnerai n'aura jamais soif. *Et ponam omnes montes in viam, et semitæ meæ exaltabuntur :* mes montagnes deviendront des chemins applanis, et je comblerai les vallées pour rendre le sentier uni. Que ces maximes de la plus haute perfection, que ces conseils si parfaits de l'Evangile, et si contraires aux sens et à l'amour-propre, ne vous effraient point ; vous trouverez

tout applani, dès que vous vous mettrez en chémin ; vous trouverez tout doux, tout aisé, dès que vous en viendrez à la pratique. Ne craignez point de vous égarer, je serai moi-même votre guide, je redresserai toutes les routes : ce n'est qu'hors de l'Eglise qu'on s'égare, les sentiers qu'on suit alors menent à la perdition. *Ecce isti de longè venient, et ecce illi ab aquilone, et mari, et isti de terrâ australi.* On verra venir dans l'Eglise du Sauveur les peuples les plus éloignés, les uns du septentrion, les autres du couchant, et les autres du midi. Qui ne voit par toutes ces expressions la conversion des Gentils à la Foi de Jesus-Christ bien marquée? *Laudate cœli, et exulta terra, jubilate montes laudem :* Cieux, louez le Seigneur, s'écrie ici le Prophete, que toute la Terre tressaille de joie, et que les montagnes fassent retentir ses louanges ; parce que le Seigneur, dit-il, a eu enfin pitié de tant de pauvres peuples qui se perdoient ; il veut être lui-même leur consolation, leur salut, leur Sauveur et leur Pere. Cependant Sion a dit : le Seigneur m'a oublié ; *et dixit Sion : Dominus oblitus est mei.* C'étoit la plainte amoureuse que faisoient les Juifs dans leur captivité, et c'est celle que font encore quelquefois les Chrétiens dans leurs afflictions, dans leurs peines. Mais rien n'est plus consolant que la réponse que Dieu leur fait : *Numquid oblivisci potest mulier infantem suum ;* une mere peut-elle oublier son enfant ? peut-elle n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles ? mais quand même il se trouveroit une mere assez dure, assez barbare pour oublier son propre fils, est-ce que je pourrois jamais vous oublier ? C'est le Seigneur qui parle. Bon Dieu ! que ces paroles doivent faire de fortes impressions sur le cœur ! quel amour ne doivent-elles pas inspirer pour un Dieu si bon ! et quel retour, quelle confiance !

L'Evangile de la Messe de ce jour est une ins-

truction dogmatique, que le Sauveur fait au peuple et aux Pharisiens sur sa Divinité; et une preuve bien sensible de l'endurcissement de ces Pharisiens, et de ce peuple. Leur mauvais cœur ne le rebute point; il leur montre encore plus de bonté qu'ils n'avoient de haine contre lui et de jalousie. Il leur découvre les grands biens qui étoient renfermés en lui, et qu'il venoit apporter au monde. *Ego sum lux mundi*, leur disoit-il; *qui sequitur me, non ambulat in tenebris*: je suis la lumiere du monde; celui qui me suit, ne marche point dans les ténebres de l'ignorance, de l'erreur, de l'infidélité, du péché. Il n'y a que moi qui éclaire et qui guide dans la voie du Ciel; serez-vous assez insensés pour fermer toujours les yeux à cette lumiere de la vie bienheureuse à laquelle elle vous conduit? Les Pharisiens écoutoient attentivement ce que le Sauveur leur disoit; mais quelque chose qu'il leur pût dire, il ne pouvoit leur faire goûter les vérités éternelles, parce qu'ils cherchoient plutôt à critiquer sa doctrine qu'à en profiter.

Vous rendez témoignage de vous-même, lui dirent-ils, doit-on vous en croire sur votre parole? Quoique je rende témoignage de moi, répond Jesus, mon témoignage est légitime, et doit être reçu. Je me connois, et je ne puis pas ne me pas connoître; je sais d'où je suis venu, et où je vais; mais vous, vous ne savez d'où je viens, ni où je vais. Ce ne peut donc pas être de vous que que je dois attendre un témoignage légitime de ce que je suis, vous ne me connoissez pas, et vous ne voulez pas même me connoître. Il n'y a donc que moi, et mon Pere qui m'a envoyé, qui puissions rendre ce témoignage sûr et infaillible. Je vous prouve ma mission par mes actions, par ma doctrine et par mes miracles, et vous refusez de me croire; mon Pere l'approuve par les Prophéties et les saintes lettres que vous avez entre les mains, et vous ne voulez pas en faire l'application. Vous

ne jugez de moi que selon l'homme extérieur; vous ne pouvez vous imaginer que je sois d'une condition supérieure à ce que je parois. C'est comme s'il disoit, disent les Peres, la fausse idée que vous vous êtes fait du Messie qui doit vous délivrer, fait que l'obscurité de ma naissance, et l'humilité de ma vie sont pour vous un sujet de scandale. Si je vous dis que je suis Dieu, et Fils de Dieu, vous recevez cette vérité comme un blasphême; si je confirme la vérité de mes paroles par des prodiges, vous dites que c'est au nom de Béelzebub que je les fais; votre passion vous aveugle; vos préjugés vous empêchent de voir la lumiere, et de vous rendre à la vérité. Que je juge des autres, que je rende témoignage de moi-même : mes jugemens ne peuvent être que justes, comme venant d'une sagesse et d'une connoissance qui ne peut pas se tromper; outre que jamais je ne juge seul, mais toujours avec mon Pere qui m'a envoyé ici pour vivre avec vous, pour vous instruire et pour vous sauver. Certainement ma parole appuyée de son autorité, mérite bien d'être crue, puisque selon votre loi, le témoignage de deux personnes doit être cru.

C'est ici que les Pharisiens firent paroître visiblement leur esprit fourbe et dissimulé. Ils savoient bien que ce Pere dont Jesus parloit, étoit son Pere éternel, leur Dieu et leur Créateur; Jesus-Christ le leur avoit dit assez clairement plusieurs fois, et il n'en faisoit pas de mystere. Ils feignent néanmoins de l'ignorer, et lui disent qu'il leur enseignât où étoit son Pere. Ils vouloient tirer de sa bouche, dit saint Chrysostôme, quelque chose qu'ils pussent faire passer dans l'esprit du peuple pour un blasphême, afin de le décrier et de le perdre : *Respondit Jesus : neque me scitis, neque Patrem meum;* comme le Sauveur connoissoit le fond de leur cœur, et toute leur malignité : vous êtes aveuglés vous-mêmes pour ne connoître ni

mon Pere ni moi. Si vous aviez voulu vous rendre dociles à mes instructions, vous auriez appris qui je suis, et vous sauriez en même-temps qui est mon Pere ; si vous vouliez vous rendre aux preuves que je vous donne de ma Divinité, vous ne chercheriez pas mon Pere sur la terre, vous sauriez qu'il est dans le Ciel : *Hæc locutus est Jesus in gazophylacio, docens in Templo.* Jesus parla de la sorte dans le trésor, lorsqu'il enseignoit au Temple. Ce qu'on appelloit le trésor, c'étoit une partie du Temple fort fréquentée, où étoient placés différens troncs, pour recevoir les offrandes du peuple. Le Sauveur parla en cette occasion avec beaucoup de fermeté, et d'une maniere bien claire et bien précise de sa Divinité, et de son égalité de nature avec son Pere, quoiqu'il vît bien que sa vie étoit en danger. Il étoit environné d'une foule d'auditeurs, la plupart ses ennemis ; il les reprend avec une liberté qui ne convenoit qu'à lui ; il parle toujours en Maître, quoiqu'il eût à faire à des gens fiers et vindicatifs dont la malignité faisoit tout craindre. Mais son heure n'étant pas encore venue, personne n'osa se saisir de lui. Nulle créature n'ayant autorité sur lui ; et devant se livrer lui-même volontairement à la mort pour le salut des hommes, il ne pouvoit être pris que quand il voudroit. Parce que l'heure que Dieu a marquée pour les souffrances de son Fils, n'est pas encore venue, ses ennmis ne forment contre lui que de vains projets. Poursuivons l'œuvre de Dieu, sans inquiétude sur ce qui peut nous arriver de la part des hommes. Ils n'auront pour nous nuire que le temps, et le pouvoir que Dieu voudra bien leur donner ; et s'il lui plaisoit de nous abandonner enfin à leur violence, il ne sauroit oublier alors, ni sa bonté, ni notre foiblesse. C'est l'heure du juste, que ce temps d'épreuve ; mais ce n'est qu'une heure, ce n'est qu'un temps très-court, par rapport au temps de la récompense.

L'Oraison qu'on dit à la Messe de ce jour est celle qui suit.

FIAT, Domine, quæsumus, per gratiam tuam fructuosus nostræ devotionis affectus : quia tunc nobis proderunt suscepta jejunia, si tuæ sint placita pietati. Per Dominum, etc.

SEIGNEUR, faites par votre grace, que l'ardour de notre dévotion ne soit pas sans effet ; parce que les jeûnes que nous observons, nous seront utiles lorsqu'ils seront agréables à votre divine bonté. Par Notre-Seigneur, etc.

L'ÉPÎTRE.

Leçon tirée du Prophete Isaïe. Ch. 49.

HÆC dicit Dominus : in tempore placito exaudivi te, et in die salutis auxiliatus sum tui : et servavi te, et dedi te in fœdus populi, ut suscitares terram, et possideres hereditates dissipatas : ut diceres his, qui vincti sunt : exite ; et his, qui in tenebris : revelamini. Super vias pascentur, et in omnibus planis pascua eorum. Non esurient, neque sitient, et non percutiet eos æstus et sol : quia miserator eorum reget eos, et ad fontes aquarum potabit eos. Et ponam omnes montes meos in viam, et semitæ meæ exaltabuntur. Ecce isti de longè venient, et ecce illi ab Aquilone, et mari, et isti de terra Australi. Laudate Cœli, et exulta terra, jubilate montes laudem : quia consolatus est Dominus populum suum, et pauperum suorum miserebitur.

VOICI ce que dit le Seigneur : je vous ai exaucé au temps favorable, et je vous ai assisté au jour du salut. Je vous ai conservé, et je vous ai établi pour faire alliance avec mon peuple ; pour réparer les héritages dissipés, pour dire à ceux qui étoient dans les chaînes : sortez de prison ; et à ceux qui étoient dans les ténebres : voyez la lumiere ; ils paîtront le long des chemins, et toutes les plaines leur serviront de paturage. Ils n'auront plus ni faim ni soif. La chaleur et le Soleil ne les brûleront point ; parce que celui qui est plein de miséricorde pour eux les conduira, et les menera boire aux sources des eaux. Alors je changerai toutes mes montagnes en un chemin applani, et mes sentiers seront rehaussés. Je vois venir de bien loin, les uns du septentrion, les autres de la mer du couchant, et les au-

Et dixit Sion : Dereliquit me Dominus, et Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui ! et si illa oblita fuerit, ego tamen non obliviscar tui, dicit Dominus omnipotens.

tres des terres du midi. Cieux, louez le Seigneur ; Terre soyez dans l'allégresse ; Montagnes, faites retentir ses louanges, parce que le Seigneur a consolé son peuple, et qu'il aura compassion de ses pauvres. Cependant Sion a dit : le Seigneur m'a abandonné, le Seigneur m'a oublié. Une mere peut-elle oublier son enfant, n'avoir point compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? mais quand même elle l'oublieroit : pour moi je ne vous oublierai point, dit le Seigneur tout-puissant.

Isaïe, comme figure du Messie, déclare que le Seigneur l'a envoyé, non-seulement pour annoncer à Jacob son retour de la captivité et sa délivrance, mais aussi pour prêcher le salut et la conversion des Gentils. Il décrit le bonheur de Jérusalem, après la captivité. Il dit que ce sont les péchés de Juda qui lui ont attiré tous les maux qu'elle a soufferts. Il console ensuite Sion, et lui prédit un bonheur permanent.

RÉFLEXIONS.

Une mere peut-elle oublier son enfant ! mais quand même elle l'oublieroit : pour moi, dit le Seigneur, je ne vous oublierai point. Le Seigneur pouvoit-il nous donner une plus haute idée de sa tendresse, que par cette expression, et par cette comparaison ? L'amour qu'a naturellement une mere pour son fils est grand, il est ardent, il est compatissant, il est tendre ; celui que Dieu a pour nous est encore plus vif et plus persévérant Une mere peut oublier son enfant ; Dieu ne sauroit oublier mon ame. Quelle consolation de penser que Dieu est touché de mes maux, qu'il est sensible à mes besoins, que je lui suis plus cher qu'un fils unique, un fils bien fait, un fils bien né, n'est cher à la mere la plus tendre ! sans que mes défauts, mes égaremens, mes foiblesses puissent jamais étouffer, éteindre ce fonds inépuisable

de bonté que Dieu a pour moi. C'est un Dieu qui m'aime et qui m'aime en Dieu. Cette bonté est incompréhensible. Mais est-il plus aisé de comprendre le peu d'amour, le peu de reconnoissance que nous avons pour Dieu ? Dieu déclare qu'il ne nous oubliera jamais ; noublions - nous jamais Dieu ? pensons-nous à Dieu dans ces projets orgueilleux, dans ces ambitieux desseins, dans ces idées de grandeur et de fortune, dont on se repaît la plus grande partie de la vie ? pense-t-on à Dieu dans ces assemblées mondaines où la religion a peine à se montrer ; où la piété est un terme inconnu, ou du moins suranné, d'où l'esprit de Jesus-Christ est banni, et où les maximes de l'Evangile sont proscrites ? Dieu oublié dans le monde, est-il du moins plus honoré dans le lieu saint, par ceux qui y sont avec moins de modestie, de respect et de décence, qu'ils ne paroissent aux spectacles profanes ? *Non est qui regogitet corde.* Le cœur a-t-il beaucoup de part à ces actes extérieurs de religion ? et l'esprit si saint de cette religion, regne-t-il dans tous les états, dans tous les âges et dans toutes les conditions de la vie ? la foi s'éteint par la corruption des mœurs ; et quand cette corruption des mœurs se répand en torrent ; quand la contagion pénetre presque par-tout ; quand le vice rompt presque toutes les digues, la religion fleurit-elle beaucoup, et la foi ne perd-elle rien de sa vigueur ? sa lumiere n'est-elle point obscurcie ? Dieu nous aime sans autre raison que sa pure bonté ; mais quelle raison avons-nous de ne pas aimer Dieu ? nous oublions Dieu ; mais pouvons-nous oublier les bienfaits dont nous sommes comblés ? pouvons-nous même nous passer de son secours et de sa grace ? Quel jour, quelle heure, quel moment de la vie, qui ne soit marqué par quelque bienfait, et nous ne daignons pas seulement y penser ? comprenez l'iniquité de cette monstrueuse indifférence.

L'EVANGILE.

La suite du saint Evangile selon saint Jean. Chap. 8.

IN illo tempore locutus est Jesus turbis Judæorum, dicens : ego sum lux mundi : qui sequitur me, non ambulat in tenebris, sed habebit lumen vitæ. Dixerunt ergo ei Pharisæi : Tu de te ipso testimonium perhibes : testimonium tuum non est verum. Respondit Jesus et dixit eis : et si ego testimonium perhibeo de me ipso, verum est testimonium meum ; quia scio unde veni, et quò vado : vos autem nescitis unde venio, aut quò vado. Vos secundùm carnem judicatis : ego non judico quemquam : et si judico ego, judicium meum verum est, quia solus non sum : sed ego, et qui misit me Pater. Et in lege vestra scriptum est, quia duorum hominum testimonium verum est. Ego sum, qui testimonium perhibeo de me ipso : et testimonium perhibet de me, qui misit me, Pater. Dicebant ergo ei : ubi est Pater tuus ? respondit Jesus : neque me scitis, neque Patrem meum : si me sciretis, forsitan et Patrem meum sciretis. Hæc verba locutus est Jesus in gazophylacio, docens in Templo : et nemo apprehendit eum, quia necdum venerat hora ejus.

EN ce temps-là, Jesus disoit aux Juifs : je suis la lumiere du monde. Celui qui me suit ne marche point dans les ténebres, mais il aura la lumiere de la vie. Sur cela les Pharisiens lui dirent : vous rendez témoignage de vous-même, votre témoignage n'est pas légitime. Jesus leur répondit : quoique je rende témoignage de moi, mon témoignage est légitime ; parce que je sais d'où je suis venu, et où je vais. Mais vous, vous ne savez d'où je viens, ni où je vais. Vous jugez selon la chair, mais moi je ne juge personne ; et si je juge, mon jugement est légitime : parce que ce n'est pas moi seul ; mais moi, et mon Pere qui m'a envoyé ; et il est écrit dans la loi que le témoignage de deux personnes est légitime. C'est moi qui rends témoignage de moi-même ; mais mon Pere qui m'a envoyé, rend aussi témoignage de moi. Où est votre Pere, lui dirent-ils ? Jesus répondit : vous ne savez ni qui je suis, ni qui est mon Pere. Jesus parla de la sorte dans le Trésor, lorsqu'il enseignoit au Temple ; et il n'y eut personne qui mit la main sur lui, parce que son heure n'étoit pas encore venue.

MÉDITATION.

Combien Jesus-Christ est peu connu, et combien il est peu aimé de ceux même qui le connoissent.

PREMIER POINT.

CONSIDEREZ que le plus grand bonheur de l'homme, et en quelque maniere le seul bonheur de l'homme sur la terre, c'est de connoître Jesus-Christ et de l'aimer. Toute autre connoissance sans celle-ci est vaine et inutile. La vie éternelle, disoit le Sauveur, parlant à son pere, c'est de vous connoître pour le seul véritable Dieu, vous, et Jesus-Christ que vous avez envoyé : *Ut cognoscant te solum Deum verum, et quem misisti Jesum Christum.* Le fils de Dieu est la source de notre félicité. On ne trouve que misere, que malheur dès qu'on s'éloigne de cette source. Jesus-Christ est la voie seule qui conduit au Ciel; il est le principe de la vie qui ne doit jamais finir, il est la vérité; hors de lui il n'y a qu'erreur, qu'illusion, que mensonge. Comprenons combien il nous importe de bien connoître cette voie, hors de laquelle il n'y a qu'égaremens, que sentiers perdus qui conduisent tous au précipice. Combien il importe de vivre de la vie de Jesus-Christ! Qui n'a pas ce principe de vie, qui ne le connoît point est mort, et ce n'est plus qu'un fantôme qui n'a qu'une vie apparente et superficielle. Eh, mon Dieu! quel état plus pitoyable que celui d'un homme qui ne connoît point cette félicité suprême, infaillible, permanente, éternelle! dans quel triste et affreux aveuglement vit-il? et quelle sera sa fatale destinée? Cependant ce divin Sauveur est-il connu de bien des gens? sans parler de ces peuples bar-

bares dans les ténébres du Paganisme, de ces peuples civilisés, polis même, qui sont nourris dans les ténebres de l'erreur ; combien Jesus-Christ est aujourd'hui peu connu même des Fideles ! car peut-on se persuader que l'on connoisse véritablement Jesus-Christ, quand on viole avec tant de sécurité ses commandemens ? quand on n'a que du mépris de ses conseils, et de ses plus saintes maximes : les gens du monde, ces personnes mondaines, livrées à leurs désirs, esclaves de leurs passions ; animées par-tout de l'esprit du monde ; ces personnes si peu chrétiennes, dont les mœurs corrompues sont l'opprobre de la religion, et dont la conduite et les pernicieux sentimens sont le scandale de l'Eglise : ces personnes qui semblent rougir de l'Evangile, connoissent-elles Jesus-Christ ; ceux même qui font profession de piété, font-ils honneur à la religion qu'ils professent ? enfin, tous ceux même qui lui sont plus particuliérement consacrés, connoissent-ils véritablement Jesus-Christ, et seront-ils tous reconnus pour ses véritables disciples ? On connoît Jesus-Christ comme les Juifs, pour ainsi dire, le connoissoient ; ils admiroient ses miracles, ils louoient sa doctrine, mais ils ne la suivoient pas. La connoissance qu'on a de ce divin Sauveur, doit être toujours une connoissance pratique. On a la foi, mais cette foi est-elle vive ? jugeons-en par les œuvres, et mesurons toujours la connoissance que nous nous flattons d'avoir de Jesus-Christ par notre foi.

SECOND POINT.

Considérez que si Jesus-Christ est peu connu de cette connoissance pratique qui est si nécessaire pour le salut ; on peut dire avec regret que ce divin Sauveur n'est guere plus aimé de ceux même qui font profession de le connoître. Jugeons-en par le peu de dévotion solide, affectueuse, exem-

plaire de la plupart des gens. On ne disconvient point qu'il y a de saintes ames qui le servent en esprit et en vérité, et qui perpétueront dans l'Eglise, jusqu'à la fin des siecles, ces grands exemples de vertu qui en sont un des plus beaux ornemens. Mais le nombre de ces fidelles disciples est-il bien grand ? trouve-t-on beaucoup de ces ames pures qui, attachées à ce divin Maître par le lien le plus sacré, brûlent sans cesse de ce feu divin, qu'il est venu lui-même allumer sur la terre ? Connoître qui est Jesus-Christ, jusqu'à quel excès il nous a aimé, ce qu'il a fait et souffert pour nous donner des preuves sensibles de son amour, ce qu'il fait encore tous les jours pour gagner notre cœur, dans l'adorable Mystere de l'Eucharistie ; connoître toutes ces grandes vérités, et n'avoir qu'un amour médiocre pour Jesus-Christ, que de l'indifférence, de la froideur même pour Jesus-Christ, n'est-ce pas un paradoxe incompréhensible ? Si le mérite, si la dignité de la personne, sont des motifs et des titres d'aimer ceux que nous reconnoissons le mériter si fort ; si les bienfaits reçus sont des droits évidens et incontestables de payer le tribut de notre cœur et de notre reconnoissance ; si l'espérance des bienfaits à venir, engage tout homme raisonnable à aimer ceux de qui dépend notre fortune et notre bonheur, fût-il jamais, peut-on même jamais trouver un objet de notre amour plus digne, et qui possede plus justement tous ces titres ? Ce Rédempteur, ce Sauveur, ce Maître est notre Dieu, en tout parfaitement égal à son Pere. Pensons-nous que ce divin Sauveur en ait assez fait pour nous témoigner son amour ? plaignons-nous, si nous osons nous imaginer qu'il n'en ait pas assez fait. Hélas ! Jesus-Christ en a plus fait que nous n'eussions jamais osé lui demander, plus que nous n'en pouvons croire : quelle raison pouvons-nous avoir de si peu aimer ? il n'est pas

seulement notre Roi, notre Sauveur, notre Dieu, il est encore notre souverain Juge. C'est de lui que dépend notre sort éternel; tout ce que nous avons de biens, et tout ce que nous pouvons en espérer, en désirer, c'est de lui seul que nous devons l'attendre : et d'où vient donc que Jesus-Christ est si peu aimé ? Hommes ingrats, vous donnez, vous livrez votre cœur aux plus indignes objets ; le moindre bienfait, un mot obligeant, des manieres honnêtes et gracieuses allument notre reconnoissance : faut-il qu'il n'y ait que ce divin objet qui ne puisse pas gagner notre cœur ! Quelque inutile, quelque indigne de lui que soit ce cœur, il veut bien nous le demander, il le désire passionnément, il l'ambitionne, pour ainsi dire : *Fili præbe mihi cor tuum :* et nous lui refusons, et nous lui préférons le moindre objet créé ; et nous sommes insensibles, durs même à toutes ses amoureuses démarches ! ô injustice ! ô ingratitude ! ô impiété !

C'en est fait, Seigneur, vous ne me ferez plus ces cruels reproches. La douleur et la confusion que j'ai de vous avoir si peu aimé jusqu'ici est des plus vives ; vous le voyez, et j'espere moyennant votre sainte grace, que ma vie ne sera plus qu'un exercice du plus pur amour.

Aspirations dévotes durant le jour.

Diligam te, Domine, fortitudo mea. Ps. 17.

Je vous aimerai, Seigneur, vous qui êtes toute ma force.

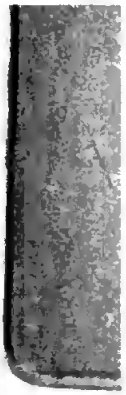
Accende lumen sensibus, infunde amorem cordibus.

Eclairez, Seigneur, nos esprits de vos lumieres, embrasez nos cœurs de votre amour.

PRATIQUES DE PIÉTÉ.

1.° CONNOÎTRE Jesus-Christ sans l'aimer, sans régler notre conduite et nos mœurs selon les maximes de son Evangile, ce n'est pas le connoître. La véritable connoissance de Jesus-Christ par les yeux d'une vive foi, est inséparable de l'amour. Ne vous contentez point de cette connoissance stérile. Animez votre foi, et prouvez par vos actions que vous l'aimez. Demandez-lui sans cesse ce divin amour, et dites-lui plusieurs fois le jour, avec saint Ignace, cette belle priere : *Amorem tuum cum gratia tua mihi dones, et dives sum satis :* donnez-moi, Seigneur, votre amour avec votre grace, et je n'ai plus besoin de rien.

2.° Jesus-Christ dans le très-saint Sacrement est lui-même ce feu sacré qui embrase de son amour toutes les ames pures. Rendez-lui de fréquentes visites, et à chaque visite demandez-lui son amour. Ne paroissez jamais devant lui que dans le respect, et avec la dévotion que demande un Dieu réellement présent dans l'adorable Eucharistie. Priez la sainte Vierge de demander pour vous à ce cher Fils son ardent amour.

Fin du Tome second.

590551
SCN